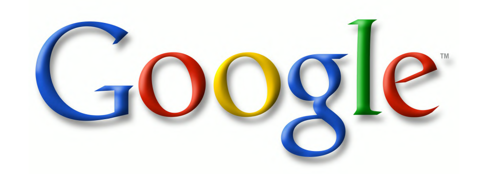





SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
VE RI TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE

LA

# QUESTION DU LATIN

## ET LA RÉFORME PROFONDE

DE

## L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

PAR

M. GUÉRIN

Vérité, Justice, Dignité, Capacité.

—

*Time is money.*




PARIS

LIBRAIRIE LÉOPOLD CERF

13, RUE DE MÉDICIS, 13

—

LA

# QUESTION DU LATIN

ET LA RÉFORME PROFONDE

DE

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

VERSAILLES
IMPRIMERIE CERF ET FILS
59, RUE DUPLESSIS

LA

# QUESTION DU LATIN

## ET LA RÉFORME PROFONDE

DE

## L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

PAR

M. GUÉRIN

Vérité, Justice, Dignité, Capacité.

*Time is money.*




PARIS
LIBRAIRIE LÉOPOLD CERF
13, RUE DE MÉDICIS, 13

1890

# UN MOT

Ce travail porte sa date dès la première ligne. Il a été suscité par le discours de M. Lockroy au concours général de 1888. M. le Ministre de l'Instruction publique faisait pressentir des projets de réforme de l'enseignement secondaire ; M. Raoul Frary poussait à la roue dans le journal *La France*. Je relus, à cette occasion, la *Question du latin* dont j'avais déjà hautement apprécié le rare mérite et dont j'approuvais les tendances, sans en accepter les conclusions. Je crus qu'il y avait encore quelque chose à dire. Avec une innocence qu'on ne devrait plus avoir à mon âge, je me hâtai, craignant d'arriver trop tard. Hélas ! quelque hâte que je fisse, j'avais à peine terminé mon travail que M. Lockroy n'était déjà plus au ministère, et que la crise boulangiste, l'Exposition universelle, etc., etc., avaient ajourné ses projets aux calendes grecques. Mon manuscrit dormait tranquillement

dans mes cartons. L'annonce de la formation d'une *Ligue pour la réforme de l'enseignement secondaire* me décide, un peu brusquement, à l'en tirer. Si j'avais moi-même choisi mon heure, peut-être l'eussé-je remanié quant à la forme. Mais, en pareille matière, la forme n'est qu'accessoire ; ce qui importe, c'est le fond, c'est *le système d'idées,* et je crois le mien, pour le moins, très suggestif. Quelque jugement qu'on en porte, ce n'est, à mes yeux, qu'une modeste contribution intellectuelle à la solution d'un problème d'une importance capitale et qui, dans mon opinion, domine de très haut tous les autres. Ceci soit dit pour que le lecteur veuille bien me favoriser de son indulgence.

8 juin 1890.

# TABLE DES CHAPITRES

# LA QUESTION DU LATIN

ET

# LA RÉFORME PROFONDE DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

---

## CHAPITRE PREMIER

### DE L'INTÉRÊT QUE NOUS AVONS A CONSERVER, COMME BASE DE NOTRE ENSEIGNEMENT SECONDAIRE, LE GREC ET LE LATIN

Le discours de M. Lockroy, ministre de l'instruction publique, au concours général, vient de remettre à l'ordre du jour la *Question du latin;* car c'est définitivement sous ce titre qu'un écrivain de grand talent, particulièrement qualifié pour traiter ce sujet avec compétence, a porté, devant le public, la Question de la réforme de l'enseignement secondaire. Avec une science fort étendue, beaucoup d'esprit et une accumulation redoutable d'arguments qui rend difficile la réfutation de sa thèse, M. Raoul Frary s'est efforcé de démontrer qu'il fallait, avant tout, éliminer de nos programmes l'enseignement du latin et du grec, ce qu'on

est convenu d'appeler les langues mortes. Cette opinion aurait lieu d'étonner de la part d'un humaniste comme lui, qui doit, peut-être, au grec et au latin plus qu'il ne pense, si elle lui était exclusivement personnelle, et s'il ne s'était fait, sur ce point, l'écho de la partie la plus nombreuse, sinon la plus réfléchie, de nos contemporains. On sent, en effet, vaguement qu'il y a quelque chose à faire pour mettre notre enseignement au niveau des exigences du présent et de l'avenir; mais, autant que nous pouvons en juger, personne jusqu'ici n'a su dire précisément ce qu'il faut faire. De là, depuis quelques années, ces essais timides de réformes superficielles, ces tâtonnements perpétuels, dont le résultat le plus clair est de tuer la foi, aussi bien dans le cœur des maîtres que dans celui des élèves. Le moyen d'enseigner ou d'étudier avec zèle ce que, de tous côtés, on entend appeler inutile ou suranné! Nous allons, par cette route, à la décadence inévitable des études dans notre pays. Si donc il y a lieu de réformer, il y a urgence à réformer.

Qu'il y ait lieu de réformer, tout le monde, à peu près, en est d'accord. Mais dans quelle mesure et dans quel sens doit être opérée cette réforme? C'est ici que les esprits se divisent. Il y a dans cette question, comme dans beaucoup d'autres, des conservateurs et des radicaux: des conservateurs qui, frappés, peut-être à l'excès, des fruits admirables, produits, dans le passé, par notre éducation gréco-latine, ne se résignent qu'avec peine à en sacrifier la moindre parcelle aux nécessités des temps; des radicaux qui, trouvant que le vieil arbre tient désormais trop de place et s'oppose à la croissance de plants nouveaux, jugés plus utiles et d'un meilleur rapport, ne parlent pas de moins que de l'arracher, comme le figuier stérile, et de le jeter au feu.

*In medio veritas.*

« Que ne l'émonde-t-on sans prendre la cognée ? »

dirions-nous volontiers avec le fabuliste. Il faut y regarder à deux fois avant d'arracher un arbre, surtout un arbre qu'on n'a pas planté. A son ombre ont grandi des générations d'esprits qui nous valent bien, et nous ne savons pas au juste ce que nous gagnerions à nous priver brusquement de l'abri de sa puissante ramure. Cette considération, ce me semble, devrait suffire à nous rendre circonspects.

Les adversaires du grec et du latin ne s'en cachent point; en en demandant la suppression, ils se placent au point de vue strictement utilitaire. A leurs yeux, l'enseignement des « langues mortes » est un enseignement de luxe, qui a pu convenir jadis à une société moins affairée et moins active, mais qui ne convient plus à une époque où la lutte pour l'existence est bien autrement ardente ; il doit faire place à des études plus pratiques et mieux accommodées à nos besoins actuels. De là à conclure à son inutilité, même à sa nocibilité, il n'y a qu'un pas. Entraînés par le besoin de leur thèse, ils devaient le franchir; ils l'ont franchi. A les en croire, l'antiquité gréco-latine ne serait guère pour nous qu'une école de mauvaises mœurs et de mauvaise politique.

Ces choses-là peuvent être soutenues et presque persuadées, quand on a beaucoup d'adresse, une grande érudition et qu'on ne dédaigne pas de prendre l'histoire par ses petits côtés. Mais ce qui constitue l'histoire vraie, ce ne sont ni les petits faits, ni les verrues relevées à la loupe sur des faces illustres ; ce ne sont pas les petites forces qui se neutralisent et ne comptent point ; ce sont les grandes résultantes qui se dégagent d'une multitude de composantes,

souvent inaperçues, et qui s'imposent à l'opinion de l'humanité. Certes, les Grecs n'étaient pas sans défauts, ni les Romains non plus; ils étaient hommes, ils étaient nos ancêtres, et il n'y aurait pas à s'étonner qu'ils eussent été moins parfaits que nous. Mais quels exemples de patriotisme, de désintéressement, de justice, de tempérance, de force morale, de grandeur d'âme ne nous ont-ils pas laissés ! Est-il spectacle plus fortifiant et plus capable de relever nos courages abattus que celui de Rome, après la bataille de Cannes, mettant aux enchères le champ même où campait Annibal? Que celui de la Grèce, s'enfermant dans ses murailles de bois; triomphant, avec Thémistocle, à Salamine, et plus glorieusement encore, peut-être, avec Léonidas, aux Thermopyles? Quel tableau que ce petit peuple d'Athènes, réuni tout entier au théâtre pour y entendre le récit de la destruction de l'immense armée de Xercès, et cela de la bouche même du frère de Cynégire et d'Aminias, d'Eschyle, le poète-soldat de Marathon, tirant du fond de son âme héroïque ce cri qui explique et résume tout : « Ah ! la ville de Pallas est une ville inexpugnable ! Athènes contient des hommes; c'est là le rempart invincible ! »

Il n'est pas de forme du génie ou de la vertu qui ne trouve, dans l'antiquité gréco-latine, son type d'autant plus pur qu'à la distance où nous en sommes, les taches inséparables de l'imperfection humaine s'effacent pour ne laisser rayonner que la beauté. C'est louer Washington que de l'appeler Cincinnatus; Napoléon, que de l'appeler César ou Alexandre; le siècle de Louis XIV est un nouveau siècle d'Auguste ou de Périclès; l'incorruptible frugalité se nomme Fabricius; la justice désintéressée, Aristide; la haine de la tyrannie, Brutus ou Caton; le dévouement absolu à la patrie, Léonidas; la sagesse

sereine s'immolant à la vérité, Socrate ; la perfection harmonieuse dans une noble nature, Epaminondas. C'est par centaines que les noms illustres se présentent à la mémoire et se pressent sous la plume. L'embarras est de choisir... Et si, du domaine de la vertu, nous passions au domaine de l'art, de la poésie, de la philosophie, de la science, quelle généalogie variée de glorieux esprits, depuis Homère jusqu'à Tacite ! Nous disons « généalogie », car, n'en déplaise aux réformateurs qui rêvent, bien imprudemment à notre avis, de scinder l'humanité, de creuser un fossé profond entre nous et nos plus proches ancêtres, des uns aux autres et d'eux à nous il y a filiation.

Mais n'anticipons pas.

Des deux buts que doive se proposer l'éducation générale [1], à savoir : de former l'esprit et de former le cœur (nous dirions volontiers : de former le caractère, c'est-à-dire, l'homme même, par la culture de l'esprit), le plus important, le plus *utilitaire,* c'est assurément le second.

Ici, qu'on nous permette de citer, et de citer largement. Nous aussi, nous pourrions dire les mêmes choses, à notre façon ; mais nous les dirions, sans doute, avec moins d'éloquence, et, surtout, avec moins d'autorité.

Un grand éducateur de la jeunesse, et, en même temps, un grand homme de bien, qui connaissait mieux que personne l'antiquité Gréco-Romaine, le sage Rollin, a placé en tête de son Traité des Etudes les considérations suivantes, qui n'ont rien perdu, que nous sachions, de leur à-propos :

« Si l'instruction n'avait pour but que de former
» l'homme aux belles-lettres et aux sciences ; si elle se
» bornait à le rendre habile, éloquent, propre aux affaires ;

[1] On verra, par la suite, ce que nous entendons par enseignement général et enseignement spécial.

[illegible] former le
» [illegible] a droit d'en
[illegible] princi-
» [illegible] nous sommes nés... Ce sont
» [illegible] prix aux
» [illegible] l'homme,
» [illegible] à procurer le
» [illegible] donne le
» [illegible] lui ins-
» [illegible] la bien ser-
» [illegible] le bien public
» [illegible] nécessaire que
» [illegible] et l'équité,
» [illegible] sa conscience et
» [illegible] honteux que le
» vice. C'est la vertu [illegible] désintéressé pour le
» [illegible] au-dessus les flatteries, des
» [illegible] et des malheurs; qui l'empêche
» de céder à l'injustice, quelque puissante et quelque re-
» doutable qu'elle soit, et qui l'accoutume, dans toutes
» ses démarches, à respecter le jugement durable et incor-
» ruptible de la postérité, et à ne lui point préférer une
» fausse et courte lueur de gloire qui s'évanouit avec la
» vie comme une légère fumée.

» Voilà ce que se proposent les bons maitres dans l'édu-
» cation de la jeunesse. Ils estiment peu les sciences, si
» elles ne conduisent pas à la vertu. Ils comptent pour
» rien la plus vaste érudition, si elle est sans probité. Ils
» préfèrent l'honnête homme à l'homme savant; et en
» instruisant les jeunes gens de ce que l'antiquité a de
» plus beau, ils songent moins à les rendre habiles qu'à
» les rendre vertueux, bons fils, bons pères, bons maîtres,
» bons amis, bons citoyens.

» Il y a dans le cœur de l'homme... une pente naturelle au mal, qui est fortifiée le plus souvent, dans les » jeunes gens, par tout ce qui les environne. Y a-t-il » beaucoup de pères qui sachent jusqu'où l'on doit porter » la retenue et la circonspection en présence des enfants, » ou qui veuillent se gêner jusqu'au point de ne jamais » tenir devant eux aucun discours qui puisse former » quelque faux préjugé dans leur esprit ? Tout ne retentit- » il pas autour d'eux des louanges que l'on donne à ceux » qui amassent de gros biens, qui ont un grand équipage, » qui font bonne chère, qui sont logés et meublés magni- » fiquement ? Ne se forme-t-il pas de tous ces suffrages » comme un cri public et une voix bien plus dangereuse » que celle des sirènes dont parle la Fable ?... Rien ne » se dit impunément devant les enfants. Un mot d'estime » et d'admiration échappé à un père sur les richesses suf- » fit pour en allumer en eux un désir qui croîtra avec » l'âge et ne s'éteindra peut-être jamais.

» A toutes ces voix enchanteresses il est donc néces- » saire d'en opposer une qui se fasse entendre au milieu » de ce bruit confus d'opinions dangereuses et qui dissipe » tous ces faux préjugés. Les jeunes gens ont besoin (s'il » m'est permis de me servir de ce terme) d'un *moniteur* » fidèle et assidu, d'un avocat qui plaide auprès d'eux la » cause du vrai, de l'honnête, de la droite raison ; qui » leur fasse remarquer le faux qui règne dans presque tous » les discours et toutes les conversations des hommes, et » qui leur donne des règles sûres pour faire ce discerne- » ment.

» *Mais qui sera ce moniteur ?* Le maître chargé de leur » éducation en fera-t-il la fonction, et sera-ce par des » leçons régulières qu'il entreprendra de les instruire sur » ce point ? Au seul nom de leçons ils prennent l'alarme,

» ils se tiennent sur leur garde et leur esprit se ferme à
» tout ce qu'on leur dit, comme si on avait dessein de
» leur dresser des embûches.

» Il faut leur donner des maîtres qui ne leur soient
» point suspects et dont ils ne puissent se défier. Pour les
» préserver ou les guérir de la contagion du siècle pré-
» sent, il faut les transporter dans d'autres pays et dans
» d'autres temps, et opposer au torrent des fausses
» maximes et des mauvais exemples qui entraînent
» presque tout le monde, les maximes et les exemples des
» grands hommes de l'antiquité dont les auteurs qu'ils ont
» entre les mains leur parlent. Ils écoutent volontiers les
» leçons que leur font un Camille, un Scipion, un Cyrus ;
» et ces sortes d'instructions, cachées sous le nom d'his-
» toires, font d'autant plus d'impression sur eux qu'elles
» paraissent moins recherchées, le pur hasard semblant
» les leur présenter.

» Le goût de la véritable gloire et de la véritable gran-
» deur se perd tous les jours parmi nous de plus en plus.
» Des hommes nouveaux, enivrés de leur subite fortune,
» et dont les dépenses insensées ne peuvent venir à bout
» d'épuiser les biens immenses, nous accoutument à ne
» trouver rien de grand et d'estimable que les richesses
» et des richesses énormes; à regarder non seulement la
» pauvreté, mais même une honnête médiocrité, comme
» une honte insupportable, à faire consister tout le mé-
» rite et tout l'honneur dans la magnificence des bâti-
» ments, des équipages, des tables.

» Quel contraste l'histoire ancienne n'oppose-t-elle pas
» à ce mauvais goût[1] ? Elle nous montre des consuls et

[1] « Les anciens historiens sont remplis de vues dont on pourrait
» faire usage, quand même les faits qui les présentent seraient faux.
» Mais nous ne savons tirer aucun vrai parti de l'histoire ; *la critique*

» des dictateurs qu'on allait prendre à la charrue. Quelle » bassesse en apparence ! Mais ces mains endurcies par » les travaux rustiques soutenaient l'Etat chancelant, et » sauvaient la république. Loin de songer à s'enrichir, ils » refusaient l'or qu'on leur présentait, trouvant qu'il » était plus beau de commander à ceux qui en avaient que » de le posséder eux-mêmes. Les plus grands hommes, » comme Aristide chez les Grecs, qui avait gouverné les » finances de la Grèce entière pendant plusieurs années ; » Valérius Publicola, Ménénius Agrippa, et tant d'autres » chez les Romains, mouraient sans laisser de quoi fournir » aux frais de leurs funérailles ; tant la pauvreté était en » honneur chez eux et les richesses méprisées. On voyait » un vénérable vieillard, illustré par plusieurs triomphes, » manger au coin de son feu les légumes qu'il avait lui- » même cultivés et cueillis dans son jardin. Ils ne se pi- » quaient pas d'habileté à ordonner un repas, mais, en » récompense ils savaient bien l'art de vaincre les enne- » mis dans la guerre et de gouverner les citoyens dans la » paix. Magnifiques dans les temples et les édifices pu- » blics, et ennemis déclarés du luxe des particuliers, ils se » contentaient pour eux-mêmes de maisons fort modestes » qu'ils ornaient des dépouilles des ennemis et non de » celles des citoyens. »

Après avoir cité des exemples de simplicité de mœurs, de continence, de générosité, de modération, de discipline chez les plus puissants citoyens de Rome et d'Athènes : Auguste, les deux Scipion, César, Thémistocle, Rollin

» *d'érudition absorbe tout* ; comme s'il importait beaucoup qu'un fait » fût vrai, pourvu qu'on en pût tirer une instruction utile. *Les* » *hommes sensés doivent regarder l'histoire comme un tissu de fables* » *dont la morale est très appropriée au cœur humain.* »

J.-J. ROUSSEAU.

ajoute : « On remarque avec raison que rien n'est plus
» capable d'inspirer des sentiments de vertu et de dé-
» tourner du vice, que la conversation des gens de bien,
» parce qu'elle s'insinue peu à peu et qu'elle pénètre jus-
» qu'au cœur. Les entendre, les voir souvent tient lieu
» de préceptes. Leur présence seule, lors même qu'ils se
» taisent, parle et instruit. C'est là le fruit que l'on doit
» principalement tirer de la lecture des auteurs. Elle nous
» met, pour ainsi dire, en liaison avec tout ce que l'anti-
» quité a eu de plus grands hommes. Nous conversons,
» nous voyageons, nous vivons avec eux. Nous entendons
» leurs discours, nous sommes témoins de leurs actions.
» Nous entrons insensiblement dans leurs sentiments et
» dans leurs maximes. Nous prenons d'eux cette noblesse,
» cette grandeur d'âme, ce désintéressement, cette haine
» de l'injustice, cet amour du bien public, qui éclatent de
» toutes parts dans leur vie. »

Mais Rollin, dira-t-on peut-être, irrespectueusement, c'est presque un fossile. Nous avons eu, depuis, le déluge de la Révolution. Nous sommes les enfants du dix-neuvième siècle ; nous faisons partie d'un monde nouveau... Lisez-le attentivement, et vous trouverez, peut-être, qu'il n'a pas trop vieilli.

En tout cas, voici ce que pense sur ce même sujet un autre éducateur de la jeunesse, un contemporain, un esprit libre, s'il en fût, un homme de progrès ; pour tout dire en un mot : Michelet.

Après avoir fait un juste éloge de ses maîtres et de ses collègues de l'Université, « ce corps si modeste, mais si distingué, si digne, *affermi qu'il est par ses nobles études* », « du grec et du latin ! s'écrie-t-il ; des mots ! des
» mots ! des mots !... A quoi cela sert-il ?... A quoi ?
» Vous le voyez. L'esprit soutient le caractère. Ces lan-

» gues sont bien plus que des langues ; ce sont les monu-
» ments où ces fières sociétés ont déposé leur âme en ce
» qu'elle a de plus noble, de plus *moralisant*. Qui en vit,
» en reste anobli :

» Des mots? des sons? du vide? — Non, des réalités.
» Chacun de ces forts idiomes est un individu, une âme,
» une personnalité de peuple. Nous quittons le monde des
» ombres, où a rêvé le moyen âge. Nous touchons, en
» Grèce et à Rome, des personnes solides, les plus fortes
» qui furent jamais. La Grèce d'Aristote, si petite et si
» grande, qui d'un pas a conquis l'Asie ; la Rome, qui
» créa l'empire méditerranéen, sont-ce là des êtres de
» raison ? Cette réalité subsiste dans leurs langues. Le
» grec est l'*agora*, et tout le mouvement de ces cités
» s'apprend dans leur langage. Le latin est toujours
» l'*atrium* patricien, où le jurisconsulte rend aux clients
» ses *responsa*, le prétoire d'équité qui distribue le droit
» au monde.

» Oui, ces langues, ce sont des âmes, de grandes âmes
» de nations.

» Si vivantes elles furent, que tant de siècles après, qui
» les touche y prend quelque chose de leur puissante vie,
» qui y reste toujours. J'ai vu, enfant, le temps le plus
» mort, le plus vide qui fût jamais, éteint pour la pensée;
» temps de destruction qui promena la mort sur l'Europe,
» et dont l'œuvre expressive a été le poème du « Dernier
» homme ». En dix années, dix-sept cent mille Français
» périrent (1804-1814) d'après le chiffre officiel. Combien
» plus d'hommes d'autres nations ! Au foyer, faim et froid.
» Sur la tête, un dôme de plomb. Voilà mon souvenir
» d'enfance. La mort, l'espoir d'un autre monde, c'était
» la tentation. Les mystiques (l'Imitation que je touchai)
» n'y ajoutaient que trop. Leurs consolations énervantes

» me menaient sur la pente des résignations molles, » m'eussent plongé doucement dans un marais profond. L'an» tiquité au contraire, et ses langues, ses littératures, » son histoire, me refirent le cœur haut pour mépriser la » mort, dernière, misérable ressource, et dominer la vie » par l'action. J'eus à seize ans mon moment stoïcien » (j'en ai dit un mot dans le Peuple).

» Depuis, la rêverie, les livres de Rousseau, et d'au» tres qu'on lit à cet âge, eurent l'effet ordinaire de lan» gueur énervante. L'antiquité me releva par les juris» consultes, la sagesse italique, le génie de l'histoire et » l'éclair fécond de Vico.

» Tels sont les hauts et les bas par lesquels passe la » jeunesse, un jour tendre et un jour stoïque. Mais ce » qui me soutint, même en mes faibles jours, c'est » qu'ayant vécu dans ce monde fort, j'eus peu le narco» tisme, les mollesses d'esprit qui détrempent aujourd'hui. » *Je fus préservé du roman.*

» Le fin acier du grec me rendait difficile, et la gravité » du latin, son ampleur, me donnaient la nausée du mes» quin et du bas. Même en ce qui pourrait troubler un » jeune cœur, aux chants passionnés, certaine noblesse » relève tout, et j'y trouvai parfois, dans Catulle et Vir» gile, l'homéopathie de la passion.

» La leur est puissante, mais forte, point du tout éner» vante. Elle aide à tromper la jeunesse, à éluder la ty» rannie de l'âge. La brûlante Ariane de Catulle, à cer» tains jours de fête, ferme l'oreille aux bruits, aux » séduisants appels des réalités inférieures. On a lu ; le » soir vient, et la fête est passée. Un peu triste, peut-être, » mais fière, heureuse au fond de se sentir entière au » travail de demain, la jeune âme s'endort en quelque » chant sacré de l'héroïsme et de la Muse.

» J'ai trouvé à tout âge un grand soutien à posséder » (disponible toujours) ce puissant cordial. Il n'est pas » seulement dans les œuvres sublimes, primitives, » Eschyle et Homère. Même dans l'art proprement dit, » aux siècles littéraires, la noblesse, la grâce, suffisent » pour nous remonter dans une haute sphère morale. Un » illustre savant du seizième siècle, qui sut l'antiquité » comme elle se savait elle-même, dit son impression » d'un chant du pur esprit : *L'empire de Charles-Quint fait* » *pitié à celui qui a senti le chant d'Horace à Melpomène.* »

Nous n'avons pas voulu écourter cette citation. Une confidence de Michelet a toujours son prix. Mais il ne faut abuser de rien. Encore quelques lignes seulement, parce qu'elles sont écrites en grec par un Grec moderne, et nous ne citerons plus... provisoirement.

Dans une de ses satires contre le gouvernement d'Othon et de ses Bavarois, Alexandre Soutzo, « en un style d'une élégance attique [1] », adresse à ces étrangers cette éloquente menace :

« Prenez la peine de songer qu'auprès de vous il existe » une classe d'hommes petits par l'âge, mais dont la taille » grandit chaque année d'un doigt, tandis que la vôtre se » courbe d'autant vers la terre. Cette classe étudie, mé- » dite, réfléchit dans les collèges, dans les écoles, dans les » académies, et elle ne trouve pas que tout soit pour le » mieux. Cette classe se compose non seulement des Zaï- » mis et des Kriézis, fils de ministres et de présidents, » mais de Dimos, le fils du laboureur, de Georges, le fils » du boucher, de Pétros, le fils du cordonnier. L'an passé, » ils étaient dix mille ; cette année ils sont vingt mille ; l'an

[1] Yemeniz, *Grèce contemporaine.*

» prochain, ils seront trente mille. *Tous lisent les vies de*
» *Plutarque, les Philippiques de Démosthènes, la République*
» *de Platon*. Ajoutez à cela que *la langue grecque est douée*
» *d'un singulier privilège* : elle est pénétrée du souffle de
» la liberté; chacune des lettres qui la composent est une
» balle qui siffle contre la tyrannie. »

Voilà, je crois, qui est entendu. Ces langues, selon l'expression de Michelet, ce sont des âmes, de grandes âmes de nations. Nous touchons, en Grèce et à Rome, des personnes solides, les plus fortes qui furent jamais. Croyons-en le bon Rollin; voilà les moniteurs qu'il nous faut. Vous aurez beau chercher parmi les nations modernes; vous y rencontrerez, sans doute, de grands talents et parfois de grandes vertus; mais dans aucune en particulier, ni dans toutes ensemble, vous ne trouverez une pareille réunion de types moraux devenus légendaires. En dépit des détracteurs intéressés [1] qui portent, dit Quinet, dans le tableau du passé lointain, les passions de nos modernes coteries, « la Grèce
» est une lumière, une force morale accumulée qui sou-
» tient l'âme humaine dans ses mauvais jours. L'homme
» le plus abattu y puise un espoir immortel; arme divine
» forgée pour tous les siècles. »

On a découvert que Brutus était un sceptique élégant; mais a-t-on découvert qu'il ne fût pas mort pour la liberté? que Démosthènes n'était pas incorruptible (ce que sa mort dément assez); mais a-t-on découvert qu'il ne fût pas le « prince de l'éloquence » et qu'il ne puisât pas la sienne dans son ardent patriotisme? que Cicéron était vain et faible; mais a-t-on découvert qu'il n'ait pas prononcé sa seconde Philippique; qu'il n'ait pas sauvé Rome de la con-

[1] Mommsen et consorts.

juration de Catilina, et qu'il n'ait pas mérité le nom de Père de la patrie?... Que ces grands hommes aient eu leurs imperfections, qu'est-ce à dire ? Le soleil n'a-t-il pas ses taches ? En est-il moins le soleil ? Et Mirabeau n'a-t il pas les siennes? Et Condé? Et Guillaume Penn? Tous personnages cités par M. Raoul Frary (dont, nous n'avons pas besoin de le dire, nous honorons infiniment le talent et le caractère). Qu'il relise ce que Macaulay, que nous admirons autant que lui, a dit de ce dernier. Ne prouve-t-il pas quelque part, qu'Algernon Sidney lui-même, le martyr stoïque, recevait, comme tant d'autres, de l'argent de Louis XIV pour trahir son pays ? « Je n'aime pas, faites-» vous dire à Montalembert, à propos d'Horace sans doute, » je n'aime pas les théoriciens de servitude. » Les théoriciens de servitude ! Montalembert ! Ah ! Vous n'avez donc pas lu *Les Châtiments ?*

Vers l'Elysée en joie, où sonne le tambour.
Tous se hâtent, Parieu, *Montalenbert,* Sibour...
. . . . . . . . . . . . . . . (Nox).
Quoi ! tu n'as pas tenu l'échelle à ces fripons,
En pleine connivence ?
Le sac de ces voleurs ne fut-il pas, réponds,
Cousu par toi d'avance !...
(*A un qui veut se détacher.*)

Horace, théoricien de servitude ; il l'est sans doute, comme Boileau, Corneille, Bossuet, Molière et tous les grands écrivains du siècle de Louis XIV. Mais quoiqu'ami d'une honnête médiocrité, il n'allait pas, du moins, jusqu'à mettre la vertu après l'argent, *virtus post nummos.* Du haut de la tribune aux harangues, il ne criait pas aux censitaires du temps : « Enrichissez-vous. » Il savait que la cupidité humaine n'avait pas besoin de ce conseil ; quoi-

qu'on fût alors encore un peu grossier à cet égard, et qu'on n'eût pas poussé aussi loin que chez nous l'art délicat de s'enrichir aux dépens d'autrui. Il pensait probablement que la richesse d'une nation n'est pas incompatible avec la médiocrité des fortunes particulières, ni l'énormité des fortunes particulières avec la pauvreté, la misère même de la nation. Certes, nous ne sommes pas l'ennemi des richesses, ni un prôneur extravagant de la pauvreté. La pauvreté, par elle-même, n'est pas une vertu; l'amour des richesses, par lui-même, n'est point un vice; mais à la condition que la richesse ne soit pas corruptrice, que nous la possédions et qu'elle ne nous possède pas, qu'elle soit légitimement acquise, qu'on ne s'enrichisse pas du travail d'autrui, qu'on ne se fasse pas, dans le produit du labeur commun, une part exagérée, exorbitante, que le miel de la ruche sociale n'aille pas tout entier aux frelons, laissant à peine aux abeilles de quoi ne pas mourir de faim; qu'on soit riche pour la patrie d'abord, pour soi-même ensuite, « magnifiques dans tout ce qui est du public, modestes dans tout ce qui nous est particulier ». A ces conditions nous consentirions, nous aussi, à nous écrier : « Enrichissons-nous. » N'est-ce pas ce qu'ont fait les Grecs du bon temps et les Romains eux-mêmes, avant que l'accumulation des richesses dans un petit nombre de mains les eût corrompus par l'abus des jouissances et poussés à une décadence irrémédiable ? Que nous parle-t-on de l'activité anglaise ? Qu'est-ce que cette activité a de plus que l'activité de la Grèce antique ? Qu'est-ce que les colonies anglaises en comparaison de cette multitude de colonies grecques qui couvrent, comme des fleurs de civilisation, tous les rivages et les îles de la Méditerranée et des mers adjacentes, et, après Alexandre, s'étendent jusqu'aux rives de l'Indus ? Qu'est-ce que l'expansion anglaise, en compa-

raison de l'expansion romaine, de ce peuple qui, sorti d'une bourgade de pasteurs et d'esclaves fugitifs, après une lutte plusieurs fois séculaire, pendant laquelle il ne cessa de déployer la plus mâle et la plus persévérante énergie contre les nations les plus belliqueuses de l'ancien monde, soumit successivement à sa domination l'Italie et la Sicile, et l'Espagne et les Gaules jusqu'au Rhin, et la Bretagne jusqu'aux Orcades et les Barbares jusqu'au Danube, et la Grèce et les îles, et l'Afrique jusqu'au désert, et l'Asie jusqu'à l'Euphrate ; qui, partout où il ne se trouva pas en face de la civilisation grecque, supérieure à la sienne et qu'il ne put entamer *(Græcia capta ferum victorem cepit)*, marqua si bien de son sceau les nations soumises, que rien n'a pu en effacer l'empreinte, ni le temps qui efface tout, ni les invasions, ni les révolutions; que, moins de deux siècles après la conquête, elles avaient oublié leurs origines et leurs langues nationales, adopté la langue, les mœurs, les lois, les arts, les institutions du vainqueur ; que par elles à leur tour furent conquis les Barbares envahisseurs; que par elles les libertés communales, principe de toutes les autres, furent rétablies, en attendant que le seizième siècle, remettant en lumière et propageant les grandes œuvres de l'antiquité gréco-latine, dissipât à jamais les ténèbres du moyen âge et amenât la renaissance intellectuelle, mère de la civilisation moderne ?

Car les Grecs et les Romains ne nous ont pas donné seulement le spectacle d'une activité toute extérieure, conquérante et économique, comme nous dirions aujourd'hui ; le spectacle de leur activité intérieure est bien autrement noble et instructif pour nous. Ils ont eu la passion de la liberté qui est la dignité humaine, qui est le tout de l'homme, dirait Bossuet. Et ils n'ont cessé de combattre jusqu'à ce qu'ils l'eussent conquise ou reconquise.

Ils ont eu, eux aussi, au commencement, leurs pouvoirs autocratiques ; ils ont renversé les tyrans. Ils ont eu leurs pouvoirs aristocratiques ; ils ont lutté jusqu'à ce qu'ils eussent conquis l'égalité politique, sans laquelle il n'y a pas de véritable liberté. Et pour arriver à ce but, aucun dévouement, aucun sacrifice ne leur a coûté, aucune défaite ne les a découragés. De là, chez ces hommes, cet amour ardent pour la patrie qu'ils s'étaient faite et qu'ils voulaient grande, honorée et, surtout, indépendante. Pour employer une expression d'Eschyle, « les Mèdes (et Annibal) l'ont bien vu ».

Sans doute, après les siècles de grandeur, vinrent les siècles de décadence. C'est le destin ! Jusqu'ici, du moins, l'expérience semble prouver qu'il en est des nations comme des individus ; elles ont leur enfance, leur virilité et leur décrépitude. Ni la Grèce, ni Rome n'ont échappé à cette loi ; mais, jusque dans leur décadence, elles peuvent nous fournir d'utiles leçons. De toutes les sociétés connues ce sont, pour nous, les seules qui aient eu leur cycle complet. Nous savons par quelles causes elles s'élevèrent ; nous savons par quelles causes elles tombèrent. Pourquoi tombèrent-elles ? « C'est que, devenus *puissants et riches*, les » Grecs (et les Romains) oublièrent les vertus qui leur » avaient donné la grandeur ; l'amour de l'or déprava » tout. Dans la Grèce des derniers temps, il n'y avait » plus de citoyens ; à peine des hommes. On n'estimait » plus qu'un mérite, celui de s'enrichir par n'importe » quel moyen, on n'adorait qu'un Dieu, le plaisir. La » patrie, dit un poète de cette triste époque, elle est » où l'on vit bien [1]. »

Non ! la richesse n'est pas le premier but que nous

[1] Duruy, *Histoire de la Grèce.*

ayons à poursuivre. Faisons d'abord des hommes et des citoyens. Un Fabricius est plus riche qu'un Rothschild, et il n'est pas moins utile à la République. La postérité s'occupe peu des millionnaires qui n'ont été que millionnaires ; et quand, par hasard, on cite un Crésus, ce n'est guère pour le louer. Dans l'ordre moral comme dans l'ordre intellectuel, ce qui se conserve c'est le beau, le vrai, le bien. Ce qui est bon en morale, et vrai en science surnage ou s'ajoute au capital de l'humanité ; ce qui est mal ou faux s'écroule et disparaît. Or, les sociétés anciennes, la Grèce et Rome, qui ont longtemps et historiquement vécu, qui ont accompli, comme nous le disions plus haut, toutes les phases du développement social, depuis la plus humble origine jusqu'à la décrépitude, en traversant toutes les grandeurs, la Grèce et Rome nous ont laissé, en tout genre, un riche patrimoine de leçons et d'exemples d'autant plus propres à servir à notre éducation qu'ils ont été consacrés par le temps. Elles ont exprimé la nature humaine dans ce qu'elle a de plus mâle, de plus noble, de plus délicat, de plus fort et de plus grand. Voilà pourquoi, sans nous perdre dans les subtilités de l'analyse, nous leur accordons spontanément notre sympathie ; pourquoi nous nous tournons vers elles comme vers de glorieux ancêtres dont nous ne pouvons répudier l'héritage. Voilà ce qui explique le frémissement dont l'Europe intelligente se sentit tout à coup secouée lorsque, en 1821, elle apprit qu'il y avait encore quelque part des Grecs qui se levaient pour leur indépendance, et qu'elle se trouva tout entière philhellène. C'est pour cela que Byron voulut mourir. La cause était belle ; les Grecs prouvèrent qu'ils n'étaient pas indignes du sacrifice et que le cœur des aïeux battait encore dans leur poitrine. Le souvenir des Thermopyles enfanta des Léonidas,

comme Marc Botzaris ; le souvenir de Salamine enfanta des Thémistocle, comme Canaris et Miaoulis Vocos. — D'autre part, est-il bien sûr que le souvenir de Rome n'ait été pour rien dans les raisons qui nous ont poussés à aider l'Italie à conquérir son indépendance, ou plutôt, à la conquérir pour elle ?

Ne le regrettons pas.

La Grèce et Rome sont pour nous, avant tout, une école de morale. La morale ne s'enseigne pas dogmatiquement ; elle s'enseigne surtout par l'exemple. Or, selon l'expression de Michelet, en vivant avec les Grecs et les Romains, nous vivons avec les personnes les plus solides et les plus fortes qui furent jamais. Et comment pouvons-nous vivre avec eux ? En étudiant leurs langues, « monuments où ces fières sociétés ont déposé leur âme en ce qu'elle a de plus noble, de plus *moralisant* ». Les avantages qu'on retire de l'étude des langues anciennes sont bien plutôt indirects que directs. En les étudiant, ce ne sont pas des mots que nous étudions ; ce n'est pas pour elles-mêmes que nous les apprenons, mais pour ce qu'elles contiennent ; c'est à leur occasion que nous apprenons à peu près tout ce que nous savons ; c'est grâce aux tranches exquises et savoureuses qu'on nous en sert tous les jours, pendant nos longues années de collège, que se forme, pour ainsi dire, notre substance morale et intellectuelle, en ce qu'elle a de meilleur. Sans l'étude de l'antiquité, que nous faisons à propos de ces langues, nos littératures modernes, nos arts, nos sciences, nos législations, nos constitutions, nos philosophies, nos religions, notre civilisation tout entière, ne nous seraient qu'à demi intelligibles. — Et c'est ici le point de vue intellectuel qui, d'ailleurs, tout en se distinguant du point de vue

moral, ne saurait s'en séparer tout à fait; la culture de ce qu'on appelle le cœur se faisant nécessairement par la culture de ce qu'on appelle l'esprit.

Les adversaires du grec et du latin, en dépit de leurs restrictions, ne peuvent s'empêcher de reconnaître, eux-mêmes, l'excellence de l'art dans l'antiquité. « Si j'ai con-
» testé la perfection morale des héros antiques, dit ad-
» mirablement M. Raoul Frary, je ne contesterai point
» la beauté littéraire des antiques chefs-d'œuvre. L'art
» échappe à la loi du progrès, et il y a des merveilles
» qu'on ne dépassera, sans doute, point. J'irais plus loin
» s'il s'agissait des Grecs. Comme ils vivaient dans la
» jeunesse du monde, on trouve dans les œuvres de leurs
» plus grands hommes une fraîcheur, une naïveté, une
» originalité, qui leur assurent à jamais la palme sur les
» génies égaux que les âges suivants peuvent voir surgir
» de loin en loin. Ils ont cueilli la fleur de la poésie. En
» allemand comme dans le vieux français, le poète s'ap-
» pelle « le trouveur » ; les Grecs sont les plus grands
» des poètes, car ils ont moissonné le champ de l'inven-
» tion. Ils ont revêtu d'une forme qui défie toute imita-
» tion les sentiments et les pensées qui sont comme le
» fond de notre être. Ce qui est lieu commun et banalité
» chez les modernes, est chez les Grecs nature et simpli-
» cité, car ils ont les premiers traduit dans un langage
» riche, souple et sonore, les joies et les douleurs élémen-
» taires de la vie humaine. La nature peut reproduire un
» Homère ; l'art ne peut reproduire une Iliade et une
» Odyssée. »

On ne saurait ni mieux penser, ni mieux dire. Et voilà, Monsieur Raoul Frary, ce que vous voudriez nous faire abandonner! Non ! vous ne vous en croyez pas vous-même. A cette source vivante, intarissable d'Homère ont puisé,

depuis trois mille ans, et puisent encore, dans l'Univers civilisé, toutes les formes de la littérature et de l'art. Comment citer même une faible partie de ceux qui ont allumé, soit directement, soit indirectement, leur génie à son flambeau ? « Où avez-vous pris, disait-on à Phidias, le type de votre Jupiter olympien? » — « Dans Homère », répondit-il ; et il récita ces trois vers :

« A ces mots, le fils de Saturne abaissa ses noirs sour- » cils. Parfumée d'ambroisie, la chevelure du souverain » des Dieux s'agita sur sa tête immortelle; et le vaste » Olympe fut ébranlé. »

Les enfants de Phidias, sculpteurs et peintres, ont toujours et partout suivi son exemple. Entrer dans un musée sans être familiarisé avec les dieux et les héros d'Homère, c'est s'exposer à entrer dans un pays inconnu. « Pour les » arts, dit un historien contemporain [1] en parlant des » Grecs, toute l'Europe suit encore leur impulsion et leurs » modèles. Nous copions leur architecture en variant » leurs trois ordres, et leurs statues mutilées sont la plus » belle décoration de nos musées. »

» Le créateur de la comédie grecque, — écrit le même » historien, — Epicharme disait, il y a vingt-quatre » siècles : *les Dieux nous vendent tous les biens au prix du* » *travail*. Ce que le poète disait, la Grèce le fit. C'est, en » effet, par une activité dont aucun peuple n'avait encore » donné l'exemple, que les Grecs arrivèrent à se placer » si haut parmi les nations. Ils couvrirent les côtes de la » Méditerranée de villes florissantes ; ils firent d'un petit » pays le maître du monde par les armes, par le com- » merce, mais surtout par la civilisation.

» Ils ont à peu près créé les mathématiques pures, la

[1] M. V. Duruy.

» géométrie, la mécanique ; ils ont commencé la bota-
» nique, la géologie, la médecine.

» Si, dans les sciences, les nations modernes sont allées
» plus loin, en marchant dans la voie ouverte par Hippo-
» crate et par Aristote, celle de l'observation patiente et
» réfléchie, dans les lettres et les arts, les Grecs sont res-
» tés nos maîtres éternels. Les Romains et nous-mêmes
» ne sommes que leurs élèves. Ils ont créé et porté à la
» perfection le poème épique avec Homère ; l'élégie,
» avec Simonide ; l'ode, avec Pindare ; la tragédie, avec
» Eschyle, Sophocle et Euripide ; la comédie avec Aris-
» tophane et Ménandre ; l'histoire, avec Hérodote et Thu-
» cydide ; l'éloquence de la tribune, avec Démosthènes ;
» celle du barreau, avec Isocrate. » Et ce ne sont là que les chefs du chœur ; le reste s'appelle légion ; une légion de génies. Des genres entiers sont omis ; entr'autres, un des modes les plus élevés de l'activité intellectuelle : la philosophie. C'est la Grèce qui l'a créée. Avant elle, il y avait des religions, conceptions primitives touchant l'origine de l'homme et sa destinée, fruits de l'imagination et du sentiment, bien plus que de l'observation et de l'expérience. La Grèce, la première, apporta dans l'étude de ces grands problèmes l'esprit de réflexion et d'analyse et essaya de les résoudre par les libres efforts de la raison. Nul peuple au monde ne peut se vanter d'avoir produit une collection pareille de nobles, profonds et subtils esprits qui, depuis Thalès de Milet jusqu'à Proclus, c'est-à-dire pendant plus de mille ans, ont parcouru en tout sens le champ entier de la spéculation métaphysique. Comment les faire connaître sans avoir l'air de procéder à un dénombrement homérique ? Qu'il suffise de nommer au hasard : Héraclite, Leucippe, Démocrite, Anaxagore, Xénophane et Parménide, Pythagore de Samos, Socrate

et Platon, Aristote, Epicure, Zénon, Chrysippe, etc... Nous menons grand bruit, et avec raison, de la théorie moderne de *l'évolution et du transformisme.* C'est la philosophie de l'avenir. A Lamark et à Laplace nous devrions, nous Français, élever des statues d'or, laissant à l'Angleterre le soin d'ériger des statues d'argent à Darwin et à Lyell. Pourtant est-il bien sûr que le mérite de l'avoir énoncée, nous ne disons pas : démontrée, n'appartienne pas à l'antique école d'Ionie, à une époque où la philosophie n'était encore (ce qu'elle redeviendra) que la science générale de la nature ? Qu'est-ce que ce principe unique, qui, en se développant éternellement comme un germe, et en subissant une série de transformations (ἀλλοίωσις) engendrait tous les êtres, les choses inanimées, les hommes (et même les dieux)? Qu'est-ce que ces atomes (corps élémentaires) éternels, doués de mouvement, et formant tous les êtres par des combinaisons variées ? Ce fut une grande époque que la publication de la théorie de Copernic sur le vrai système du monde ; mais ce système n'avait-il pas été déjà pressenti par les Pythagoriciens ?

« A vrai dire, écrit Littré, l'ère moderne commence » avec la science grecque ; car depuis lors, la science positive n'a cessé de grandir, de pénétrer la nature et d'influer sur les destinées sociales. Hippocrate, Aristote, » Archimède, Erasistrate, Hipparque, Apollonius sont les » fondateurs de tout notre savoir ; et l'Orient entier, tout » brillant qu'il a été par la Phénicie, par la Babylonie, » par l'Egypte, n'a pas un nom à citer dans cette glorieuse liste de la science positive. *Comment mieux montrer où est l'ancien, où est le moderne ?* »

Les Grecs et les Romains, que nous appelons des anciens, sont donc des modernes, comme nous ; ils font partie du même cycle intellectuel. Nous pourrions, à la

gueur, renoncer à poursuivre plus loin nos origines (ce que nous nous garderons bien de conseiller) ; mais, sous peine de nous mutiler, nous ne pouvons pas ne pas aller jusque-là.

Sans doute, les Romains n'ont été que les élèves des Grecs, qu'ils ont surtout contribué à nous faire connaître ; mais n'ont-ils pas marqué leurs œuvres de leur originalité propre ; de cette grandeur et de cette force qui est leur caractère distinctif ? Sans remonter jusqu'à Ennius, Lucrèce et Virgile ne sont-ils que de serviles imitateurs ? Sans avoir la perfection d'Aristophane ou de Ménandre, Plaute et Térence n'ont-ils pas leur prix ? A notre sens, Cicéron n'a pas la mâle éloquence de Démosthènes ; mais à qui est-il inférieur, sauf à lui ?

*Ingenio manus est et cervix cæsa,*

*L'éloquence* eut la main et la tête coupée,

dit Juvénal.

Et ne rachète-t-il pas, d'ailleurs, son infériorité à cet égard, par ce grand nombre d'écrits philosophiques et didactiques, plus utiles pour nous que ses harangues ? Comme écrivain et comme moraliste, Sénèque est-il à dédaigner ? Où trouver de plus nobles historiens que Tite-Live, Salluste, Tacite ? Ne nous restât-il d'eux que les extraits qui composent le *Conciones,* « ce recueil merveilleux de harangues », comme dit M. Raoul Frary, n'y aurait-il pas là un legs bien précieux ? Horace ne vaut peut-être pas Pindare ; mais, s'il est rarement sublime, n'est-il pas toujours aimable, délicat et plein de goût ? N'a-t-il pas mérité cet éloge de Fénelon : « Jamais homme n'a donné un tour plus heureux à la parole pour lui faire signifier un beau sens avec brièveté et délicatesse » ? Pourquoi cette

admiration fidèle de tant de beaux esprits dans tous les pays et dans tous les temps ? Dans la satire, il n'a pas, sans doute, la mâle énergie et l'éloquente amertume de Juvénal ; mais quelle charmante finesse ! *Castigat ridendo mores*. Ovide et Catulle, Tibulle et Properce ne font peut-être pas oublier Simonide et les autres élégiaques grecs, pas plus que Virgile n'a fait oublier Théocrite ; mais quel honneur ne font-ils pas à la Muse latine ? « Quel délicieux poète que Tibulle ! » disait Mirabeau, qui s'y connaissait. Nous ne parlons que pour mémoire de Caton l'Ancien, de César, de Varron, des deux Pline, de Martial, de Quintilien, etc... Sans compter, ce qui fait, peut-être, leur principale gloire, leurs jurisconsultes.

Sans doute les Romains ont été les imitateurs des Grecs, mais des imitateurs originaux. Comme eux, nous avons imité les Grecs et les Romains, mais en gardant, nous aussi, notre originalité propre. Nous aussi, nous avons été créateurs ; mais tous les grands écrivains modernes, soit en France, soit à l'étranger, ont sucé la féconde mamelle de la docte antiquité. C'est la même Muse modulant son chant à travers les âges, et le variant selon les hommes, les temps et les circonstances. De l'antiquité gréco-latine à nous il y a *évolution naturelle*, et, dans un siècle où cette loi domine tout, où nous remontons la généalogie de l'homme jusqu'à la matière cosmique, il y aurait de l'inconséquence à rompre ainsi la chaîne du *transformisme intellectuel*.

Quand les Anglais ou les Allemands étudient le latin, ils peuvent dire, à la rigueur, qu'ils étudient une langue étrangère, une langue morte. Pour nous, le latin n'est ni une langue morte, ni une langue étrangère ; c'est notre langue, toujours nôtre, et toujours vivante. Que ceux qui contesteraient notre proposition, nous montrent, à cet

égard, une solution de continuité entre le siècle d'Auguste et le siècle de Louis XIV. Sans doute, il y a une grande différence entre les formes de la langue dans chacun de ces deux siècles ; mais il n'y a pas diversité d'origine, ni intrusion prépondérante d'une langue étrangère ; il y a transformation lente, insensible, en un mot *évolution*. Notre français, comme on l'a dit de l'italien, et comme on peut le dire de toutes les langues néo-latines, est un *latin bâtard ;* bâtard, si on compare le français d'aujourd'hui au latin d'autrefois ; légitime, si l'on n'a égard qu'à l'origine et à la filiation. Donc, en étudiant le latin, non pas comme on l'a fait jusqu'ici, mais par la méthode que nous indiquerons tout à l'heure, c'est notre propre langue que nous étudions. Sans cette étude, nous pouvons la savoir, c'est-à-dire la parler ; nous ne pouvons pas la connaître.

Quant au grec, si nous ne pouvons affirmer que ce n'est pas pour nous une langue étrangère, au moins pouvons-nous dire que le latin et notre propre langue sont tellement pénétrés d'hellénisme, qu'au point de vue purement linguistique, autant qu'au point de vue civilisateur, il est à peu près impossible de les séparer. D'ailleurs, le grec, lui, n'est certainement pas une langue morte. Athènes le parle aujourd'hui, tel à peu près qu'elle le parlait au temps de Périclès. Chose qui prouve l'indestructible vitalité de ce peuple, appelé peut-être encore à de grandes destinées (*multa renascentur quæ jam cecidere*) quatre siècles d'oppression et de barbarie musulmane n'ont pu parvenir à lui arracher du cœur la langue des ancêtres et l'amour de la liberté. — Nous verrons tout à l'heure quelle conclusion nous aurons à tirer de ceci.

Nous avons à examiner auparavant une autre question,

d'un ordre plus spécialement pédagogique. Est-il vrai que les langues vivantes, c'est-à-dire les langues modernes, soient des instruments de « gymnastique intellectuelle » équivalant à celui que nous fournissent les langues anciennes? — Rien n'est plus faux, à notre avis. — A un âge où les jeunes gens ne peuvent encore rien tirer de leur propre fonds, il est important, au premier chef, de les soumettre à des exercices qui, sans leur demander de créer quelque chose de rien, leur permettent d'acquérir des idées, tout en développant harmonieusement les facultés de leur esprit: la volonté persévérante, le jugement, l'imagination, le goût. Or, rien n'est plus propre à procurer ce résultat que la traduction de passages choisis des meilleurs écrivains, en vers et en prose, ce que nous appelons: la version. Une bonne traduction n'est pas ce qu'un vain peuple pense, et tous ceux qui ont passé par le collège savent bien que c'est à ce signe que se reconnaissent les bons esprits. Mais il faut qu'il y ait quelque difficulté. Un exercice ne peut nous profiter qu'autant qu'il nous coûte quelque effort. On ne devient pas un Hercule en maniant des haltères d'un demi-kilo. Or, c'est ce qu'on fait précisément en traduisant des langues modernes; ce n'est guère qu'une question de vocabulaire[1]. Les langues modernes étant à peu près également analytiques se traduisent presque mot pour mot. Comme il en est autrement des langues anciennes! Ce sont langues synthétiques, admirables d'ampleur, de souplesse et de variété, mais dans lesquelles il n'est pas toujours facile, pour notre habitude d'esprit, de trouver le fil de la pensée. Ce n'est ni sans effort, ni sans génie qu'on parvient à sortir du labyrinthe. Mais il y a gloire et profit.

[1] Lire, à ce propos, une curieuse page de Don Quichotte, partie II, chapitre LXII, vers la fin.

En résumé, c'est à juste titre, selon nous, que l'étude des langues grecque et latine figure dans nos programmes et y tient le premier rang, parce qu'elle est le meilleur moyen que nous ayons de former le cœur et l'esprit de la jeunesse. Outre que les Grecs et les Romains sont nos vrais ancêtres intellectuels, quel est, parmi les modernes, le peuple qui pourrait nous fournir, en pareille abondance, des types aussi parfaits de talents et de vertus? Nous n'avons pas le droit de répudier cet héritage et de rompre avec ce passé qui est le nôtre. Si nous avons besoin d'instituteurs, il n'y a pas de honte pour nous à nous mettre à leur école. Certes, nous ne contestons pas que d'autres peuples et d'autres langues aient produit de grandes œuvres. Mais qui donc faudra-t-il prendre pour guide? Sont-ce les Anglais? Sont-ce les Allemands? — Ni les uns, ni les autres. Ce ne sont pas là nos maîtres ; ce sont tout au plus nos rivaux, quand ils ne sont pas nos disciples. Connaissons-les, estimons-les selon leur mérite, profitons de ce qu'ils peuvent avoir de supériorité en nous l'assimilant; tâchons surtout de ne pas nous laisser surpasser, et restons nous-mêmes, des Latins; gardons la fière conscience de notre valeur. Nous n'avons rien à envier à personne. — En un mot, nous adhérons complètement à l'opinion de M. Jules Simon, dans les termes où elle est citée par M. Frary lui-même :

« Il faut élever nos enfants pour notre temps et notre » pays, mais il ne faut pas séparer notre temps et notre » pays de la tradition des races latines et de la tradition » humaine. Dans la série des faits historiques et dans le » développement intellectuel et moral de l'humanité, il » ne peut pas, il ne doit pas y avoir d'abîmes... La mo- » rale, comme la poésie, comme l'éloquence, datent de

» loin, et il sera toujours sage aux hommes d'étudier et
» d'admirer ce que le temps a respecté, car il ne respecte
» que ce qui est grand et ce qui est vrai. Il y a donc lieu
» de conserver au grec et au latin la part que nous
» leur faisons aujourd'hui, *sauf à les enseigner d'une autre*
» *façon.* »

# CHAPITRE II

## DE LA MANIÈRE D'ENSEIGNER LE GREC ET LE LATIN

Nous croyons volontiers que les esprits très éclairés, très honnêtes, très littéraires, qui réclament, avec tant d'énergie, l'élimination des langues anciennes, se rangeraient sans peine à notre opinion, s'ils n'estimaient cette élimination nécessaire afin de faire une place plus large à l'enseignement des langues modernes. C'est pour eux, surtout, une question de temps. Si donc, par la manière dont nous entendons enseigner le latin et le grec, nous leur montrions que nous nous préoccupons autant qu'eux, plus qu'eux-mêmes, de faire à l'enseignement des langues modernes une large place; si, d'un autre côté, par une réforme profonde et, à notre avis, rationnelle de l'enseignement secondaire, nous trouvions le temps qui nous manque aujourd'hui, par suite de l'exubérance incohérente de nos programmes, peut-être aurions-nous cause gagnée.

Quand nous prenons les langues grecque et latine pour base de notre enseignement secondaire, nous savons et nous avons dit pourquoi nous le faisons. L'usage, non particulier, mais général, des nations les plus civilisées,

qui donnent, à l'étude de ces langues, au moins autant de soin que nous, ne laisse, d'ailleurs à notre choix, aucune espèce d'hésitation. En serait-il de même, si, les mettant brusquement de côté, nous voulions les remplacer par une ou plusieurs langues modernes? Quelle est celle qui aurait la préférence? Est-ce l'anglais? Est-ce l'allemand? — Pourquoi? — Est-ce tous les deux? — Pourquoi encore? Pourquoi pas l'italien, ou l'espagnol, ou le russe? Pourquoi pas l'arabe, ou l'indoustani, ou le chinois? Car, à une époque où l'on fait le tour du monde en soixante-douze jours, nous ne voyons guère pourquoi une de ces langues serait plus particulièrement utile qu'une autre. Y aura-t-il obligation d'apprendre une quelconque d'entr'elles? Ou aura-t-on le droit de choisir? Car, de les apprendre toutes, il n'y a guère moyen; la chose est évidemment impossible. C'est même pour cela qu'on a inventé le Volapück. Et, de fait, pourquoi pas le volapück? Car, lorsqu'on s'asservit, à ce point, à la raison étroitement utilitaire, on ne voit pas pourquoi le volapück n'aurait pas la préférence. Il la mérite. Nous convenons qu'il ne contribuerait peut-être pas beaucoup à former le cœur et l'esprit de la jeunesse; mais, dans l'opinion de nos adversaires, ce genre d'utilité est évidemment accessoire.

Ne rions pas; la difficulté n'est pas si mince qu'on a l'air de se l'imaginer. En tous cas, on ne l'a pas résolue. Serait-elle insoluble? Nous ne le pensons pas, et nous allons proposer modestement notre solution. Si elle est juste, nous en éprouverons une joie aussi vive que désintéressée; si, par malheur, elle était erronée, notre excuse serait dans nos bonnes intentions. Nous aussi, nous cherchons à faire œuvre utile au pays.

Autrefois, quand on apprenait le latin, on l'apprenait,

sans doute, pour ce qu'il contient, mais on l'apprenait aussi pour lui-même, pour le parler et pour l'écrire. C'était la langue littéraire, la langue savante, la langue de communication universelle entre les intelligences de haute culture, le volapück de ce temps-là. En plein dix-huitième siècle, Rollin croit devoir s'excuser de n'avoir pas écrit son *Traité des Études* en latin, *langue dont il a*, dit-il, *beaucoup plus d'usage que de la langue française*. Ceci seul suffit à nous expliquer les méthodes qu'on employait alors, qui se sont malheureusement perpétuées jusqu'à nous, et qui ne se justifient plus. Comme on apprenait le latin en vue de le parler et de l'écrire, il était tout naturel qu'on s'exerçât, par dessus tout, à l'écrire correctement et, s'il se pouvait, élégamment. De là cet appareil grammatical que nous trouvons si fastidieux aujourd'hui, ces thèmes, ces compositions latines : vers latins, discours latin, dissertation latine, qui faisaient la gloire de l'Université; — que, triste effet de la routine, elle regrette peut-être encore. Il y a quelques années à peine, le prix d'honneur entre les prix d'honneur, celui qui couronnait l'heureux vainqueur d'un laurier sans rival, tout en lui conférant de très séduisantes immunités, était le prix de discours latin. Eh bien ! nous n'hésitons pas à le dire, on peut pardonner à un vieux professeur, comme Rollin, d'avoir plus d'usage du latin que du français ; mais, à partir du moment où notre langue a été fixée, autant qu'une langue puisse l'être, par un grand siècle littéraire ; à partir du moment où les idiomes nationaux ayant décidément prévalu chez tous les peuples de l'Europe, le latin perdit son important privilège de langue commune entre les savants, il ne devait plus être enseigné comme but, mais comme *moyen*. (Nous avons dit, dans le chapitre précédent, ce que nous entendions par ce mot.) Dès lors, un change-

ment de méthode s'imposait. A quoi bon passer les meilleures années de sa vie à pâlir sur les dictionnaires et les grammaires, pour traduire en médiocre langage, — ce qui, d'ailleurs, ne pouvait rien nous apprendre, — quelques pages de nos auteurs français ? à coudre et recoudre laborieusement quelques centons pour leur faire signifier des choses que nous aurions eu peine à exprimer dans notre langue maternelle ? Quelques ambitieux qu'enivre l'amour de la gloire, au prix d'efforts héroïques, réussissaient encore dans ce travail délicat de marquetterie. Mais la plupart, le vulgaire, la vile multitude, le nombre, ne voyant dans ce travail qu'un labeur sans utilité bien définie, manquait absolument de foi et ne s'élevait guère au-dessus de la culture, d'ailleurs florissante, du solécisme et du barbarisme. C'est ainsi que le latin est tombé peu à peu dans un profond discrédit et qu'on en est venu à parler de le supprimer. Gardons-nous-en bien. Contentons-nous de supprimer ce qu'il y a de vicieux dans nos méthodes et de les remplacer par des méthodes plus simples et plus capables de nous conduire au but que nous poursuivons.

S'il est vrai que les langues grecque et latine soient pour nous des instruments incomparables d'éducation morale et intellectuelle, c'est parce qu'elles sont l'expression de la *forte* et *sage* antiquité, et qu'elle respire tout entière dans l'incomparable collection de monuments écrits en ces admirables idiomes. L'étude des langues grecque et latine doit donc avoir pour but l'*intelligence* de ces monuments. Or, apprendre à *comprendre*, ou apprendre à *écrire* une langue, sont deux choses fort différentes. Pour apprendre à écrire une langue, autrement que par l'usage, il faut évidemment s'exercer à composer dans cette langue, et, pour cela, se rompre à toutes les difficultés grammaticales ; ce qui est incontestablement le travail le plus ingrat et le plus

fastidieux qu'on puisse imposer à des enfants. Est-il rien de plus abrutissant que de pâlir pendant des années sur un Lhomond ou sur un Burnouf? Et pourtant, le succès est à ce prix; car, avant tout, il faut écrire avec correction. Mais lorsqu'il s'agit simplement d'apprendre à comprendre, il en va bien autrement. Une connaissance générale des déclinaisons et des conjugaisons, quelques règles d'accord, à peu près communes à toutes les langues, voilà pour la grammaire; un vocabulaire réduit à sa plus simple expression, c'est-à-dire au mot lui-même et à ses principales acceptions, sans exemples; la lecture des auteurs et la traduction en langue française de leurs passages les plus remarquables; voilà tout.

En supprimant le temps que nous consacrions à la composition latine (thème, etc.), temps, il faut le reconnaître, à peu près perdu, nous faisons plus que doubler celui que nous pouvons consacrer à l'intelligence des auteurs; ce qui est désormais notre unique but. Nous avons dit : temps perdu; car, que peut bien apprendre un écolier à qui vous donnez à traduire, en latin ou en grec, une page de français? Cette page, il lui a suffi de la lire pour la comprendre, et, lorsque, à grand renfort de dictionnaire, il est parvenu à la travestir en un latin qui ferait la joie de la servante de Cicéron, qu'a-t-il produit, sinon un effort stérile? Il a promené la charrue dans le sable du rivage. Comme il aurait mieux fait de consacrer ces deux heures à lire cinquante pages de l'auteur dont il vient de trahir si misérablement un extrait!

Il en est tout autrement quand il s'agit de traduire du grec ou du latin en français. Si les textes donnés sont bien choisis (et tout texte à traduire par écrit doit être choisi avec un soin scrupuleux, car il doit servir soit à l'éducation de l'esprit, soit à l'éducation du cœur,

et toujours à l'éducation du goût; il ne doit jamais être banal), si, dis-je, les textes sont bien choisis, outre les notions morales et intellectuelles qu'il acquerra par ce moyen, et qui formeront plus tard son meilleur bagage, l'élève trouvera dans ce travail une occasion quotidienne d'exercer ses meilleures facultés. Ce n'est pas chose aisée, pour des esprits habitués à l'ordre analytique, de saisir, jusque dans ses nuances les plus délicates, le sens d'un texte grec ou latin assez sérieux. Il faut une attention soutenue, de la sagacité, de la logique; et, quand on est parvenu à comprendre la signification et la beauté de l'original, il ne faut pas peu de goût pour le rendre en français d'une manière, nous ne disons pas adéquate, mais seulement approchée. Il y a là une école de style que rien ne peut remplacer jusqu'à ce que les élèves soient en état de tirer quelque chose de leur propre fonds. (Nous avons déjà dit pourquoi les langues vivantes ne pouvaient pas suppléer, à cet égard, les langues anciennes.) Il en est de l'art d'écrire comme des autres arts; il faut dessiner longtemps d'après les maîtres avant de voler de ses propres ailes. De cette manière, l'étude du grec et du latin, outre ses autres avantages d'ordre supérieur, devient pour nous la meilleure école de français. A côté de ces traductions écrites, une place beaucoup plus large que par le passé serait laissée à la lecture et à la traduction orale des principaux auteurs, et, le commentaire du maître aidant, on acquerrait ainsi, peu à peu, une connaissance suffisamment approfondie de l'antiquité classique; ce qu'on ne fait guère aujourd'hui.

Jusqu'ici nous avons parlé conjointement du grec et du latin, parce que jusqu'ici nous les faisions concourir au même but. A partir de ce moment, nous devons les distinguer. La suite de ce travail manifestera clairement

notre raison d'agir ; il serait superflu d'entrer pour l'instant en de plus amples explications.

Une des utilités des langues grecque et latine, disions-nous tout à l'heure, c'est de nous servir à apprendre le français. Mais l'utilité du latin s'étend, à cet égard, bien plus loin que celle du grec, qui est vraiment pour nous une langue étrangère. En est-il ainsi du latin? Nous avons établi plus haut qu'il n'y avait pas, entre le français du siècle de Louis XIV et le latin du siècle d'Auguste, de solution de continuité, qu'ils remontaient l'un à l'autre par une filiation légitime et ininterrompue. Nous avons dit qu'il en était de même des autres langues néo-latines : l'espagnol, l'italien, le portugais et le provençal. La langue française, en effet, n'a pas commencé au dix-septième siècle, avec Corneille et Pascal ; elle n'a pas commencé au seizième, avec Montaigne et Rabelais ; elle n'a pas commencé au quinzième, avec Commines et Froissard ; ni au quatorzième, avec la Chronique de Saint-Denis ; ni au treizième, avec Joinville et Villehardouin ; ni au douzième, avec Wace et le sire de Couci ; ni au onzième avec la Chanson de Roland. C'est peut-être à cette époque qu'a vraiment commencé la littérature française ; mais la langue française datait de plus loin. Cette langue, qui est la vie même de nos aïeux, nous ne pouvons pas nous contenter, comme dans les écoles primaires, de l'apprendre grammaticalement et pour le seul usage. L'enseignement secondaire ne mériterait pas son nom, si nous n'en poussions l'étude plus à fond. L'enseignement de notre langue maternelle, outre qu'il doit, ainsi que nous tâcherons de le montrer plus tard, se rattacher à la linguistique générale, doit être essentiellement historique. On ne saurait se dire vraiment éclairé quand on ignore les principaux monuments qui de siècle en siècle ont formé

le faisceau de la littérature nationale ; on ne connaît vraiment sa langue que lorsqu'on peut remonter à son étymologie. Et l'étymologie de notre langue, qui nous la donne? Le latin, pour une si grande part, qu'on peut affirmer, sans exagération, qu'il en forme, à lui seul, toute la substance. Or, il en est de même pour les autres langues romanes : l'italien, l'espagnol, etc...

Quand la domination romaine se fut étendue successivement à l'Italie, à la Gaule, à l'Espagne, la puissance d'assimilation de la civilisation latine, fut telle que ces provinces en furent presque aussitôt transformées. Le latin y devint la langue écrite. Dès le premier siècle, la Gaule et l'Espagne envoyaient à Rome des orateurs et des philosophes, et, dès le second, des empereurs. L'assimilation ne s'arrêta pas aux classes éclairées ; les populations entières renoncèrent à leurs idiomes nationaux, qui ne se conservèrent que dans quelques districts montagneux, pour adopter la langue de leurs maîtres, devenus bientôt leurs concitoyens. Mais tandis que la langue littéraire gardait sa forme classique, la langue populaire se transformait peu à peu *en se simplifiant*. De synthétique qu'elle était d'abord elle devenait analytique ; en un mot, elle prenait le caractère commun qui distingue les langues néo-latines. C'est cette langue, ainsi modifiée, que parlaient, au quatrième et au cinquième siècle, non seulement nos ancêtres Gaulois, mais aussi les habitants des deux péninsules Italique et Ibérique. Lorsque, au cinquième siècle, les invasions des Barbares eurent disloqué l'empire romain, et que chacune de ces provinces fut passée pour toujours sous une domination différente, la langue commune tendit naturellement à se diviser en dialectes qui s'écartèrent de plus en plus les uns des autres jusqu'à ce qu'ils fussent devenus des langues nationales.

Mais cet écart ne fut jamais assez grand pour leur faire perdre cet air de famille auquel on reconnait des sœurs. Sœurs, elles le sont, en effet. Issues en même temps du tronc latin, toutes sont des langues analytiques, toutes ont le même vocabulaire et, dans ses traits généraux, la même grammaire. *Etudier l'une, c'est étudier les autres.* Il n'y faudrait ni plus de temps, ni plus de peine, ni plus de génie. *Il n'est pas plus difficile d'apprendre à la fois*[1] *plusieurs langues de la même famille que d'en apprendre une seule.*

Le lecteur sagace doit commencer à voir où nous voulons en venir. Oui, nous entendons faire du latin, non seulement un moyen d'apprendre, entr'autres choses, le français, mais en même temps, les principales langues vivantes appartenant au groupe néo-latin ; l'italien et l'espagnol. Le provençal, le doux idiome des troubadours, malgré les tentatives de résurrection dont il est aujourd'hui l'objet, est tombé définitivement à l'état de patois, et le portugais n'est, pour ainsi dire, qu'un dialecte de l'espagnol.

Nous nous demandions plus haut, en parlant des langues vivantes, quelle était celle qu'il serait le plus expédient de choisir pour remplacer le latin et faire graviter autour d'elle notre enseignement secondaire. La réponse, on a pu le voir, n'était pas facile, non pour nous qui restons énergiquement attachés au latin et au grec, mais pour ceux qui en demandent la suppression. A laquelle, en effet, des langues modernes donner la préférence ? Y en a-t-il quelqu'une qui ait sur les autres une

[1] On objectera, peut-être, qu'il serait bien difficile pour le même professeur d'enseigner à la fois le latin, l'italien et l'espagnol. Ce ne serait pas plus difficile assurément que d'enseigner à la fois le latin et le grec. Bien au contraire !

supériorité qui s'impose ? Faut-il rechercher seulement l'utilité commerciale ? Mais cette utilité n'est-elle pas relative ? Tel n'a-t-il pas intérêt à apprendre une langue, tel une autre, selon la direction de ses affaires ?... Aux latinophobes de décider, s'ils peuvent.

Pour nous, nous n'avons pas cet embarras.

Nous croyons, nous aussi, à l'utilité, à la nécessité de l'étude des langues vivantes. Puisque l'Europe est encore trop divisée et trop inintelligente de ses intérêts véritables pour adopter une langue — la plus facile à apprendre — que d'un commun accord on enseignerait dans toutes les écoles, et qui deviendrait ainsi une langue de grande communication internationale, nous sommes réduits à en étudier plusieurs. Mais par lesquelles faut-il commencer ? — Sans doute par celles qui sont les plus voisines de la nôtre, qui appartiennent à la même famille, qui sont parlées par les peuples de même origine que nous et les plus proches de nous par l'ensemble de la civilisation, la communauté des intérêts et la situation géographique. Nous appartenons au groupe néo-latin ; c'est, en tout état de choses, par les langues néo-latines que nous devrions commencer. Or, nous avons cet avantage particulier que la langue qui sert de base à notre enseignement secondaire est, par rapport à elles, une langue mère et nous facilite singulièrement l'étude approfondie de notre propre langue et des autres langues ses sœurs. Ajoutons que ces langues, prises en elles-mêmes, sont de magnifiques idiomes ; qu'en harmonie et en richesses littéraires elles ne le cèdent à aucune autre ; qu'elles sont parlées par les peuples les plus nobles, les plus sympathiques et qui se rapprochent le plus de nous par l'identité de génie. Il y a là, qu'on le sache bien, un intérêt politique de premier ordre, et aussi un intérêt

économique. Car les relations entre les différentes unités du groupe latin, aujourd'hui divisé par des alliances contre nature, sont destinées à être de plus en plus étroites. L'avenir, et un avenir prospère, leur est réservé, si elles savent s'unir. Telles qu'elles sont aujourd'hui, elles représentent une masse de population considérable qui n'est pas au-dessous de 120 millions d'âmes, si nous y comprenons le Brésil et les Républiques espagnoles ; lesquelles sont appelées à un immense et prompt développement, maintenant surtout que l'émigration reflue de l'Amérique du Nord vers l'Amérique du Sud, de la frontière méridionale des Etats-Unis, à la Patagonie [1].

Tout cela, dira-t-on peut-être, est séduisant dans la théorie ; mais comment passer à la pratique ? que de temps et que de peine ! — Rassurez-vous ; il n'y faudra ni plus de temps ni plus de peine, ni plus de génie, comme nous le disions plus haut, que pour apprendre le latin tout seul ; il en faudra moins. — Des maîtres et des livres, et cela suffit.

Des maîtres ? Voilà la grosse difficulté. — Rassurez-vous encore. Parmi les hommes si distingués, d'une instruction si solide et si variée qui forment le corps de la docte Université, il n'en est pas un (je parle même du présent) qui ne soit à la hauteur de cette besogne. Le professeur de latin, qui est en même temps le professeur de français [2], et *qui, dans notre système, serait déchargé de*

[1] Cette idée est tellement naturelle et tellement logique que, si nous savions l'appliquer, nous serions bientôt imités par l'Allemagne et la Russie qui ne manqueraient pas de faire enseigner, la première, les langues du groupe germanique, la seconde, les langues du groupe slave.

[2] Tous les professeurs sont, en réalité, des professeurs de français, mais ils le sont, pour ainsi dire, accessoirement. Celui-ci l'est principalement, parce qu'il est chargé de l'enseignement *historique* de la langue française.

*l'enseignement du grec,* sera bientôt en possession des connaissances suffisantes pour enseigner l'italien et l'espagnol. Ces connaissances, d'ailleurs, croîtront de jour en jour, et, après quelques années d'exercice, il n'y manquera plus rien. En attendant, les écoles normales prépareront des maîtres qui entreront tout armés dans le nouvel enseignement. Et qu'on ne doute pas du zèle que les professeurs y apporteront. Il faut bien le reconnaître, dans l'enseignement actuel, les maîtres de langues anciennes remplissent des fonctions que nos programmes abaissent bien au-dessous de leur mérite. Ils passent la majeure partie de leur temps à ressasser d'ennuyeuses questions grammaticales, à faire la chasse aux solécismes à travers les cuisines de l'Université, sous les yeux d'une classe généralement indifférente et indisciplinée ; indifférente, parce qu'elle subit un enseignement dont elle n'aperçoit ni l'agrément, ni l'utilité, indisciplinée, parce que l'ennui engendre nécessairement l'indiscipline. Quelle différence dans notre système ! Le professeur [1] devient un professeur de philologie et de littérature ancienne et moderne. Il trouve l'emploi de son érudition, de sa science et de son goût. Les élèves, d'autre part, trouvant dans cet enseignement profond, limpide et varié, en même temps utilité et agrément, deviennent attentifs, dociles, laborieux. Le caractère n'y gagne pas moins que l'esprit.

La question des livres n'est pas plus difficile à résoudre que celle des maîtres. La grammaire réduite à sa plus simple expression ; les déclinaisons, pour la langue latine,

[1] On verra plus loin que, dans notre système, le professeur de latin n'est point, comme aujourd'hui, un professeur de cinquième (?), de quatrième (?), de troisième (?), etc., qui change chaque année, mais un professeur qui *suit ses élèves* et qui leur donne, à lui tout seul, tout l'enseignement que comporte son titre.

et les conjugaisons régulières (les irrégularités, les exceptions doivent s'apprendre par l'usage) ; les règles d'accord, les quelques règles indispensables, généralement communes aux trois langues, et dont il faut laisser au maître le soin de faire ressortir les ressemblances et les différences, voilà tout. Nous sommes ainsi débarrassés de ce fatras grammatical qui accable l'intelligence de l'enfant et le dégoûte de l'étude. C'est qu'il ne s'agit plus ici de thème latin? les langues mortes n'étant étudiées que pour être comprises doivent s'enseigner au moyen de la version.

Mais les langues vivantes étant apprises pour être parlées doivent s'enseigner au moyen du thème. — Comment se tirer de cette difficulté? — De la manière la plus simple. Le latin sera traduit en français *par écrit,* parce qu'il s'agit précisément d'apprendre *à écrire* le français, et il sera traduit en italien et en espagnol *de vive voix,* parce qu'il s'agit d'apprendre *à parler* l'italien et l'espagnol. — C'est ici que doit intervenir un livre indispensable : *un vocabulaire étymologique latin-français-italien-espagnol.* Nous disons *un vocabulaire,* et non pas un dictionnaire. On a trop abusé de ces énormes ouvrages, d'une érudition immense, qui semblent n'avoir été faits que pour empêcher l'élève de penser et d'agir, en résolvant pour lui, à l'avance, toutes les difficultés. Un vocabulaire suffit, c'est-à-dire, la nomenclature de tous les mots de la langue latine avec leurs principales acceptions. — Mais de quelle langue latine? — De la langue littéraire, sans doute puisqu'il s'agit d'étudier les œuvres de la littérature classique. — Voici pour la colonne du latin. Puis la nomenclature des mots français, italiens et espagnols correspondants, avec leur étymologie, ordinairement latine, *quoique souvent d'une basse latinité,* et généralement commune aux mots de même forme et de même signification. Les étymologies

d'origine non latine, très souvent aussi communes aux trois langues sœurs, serviraient, par leurs ressemblances ou leurs différences, à éclairer l'histoire de chacune de ces trois langues. Ceci, bien entendu, n'est qu'une indication. Nous laissons aux lexicographes le soin de résoudre complètement un problème qui n'est certainement pas insoluble pour leur capacité spéciale.

Supposons que l'élève ait à traduire une page de Tite-Live. Il connaît ses déclinaisons et ses conjugaisons, les règles d'accord, quelques règles indispensables que l'usage lui aura bientôt apprises; il sait que le latin est une langue synthétique; il rétablit les mots dans l'ordre analytique [1]. Ce n'est plus dès lors pour lui qu'une affaire de vocabulaire; il cherche le mot latin qu'il ne connaît pas; le mot latin lui donne le mot français. Le mot français a une étymologie, généralement latine, qui le conduit au mot correspondant italien ou espagnol. Chaque version latine devient ainsi l'occasion non seulement d'une composition écrite en français, mais d'un thème oral italien et espagnol. La besogne du maître serait singulièrement facilitée par la faculté qu'il aurait de se procurer, en même temps que la traduction française des auteurs latins, les traductions italienne et espagnole des mêmes auteurs.

Qui ne voit que ces études diverses, au lieu de se nuire les unes aux autres, ne feraient, au contraire, que se servir mutuellement et se corroborer? Ce qu'il y a de plus important, d'absolument indispensable, mais aussi d'absolument suffisant, c'est le vocabulaire. Qui ne sait pas le vocabulaire d'une langue ne sait rien ; qui en sait le vocabulaire peut, presque toujours, l'entendre ou se faire entendre. Or, les exercices que nous venons d'esquisser

[1] C'est à-dire l'ordre propre aux langues analytiques, *l'ordre logique*.

auraient pour effet nécessaire de graver bientôt dans la mémoire des élèves les mots de ces quatre langues, qui se soutiendraient, pour ainsi dire, les uns les autres par leur quasi-identité. La connaissance des mots les conduirait à la lecture facile des auteurs, la lecture des auteurs à l'étude littéraire, l'étude littéraire à la composition. Le profit serait immense, et l'agrément ne serait pas moindre que le profit.

Nous ne prétendons pas qu'on arriverait par ce moyen à parler *facilement* l'espagnol et l'italien. L'expérience a prouvé que c'est se leurrer d'un vain espoir que de compter apprendre au collège à *parler* les langues vivantes. On n'apprend à parler une langue que dans le milieu où on la parle. Il y faut la nécessité, l'habitude et une certaine éducation de l'oreille. Mais des sujets ainsi préparés, si les hasards de l'existence les conduisaient à l'étranger, auraient bientôt fait de se rendre, par un peu de pratique, complètement maîtres de la langue du pays.

Il nous semble que les partisans de l'étude des langues vivantes n'ont plus aucune raison sérieuse de demander l'élimination du latin, puisque, grâce à lui, nous pouvons nous rendre maîtres des langues modernes qu'il nous importe le plus de savoir. Le grec ne peut nous rendre le même service; faudra-t-il donc le sacrifier? Non, certes! — Nous avons dit, et nous le maintenons, que l'enseignement du grec et du latin est pour la jeunesse le meilleur instrument d'éducation morale et intellectuelle. Pourtant le grec, à cet égard, a sur le latin un grand avantage; il est la source. Il est, si nous pouvons ainsi parler, la lumière dont le latin n'est que le puissant reflet; c'est la civilisation grecque que nous étudions encore à travers la civilisation latine. Mais il y a un grand intérêt à l'étudier directement, car elle est plus originale, plus riche en

monuments de toute sorte que le latin, et c'est elle qui nous relie à une antiquité plus reculée. Le grec a encore un autre avantage sur le latin. Le latin classique est véritablement une langue morte qu'on ne parle plus nulle part, qu'on n'écrit plus, hélas ! que dans les collèges. Le grec est une langue vivante. Cette langue dont les monuments les plus parfaits remontent à trente siècles, dirait Bonaparte, se parle et s'écrit encore à Athènes à peu près comme elle se parlait au temps de Périclès. Ce peuple d'une vitalité indestructible, qui n'a certainement pas dit son dernier mot, et dont l'activité remplit encore l'Orient, a, par dessus tout, le culte de la langue nationale. Il s'applique, avec la plus sage persévérance, à revêtir la pensée moderne de la perfection de la forme antique. Selon l'expression d'un de ses poètes cité plus haut : « dans ses écoles, à côté des fils de ministres ou de présidents, les fils du boucher ou du cordonnier lisent les vies de Plutarque, les harangues de Démosthènes, la République de Platon ». Il n'existe donc aucun abîme entre le grec moderne et le grec ancien; *on va naturellement de l'un à l'autre.*

Cette observation ne suffit-elle pas à nous indiquer la méthode que nous devons suivre dans l'enseignement de cette langue ? Langue vivante, il faut l'enseigner comme langue vivante. Toutefois, notre but étant seulement d'étudier l'antiquité grecque dans ses monuments les plus précieux, il ne s'agit point, pour nous, d'apprendre à *écrire* le grec ancien, mais d'apprendre à le *comprendre*, sauf à nous en servir pour apprendre à parler le grec moderne, et, conséquemment, à l'écrire. (Le meilleur moyen d'apprendre à écrire une langue, c'est d'apprendre à la parler.) Dès lors, plus d'appareil grammatical; plus de dictionnaires cyclopéens. Comme pour le latin et les langues néo-latines, la grammaire réduite à sa plus simple

expression : déclinaisons et conjugaisons régulières; règles d'accord; tout ce qui est irrégularité ou exception laissé à l'explication du maître; enfin, un vocabulaire bien fait. Comme exercices : la traduction en français des plus beaux passages des auteurs grecs, prosateurs et poètes; la version transformée en thème oral (moderne) : lecture étendue et approfondie des auteurs, au point de vue étymologique, philologique, littéraire, historique, philosophique, scientifique; le professeur restant maître de son enseignement dans les limites du programme de la classe. Ce que nous entendons ici par programme, c'est la délimitation des matières pour chaque classe [1] en particulier, délimitation qui doit être faite de telle manière qu'arrivé au terme de ses études, un élève ait parcouru le champ entier de la littérature grecque.

Eh bien ! Messieurs les partisans des langues vivantes n'ont-ils pas encore lieu d'être satisfaits ? N'est-ce donc rien que de posséder une langue déjà fort répandue, et qui, le jour où la décrépitude ottomane aura définitivement disparu, deviendra probablement, comme elle l'était jadis, la langue de l'Orient tout entier ? Et cette langue nous ouvre la plus riche littérature qui soit sortie de l'intelligence humaine; et c'est par elle que nous avons appris à peu près, tout ce que nous savons des civilisations antérieures, c'est-à-dire, de nos plus antiques origines; et peut-être ne nous a-t-elle pas fait encore toutes ses révélations. Il y a dans Hérodote et jusque dans Homère (les découvertes de M. Schliemann l'ont montré) plus de vérité qu'on ne pense. Nous estimons qu'il y aura dans l'étude du grec ainsi envisagée un intérêt intense, tant pour le maître que pour les élèves.

[1] C'est-à-dire : de *chaque année*.

Jusqu'ici, on ne savait ni le latin, ni le grec parce qu'on ne sentait l'utilité ni de l'un, ni de l'autre ; et que, par la manière dont on enseignait ces deux langues, on faisait de cette étude tout ce qu'il y a, pour de jeunes intelligences, de plus énervant et de plus ennuyeux. Ce n'était ni la faute du latin, ni la faute du grec, ni celle des maîtres, ni celle des élèves ; c'était la faute des méthodes. Et les méthodes étaient mauvaises parce qu'on n'avait qu'une vicieuse conception du but à poursuivre. Déterminons mieux notre but ; accommodons-y nos méthodes, et aussitôt tout change. L'intérêt remplace l'ennui, tant chez le maître qui trouve enfin l'occasion de déployer son zèle et ses talents, que chez les élèves, qui rencontrent en même temps, dans leurs études, agrément et utilité. Peut-être nous faisons-nous illusion, mais il nous semble qu'il y aurait là comme un renouveau, une renaissance des études classiques, qu'il faut bien nous garder de laisser déchoir, nous autres Français, car nous leur devons bien plus que nous ne pensons : les meilleures qualités de notre cœur et de notre esprit. S'il est une supériorité bien au-dessus de celle qu'on ne tient que de la force brutale, c'est la supériorité des talents et des vertus qui constituent une grande nation dans l'humanité. Cette supériorité, le petit peuple de la Grèce l'a obtenue dans l'ancien monde. Soyons les Grecs du monde nouveau.

# CHAPITRE III

## DE L'ÉTUDE DES LANGUES VIVANTES

Nous avons montré, dans le chapitre précédent, comment on pouvait, au lieu d'éliminer le latin, en l'apprenant, au contraire, beaucoup mieux et bien plus complètement que par le passé, le faire servir à l'enseignement des langues les plus faciles ponr nous, parce qu'elles sont sœurs de la nôtre, et qu'il nous importe le plus de savoir. Nous avons montré également que le grec était une langue vivante, parlée aujourd'hui encore dans tout l'Orient; qu'à ce seul titre elle avait une importance de premier ordre ; qu'elle devait, par conséquent, être enseignée comme langue vivante, et que rien n'était plus aisé que de remonter du grec moderne au grec ancien, le grec qu'on parle à Athènes étant bien plus voisin d'Homère que le français que nous parlons ne l'est de la Chanson de Roland. Nous voici donc, sans avoir rompu avec la tradition, sans plus de peine et sans plus de temps, grâce à une méthode meilleure, à une meilleure conception du but à poursuivre, nous voilà, disons-nous, en possession des cinq langues les plus harmonieuses et les plus parfaites, des cinq littératures les plus riches qu'il y ait.

Nous avons donc, pour ainsi dire, déjà traité la question de l'enseignement des langues vivantes ; mais nous l'avons fait accessoirement, et la question mérite une discussion spéciale.

Quoique nous ayons refusé de prendre arbitrairement une langue moderne pour base de notre enseignement littéraire (avec tout ce que nous comprenons sous ce mot) parce que nous ne reconnaissons dans les langues modernes que des sœurs ou des rivales auxquelles nous n'avons pas à demander direction, nous sommes bien loin d'éprouver pour elles aucun dédain. Nous plaçant à un point de vue désintéressé, nous estimons que ce serait un pauvre enseignement secondaire, celui qui ne mettrait pas les classes dites éclairées en état de connaître suffisamment ce qui se fait et s'écrit de beau et d'utile, au moins chez les peuples qui nous disputent la palme de la civilisation. De ces peuples, en dehors du groupe néo-latin, il en est deux que nous pouvons considérer plus particulièrement comme nos rivaux dans la sphère de l'activité intellectuelle et économique : les Anglais et les Allemands. Si l'on pouvait imposer l'enseignement des deux langues, le problème que nous allons poser serait résolu d'avance. Mais, dans le cas où il faudrait choisir l'une des deux pour en imposer l'étude, ou bien, dans le cas où ce choix serait laissé au libre arbitre de l'élève, à laquelle conviendrait-il de donner la préférence ?

Si l'on ne se déterminait que par la valeur intrinsèque de la langue, par sa valeur organique, si nous pouvons ainsi parler, nous croyons qu'il faudrait se décider pour l'allemand. L'allemand est évidemment une langue plus originale, plus homogène, peut-être plus ample que l'anglais. Elle est parlée en Europe par un plus grand nombre d'hommes ; nous sommes avec eux en contact immédiat ;

nous avons un intérêt capital à connaître ce qui se fait chez eux. Quoique leur littérature ne soit pas aussi riche en œuvres de premier ordre que la littérature anglaise, elle n'en compte pas moins des noms illustres; elle abonde en travaux de détail; l'allemand est aujourd'hui la langue de l'érudition.

Ces considérations sont puissantes, assurément, mais il ne faut pourtant pas s'en exagérer la portée. Dans l'état actuel des connaissances et des lumières, il n'est rien d'intéressant qui puisse échapper à un esprit ayant en même temps le loisir et le désir de s'instruire. Tout ouvrage de quelque valeur est immédiatement traduit; tout article de quelque importance est immédiatement reproduit ou analysé par les agences d'information, la presse quotidienne ou périodique. D'ailleurs, l'allemand est une langue difficile. Sœur et non fille du grec et du latin, elle est, comme eux, plus compliquée et moins analytique que les langues néo-latines et que l'anglais lui-même.

L'anglais est la plus récente des langues modernes. Il n'a ni l'originalité, ni l'homogénéité de l'allemand. Image de la race anglaise, triple ou quadruple mélange de Bretons, de Danois, de Saxons et de Français, elle n'est qu'une espèce de compromis entre les langues des deux dernières nations dominantes, les Saxons et (pour ménager la susceptibilité britannique) *les Normands* de langue française. Ce compromis s'est fait un peu à la diable; on sent que les deux races ont dû, pour s'entendre, simplifier singulièrement les difficultés de la grammaire et de la syntaxe. Considéré au point de vue organique, l'anglais est fort au-dessous de la savante régularité des langues néo-latines; à côté d'elles, il ressemble un peu à *la langue nègre*. Le vocabulaire lui-même est une bizarre juxtaposition de mots français à peine modifiés et de mots saxons,

les premiers exprimant les idées des maîtres, les seconds, celles des sujets. La remarque en a été spirituellement faite par Walter Scott dans ce passage d'Ivanhoë où le porcher Gurth explique au fou Wamba que le bœuf, en tant qu'animal, porte le nom saxon de *ox,* parce que ce sont les Saxons qui l'élèvent, et qu'en tant que viande, il porte le nom normand de *beef,* parce que ce sont les Normands qui le mangent.

Mais, en dépit de ses défauts intrinsèques, une langue finit toujours par valoir ce que vaut le peuple qui la parle. Or, le peuple anglais, peut-être parce qu'il porte en lui la synthèse de plusieurs races, est un peuple d'une haute valeur morale et intellectuelle ; d'une prodigieuse variété d'aptitudes. Cette haute valeur, il l'a exprimée dans ses œuvres. La mâle énergie, l'imagination grandiose et sombre, rêveuse et tendre, l'ironie sérieuse qu'on appelle l'humour, l'âpre éloquence de l'homme libre, la volonté indomptable, l'esprit positif, raisonneur et moraliste ont passé de son âme dans ses écrits. Depuis trois siècles il n'a cessé de produire des poètes comme Shakespeare, Milton, Dryden, Pope, Byron ; des philosophes comme Bacon, Loke, Hume, Hobbes, Adam Smith, Reid, Stuart-Mill, Herbert Spencer ; des moralistes comme Addison et Swift ; des romanciers comme Foë, Richardson, Goldsmith, Sterne, Walter Scott, Dickens, Thakeray ; des orateurs comme lord Chatham, Fox, Sheridan, Pitt, Burke ; des historiens comme Gibbon, Grote, Buckle, Macaulay, Carlyle ; une foule de théologiens et de prédicateurs ; des savants de premier ordre comme Newton, Herschell, Darwin, Lyell, Huxley, Tyndall, etc. Nous ne pouvons, nous profane, citer qu'un petit nombre de noms, les plus généralement connus. Chaque département de l'activité intellectuelle en compte une légion ; et la

source du génie anglais n'est pas tarie. D'une langue de hasard, d'une simplicité primitive, il a su faire un instrument capable d'exprimer à la perfection les plus hautes pensées et les plus délicats sentiments de l'âme humaine.

La simplicité grammaticale de l'anglais, son vocabulaire à demi français; la construction logique de sa prose, si analogue à la nôtre que, pour peu qu'on soit familiarisé avec le sens des mots, on peut traduire à livre ouvert, avec une suffisante élégance, une page quelconque des classiques; la communauté d'origine plus étroite qu'on ne pense, par les Bretons d'abord, puis par les Français introduits en Angleterre à la suite de Guillaume le Conquérant et de ses successeurs; la richesse et la beauté de sa littérature, voilà bien des motifs, pour nous, de placer l'étude de la langue anglaise immédiatement après celle des langues néo-latines. Mais il en est un, d'ordre économique celui-là, qui suffirait, à lui seul, pour faire pencher la balance en sa faveur. Outre que l'industrie et le commerce anglais sont les plus importants du monde, et que nous les rencontrons sur tous les rivages, deux continents : l'Amérique du Nord et l'Australie, appartiennent désormais à la langue anglaise; ils conquièrent à son profit les flots d'émigrants de toute origine qui vont se perdre dans ces vastes contrées, et que l'Europe ne semble procréer que pour elles. Dans un avenir prochain, c'est par des centaines de millions d'hommes, des plus intelligents, des plus énergiques, des plus industrieux, que sera parlée la langue anglaise; elle sera un jour la dominatrice du globe. Après elle, parmi les langues d'origine européenne, l'espagnol tiendra le premier rang. Ni la langue allemande, ni la langue française, ni la langue italienne ne peuvent plus s'étendre, sinon comme langues littéraires,

que d'une manière insignifiante. Elles n'ont pas de colonies où la race puisse se développer en conservant la langue de la mère patrie. Il n'y a guère plus pour les émigrants que des contrées étrangères qui les absorbent et les assimilent. La première génération arrive française, ou allemande, ou italienne ; la seconde est déjà chilienne, ou platéenne, ou brésilienne, ou mexicaine, ou péruvienne, ou américaine, ou australienne ; c'est-à-dire de langue anglaise ou espagnole.

En résumé, si l'on en était réduit à choisir entre l'anglais et l'allemand, nous estimons, pour toutes les raisons que nous avons exposées, qu'il faudrait donner la préférence à l'anglais. Avec l'anglais, l'espagnol, le français, l'italien et le grec moderne, nous serions à peu près chez nous dans tout le bassin de la Méditerranée, dans les îles Britanniques, dans le continent entier de l'Amérique et des îles adjacentes et dans celui de l'Australie, dans l'Inde, au moins au point de vue commercial, et dans l'Indo-Chine, aux Philippines et dans une partie des îles de la Sonde, dans l'Afrique occidentale ou méridionale. Nulle part ailleurs, le monde ne nous serait absolument fermé. « Qui a langue, va à Rome », dit le proverbe. Qui a cinq langues à sa disposition doit pouvoir aller partout. Cependant, il nous semble qu'il manquerait un instrument des plus utiles au développement de notre activité intellectuelle et économique, si nous consentions à ignorer la langue d'un peuple limitrophe, en ce moment notre ennemi, mais dont nous devons loyalement reconnaître la haute valeur. Nous conseillerions donc vivement de faire dans nos programmes, une place à l'allemand immédiatement après l'anglais, et nous verrions sans déplaisir que l'étude en fût rendue obligatoire.

Nous disions tout à l'heure que, quelle que fût la faculté

prolifique de la race allemande, l'expansion de sa langue était nécessairement limitée, presque tout le trop plein de la population émigrant dans des pays de langue anglaise ou espagnole qui l'absorbent et l'assimilent. Mais il est un genre d'extension qui lui est réservé et qui augmenterait, dans une large mesure, son importance et son utilité. De même qu'il existe un groupe de langues néo-latines, il existe un groupe de langues germaniques. Que nous adoptions le système proposé, nous serions vraisemblablement suivis par les Italiens et les Espagnols ; de sorte que l'élite intellectuelle de chacun des peuples latins posséderait l'ensemble des langues néo-latines. Or, ce que nous aurions fait pour le groupe de langues auquel nous appartenons, nul doute que les peuples de langue germanique ne le fissent relativement au groupe de langues auquel ils appartiennent. Le groupe entier des langues germaniques serait enseigné, en même temps, à Vienne, à Berlin, à Munich, à Amsterdam, à Copenhague, à Stockholm, à Christiania. Nous serions ainsi conduits jusqu'à la frontière des langues du groupe slave.

Là nous devrions nous arrêter, non par dédain, mais par nécessité. Certes, les langues slaves méritent d'être étudiées pour elles-mêmes. Pour qui les connaît, ces langues jeunes et touffues sont pleines de sève, de douceur, de grâce et de poésie. Leur sphère d'expansion est immense ; toute l'Asie centrale et nord-orientale leur est promise jusqu'aux frontières de la Perse, de l'Inde et de la Chine. Mais les populations slaves, dont la géante Russie est le centre, quelque sympathiques qu'elles nous soient, sont plus éloignées de nous ; nos transactions avec elles sont moins importantes ; et, d'ailleurs, jetées aux confins de la barbarie, elles ont, depuis longtemps, pris l'habitude de regarder du côté de la civilisation ; elles ont même appris

[illegible] la langue [illegible] jamais complè- [illegible] au moins parmi la classe [illegible]. L'homme [illegible] à la langue du [illegible] sera toujours [illegible] *réellement* [illegible] ainsi. C'est le [illegible] en somme, le [illegible] une langue [illegible] dans l'en- [illegible] supérieur à con- [illegible]

Il est encore d'autres langues d'une étendue géogra- [illegible] pour nous est moins [illegible] l'arabe, par exemple, qui est la langue du Koran et de la religion musulmane; le Chinois, parlé par le groupe de population le plus nombreux qui soit sur le globe; les langues de l'Inde et du Japon. Mais quelqu'importance qu'elles puissent avoir pour la science ou pour le commerce, on ne peut évidemment en faire entrer l'étude dans l'enseignement secondaire. Elles trouveront leur place, pour le savant, dans l'enseignement supérieur; pour le commerçant, dans l'enseignement spécial, et seulement à titre particulier et facultatif. Si nous osions hasarder, à cet égard, une opinion qui paraîtra, sans doute, paradoxale, nous dirions même que cet enseignement devrait être situé, non en France, mais dans le pays dont il s'agit d'étudier la langue. Nous voudrions avoir à Alger, par exemple, une école, en même temps, d'enseignement supérieur et d'enseignement pratique de langue, de littérature et de civilisation arabe, où le commerçant et le savant trouveraient à prendre chacun selon son goût

et son besoin. Nous voudrions avoir à Pékin et à Chandernagor des écoles où serait enseigné tout ce qu'on peut savoir des langues des Hindous et des Chinois, et tout ce qu'on peut connaître de leur civilisation antique et moderne. Ce serait là, croyons-nous, tant au point de vue scientifique qu'au point de vue économique, des dépenses largement reproductives.

Ainsi, outre l'enseignement du latin, enseigné comme moyen d'apprendre les langues néo-latines; outre l'enseignement du grec moderne, enseigné comme langue vivante pour son utilité propre et, surtout, comme moyen de remonter au grec classique, nous voterions pour l'enseignement obligatoire de l'anglais et de l'allemand. Nous laisserions aux intéressés, savants ou commerçants, la faculté d'apprendre telle autre langue qu'il leur conviendrait d'étudier, nous contentant de leur en faciliter l'étude par des fondations que nous estimons devoir être aussi honorables qu'utiles à notre pays.

Nous voilà donc en possession de deux langues anciennes, expression d'une civilisation à laquelle nous nous rattachons immédiatement dans la série de l'évolution intellectuelle et morale de l'humanité, et qui nous relie elle-même aux états antérieurs de civilisation, jusqu'aux origines de l'histoire. Grâce à une méthode plus rationnelle, ces langues, nous les savons mieux que par le passé, ou pour mieux dire, nous les savons, *nous les lisons*. Ce sont nos mères et nos institutrices. De ces deux langues, l'une est encore vivante et peut nous rendre les services que nous attendons des vivants; l'autre est morte, ou plutôt, elle revit dans ses trois filles dont la ressemblance est telle qu'il est plus facile de les étudier en commun que de les étudier chacune en particulier. Enfin, après les deux langues sœurs de la nôtre, se placent, chacune à son rang,

deux autres langues, parlées par nos plus proches voisins, toutes deux dignes d'être étudiées, tant pour leur valeur propre que pour leur étendue géographique et leur utilité économique.

Cela fait, si nous savons bien compter, sept langues, dont six langues vivantes, qui peuvent, à la rigueur, suffire à toutes les communications; car, dans nos rapports avec les peuples civilisés, il serait bien difficile de ne pas trouver quelqu'un qui connaisse l'un ou l'autre de ces idiomes.

Ces résultats, est-il possible de les obtenir dans les limites du temps accordé par nos programmes à l'étude des langues? — Sans aucun doute: à la condition de suivre la méthode que nous avons conseillée, de bannir de l'enseignement les exercices surannés qui y tenaient jusqu'ici la plus grande place. Nous ne saurions trop le répéter : le moins de grammaire et de dictionnaire possible; traduction en français des plus remarquables pages des prosateurs et des poètes, ces versions servant de texte à des thèmes oraux; explication rapide et lecture abondante des auteurs; dans les limites des matières du programme liberté laissée au maître de donner à son enseignement la direction qui convient le mieux à son génie. Jusqu'ici, et c'était, peut-être, la principale cause de leur insuccès, les professeurs de langues vivantes calquaient leur enseignement sur l'enseignement des langues anciennes. Thèmes, versions, exercices grammaticaux, ils ne sortaient pas de cette routine et y perdaient le meilleur de leur temps. L'homme est faible et c'était peut-être plus commode pour son indolence. Changeons de méthode; sans plus de temps, ni plus de peine, une meilleure méthode produira de meilleurs résultats.

En supposant même que le temps actuellement accordé

à l'étude des langues fùt insuffisant (et ce n'est pas notre opinion) la réforme générale de l'enseignement secondaire, dont nous allons traiter ci-dessous, permettrait de leur en attribuer davantage[1].

[1] Voir, en outre, dans le chapitre suivant, ce que nous avons appelé *notre réforme financière.*

# CHAPITRE IV

## DE L'ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS

La réforme de l'enseignement secondaire a été présentée de telle sorte qu'elle semble dépendre presque uniquement du maintien dans nos programmes ou de la suppression du grec et du latin. C'est pourquoi nous avons cru devoir commencer par régler, à notre point de vue, cette question très importante, *mais non la plus importante*, avant d'aborder directement, comme nous allons le faire tout à l'heure, la réforme elle-même dans son ensemble et sa généralité. Cependant, nous croyons devoir, auparavant, répondre à une observation qui pourrait nous être faite par des personnes qui n'auraient pas suffisamment pénétré notre pensée. « Vous nous avez parlé longuement, pourrait-on nous dire, de la manière d'enseigner les langues mortes et les langues vivantes; mais la nôtre langue, le français, vous ne nous en avez rien dit. » Nous avouons que nous n'en avons pas traité à part, et pourtant, au fond, nous n'avons, pour ainsi dire, guère parlé d'autre chose. Nous n'avons pas dit explicitement comment il faut enseigner le français, parce que le français est notre *langue maternelle*, et que la langue ma-

ternelle ne s'enseigne pas ; elle *s'apprend.* Tout lui est occasion et tout lui est moyen. Une personne qui ne saurait ni lire, ni écrire ; qui, de sa vie, n'aurait entendu parler de grammaire, ni de rhétorique, mais qui, dès son enfance, aurait vécu dans une société bien disante et bien pensante ; si, d'ailleurs, elle tenait de la nature intelligence et tempérament, et ne traitait que des sujets de sa compétence, pourrait en discourir aussi purement, aussi élégamment, aussi noblement que n'importe quel disciple de Quintilien. L'important, c'est d'avoir quelque chose à dire ; c'est de penser et de savoir.

Avant donc que d'écrire, apprenez à penser,

dit très justement le poète. On ne peut rien tirer d'un sac vide. Les élucubrations, ni les déclamations n'ont jamais appris ni à parler ni à écrire ; on n'y met que ce qu'on possède, et ceux qui y réussissent n'y réussissent que parce qu'ils sont déjà riches de leur propre fonds. Nous avons toujours vu que les élèves qui brillaient le plus dans les exercices de style étaient, non pas ceux qui connaissaient le mieux les règles de la rhétorique, mais ceux qui avaient le plus de lecture, qui étaient les plus familiers avec les modèles. Les règles de la rhétorique n'apprennent pas plus à parler que les règles de la logique n'apprennent à raisonner. Qu'un philosophe, qu'un esprit analyseur, comme Aristote éprouve le besoin de rechercher les lois auxquelles obéit sans le savoir l'esprit humain, quand il parle ou quand il raisonne, c'est fort bien. Il y a là une science intéressante qui peut satisfaire chez nous le besoin de connaître ; mais elle n'a pas plus d'influence sur nos discours ou nos dissertations que la connaissance de la physiologie n'en peut avoir sur nos digestions. Nous pensions et nous raisonnions avant les règles. Il y a moins

[illegible] M. Jourdain,
[illegible] le naturel et
[illegible] des pra-
[illegible], c'est une
[illegible] on nait rôtis-
[illegible] ses traités de rhé-
[illegible], avant de pro-
[illegible], la postérité
[illegible] avec des cail-
[illegible] est devenu un si
[illegible] en copiant Thucy-
[illegible] obéissent à une im-
[illegible] combinaison intime de
[illegible]. Que l'occasion se pré-
[illegible] carrière : mais les productions
[illegible] parfaites que son idéal sera
plus pur et plus élevé. Or, comment se forme cet idéal du beau et du bien, que nous cherchons à réaliser dans nos œuvres? Est-ce par des préceptes? — Non ; par des exemples. Nous le tirons inconsciemment des modèles que nous avons eu l'heur de contempler. Il s'agit donc avant tout de faire passer sous les yeux de nos élèves les plus beaux modèles et les plus variés de talent et de vertu. C'est en les faisant vivre avec tout ce qu'il y a eu de plus grand et de plus pur dans l'humanité que nous développerons dans leur âme toutes les noblesses et toutes les délicatesses. C'est en faisant passer sous les yeux de leur esprit les plus parfaits chefs-d'œuvre de tous les temps que nous développerons en eux, bien mieux que par d'ennuyeux préceptes, ce goût qui est le régulateur du génie. Tout en s'inspirant des maîtres, ils garderont leur liberté, qui est le principe de toute originalité. S'il est un poète original, c'est assurément Dante Alighieri. On chercherait

vainement avant lui quelque chose qui ressemble à sa *Divine Comédie*. Sa poétique n'est pas celle d'Aristote, ni de personne autre; sa poétique est à lui. Et cependant il reconnaît un inspirateur et un maître : Virgile « à qui seul il doit le beau style qui lui a fait honneur ».

Tu se' lo mio maëstro e'l mio autore ;
Tu se' solo colui da cu' io tolsi
Lo bello stile che m'ha fatto onore.

Eh bien ! dans l'enseignement simultané du latin et des langues néo-latines ; dans l'enseignement du grec et des autres langues vivantes, que faisons-nous autre chose que de faire vivre nos élèves dans un commerce continuel avec l'élite morale et intellectuelle de l'humanité ? Nous disons morale et intellectuelle, car les deux choses se tiennent bien plus qu'on ne pense. « *Vir bonus dicendi peritus* », disaient les Romains définissant l'orateur ; « *Pectus est quod disertum facit* ». Le métal se reconnaît au son qu'il rend ; plus le métal est pur, plus le son l'est aussi. Quand des jeunes gens, pendant plusieurs années, auront vécu dans la familiarité des grands esprits qui ont honoré l'humanité depuis l'origine des temps historiques jusqu'à nos jours, depuis Homère jusqu'à Victor Hugo ; quand ils se seront efforcés de faire passer dans notre langue les maîtresses pages des grands écrivains anciens et modernes, il ne se peut pas qu'ils n'aient pas acquis des idées, développé leur imagination, épuré leur goût ; et qui a fait cela, quelque langue qu'il étudie, il a appris à parler et à écrire la sienne.

Mais il y a plus. Jusqu'ici à quoi se bornait l'enseignement du français ? A des exercices grammaticaux ; on apprenait par cœur quelques extraits des écrivains des deux derniers siècles, péniblement accompagnés de quelques

observations critiques ou philologiques, et c'était tout ; puis, arrivés en rhétorique, on dressait une tribune du haut de laquelle des jeunes gens de dix-huit ans, qui ne connaissent rien de la vie, faisaient la leçon aux peuples et aux rois. On a fait pis, à notre avis ; on a voulu soumettre à la composition littéraire des enfants de dix à douze ans. Quel désespoir chez ceux qui étaient assez intelligents pour comprendre que, n'ayant rien dans la tête, ils n'en pouvaient rien tirer, et quel enfantillage chez les autres ! Nous ne leur demanderons que ce qu'ils peuvent donner. Avant de vouloir créer, il faut imiter. Or, les traductions que nous demandons à nos élèves, lesquelles peuvent être infiniment variées et toujours appropriées à leur force, ne sont que des imitations, des copies d'après les maîtres. Plus ces imitations seront parfaites, plus ils auront profité. Nous les placerons devant le modèle et nous leur dirons ce que disait à ses élèves un excellent professeur du dessin : « faites ce que vous voyez ». Ici, l'élève n'a rien à créer ; il n'a pas à produire des idées ; il en acquiert ; il s'assimile celles du texte ; et, comme ce sont ordinairement les idées d'un esprit supérieur dans le moment même où il est supérieur, quel gain pour lui ! Ces idées, il faut les faire passer dans sa propre langue avec la perfection qu'elles ont dans l'original. Il y a là une lutte de laquelle il est difficile de sortir vainqueur ; mais ce n'est ni un médiocre honneur, ni un médiocre profit d'avoir balancé la victoire. Il n'y a pas de meilleure école de style.

Cela était vrai, lorsqu'on n'enseignait que le latin, donnant au thème et autres compositions latines la plus large place ; mais combien ne l'est-ce pas davantage maintenant que du latin nous descendons de siècle en siècle jusqu'à nos jours, assistant à la formation de notre langue et

de ses sœurs les langues néo-latines, passant en revue les chefs-d'œuvre produits, à chaque époque, dans chacune de ces langues, les comparant entre eux et en étudiant les réactions réciproques. Ce n'est pas connaître suffisamment notre littérature que d'ignorer ce qu'elle doit à l'influence de l'Italie et de l'Espagne, qui, de leur côté, doivent considérablement à la nôtre. Combien l'Arioste et Boccace n'ont-ils pas emprunté à nos poèmes et à nos fabliaux du moyen âge? Combien Corneille, Le Sage, Molière, Boileau, Lafontaine ne doivent-ils pas à l'Espagne? Il y a là des richesses immenses, encore peut-être un peu confuses et mal classées, mais dont de bons maîtres, de plus en plus spécialisés, sauront tirer les leçons les plus profitables et les plus intéressantes. En parcourant ainsi cette galerie si variée de grands hommes et de grandes œuvres, les génies s'éveilleront à leur contact. Laissez faire la nature et fiez-vous à elle. Notre rôle, d'ailleurs, n'est pas de former des écrivains et des artistes; c'est de les mettre en état de se former eux-mêmes. Toute bonne terre qui aura reçu la bonne culture et la bonne semence, produira des fruits en leur saison. — Nous avons la malheureuse habitude de figer, pour ainsi dire, une langue dans la littérature d'une époque. Hors du siècle d'Auguste ou de Louis XIV, point de salut. C'est là du pur pédantisme. Sans doute, les écrivains de ces grands siècles ont atteint un haut degré de perfection littéraire; mais ils n'étaient pas plus sans ancêtres qu'ils n'ont été sans postérité. Ces ancêtres, surtout, il n'est pas indifférent de les connaître, car nous leur devons ce que nous avons de meilleur. Ce n'est plus une remarque à faire que, parmi les écrivains du siècle de Louis XIV, les derniers en date, les Racine, les Boileau, les Fénelon, ont quelque chose de plus réglé, de plus doux, de plus poli, tandis que les premiers, les

Corneille, les Bossuet, les Pascal, les Molière, ont quelque chose de plus libre, de plus mâle et de plus fort. Or, ces qualités, à notre avis, supérieures, à qui les doivent-ils ? Au siècle précédent. Cette première partie du siècle de Louis XIV n'est que le résidu, pour ainsi dire, ou plutôt le couronnement du robuste XVI^e siècle. Fénelon lui-même se plaignait déjà que la langue eût été asservie et appauvrie. La préoccupation des règles inventées par le pédantisme académique a lourdement pesé sur les plus beaux génies du siècle, et en leur ôtant la liberté si essentielle à l'art, n'a que trop souvent ôté à leurs ouvrages ce cachet d'originalité qui en eût fait le plus grand charme.

Cette liberté nous l'avons reprise ; mais, il faut le dire, révolutionnairement, en dehors de l'école. Dans l'école même, nous commençons, il est vrai, à faire une place à la *postérité*, mais nous oublions à peu près complètement les *ancêtres*. Il faut y revenir. La langue n'aurait qu'à gagner en originalité et en richesse, si partant du présent, après avoir étudié le langage contemporain et les œuvres qui l'expriment avec le plus de perfection, nous remontions de siècle en siècle, faisant connaissance en route avec les plus beaux génies qui les caractérisent, jusqu'à cette époque primitive où notre langue naissante ne fait encore que vagir, et au delà de laquelle nous ne trouvons plus que la grande mère latine. Par delà les Bossuet, les Corneille, les Pascal, il y a les Agrippa d'Aubigné, les Montaigne, les Rabelais, les Marot, les Amyot, les Ronsard, les Du Bellay ; par delà ceux-ci, il y a les Froissart et les Commines, les Villon, les Jean de Meung, les Guillaume de Lorris, les Joinville, les Ville-Hardouin, la Chanson de Roland. Nous en passons, et des meilleurs ; et ceux-ci même, la plupart d'entre nous ne les connaissent que de nom. Ce sont pourtant les pères de notre

langue, les lumières de notre esprit. La France n'a pas commencé avec Louis XIV ; le génie français remonte plus haut que le XVII^e siècle. L'étudier dans ses origines et ses développements, c'est, à notre avis, la seule bonne manière d'apprendre notre langue en même temps que notre histoire [1]. Nos origines intellectuelles sont latines ; à quoi servirait d'en gémir? C'est dans le latin que se trouve l'étymologie de la plupart des mots qui composent notre vocabulaire. Il n'est pas sans intérêt de savoir comment la langue que nous parlons s'est formée de celle qu'on parlait au V^e siècle. Cette évolution de la langue, nous la suivrons précisément par l'étude historique des monuments de notre littérature, depuis les premiers en date jusqu'aux derniers. Il n'est pas question, bien entendu, de dépouiller le trésor entier de nos richesses littéraires. Il y faut du choix. C'est l'affaire du maître [2] ; il suffit que les principaux monuments soient connus et que leur influence sur le développement de la langue et de la littérature nationale soit signalée et convenablement appréciée.

[1] Nous avons dit que nous laissions le maître libre de la direction de son enseignement dans les limites du programme. C'est donc à lui de décider s'il préfère remonter du présent au passé ou descendre du passé au présent. Dans ce dernier cas, il n'aurait qu'à continuer son système de traductions depuis le latin littéraire jusqu'à l'époque où notre idiome national n'a plus besoin d'être traduit en langage moderne, c'est-à-dire jusqu'aux XVI^e ou au XVII^e siècle, suivant ainsi, à travers un série de textes chronologiquement classés, les dégradations du latin jusqu'à l'apparition des premiers monuments écrits en notre langue, et les développements de celle-ci jusqu'à nos jours. Il y aurait là, selon nous, une étude aussi utile qu'intéressante. Quiconque l'aurait faite pourrait se vanter de connaître la langue et la littérature française.

[2] Que ce système soit adopté, et, de tous côtés, les travailleurs se mettront à l'œuvre pour fournir aux maîtres et aux élèves tous les secours dont ils auront besoin.

Mais il n'y a pas que du latin dans notre vocabulaire; il y a aussi du grec, beaucoup de grec, qui s'y est introduit, soit directement, soit à travers le latin. Il sera bon aussi d'en faire la remarque toutes les fois que l'occasion s'en présentera. Un certain nombre de mots encore remontent au celtique et un plus grand nombre au germain; ils peuvent devenir pour le maître le sujet d'observations utiles et intéressantes, comme celle, par exemple, de Walter Scott à propos des deux manières de rendre en anglais le mot bœuf : *ox* et *beef*. Il y a là plus qu'une leçon de langue, une sérieuse leçon d'histoire.

C'est ainsi que nous apprendrons le français bien plus complètement et bien plus agréablement que par ces éternels exercices grammaticaux qui nous torturent pendant nos dix années de collège. L'enseignement de la grammaire générale doit avoir sa place, et nous la lui faisons, dans nos programmes; mais les grammaires particulières doivent être réduites à leur plus simple expression. C'était déjà l'avis de Rollin. « Il serait à souhaiter, dit-il, que l'on composât exprès pour les élèves une grammaire abrégée qui ne renfermât que les règles et les observations les plus nécessaires. » L'usage et les observations du maître feront le reste.

Quoique nous ayons manifesté, plus haut, notre peu de goût pour les « amplifications », nous n'avons pas la prétention de supprimer absolument des exercices auxquels on attache, croyons-nous, trop d'importance. Ils ont, d'abord, ce défaut de n'être à la portée que d'un petit nombre d'élèves, lesquels, précisément, pourraient le mieux s'en passer. Que si, malgré tout, on tient encore à former des orateurs, qu'on leur choisisse, au moins, des sujets qui soient de leur compétence. Encore, à notre avis, y a-t-il mieux à faire. On fait fort peu de cas



aujourd'hui d'un grand nombre de devoirs dont la forme est très négligée. Ce sont les rédactions et résumés de toute sorte, historiques, littéraires, scientifiques, que les professeurs ne se donnent pas même la peine de regarder, réservant toute leur attention et toute leur faveur pour des devoirs d'apparat. Eh bien ! ce sont précisément ces devoirs si négligés qui seraient, selon nous, les plus propres à développer le talent d'écrire ; non pas un talent d'artiste, qui se développera toujours de lui-même, mais celui que nous allons chercher au collège, l'art d'écrire avec ordre, clarté et correction. Pas une ligne ne doit être écrite qui ne tende à développer chez nous ce talent ou cette habitude. Il n'est pas d'étude particulière, pas même les mathématiques, qui ne doive concourir à ce but. Jusque dans la manière de poser et de raisonner un problème, il y a un art qui ne comporte pas moins d'élégance et surtout pas moins de solidité de style que les retentissantes harangues mises, par nos orateurs imberbes, dans la bouche d'un César, d'un Napoléon ou d'un Charlemagne.

Il est encore une question, à notre avis, un peu secondaire, dont il nous faut dire un mot avant de clore ce chapitre ; c'est celle de l'orthographe. L'orthographe est devenue l'arbitre de nos destinées ; elle ne nous ouvre peut-être pas précisément les portes de l'avenir, mais elle nous les ferme très bien. M. Jourdain n'avait pas si grand tort de dire à son maître de philosophie : « apprenez-moi l'orthographe ». C'est en vain qu'on ferait preuve de jugement, d'imagination, de savoir, une faute d'orthographe ou deux neutralisent tout cela. Eh bien ! apprenons-la donc, puisqu'il le faut absolument. Et comment ? Par la grammaire ? — Non, encore ; par l'usage. — Mais par

lequel ? Il y a le bon et le mauvais usage, et c'est souvent le mauvais qui fait loi. — Lorsque la loi est ancienne et bien établie, nous estimons qu'il est inutile de perdre son temps à la discuter ; il vaut mieux s'y soumettre sans vaines protestations. Mais s'il s'agit de l'orthographe de l'avenir, il faut éviter, croyons-nous, de se jeter, sous prétexte de simplification, dans un dédale de difficultés.

Il y a deux espèces d'orthographe : celle qui s'apprend par le raisonnement et celle qui s'apprend par les yeux. Les fautes contre la première sont plutôt des fautes de langue, des fautes de français ; elles sont contraires à certaines règles ; elles forment ce qu'on appelle en grammaire des solécismes ou des barbarismes. Des solécismes, nous en faisons tous en parlant ; il serait même parfois déplaisant de ne pas en faire ; ce serait une affectation de purisme insupportable ; mais il faut se les interdire en écrivant. Puisqu'il s'agit là de fautes contre les règles, il n'y a qu'un remède ; il faut les connaître. Mais il y a règles et règles : les règles générales, qui sont l'objet de la grammaire des élèves, et qui doivent être en très petit nombre, et les règles particulières ou exceptions à ces règles générales, qui doivent être apprises par l'usage ; le maître corrigeant avec soin toutes les fautes de ce genre et donnant clairement la raison de sa correction. Cette manière *concrète* d'enseigner l'orthographe de *règle* sera bien autrement efficace que la manière abstraite dont on l'enseigne aujourd'hui.

Reste la seconde espèce d'orthographe que nous appellerons, si on nous le permet, l'orthographe de vocabulaire, parce qu'elle porte sur la manière d'écrire le mot indépendamment de toute considération grammaticale : par exemple « la filosofie, l'estétique, l'ortografe », au lieu de « la philosophie, l'esthétique, comme nous écri-

vons aujourd'hui. C'est cette orthographe surtout que certains esprits, même de bons esprits, rêvent depuis longtemps de réformer. Nous croyons, qu'on nous passe cette expression, que le jeu n'en vaut pas la chandelle ; alors même que le succès serait possible, ce qui est loin d'être démontré. La grande raison, en effet, alléguée par les aspirants réformateurs, c'est qu'il faut écrire comme on parle[1]. Eh! Messeigneurs, écrire comme on parle ! C'est d'abord le solécisme érigé en règle. Et puis, prendre l'oreille individuelle pour guide et pour régulateur, y pensez-vous ? Vous n'avez donc jamais lu de lettres écrites par des gens du peuple, qui suivent précisément la méthode que vous préconisez ? C'est le chaos le plus grotesque qu'on puisse imaginer ? L'un écrira, par exemple : « fil os offie », l'autre « file aux eau fie », un troisième « file o zofie », etc., etc. Qu'on accepte ce que l'usage a consacré ou ce qu'il consacrera en cette matière, comme « je fesais » au lieu de « faisais », passe encore ; mais vouloir l'ériger en règle, c'est pure folie. L'orthographe de cette espèce s'apprend non par l'oreille, mais par les yeux. Quand un mot est écrit, nous le lisons tous de la même manière ; et c'est l'habitude de le voir toujours écrit de la même manière qui peut donner à l'orthographe cette uniformité sans laquelle la langue écrite ne serait qu'un grimoire incompréhensible. Or, du moment que c'est l'habitude de voir les mots écrits d'une certaine façon qui est l'arbitre souverain en fait d'orthographe, à quoi bon ce qu'on appelle des simplifications ? Est-il donc plus difficile d'ap-

[1] Puisque dans *philosophie* et dans *filoselle*, par exemple, la première syllabe se prononce exactement de la même manière, il n'y a pas de raison, dit-on, de l'écrire différemment. — Erreur. — Il n'y en a peut-être pas pour un illettré, il y en a une pour le lettré, et, en fait d'orthographe, c'est celui-ci qui doit faire la loi.

prendre à écrire « philosophie » que d'apprendre à écrire « filosofie » ? On ne voit guère l'intérêt de la réforme ; il suffira de décréter qu'écrire « filosofie » n'est pas un crime capital. Il y a, au contraire, dans la plupart des cas, un intérêt considérable à ne point réformer, la véritable orthographe étant celle qui est la plus conforme à l'étymologie. C'est l'étymologie, en effet, qui nous indique l'origine, qui nous donne le vrai sens du mot et, partant, la vraie connaissance de la langue. C'est donc cette orthographe qu'il faut maintenir, c'est celle qu'il faut enseigner, et c'est précisément celle que nous enseignons par la méthode historique essentielle à notre système.

Mais l'Académie, me dira-t-on. Ah ! l'Académie... nous la respectons extraordinairement ; mais qu'elle commence par mettre un peu d'harmonie dans son dictionnaire. Pourquoi, par exemple, écrire « facile », qui vient de *facilis*, et « imbéci*l*e » qui vient de *imbecillus*, tandis qu'on écrit « facilité » et « imbéci*ll*ité », etc., etc., etc.... Serait-ce faire une faute que d'écrire « imbéci*ll*e » ? Oui, dit l'Académie ; non, dit l'étymologie. Est-ce l'Académie ou l'étymologie qui doit avoir tort ?

Enfin, une réforme bien plus importante, à notre avis, que celle de l'orthographe, c'est ce qu'on nous permettra d'appeler, par allusion à l'aphorisme anglo-saxon *time is money*, la réforme des *finances scolaires*. Le temps, en effet, n'est-il pas notre capital le plus précieux et faut-il permettre à l'indolente routine d'en gâcher inutilement la meilleure partie ? N'est-il pas vrai que le quart, même le tiers de la classe, est employé chaque jour, à la récitation des leçons, lesquelles ont déjà coûté à l'élève une préparation longue et fatigante ? Et qu'est-ce que ces leçons qu'on vient ânonner ainsi successivement devant un maître en

même temps dégoûté et irrité? De tristes lambeaux de grammaires toujours, grecques, latines, françaises, etc., de misérables bribes de latin, de grec, de français, mesurées à la ligne; cinq lignes, huit lignes... ni plus ni moins; le sens s'arrangera comme il pourra. Quel intérêt, quel goût, quel profit peut-on y trouver? Ce n'est qu'une source de punitions, une des grandes misères de l'enseignement. Il faut supprimer tout cela.

Certes, il est bon de cultiver la mémoire; mais ce n'est pas ainsi qu'on la cultive utilement. Anonner et écorcher des phrases, qu'on ne se donne pas même la peine de comprendre, en tendant l'oreille du côté du souffleur, c'est, on en conviendra, un piètre exercice et, sans parler du temps perdu, bien plus nuisible qu'utile. Qu'y a-t-il donc à faire? Ceci, à notre avis. D'abord, les grammaires ne sont pas faites pour être *récitées;* elles sont faites pour être *enseignées*. Quant au reste, il ne faut confier à la mémoire que ce qui est propre à orner l'esprit et à former le goût : les pages maîtresses des grands écrivains, des orateurs, surtout, et des poètes, ce qui est fait pour être *dit,* et non plus par *bribes,* mais par *masse.* Chaque quinzaine, ou mieux, chaque mois, le professeur désignerait un certain nombre de morceaux de longue haleine, entre lesquels chacun pourrait choisir celui qui lui conviendrait; et chaque quinzaine ou chaque mois, une classe ou une partie de classe serait consacrée à la récitation de ces morceaux; ce serait une classe de *diction.* Mais comme la répétition indéfinie des mêmes choses engendrerait la monotonie et l'ennui, on tirerait au sort entre les élèves ayant choisi le même morceau à qui aurait l'honneur de le *dire.* Les élèves pourraient, en outre, y inviter tel de leurs camarades que le sort n'aurait pas désigné, mais qu'un talent particulier désignerait à cette faveur. Les proviseurs et les

censeurs feraient bien d'assister le plus souvent possible à ces exercices.

Et quelle serait la sanction de tout cela ? — L'éloge ou le blâme, et surtout la conscience du devoir loyalement accompli et de la dignité satisfaite. — Et ceux qui, profitant de la confiance qu'on leur accorde, ne se donneraient la peine de rien apprendre ? — Il n'y en aurait pas, et, s'il y en avait, ils resteraient avec leur courte honte. Il faut bien se faire à cette idée que le professeur n'est là que pour *donner l'enseignement à ceux qui veulent bien le recevoir*. Aux autres, il demande une attitude silencieuse et respectueuse, rien de plus, rien de moins, et il communique à l'administration, qui les transmet aux familles, des notes sur chacun de ses élèves. Ce n'est pas au professeur qu'incombe la responsabilité de leur travail; c'est au père de famille ou aux délégués du père de famille. En dernière analyse, il n'y a pas d'autre autorité que celle-ci.

Cette manière de comprendre les rapports du maître et de l'élève produirait des fruits excellents. Même dans les hautes classes, nous n'avons aujourd'hui que des gamins ; même dans les basses classes, nous aurions des hommes par le sentiment du devoir et de l'honneur.

Par la suppression des leçons, ou, plus exactement, par cette manière nouvelle de cultiver la mémoire, nous gagnerions... Savez-vous combien ? — Supposons, ce qui ne doit pas être bien loin de la vérité, qu'il y ait 225 jours de classe par an. Or une demi-heure le matin et une demi-heure le soir, consacrées à la récitation des leçons, etc., cela fait 1 heure par jour, c'est-à-dire 225 heures pour l'année entière. 225 divisé par 4 donnent 56. C'est donc 56 jours complets de classe à 4 heures par jour que nous gagnerions par cette réforme. Ce n'est pas là une économie de bouts de chandelles.

Peut-être ne serait-il pas impossible d'en réaliser d'autres. A quoi bon, par exemple, ces compositions hebdomadaires qui jouent dans l'enseignement un rôle analogue à celui du baccalauréat, lui ôtant son ampleur désintéressée en rétrécissant tout au point de vue mesquin de la place à obtenir? Et cela, pour quelques élèves; car le plus grand nombre se sentant incapable d'arriver aux premiers rangs, prend bientôt son parti de son infériorité et s'endort dans son indifférence. Emulation malsaine en haut, découragement malsain en bas, voilà le résultat le plus clair des compositions fréquentes. Nous estimons qu'il y aurait de grands avantages, intellectuels et moraux, à les remplacer par des exercices mensuels, par exemple, embrassant, autant que possible, les matières étudiées pendant le mois écoulé. On pourrait, à cet effet, réunir en une seule les deux classes du matin et du soir, afin de laisser aux élèves le temps de développer convenablement leurs idées et de faire un travail vraiment sérieux. On ne donnerait point de places, mais des notes dans lesquelles on tiendrait compte du talent moins que de la bonne volonté. Et ces notes réunies seraient le meilleur critérium des progrès de l'élève pendant l'année, de sa valeur morale autant que de sa valeur intellectuelle. La somme des moyennes annuelles déciderait de la délivrance ou du refus du certificat d'études.

On économiserait encore, de cette façon, une dizaine de jours. $10 + 56 = 66$; mettons 60. $60 \times 6$ (la durée des études dans notre système est de six ans) $= 360$. 360 jours de gagnés pour l'enseignement, c'est-à-dire plus d'une année et demie!

Que pense-t-on de cette réforme financière?... Qu'on atténue autant qu'on voudra nos évaluations, est-il possible de nier qu'il y ait gaspillage?... Il faut y mettre ordre.

Nous aurions encore sur ce sujet plus d'une observation à faire; mais nous craindrions de nous perdre dans des détails et de fatiguer, peut être inutilement, le lecteur. Nous aimons mieux nous en fier à son intelligence et à ses réflexions. Il tirera, aussi bien que nous, les conséquences de nos principes. Qu'on se pénètre surtout de cette idée, que le maître est là pour *enseigner*, et non pour perdre son temps en d'insipides et stériles besognes. Nous attendons beaucoup de sa libre initiative; mais il faut lui laisser *effectivement* sa liberté. A quoi bon, par exemple, exiger qu'il perde à corriger de misérables copies, un temps précieux qu'il pourrait employer à acquérir pour transmettre ?

# CHAPITRE V

## RÉFORME GÉNÉRALE DE L'ENSEIGNEMENT

Dans les chapitres précédents nous avons traité de l'enseignement des langues, tant anciennes que modernes, parce que, selon l'expression de Rollin, « l'intelligence des » langues sert d'introduction à toutes les sciences. Par » elle, nous parvenons, presque sans peine, à la connais- » sance d'une infinité de belles choses qui ont coûté de » longs travaux à ceux qui les ont inventées. Par elle » tous les siècles et tous les pays nous sont ouverts; elle » nous rend, en quelque sorte, contemporains de tous les » âges et citoyens de tous les royaumes, et elle nous met » en état de nous entretenir encore aujourd'hui avec tout » ce que l'antiquité a produit de plus savants hommes qui » semblent avoir vécu et travaillé pour nous. Nous trou- » vons en eux comme autant de maîtres qu'il nous est » permis de consulter en tout temps ; comme autant » d'amis qui sont de toutes les heures, et qui peuvent être » de toutes nos parties, dont la conversation toujours utile » et toujours agréable nous enrichit l'esprit de mille con- » naissances curieuses, et nous apprend à profiter égale- » ment des vertus et des vices du genre humain. Sans le

» secours des langues, tous ces oracles sont muets pour » nous, tous ces trésors sont fermés ; et faute d'avoir la » clef qui seule peut nous en ouvrir l'entrée, nous demeu- » rons pauvres au milieu de tant de richesses, et ignorants » au milieu de toutes les sciences. »

Ces fortes considérations, sans parler de celles que nous y avons ajoutées, justifient amplement, à notre avis, l'importance que nous avons accordée à l'enseignement des langues en général et des langues anciennes en particulier. Nous croyons même, ainsi que nous l'avons dit plus haut, que les honorables réformateurs qui poursuivent l'élimination du latin et du grec ne font en cela que se résigner à ce qu'ils estiment *un sacrifice nécessaire*. C'est aux langues vivantes qu'ils immolent les langues anciennes, jugeant celles-là plus utiles à notre époque. C'est pour eux, avant tout, *une question de temps*. En sorte que, s'il était possible de mener de front l'enseignement des unes et des autres, ils n'auraient plus rien à réclamer. Nous croyons avoir répondu à leur préoccupation de façon à les satisfaire. Nous avons trouvé le moyen, tout en conservant les langues anciennes, d'accorder aux langues vivantes plus qu'ils ne croyaient pouvoir leur accorder eux-mêmes; et cela, sans augmenter le temps qui leur est actuellement consacré. Admettons, cependant, qu'il y eut, en ce point, erreur de notre part, *même après les économies que nous avons faites*, nous allons démontrer que, par une réforme plus profonde de l'enseignement, il serait possible de leur accorder le temps qui leur manquerait aujourd'hui.

Quand on examine attentivement les programmes de notre enseignement secondaire on est frappé, en même temps, de leur incohérence, de leur étendue et de leur minutie. On voit, sans peine, ce que démontrerait leur

histoire, qu'ils se sont formés de pièces et de morceaux, sans obéir à une haute pensée directrice qui les aurait concentrés et circonscrits en vue d'un but clairement conçu et préalablement déterminé. Autour des langues anciennes qui faisaient, avec un peu d'histoire, de rhétorique et de philosophie, le fond de l'enseignement de l'ancienne université, sont venues se grouper successivement, au gré des circonstances et de la mode, les sciences mathématiques, les sciences physiques, les sciences naturelles, les sciences morales et politiques, l'histoire, la géographie, la philosophie, avec un détail infini. Chacune de ces sciences semble avoir voulu accaparer pour elle-même toute la place; chacune s'enseigne isolément et se lie aux autres ou s'arrange avec elles comme elle peut. Quand un élève est parvenu au terme de ses études, il devrait posséder le savoir encyclopédique à une très grande profondeur; et si l'on vient à peser ce produit de l'enseignement secondaire qu'on appelle un bachelier, on est étonné de le trouver si léger. C'est hélas! le cri public qu'il ne sait pas grand' chose et qu'il n'est propre à rien. Si cette affirmation partout répétée n'est pas sans exagération, on peut juger de l'arbre par le fruit. Un système d'éducation qui conduit un jeune homme jusqu'à dix-huit ou vingt ans sans laisser dans son esprit autre chose que des bribes de sciences diverses, mal liées, mal coordonnées et mal digérées, est assurément un système condamné, car il ne répond suffisamment à aucun des besoins auxquels une telle éducation doit satisfaire.

Quels sont ces besoins?

Voilà précisément ce qu'il aurait fallu d'abord déterminer. Mais ici la question s'élargit. La réforme de l'enseignement secondaire ne peut pas être faite isolément; c'est la conception d'un système d'ensemble, découlant

d'un principe unique, qui a trop manqué jusqu'ici, et qui a rendu à peu près stériles les efforts tentés pour la réforme de l'enseignement. C'est ce principe unique qu'il s'agit de dégager ; car c'est seulement ainsi que l'organisation de l'enseignement public peut être ramenée à un système logique et rationnel.

« L'homme, dit Pascal, est dans l'ignorance au pre-
» mier âge de sa vie, mais il s'instruit sans cesse dans
» son progrès ; car il tire avantage non seulement de son
» expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs,
» parce qu'il garde toujours dans sa mémoire les connais-
» sances qu'il s'est une fois acquises et que celles des an-
» ciens lui sont toujours présentes dans les livres qu'ils en
» ont laissés. Et comme il conserve ces connaissances,
» il peut aussi les augmenter facilement ; de sorte que les
» hommes sont aujourd'hui dans le même état où se trou-
» veraient les anciens philosophes, s'ils pouvaient avoir
» vieilli jusqu'à présent, en ajoutant aux connaissances
» qu'ils avaient celles que leurs études auraient pu leur
» faire acquérir à la faveur de tant de siècles. De là vient
» que, par une prérogative particulière, non seulement
» chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les
» sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un
» continuel progrès à mesure que l'univers vieillit ; parce
» que la même chose arrive dans la succession des
» hommes que des âges différents d'un particulier. De
» sorte que toute la suite des hommes pendant le cours
» de tant de siècles doit être considérée comme un même
» homme qui subsiste toujours et qui apprend continuelle-
» ment. »

Voici une vue remarquable du développement humain. L'humanité peut être assimilée à un *individu* qui subsisterait toujours et qui, à une époque quelconque de sa vie,

posséderait la somme entière des connaissances précédemment acquises. Et ce qu'on ne dit pas, c'est que ces connaissances ne sont que le produit de sa propre activité ; il les a non seulement acquises, mais créées. En sorte que le plus sûr moyen de donner aux hommes de chaque génération l'encyclopédie de la science serait de leur faire *revivre la vie* de la série entière des ancêtres.

Mais cette science encyclopédique, qui n'est pas au-dessus de l'intelligence de l'espèce prise dans son universalité, serait écrasante pour l'intelligence individuelle, trop faible pour la supporter, trop étroite pour en contenir les détails. Il faut donc lui faire subir les retranchements nécessaires pour la rendre accessible ; en faire quelque chose comme *une récapitulation de la vie de l'humanité dans l'ensemble de ses manifestations spécifiques les plus générales.* Il arriverait ainsi, au point de vue intellectuel, ce qui arrive, au point de vue embryologique ; chaque être reproduisant, à partir de la cellule primordiale, la série *abrégée* des transformations subies par l'espèce dans son évolution totale.

Telle est, à notre avis, la pensée directrice, le principe, qui doit présider à l'organisation de l'enseignement. *La science, en effet, n'est pas autre chose que l'histoire de l'évolution de l'activité humaine dans toutes les directions, depuis l'origine de l'homme jusqu'à nos jours.* Quiconque posséderait cette histoire dans tous ses détails saurait tout ce qu'on *peut* savoir ; quiconque la connaîtrait dans ce qu'elle a d'intéressant pour l'espèce, saurait tout ce qu'on *doit* savoir. Il est facile de comprendre que ce qui est intéressant pour une génération le devienne moins pour les générations suivantes ; à mesure qu'on s'éloigne des faits, ils perdent de leur importance relative. On peut donc, et on doit nécessairement abréger de plus en plus cette his-

toire de la vie de l'humanité ; mais de manière, cependant, que la série des faits importants reste intacte et qu'il n'y ait pas de solution de continuité dans l'évolution de l'espèce. C'est la transmission de ce capital de connaissances générales réalisé par l'humanité de siècle en siècle, qui doit être le but de l'enseignement. Ce capital, nous le recevons de nos ancêtres, et nous le transmettons à notre postérité grossi de ce que nous y avons ajouté nous-mêmes.

C'est ainsi, du moins, que les choses se passeraient, si les hommes étaient de purs esprits et s'il n'y avait dans les sociétés d'autres besoins que le besoin de *connaître.* Peut-être, un jour, les exigences de la vie matérielle plus facilement satisfaites permettront-elles de donner à tous le même enseignement, l'enseignement intégral, et les difficultés en seront singulièrement atténuées. Mais nous sommes encore loin de ce futur contingent, et nous devons légiférer pour l'heure présente.

Les besoins fondamentaux de la nature sont les besoins du *ventre.* Epicure disait : *les plaisirs ;* ce qui lui a valu bien des invectives imméritées ; on oubliait que la nature a attaché un plaisir à la satisfaction de chaque besoin. Or, la difficulté de satisfaire ces besoins est encore si grande dans nos sociétés, que la partie, de beaucoup la plus nombreuse de leurs membres, est dans l'impossibilité de donner assez à la culture intellectuelle pour acquérir la connaissance suffisamment approfondie du passé humain, et que l'autre partie, tout en donnant davantage à la science générale, est obligée de songer, elle aussi, à acquérir des connaissances professionnelles qui lui permettent de satisfaire, à un degré plus élevé, nos besoins fondamentaux. A peine un petit nombre, que leur fortune héréditaire met au-dessus de ces besoins, peut vaquer librement à l'étude

sans aucune préoccupation intéressée. En un mot, *il faut travailler pour vivre,* et presque tous les hommes sont soumis à cette nécessité, mais à des degrés différents.

De là une première division, déjà faite, du reste, à peu près partout, dans l'organisation de l'enseignement : 1° l'enseignement primaire ; 2° l'enseignement secondaire ; l'enseignement primaire pour ceux, de beaucoup les plus nombreux, que leur condition inférieure de fortune destine aux professions mécaniques ou métiers ; l'enseignement secondaire pour ceux qu'une condition plus fortunée destine aux professions intellectuelles ou libérales.

Ces deux enseignements, dont l'un doit être obligatoire et l'autre toujours accessible aux intelligences d'élite, doivent-ils différer en *nature* ou en *degré ?* Dans une société démocratique comme la nôtre, poser la question, c'est la résoudre. L'égalité des droits semblerait appeler l'égalité de culture. Il n'y a là qu'une question de *possibilité.* L'exercice d'une profession mécanique, d'ailleurs, n'exige pas le même développement intellectuel que celui des professions libérales. C'est par la mesure surtout que différeront ces deux enseignements. L'enseignement primaire ne sera, pour ainsi dire, que l'enseignement secondaire réduit aux proportions que comportent le jeune âge des élèves et la moindre durée de l'enseignement. Mais une observation capitale doit être faite ; c'est que, tant dans l'enseignement primaire que dans l'enseignement secondaire, il faut bien distinguer le *général* du *spécial.* En dehors de l'étude des méthodes inventées par l'humanité pour exprimer ses sentiments et ses idées, et qui ne sont pour ainsi dire, qu'autant de formes de langage, la musique, le dessin, l'écriture, le calcul, méthodes, surtout les deux dernières, d'une utilité universelle, l'enseignement, *d'abord général,* doit avoir pour but d'élever l'individu de

l'état d'ignorance primitive, à l'état de civilisation actuellement atteint par l'humanité, en lui faisant rétrospectivement parcourir la série *plus ou moins abrégée* des développements de l'espèce. Ce n'est qu'après avoir satisfait à ce premier besoin qu'il faut passer à un autre ordre d'enseignement, l'enseignement *spécial,* c'est-à-dire professionnel. Ces deux ordres d'enseignement doivent rester profondément distincts. Demander à l'enseignement général primaire ou à l'enseignement général secondaire de nous préparer (pour employer une expression commune) à *gagner notre vie,* c'est confondre le *général,* c'est-à-dire ce qui a pour but de former *l'homme,* avec le *spécial,* c'est-à-dire ce qui a pour but de former *l'artisan* ou le *praticien.* C'est cette confusion qui, selon nous, est la cause principale de la vicieuse organisation de l'enseignement non seulement dans notre pays, mais à peu près partout.

Nous n'insistons pas davantage, pour le moment, sur ce qui a rapport à l'organisation de l'enseignement primaire, qui ne se rattache qu'indirectement à notre sujet. Qu'il nous suffise d'avoir établi qu'il ne doit être qu'une *réduction* de l'enseignement secondaire général et qu'il doit être complété par un enseignement spécial ou professionnel, approprié aux besoins d'une Société industrielle aussi avancée que la nôtre C'est là une très grosse question, car les deux ordres d'enseignement, tout en se distinguant l'un de l'autre, sont étroitement liés l'un à l'autre. L'enseignement spécial vaudra ce que vaudra l'enseignement général; en d'autres termes, tant vaudra l'homme, tant vaudra l'ouvrier.

Il ne saurait en être autrement de l'enseignement secondaire. Jusqu'ici on l'a considéré à peu près comme se suffisant à lui-même, et on a entassé pêle-mêle, dans des programmes aussi étendus que minutieux, l'universalité

des connaissances humaines, sans se demander si chacune de ces connaissances était utile, au même degré, à tous ceux qui poursuivent, il est vrai, le même diplôme, mais qui, dans la vie, doivent fournir des carrières si diverses, exercer des professions si différentes. C'est qu'en effet le titre de bachelier était quelque chose comme un titre professionnel, une clef qui ouvrait, sans aucune capacité spéciale, chose éminemment fâcheuse ! un grand nombre de carrières. L'encombrement des fonctions administratives et les abus de la bureaucratie, dont nous avons l'innocente habitude de gémir, trouvent là leur principale cause. Quand on est une encyclopédie vivante, on doit naturellement se considérer comme propre à tout ; mais être propre à tout, c'est, trop souvent hélas ! n'être propre à rien. De là tant de déclassés qui, avec un meilleur système d'éducation auraient fait des citoyens également utiles à eux-mêmes et à la société. On sort du collège bachelier entre dix-huit et vingt ans, voilà tout ; mais sans aucun rudiment de profession. Or, à cet âge, il est déjà tard pour commencer un apprentissage. A quelque carrière qu'on se destine, il faut disposer d'un temps considérable et de ressources importantes, charge énorme pour beaucoup de familles déjà obérées par dix ans de frais d'études ; et l'on s'aperçoit, un peu tard, que ce lourd bagage de connaissances, d'ailleurs incohérentes et superficielles, qu'on a eu tant de peine à acquérir au collège, ne servent pas à grand'chose. Ajoutons que les nécessités du service militaire viennent nous arrêter au seuil de nos études professionnelles ou les couper en deux. Il y a là, comme on voit, des raisons bien capables de nous déterminer, *s'il est possible,* à abréger la durée de notre enseignement secondaire général afin de laisser une suffisante place à l'enseignement professionnel. La loi française fixe la

majorité de l'homme à vingt-un ans. Il faut, lorsque cette heure sonne,.que ce majeur soit vraiment un homme, c'est-à-dire, qu'il ait reçu une culture générale qui le mette au niveau de la civilisation contemporaine en ce qu'elle a de plus élevé, et une culture professionnelle qui lui permette de suffire à ses besoins et à ceux de la famille qu'il ne tardera pas à se créer.

La chose est-elle possible? — Nous croyons pouvoir répondre affirmativement. Il suffit pour cela de réduire les programmes à ce qui est assez général pour intéresser tous les hommes, laissant à l'enseignement spécial tout ce qui n'intéresse que les spécialités. Nous comprenons, par exemple, qu'un professeur d'histoire n'ignore rien du détail infini des faits dont la trame constitue l'histoire universelle; mais en quoi importe-t-il au commun des mortels de connaître *par le menu* les actions d'un Sésostris ou d'un Nabuchodonosor, et, à plus forte raison, de tant de personnages de moindre importance? A quoi bon savoir par cœur les noms des rois des trente ou trente-cinq dynasties Egyptiennes ou Assyriennes? Ce qui nous importe, c'est de savoir quelle est la part de ces groupes ethniques dans le développement humain; leur place et leur importance dans la série. Combien de faits de notre propre histoire, même moderne, même contemporaine, ne pourrions-nous pas négliger? Voilà bientôt un siècle, par exemple, que nous bataillons à propos des hommes et des actes de notre grande Révolution; sur les responsabilités de Danton et les arrière-pensées de Robespierre, sans parler des simples comparses. Est-ce que la Révolution est là? Certes, cette érudition, en elle-même, n'est point méprisable, et plus tard, devenu homme, le lycéen d'aujourd'hui pourrait en lire avec plaisir et avec fruit les résultats; mais est-il besoin de faire passer tout ce détail

dans les programmes? Ce qui doit y trouver place ce sont les grandes résultantes de l'histoire. Il ne faut enseigner au collège que ce qui ne doit pas s'oublier. Qu'un chimiste, sache la chimie, fort bien; c'est là sa spécialité, et une spécialité dont la moindre branche suffit à toute son activité intellectuelle. Mais quel intérêt avons-nous, nous profanes, à en apprendre les formules? N'est-ce pas assez, pour quelqu'un qui de sa vie n'aura occasion d'y penser, de savoir ce que c'est que cette science particulière, quel est son rang dans la science générale, où elle en est de l'analyse de la matière, quelles sont les lois dominantes qui président aux combinaisons des corps simples, et quelles sont les plus importantes de ces combinaisons? Quiconque embrassera une profession exigeant une connaissance plus approfondie de la chimie trouvera dans l'enseignement professionnel le moyen d'acquérir cette connaissance au degré de profondeur nécessaire.

Nous pourrions passer ainsi en revue toutes les sciences particulières, et chacune donnerait lieu aux mêmes réflexions. L'enseignement secondaire n'a pour but de former ni des historiens, ni des chimistes, ni des physiciens, ni des naturalistes, ni des économistes, ni des mathématiciens, pas plus que des médecins et des avocats, mais de donner à l'*homme* une teinture suffisante de la science générale, dont les sciences particulières ne sont que des subdivisions, afin que, connaissant, par ce moyen, la nature, objet de la science, et l'évolution de l'esprit humain dans la série des âges, il s'élève réellement à cet état dont parle Pascal, celui d'un homme qui subsisterait toujours et apprendrait continuellement. Il est des choses que tout le monde doit savoir parce que leur connaissance contribue à former l'homme intellectuel et moral; il en est d'autres, infiniment nombreuses, qu'il faut se résigner à

ignorer parce qu'elles tombent dans la sphère de la spécialité propre à chacune des professions qu'engendre la division du travail dans une civilisation avancée. Il n'est pas plus utile, pour la plupart des hommes, de connaître la chimie que de connaître la cuisine ou la boulangerie ; or, dans quel collège enseigne-t-on ces choses-là ? *Il faut savoir ce que c'est,* et cela suffit. Comme les cuisiniers et les boulangers apprennent leur métier, les chimistes ou les naturalistes apprendront le leur; ils iront, eux aussi, en apprentissage. On conviendra même, nous osons l'espérer, que c'est le seul moyen d'avoir des chimistes qui possèdent la chimie, comme les cuisiniers possèdent la cuisine, et des naturalistes qui connaissent les secrets de la nature, comme les boulangers connaissent les secrets de la panification.

Le but de l'éducation intellectuelle étant d'élever les hommes de chaque génération au niveau des connaissances générales contemporaines et de fournir à chacun un instrument de vie, il y a donc, à cet égard, un double enseignement à organiser : l'enseignement général et l'enseignement spécial ou professionnel.

Ce que doit être cet enseignement général, nous l'avons indiqué sommairement quand nous avons dit qu'il devait être comme *la récapitulation de la vie de l'humanité dans l'ensemble de ses manifestations spécifiques les plus générales.* Mais l'homme n'est point un tout ; il ne se suffit pas à lui-même ; il est dans la nature ; il est partie intégrante de la nature et c'est en elle qu'il se manifeste. La nature est sa génératrice et son milieu. Ils sont tellement liés l'un à l'autre qu'il n'est pas possible de connaître l'un sans l'autre. C'est donc par l'étude de la nature, en tant qu'elle nous donne les origines de l'homme, que nous devons commencer, nous en tenant d'abord aux notions les plus

générales, à celles qui sont accessibles aux plus jeunes esprits. Ces notions, qu'on ne s'en étonne point, sont celles qui les intéressent le plus. Dans la suite, elles seront complétées plus scientifiquement alors que, parvenus au terme de leurs études, leur âge leur permettra de comprendre des explications encore au-dessus de leur portée.

Dans un travail comme celui-ci, où nous ne nous proposons que de donner une *esquisse* d'un système d'éducation destiné, dans notre pensée, à succéder à celui que nous avons, nous ne pouvons prétendre à formuler ni des programmes précis, ni des méthodes impératives. C'est l'affaire, non d'un homme, mais d'un conseil composé des sommités de la pédagogie. On pourrait, par exemple, dans le cas spécial dont nous parlons, soit remonter de l'homme à l'univers, soit, ce qui vaudrait peut-être mieux, transporter tout d'abord l'esprit en plein infini. La chose n'est pas si difficile que ce mot d'infini à l'aspect métaphysique pourrait le faire craindre. L'infini n'est difficile à concevoir (nous ne disons pas : à comprendre) que parce que les religions et la métaphysique ont accumulé autour de lui les nuages de la théologie. Pour qui ne lui demande que ce qu'il contient, il n'est rien de plus clair. L'histoire de la nature, on le conçoit, en tant que génératrice de l'homme, doit précéder l'histoire du développement humain lui-même. Nous venons de l'infini et de l'éternel ; comme tout ce qui existe, nous avons notre principe dans la matière cosmique. Mais ce n'est qu'après de nombreuses transformations de la matière que, de forme en forme, d'organisme en organisme, nous arrivons enfin à l'organisme humain, le plus parfait que nous connaissions. C'est par l'histoire de ces transformations qu'il faut commencer, par la cosmogonie. C'est la genèse qui doit nécessairement servir de préface à l'histoire du développement humain.

[illegible] dans sa géné- [illegible] qu'il y a de [illegible]. Mais auparavant, [illegible] bon d'étudier [illegible] en quoi il diffère des [illegible] ressemble; ce qui le [illegible] supérieur au [illegible] cela, passer aux [illegible] tracer successivement, [illegible] l'histoire du langage [illegible] développement industriel; [illegible] l'histoire du développement [illegible] l'histoire du développement [illegible] développement scientifique. [illegible] à notre avis, *chacun de ces* [illegible]. La synthèse s'en ferait facilement dans l'esprit, car chaque partie se rapporte à un même tout qui est l'homme se développant sous tous ses aspects depuis son origine jusqu'à l'heure présente. Tout concourt, tout s'appuie, tout se corrobore mutuellement.

Cet enseignement historique, outre qu'il aurait bien plus de charme qu'un enseignement dogmatique, est aussi le seul qui se puisse appliquer à certaines matières dans lesquelles il est parfois difficile de décider et presque toujours prudent de ne pas décider du tout : la religion, par exemple, et la philosophie. On peut reprocher à un homme de vouloir imposer aux autres son opinion ; on ne peut lui reprocher d'exposer les différentes opinions que l'humanité a successivement professées sur une même matière.

Nous estimons que cet enseignement ainsi réduit aux notions générales indispensables, s'ajoutant à l'enseignement des langues tel que nous l'avons déterminé dans les

chapitres précédents, à l'enseignement de la musique vocale, du dessin et du calcul arithmétique et géométrique, qui sont autant de langues spéciales, ne demanderait pas plus de *six ans, de la dixième à la seizième année* [1].

De seize à vingt ans ou vingt-un ans au plus tard, il y aurait place pour l'enseignement spécial ou professionnel; écoles d'industrie, de commerce, d'agriculture, de beaux-arts, de droit, de médecine, de pharmacie, écoles normales, écoles militaires, écoles d'administration, etc..., autant d'espèces d'écoles qu'il y a d'espèces de professions, chacune de ces écoles *largement ouverte, sans condition d'entrée autre qu'un certificat d'études,* donnant également l'instruction à tous ceux qui la demandent, et des diplômes seulement à ceux qui les méritent.

Cet enseignement technique gagnerait selon nous à emprunter, dans la mesure du possible, la méthode historique. Il compléterait l'enseignement général en développant celle de ses parties qui se rapporteraient plus spécialement à une profession particulière. Ainsi, par exemple, il n'est pas nécessaire que l'homme en général, rentier, avocat, médecin, etc., ait une connaissance approfondie de la géographie commerciale; mais cette connaissance approfondie, l'école de commerce la donnera à l'élève commerçant. Il n'est pas nécessaire que le commerçant connaisse à fond la chimie organique ou la physiologie; mais l'école de médecine enseignera à fond ces deux sciences à l'élève médecin, etc. Ainsi chacun *suffisamment* pourvu de connaissances générales, objets de l'enseignement secondaire général, sera, en outre, *abondamment* pourvu de celles de ces connaissances qui relèvent de sa profession particulière, de sa spécialité. Chacun

[1] Il est bon de rappeler ici que nos *économies financières* nous font gagner plus d'une année et demie. (Chap. IV, page 67...)

sera, en même temps, si l'on veut bien nous permettre cette expression, *suffisamment généralisé* et *complètement spécialisé*. Il y aura, dans chacun, un homme éclairé et un praticien instruit. L'individu et la société y gagneront également.

Au-dessus de cet enseignement, qui a pour but de communiquer à l'homme, dans la mesure du nécessaire et du possible, le résultat du travail des siècles, doit planer un enseignement d'un ordre supérieur, destiné à représenter, dans ce qu'elle a de plus élevé la civilisation contemporaine, et à la provoquer à de nouveaux progrès dans la triple sphère des arts, des lettres et des sciences. De l'organisation de cet enseignement nous n'avons rien à dire; elle n'est pas de notre sujet; mais nous ne pouvions pas ne point en marquer l'utilité. « S'il est une impor-
» tante vérité, à nos yeux, écrivions-nous en 1875, c'est
» que la grandeur d'une nation résulte, avant tout, de son
» développement intellectuel et moral ; de ce qu'elle
» ajoute à la *science*, de ce qu'elle ajoute au *droit*; non
» seulement de ce qu'elle fait pour le bonheur et la pros-
» périté de la cité, mais de ce qu'elle fait pour le progrès
» et l'émancipation de l'humanité tout entière. Le flam-
» beau de la civilisation a passé par plus d'une main;
» mais, quelle que fût sa puissance matérielle, le peuple
» qui l'a tenu le plus haut et le plus ferme a toujours
» occupé le premier rang dans l'estime des hommes. Plus
» que jamais il existe aujourd'hui entre les nations une
» ardente et noble rivalité. Nous avons beaucoup fait pour
» la science, nous avons fait plus encore pour le droit.
» Nous avons un intérêt suprême à ne pas nous laisser
» dépasser par nos rivaux; que dis-je? hélas! par nos
» ennemis. L'Etat doit tout faire, tout, pour nous main-
» tenir au premier rang de la science dans toutes ses

» directions. S'il manquait de sens au point de négliger en
» quelque chose un intérêt si capital, ce serait fait de
» nous; nous mériterions notre décadence. Il doit donc
» offrir l'enseignement *supérieur*, tout comme l'enseigne-
» ment secondaire, et il doit le tenir à une telle hauteur
» qu'il soit pour l'enseignement libre un type et un modèle
» qui l'empêche de déchoir. »

Le lecteur peut déjà se faire une idée suffisante de la manière dont nous entendons organiser l'enseignement à tous les degrés, mais spécialement l'enseignement secondaire. Par un enseignement général bien dirigé et réduit à un petit nombre d'années, nous entendons, avant tout, faire des hommes honnêtes et vraiment éclairés. Par un enseignement spécial dont la durée extrême ne doit pas dépasser l'époque du service militaire et n'atteindra que rarement celle de la majorité, nous entendons faire des spécialistes habiles. A des hommes ainsi formés nous n'avons pas besoin de prêcher l'amour des richesses. Il suffit qu'ils puissent développer leur activité d'une manière fructueuse; et ils y réussiront. La probité scrupuleuse soutenue de la capacité professionnelle, n'est peut-être pas toujours, pour un individu quelconque, le meilleur moyen d'arriver à la fortune; c'est le meilleur pour une nation. Qu'on veuille bien y réfléchir et l'on comprendra que ce n'est point un paradoxe. L'histoire du commerce et de la colonisation n'est guère, hélas! qu'un tissu de crimes et d'infamies. Si dans nos relations avec les peuples étrangers, nous ne procédions jamais que par la justice et la bienveillance, tous les marchés nous seraient ouverts, sans que nous eussions besoin de faire tonner le canon; nous serions les plus riches commerçants et, par conséquent, les plus riches industriels du globe. Et cette richesse ne s'accumulerait pas seulement en un petit nombre de

mains. Elle s'épancherait largement par les multiples canaux des salaires et irait porter partout, avec l'aisance, le bonheur et la paix. L'individu lui-même trouverait, dans sa moralité, une richesse incomparable. Voilà notre manière d'être *utilitaire*; car il y a plus d'une espèce d'utilité.

Ceci dit, nous allons, dans les chapitres suivants, tracer une légère esquisse de ce que devrait être, à notre point de vue, le programme développé de l'enseignement secondaire général[1].

[1] Dans les chapitres suivants, nous avons moins pour but de tracer des programmes précis que de donner des cadres dans lesquels chaque professeur spécialisé pourra faire entrer de science tout ce qu'il devra en enseigner. Nous prions le lecteur indulgent de ne nous juger que sur ce que nous avons voulu faire. La valeur de notre système ne dépend à aucun degré de la valeur de nos développements.

# CHAPITRE VI

## DE L'ORIGINE DE L'HOMME — SA PLACE DANS LA NATURE

Nous disions dans le chapitre précédent que l'histoire du développement humain devait être précédée de l'histoire des origines de l'homme, et que le premier chapitre de notre nouvel enseignement serait une cosmogonie. C'est, en effet, une nécessité pour l'esprit de se faire une idée quelconque de l'ensemble et de l'origine des choses; la première page de tout système philosophique ou religieux est consacrée à cette genèse. Rien n'est plus important que d'avoir, sur ce sujet, une opinion conforme à la réalité; car cette conception domine l'ordre entier de nos idées et de nos sentiments; elle retentit dans nos actes, dans nos institutions et dans nos lois; elle peut être pour nous une source de craintes chimériques et d'espérances aussi chimériques que nos craintes; elle peut nous livrer à la domination et à l'exploitation d'une caste; elle peut être pour nous une cause d'asservissement intellectuel, moral et social. C'est ce qui a eu lieu plus d'une fois dans le passé. L'humanité a vécu longtemps accablée sous le poids de la superstition et du despotisme produits par des solutions erronées du problème des origines.

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas*
*Atque metus omnes strepitumque Acherontis avari*
*Subjecit pedibus...*

s'écrie Virgile. La connaissance vraie de *l'origine des choses* ne satisfait pas seulement l'esprit; elle le délivre. C'est un crime, il faut qu'on le sache, de laisser la raison des enfants sans défense contre des doctrines surannées qui les infectent et les abêtissent. Le plus sacré de tous les cultes est le culte de la vérité. La sagesse antique résumait ses enseignements dans ce précepte : « Connais-toi toi-même ». *E cœlo descendit* : Γνῶθι σεαυτόν, dit Juvénal. Or, ce n'est guère se connaître soi-même que de se considérer comme le « centre de tout ». Il n'en va pas ainsi : l'homme n'est que le dernier anneau de cette chaîne des choses dont l'autre bout se perd dans l'infini. Nous allons essayer d'y remonter, et, si nous ne parvenons pas à l'atteindre, nous en approcherons, du moins, autant que le permet le développement actuel de l'intelligence humaine.

Quand, le jour, nous levons les yeux vers le soleil, ou, la nuit, vers les étoiles, il nous semble que le ciel tout entier tourne autour de la terre immobile. L'humanité pendant bien des siècles, a cru qu'il en était ainsi. Mais ce n'est là qu'une apparence. Copernic a détruit la conception géocentrique du monde en démontrant que c'est la terre qui tourne sur son axe en vingt-quatre heures, présentant successivement au soleil et aux étoiles chaque point de son équateur. La terre, en outre, décrit chaque année un orbe immense autour du soleil relativement immobile pour elle, quoiqu'il l'emporte, dans son mouvement propre, avec son cortège de planètes. Car tout se meut dans l'univers; il n'y a plus, pour nous, d'étoiles fixes. Le soleil, lui-même,

n'est qu'une étoile plus petite que la plupart de celles que nous voyons briller au fond de ce que les anciens appelaient le *firmament* ou la *voûte céleste*. Il ne nous paraît si grand que parce qu'il est notre plus proche voisin; c'est à peine s'il est distant de nous de cent cinquante millions de kilomètres. Sa lumière nous parvient en huit minutes, et nous connaissons d'autres soleils dont la lumière ne nous arrive qu'au bout de vingt années; que dis-je? de cinq millions d'années! A mesure que l'homme perfectionne ses télescopes, augmentant ainsi la portée de sa vision, il découvre toujours de nouveaux astres. S'il pouvait se transporter avec ses plus puissants appareils sur la dernière des étoiles ainsi aperçues, rien ne prouve qu'il ne trouverait pas au bout de sa lunette de nouveaux soleils, et toujours ainsi indéfiniment. Notre esprit ne conçoit pas de limite. C'est là ce que nous appelons l'espace infini : une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Or, si loin que nous ayons porté nos investigations, nous avons constaté que tous ces astres obéissent à la même loi de la gravitation et qu'ils sont composés des mêmes éléments. L'analyse spectroscopique nous a fait découvrir dans le soleil et les étoiles les plus lointaines, non seulement les mêmes gaz, mais , réduits à l'état gazeux, la plupart des métaux que nous connaissons sur la terre. A cela rien d'étonnant, s'il est vrai, comme nous l'établirons tout à l'heure, que la terre est fille du soleil, dont elle a jadis fait partie ainsi que les autres planètes, ses sœurs.

Dans tout ceci, on le comprend sans peine, il faut s'en tenir à des affirmations et réserver pour un cours ultérieur les explications scientifiques. Il s'agit de faits vérifiables et vérifiés; les élèves ne peuvent douter de la parole du maître. Et ces faits sont si grandioses que l'es-

quisse, même sommaire, de cette genèse aura pour eux plus d'intérêt que les contes de Perrault et les aventures de Robinson.

Nous avons dit que les astres étaient tous formés de la même matière; mais ont-ils été formés? — Oui, ils l'ont été. Les soleils aussi ont leur évolution; nous en connaissons à tous les degrés de développement, depuis l'état embryonnaire de nébuleuse qui précède leur naissance, jusqu'à l'état de refroidissement qui précède, peut-être, leur dissolution. — Mais, s'ils ont été formés, ils l'ont été de quelque chose qui leur était antérieur, qui leur préexistait? — Oui; ils *se sont formés* de la matière, de la matière élémentaire, de la matière cosmique disséminée dans l'espace et douée de mouvement et de gravitation. Nous ne remontons pas plus haut; nous en sommes à *l'élément* des choses. En constater l'existence, c'est en constater l'éternité; car l'être ne peut sortir du néant; *ex nihilo nihil fit;* il *est*, donc il a toujours été. C'est de cette matière que nous tirons notre origine; nous venons tous de l'éternité. Ce sont les combinaisons et les transformations de cette *substance* qui ont produit, produisent et produiront jusqu'à la fin des siècles, s'il pouvait y avoir une fin des siècles, tous les êtres contingents, depuis ces corps rudimentaires qu'on appelle des étoiles jusqu'à *l'esprit* qui est la conscience de la nature.

C'est de cette hauteur qu'il nous faut descendre ; c'est la série de ces transformations qu'il faut parcourir, si nous voulons avoir une juste idée de ce que nous sommes et de la place que nous occupons dans l'univers.

Cette matière disséminée, à un état de diffusion extrême, produit, d'abord, en se condensant, de vagues agglomérations, d'une étendue immense, qu'on appelle des *nébuleuses*. Ces nébuleuses, à mesure qu'elles se condensent

davantage, deviennent de plus en plus lumineuses et atteignent une température capable de réduire en vapeurs les métaux les moins fusibles. — Comment cette matière cosmique qui, à l'état de diffusion primitive, devait avoir la température de l'espace (— 60°) a-t-elle pu passer à la température solaire? — Par la condensation, sous la loi de la gravitation; il y a eu transformation de mouvement en chaleur. — Mais il arrive un moment où les astres *lumineux* perdent, par le rayonnement, plus de chaleur qu'ils n'en gagnent par la condensation. Ils s'acheminent, dès lors, lentement, à leur refroidissement complet.

C'est à peu près tout ce que nous pourrions savoir de l'univers étoilé, si l'observation de notre système solaire ne nous portait à conclure, par analogie, que chacun de ces soleils lointains est le centre d'un monde planétaire où, sur des satellites à moitié refroidis, dans des conditions favorables de chaleur, de lumière et d'humidité, la vie s'est développée en des séries d'organismes peut-être plus parfaits que les nôtres, et dans lesquels l'esprit a atteint une puissance et une perfection dont nous ne pouvons nous faire une idée. — Mais pourquoi le soleil est-il le centre d'un système planétaire; en d'autres termes, pourquoi s'avance-t-il dans le ciel, accompagné d'un cortège de satellites qui tournent autour de lui selon des lois mathématiques? — Ce problème, dont la solution est d'un prix infini pour l'intelligence humaine, peut être regardé comme résolu par la célèbre hypothèse de Laplace. D'après lui, tout l'amas de matière qui compose aujourd'hui le soleil et l'ensemble des planètes, formait jadis une immense nébuleuse dont la périphérie s'étendait bien au-delà de l'orbite de la planète Neptune. Cette nébuleuse, en se condensant, a formé d'abord un noyau central entouré d'une immense atmosphère. Ce noyau — c'est le soleil —

[illegible] de plus en plus, a successivement abandonné, [illegible] aux lois de la mécanique, des zones [illegible] analogues, sans doute, à l'anneau de Saturne, [illegible] en se rompant et se concentrant elles-mêmes, [illegible] les planètes que nous connaissons, [illegible] à tourner autour du noyau central, ainsi [illegible] à l'état de zones. Ces planètes ont [illegible] comme de petits soleils, par l'état incandescent [illegible] aux mêmes lois universelles, [illegible] naissance à leurs propres satellites. Comme [illegible] et les étoiles, elles ont rayonné leur chaleur [illegible] et, leur masse étant relativement moindre, [illegible] été plus tôt refroidies.

Que la terre ait passé par cet état d'incandescence (et c'est ce qu'il nous importe le plus de savoir), nous n'en pouvons avoir aucun doute. Il est certain qu'elle a commencé par l'état fluide; cette fluidité primitive se conclut nécessairement de sa forme renflée à l'équateur, aplatie aux pôles. Or, la cause de cette fluidité ne peut être que l'eau ou le feu. Ce n'est pas l'eau; car elle n'est en poids que la cinquante millième partie de la terre, et elle ne pourrait, même à un haut degré de chaleur, en dissoudre guère plus d'un poids égal au sien. Reste donc le feu; la terre a été à l'état igné. Elle y est encore, à une faible profondeur au-dessous de sa surface. C'est ce que confirment les éruptions des volcans, les sources d'eaux chaudes et surtout ce fait qu'à mesure que nous descendons vers le centre du globe, la température s'élève régulièrement d'environ un degré par trente mètres.

La température moyenne de la terre est actuellement de treize à quatorze degrés à sa surface; elle a été de neuf mille, si nous en croyons les géomètres. Mais elle a dû nécessairement dépasser deux mille degrés alors qu'elle

tenait en fusion des métaux, comme le platine, qui, en se refroidissant, se sont solidifiés selon leur degré de fusibilité. Le calcul établit que pour épuiser, par le rayonnement, ces deux mille degrés et descendre à la température actuelle, il a fallu, au moins cent millions d'années. Nous sommes bien loin, comme on voit, des six mille ans de la Bible. On conçoit aisément que, pendant la plus grande partie de ces cent millions d'années, la terre était inhabitable pour tout être organisé.

Quand elle fut arrivée à un degré suffisant de refroidissement, comme des glaçons à la surface d'un lac, se formèrent çà et là sur cet océan de feu des îlots flottants de matière obscure. La terre eut ses taches, comme le soleil a les siennes. Peu à peu, le refroidissement augmentant, ces îlots se multiplièrent, s'étendirent, entrèrent en contact, se soudèrent les uns aux autres; la terre tout entière était revêtue d'une écorce solide. Cette enveloppe dut être d'abord quelque chose de bien instable et de bien fragile. Les marées intérieures provoquées par l'attraction solaire et lunaire devaient exercer contre elle de formidales poussées qui la firent éclater bien des fois. Mais, avec le temps, elle se consolida, et, enfin, il ne resta plus, comme souvenir de ces convulsions primitives, que les tremblements de terre et les éruptions des volcans. Sous l'influence de causes lentement, mais toujours agissantes, la terre, qui n'avait connu jusque-là que les manifestations des propriétés physico-chimiques de la matière, se trouva mûre pour la manifestation de propriétés nouvelles et plus hautes. Dans des conditions propices de chaleur, de lumière et d'humidité, la vie apparut.

On comprend bien qu'il ne s'agit pas pour nous de donner ici une théorie complète de l'évolution de la nature et de l'homme. Nous n'avons pas d'autre but que de tracer

les grandes lignes d'un programme qui, dans chacune de ses parties, sera développé par des maitres *compétents*, parce qu'ils seront *spécialisés*. Chacun d'eux, connaissant à fond et jusque dans les détails les plus intimes le groupe scientifique qu'il aura mission d'enseigner, saura se tenir au degré de généralisation approprié à l'âge et au développement intellectuel de ses élèves. Il est évident, par exemple, que, dans ce chapitre préliminaire, ayant affaire à de tout jeunes gens, au lieu de les accabler sous le poids d'une érudition indigeste, il devra s'attacher à dessiner profondément dans leur esprit la série des idées dominantes dont l'ensemble forme le tableau grandiose de l'évolution de la nature à partir de la matière élémentaire jusqu'à l'homme. C'est là ce qui importe; c'est là ce qui profite réellement. Les sciences particulières relèvent de l'enseignement spécial. L'enseignement secondaire, tel que nous l'entendons, ne vise ni à faire des astronomes, ni à faire des géologues, ni à faire des biologistes, mais à donner à chacun ce degré de connaissance des grands faits astronomiques, géologiques, biologiques, qui lui permette d'acquérir des notions exactes et bien liées de la nature des choses, ouvre à son esprit des horizons supérieurs et l'affranchisse en l'éclairant. On conviendra, sans doute, que ce ne sont pas les connaissances de détail, quelque précieuses qu'elles soient en elles-mêmes, qui produiront ces résultats. La connaissance de toutes les espèces de mollusques ou de crustacés qui ont vécu ou vivent encore à la surface du globe, ou celle de toutes les couches et sous-couches de terrains de stratification, que peut-elle avoir d'utile ou d'intéressant pour la plupart des hommes? Mais la constatation, appuyée sur des faits bien choisis, que la vie commence par les organismes les plus simples et s'élève, de période géologique en période géo-

logique, à des organismes de plus en plus complexes et de plus en plus parfaits, n'a-t-elle pas un bien autre intérêt et une bien autre portée? Voilà, selon nous, dans quel esprit le maître doit enseigner. Non qu'il doive s'interdire toute espèce de détails; des détails, même minutieux, sont quelquefois caractéristiques, et, cités à propos, ils peuvent servir à relever une leçon, à lui donner de l'agrément et de la solidité. Mais il ne faut en user, pour ainsi dire, qu'à titre épisodique, et ne jamais perdre de vue que, dans l'enseignement secondaire non professionnel, la spécialité doit toujours être subordonnée à la généralité.

« La Vie apparut », disions-nous, tout à l'heure. La vie ! Qu'est-ce que la vie? Bien que tout le monde sache ou croie savoir ce que c'est que la vie, il est plus facile de poser cette question que d'y répondre. La vie, a-t-on dit, est la force qui se manifeste dans un être *organisé,* c'est-à-dire pourvu d'organes propres à remplir certaines fonctions. Et pourtant, il existe des êtres absolument dépourvus d'organes chez lesquels se révèlent les quatre grands faits généraux caractéristiques de la vitalité, à savoir : la nutrition, la génération, la motilité, la sensibilité ; ce qui permettrait de dire que la vie est une propriété de la matière, même antérieurement à l'organisation ; qu'il existe une matière vivante non encore organisée, mais organisable, c'est-à-dire, prédéterminée à subir ou à produire toutes les formes d'organisation que peut revêtir l'infinie variété des types végétaux ou animaux. Cet être simple, dépourvu d'organes, c'est la *monère,* un grumeau de matière albuminoïde, transparente et contractile, vivant dans l'eau, qui se nourrit, se reproduit par segmentation, se meut, capture sa proie et fuit ses ennemis

mains. Elle s'épancherait largement par les multiples canaux des salaires et irait porter partout, avec l'aisance, le bonheur et la paix. L'individu lui-même trouverait, dans sa moralité, une richesse incomparable. Voilà notre manière d'être *utilitaire*; car il y a plus d'une espèce d'utilité.

Ceci dit, nous allons, dans les chapitres suivants, tracer une légère esquisse de ce que devrait être, à notre point de vue, le programme développé de l'enseignement secondaire général[1].

[1] Dans les chapitres suivants, nous avons moins pour but de tracer des programmes précis que de donner des cadres dans lesquels chaque professeur spécialisé pourra faire entrer de science tout ce qu'il devra en enseigner. Nous prions le lecteur indulgent de ne nous juger que sur ce que nous avons voulu faire. La valeur de notre système ne dépend à aucun degré de la valeur de nos développements.

# CHAPITRE VI

## DE L'ORIGINE DE L'HOMME — SA PLACE DANS LA NATURE

Nous disions dans le chapitre précédent que l'histoire du développement humain devait être précédée de l'histoire des origines de l'homme, et que le premier chapitre de notre nouvel enseignement serait une cosmogonie. C'est, en effet, une nécessité pour l'esprit de se faire une idée quelconque de l'ensemble et de l'origine des choses; la première page de tout système philosophique ou religieux est consacrée à cette genèse. Rien n'est plus important que d'avoir, sur ce sujet, une opinion conforme à la réalité; car cette conception domine l'ordre entier de nos idées et de nos sentiments; elle retentit dans nos actes, dans nos institutions et dans nos lois; elle peut être pour nous une source de craintes chimériques et d'espérances aussi chimériques que nos craintes; elle peut nous livrer à la domination et à l'exploitation d'une caste; elle peut être pour nous une cause d'asservissement intellectuel, moral et social. C'est ce qui a eu lieu plus d'une fois dans le passé. L'humanité a vécu longtemps accablée sous le poids de la superstition et du despotisme produits par des solutions erronées du problème des origines.

qui est l'œuf, à l'organisme le plus complexe, qui est la poule, que de descendre du second au premier?... Cette démonstration purement logique est confirmée d'une manière éclatante, pour quiconque n'est pas congénitalement ou systématiquement aveugle, par la paléontologie et la biologie. La terre est un grand livre où, malgré ses lacunes, nous pouvons la lire clairement. Quoique ces antiques archives du développement vital soient encore bien incomplètes, elles contiennent assez de faits, et des faits assez bien liés, pour que la conclusion à en tirer ne soit pas douteuse?

Depuis l'époque lointaine (il y a probablement des millions de siècles) où la terre suffisamment refroidie s'enveloppa d'une écorce solide, bien des changements se sont opérés à sa surface, et les conditions d'existence y ont profondément et constamment varié. Les mêmes continents ont été plus d'une fois au-dessus et au-dessous des eaux, et les dépôts sédimentaires qu'elles ont successivement laissés, en s'étageant les uns au-dessus des autres, ont conservé, chacun à leur époque relative, les restes des organismes qui ont vécu. Or, dans ce classement opéré par la nature elle-même, voici ce que nous voyons : les plus anciennes productions organisées, tant animales que végétales, sont les plus simples; et l'on comprend, sans peine, que la vie n'y est déjà plus à son premier état de simplicité. Les premiers êtres vivants n'ont été, si nous en jugeons par les monères actuelles, que de la matière vivante encore sans structure, et, par cette raison, n'ont pu laisser aucune trace. De couche géologique en couche géologique, les organismes divers vont toujours en se compliquant de plus en plus. Pour nous en tenir à l'embranchement que nous connaissons le mieux et dont nous faisons partie, parmi les *vertébrés*, il n'exista d'abord que

des poissons ; puis les amphibies apparurent ; puis les reptiles ; puis les oiseaux ; puis les mammifères ; et, tant pour les poissons que pour les mammifères, il ne se produisit d'abord que des ordres moins parfaits et inférieurs, remplacés, plus tard, par des ordres supérieurs et plus parfaits.

Ces changements observés dans la flore et la faune, d'une époque géologique à une autre, ont été d'abord expliqués de différentes manières par les zoologistes. Cuvier, dont les découvertes paléontologiques ont, en dépit de ses erreurs, tant contribué au progrès de la philosophie naturelle, soutint contre Geoffroy Saint-Hilaire et Lamark, la théorie des révolutions du globe, de l'invariabilité des espèces et des créations répétées. Selon son opinion, la Terre avait subi une série de cataclysmes analogues à ce que la Bible nous raconte du déluge. Chaque cataclysme amenait la destruction complète de la création ancienne et était suivi d'une création nouvelle. Pour le malheur de la science française, la grande autorité de Cuvier fit triompher cette grossière interprétation des faits paléontologiques. Un homme de génie, comme lui, mais d'un génie plus philosophique, Lamark, donna du développement de la vie sur le globe une explication bien plus scientifique, bien plus exacte, bien plus simple et, en même temps, bien plus grandiose. Il n'eut pas besoin pour cela d'invoquer des cataclysmes multipliés produisant une série de destructions et de renaissances. « Pourquoi, dit-il, supposer » *sans preuves* une catastrophe universelle, alors que la » marche de la nature suffit pour rendre compte de tous » les faits que nous observons ? Si l'on considère, d'une » part, que la nature ne fait rien brusquement, que partout elle agit avec lenteur et par degrés successifs, et, » d'autre part, que les causes particulières et locales des

» désordres, des bouleversements, des déplacements peu-
» vent rendre raison de tout ce que l'on observe à la
» surface du globe, on reconnaîtra qu'il n'est nullement
» nécessaire de supposer qu'une catastrophe universelle
» est venue tout culbuter et détruire une grande partie
» des opérations mêmes de la nature. »

Appuyé sur cette idée dont la vérité est aujourd'hui universellement admise, Lamark explique tout le développement de la vie sur le globe par la variabilité des organismes. Forcés de lutter pour s'adapter aux conditions toujours variables de l'existence, ils acquièrent des modifications d'organes généralement avantageuses[1] qui se transmettent par la génération et se consolident par l'hérédité. L'adaptation et l'hérédité suffisent à rendre compte de tout. L'adaptation explique la différence des formes extérieures ; l'hérédité rend compte des ressemblances profondes de structure interne, lesquelles ne peuvent s'expliquer que par la descendance de formes ancestrales communes. En remontant ainsi la série des formes ancestrales toujours décroissantes dans l'ordre de la complexité, on arrive à des organismes extrêmement simples qui n'ont pas d'ancêtres, que la nature produit spontané-

[1] Que Darwin ait très heureusement développé la théorie de la *sélection naturelle*, nous n'y contredisons pas ; mais qu'elle ne se trouve pas implicitement dans Lamark, nous avons peine à l'admettre. La variabilité constante du milieu détermine nécessairement la variabilité de l'organisme, qui ne peut continuer à vivre qu'en acquérant les modifications avantageuses exigées par les modifications même du milieu. Dans cette lutte tout organisme qui ne parvient pas à acquérir ces modifications avantageuses est destiné à périr. Ceux-là seuls survivent qui les acquièrent. N'est-ce pas là la lutte pour l'existence ? N'est-ce pas là la sélection naturelle ? Car de cette multitude d'organismes qui, par une multitude de causes, périssent sans se reproduire, est-il donc prouvé que ce sont toujours les plus faibles qui succombent ?

ment aux dépens de la matière brute, par une opération chimique dont nous n'avons pas encore le secret. C'est ainsi que sans cataclysmes et sans révolution brusque, par l'effet de causes actuellement agissantes, la vie, une fois apparue dans la monère primordiale, se développe, à travers l'immensité des temps géologiques, dans des organismes de plus en plus complexes et de plus en plus perfectionnés, jusqu'à l'homme qui est le plus parfait de tous, parce qu'il est le dernier.

Telle est, réduite à sa plus simple expression, la théorie de la descendance ou transformisme de Lamark. Cette admirable théorie ne fut point comprise et le grand Lamark, l'homme qui, avec Laplace, a le plus fait, dans les temps modernes, pour l'émancipation de la pensée humaine, devenu aveugle, terminait en 1829 sa laborieuse existence dans le malheur et l'indigence, tandis que Cuvier comblé d'honneurs (du reste, mérités) était dans tout l'éclat de sa haute fortune. Il a fallu que, cinquante ans après la publication de la *Philosophie zoologique*, Darwin la tirât de l'oubli en y ajoutant son appendice de la *Sélection naturelle*. Loin de nous la pensée de chercher à diminuer le mérite très grand de Darwin et de Lyell; mais il n'est pas douteux, surtout en présence de la citation que nous avons faite plus haut, qu'ils doivent à Lamark au moins l'inspiration de leurs remarquables travaux. Sans doute, avant Lamark et avant Laplace, il ne serait pas impossible de trouver de vagues idées d'évolution et de transformisme; il n'y a d'inventeur en somme que l'esprit humain, qui est toujours, inconsciemment, le collaborateur du génie. Mais c'est le génie qui est l'accoucheur de l'esprit; c'est lui qui donne à la pensée vague et flottante, à l'état embryonnaire, la forme arrêtée et précise qui caractérise la véritable invention. C'est bien

à Lamark et à Laplace qu'appartiennent les deux grandes hypothèses de l'évolution et de la descendance. Nous ignorons si, dans ce temps de statuomanie, où le marbre et le bronze se donnent pour si peu de chose, Lamark et Laplace ont, quelque part, leur effigie. Si non, il ne serait que sage de ne pas les oublier. Tant de gens, aujourd'hui, s'efforcent de nous déprécier qu'il ne serait peut-être pas hors de propos de manifester un peu nos *vraies gloires*. *Caveant consules*.

A la théorie de la descendance, ou de la variabilité des espèces et de leur transformation à travers la longue série des époques géologiques, l'embryogénie apporte une éclatante confirmation. Ici, en effet, ce n'est plus une hypothèse, mais un fait certain que tous les organismes animaux ont pour point de départ une simple cellule, laquelle même, après la fécondation, perd son noyau et rétrograde un instant jusqu'à la monère primitive. C'est l'évolution de cet ovule unicellulaire qui, par une série d'épigénèses, produit, en un temps bien court, si on le compare à l'immense durée des temps paléontologiques, les organismes les plus compliqués tels que ceux des mammifères supérieurs et de l'homme. Eh bien ! dans le cours de cette évolution embryologique, depuis la fécondation de l'ovule jusqu'à la naissance de l'enfant, l'embryon traverse toute la série des formes que ses ancêtres ont parcourues et qui sont permanentes dans les degrés inférieurs de l'échelle biologique. Ce parallélisme, entre le développement de l'individu depuis la fécondation de l'ovule et le développement de l'espèce depuis la monère primordiale, ne peut s'expliquer que par une même cause : les lois de l'hérédité et de l'adaptation. « L'*unité de composition* (hy-
» drogène, oxygène, azote, carbone), certaine pour tous
» les êtres vivants, végétaux et animaux ; l'*unité de plan*,

» certaine aussi entre les êtres appartenant à un même » type, parlent dans le même sens que l'embryogénie et » la paléontologie. En effet, la surprenante ressemblance » de l'organisation intérieure et des rapports de structure » dans le sein d'un même type suggère facilement l'idée » d'une descendance commune et, partant, d'une seule » forme originelle. La descendance est là pour rendre in- » telligible une concordance intime qui autrement demeu- » rerait inexplicable. » (Littré.)

Nous nous sommes laissé aller à résumer, très incomplètement, à notre avis, le peu que nous savons, *nous profane*, de cette grande théorie que nos enfants, plus heureux que nous, apprendront, sans peine, au collège, dans les leçons des spécialistes les plus compétents. La théorie de l'évolution naturelle de la matière depuis sa condensation en nébuleuses jusqu'à l'homme, le dernier terme de la série, est la seule qui puisse nous satisfaire, parce que seule elle nous donne une solution vraiment scientifique du problème que nous nous étions posé au commencement de ce chapitre, le problème de l'*origine de l'homme*. Nous pouvons, à notre gré, remonter d'anneau en anneau la chaîne des choses jusqu'à la matière primordiale, dans les hauteurs de l'éternel et de l'infini, ou, ce qui vaut peut-être mieux didactiquement, descendre de ces sommets jusqu'à nous. Nous voyons toujours la matière passer d'un état inférieur à un état supérieur d'organisation : de l'état mécanique à l'état physique, de l'état physique à l'état chimique, de l'état chimique à l'état biologique, et parcourir toute la série des organismes vivants depuis la monère jusqu'à l'homme, de l'extrême simplicité à l'extrême complication. Et, ce qu'il n'est peut-être pas inutile de remarquer, c'est qu'avec la vie,

apparait l'intelligence dans ce qu'elle a de plus rudimentaire, qu'elle monte avec l'organisation, se compliquant et se perfectionnant avec elle, jusqu'à ce qu'elle atteigne son plus haut degré dans l'homme, le dernier venu de tous les organismes et le plus perfectionné. En sorte que, si nous nous demandons ce que c'est que l'homme, nous pourrions nous répondre sans trop d'orgueil, que c'est la nature parvenue, par un progrès continu, de l'état d'inconscience, dans la matière inorganique, à la conscience d'elle-même, dans la matière à un degré suffisant d'organisation. Il n'est pas difficile maintenant de nous assigner notre place dans la Nature. Elle est la *première* parce que nous sommes, sur la Terre, le *dernier* terme de l'évolution. Un cristal est plus qu'une étoile, parce qu'il est plus organisé ; une monère est plus qu'un cristal ; un ver est plus qu'une monère, un poisson est au-dessus d'un ver ; un mammifère est au-dessus d'un poisson ou d'un reptile ; l'homme est incontestablement le premier des mammifères ; il est vraiment *le roi de la création*. Noblesse oblige ; il lui reste à devenir *le roi de lui-même*, à prendre conscience de sa dignité et des devoirs qu'elle lui impose. Être évolutif, il faut qu'il évolue sans cesse, comme la Nature, dans le sens du progrès ; sa direction est bien marquée. Ce qui le différencie surtout du reste des mammifères, c'est le *développement cérébral,* c'est-à-dire, le développement des *facultés psychiques*. C'est donc l'âme qui doit progresser en lui, c'est-à-dire, la sensibilité, l'intelligence, la volonté. Au lieu du brutal égoïsme de l'animalité inférieure qui se déploie aveuglément dans la lutte pour l'existence, c'est la bienveillance, la justice, le dévouement à ses semblables qu'il doit prendre pour règle de ses actions ; c'est l'amour du vrai, du beau, du bien qui doit en être le mobile. Toujours plus haut, toujours

plus libre des grossiers instincts de la série inférieure des ancêtres. Telle doit être désormais la direction de l'évolution humaine. L'histoire de cette évolution, succédant à l'évolution de la Nature, sera le digne objet de notre enseignement général.

Bien que nous ayons consacré ce chapitre à exposer sommairement la théorie de l'évolution, parce que seule, à notre avis, elle donne une notion claire et vraiment scientifique de notre origine et de notre place dans la nature, nous n'entendons point pour cela qu'elle soit enseignée dogmatiquement. Non ; l'enseignement, tel que nous le concevons, doit être tout entier *historique*. Il ne s'agit point pour nous de dire ce qu'il faut penser ou croire, mais ce que les hommes venus avant nous ont cru ou pensé. Si la théorie de l'évolution est juste, l'histoire de l'évolution de l'esprit humain sur une question donnée doit être plus persuasive que toute prédication ; car la transformation de ses opinions successives doit nécessairement s'opérer (sauf des perturbations accidentelles) dans le sens du moins vrai au plus vrai, du moins bien au mieux ; et ceci suffit pour que l'esprit fasse librement le meilleur choix. Comme nous avons dépouillé, dans notre évolution physique, les formes inférieures d'organisation de nos lointains ancêtres pour en prendre une plus parfaite, nous dépouillerons les opinions erronées de nos prédécesseurs pour en adopter de plus modernes et de plus voisines de la vérité. Ayons confiance dans la raison humaine. En agissant ainsi, d'ailleurs, nous ôterons à l'hypocrisie ou à la sottise tout prétexte de récrimination contre l'enseignement universitaire ; car, de cette façon, il n'est plus question de prêcher des doctrines comme vraies ou de les combattre comme fausses ; il s'agit sim-

plement de les *exposer. On ne saurait moins faire;* le respect de la vérité l'exige; *et il n'est pas besoin de faire davantage.*

C'est donc l'histoire des différentes cosmogonies, scientifiques, philosophiques ou religieuses qui fera l'objet de ce cours. C'est l'histoire des différentes solutions du problème des origines, chez tous les groupes humains, dans tous les temps et dans tous les lieux; solutions de l'imagination poétique ou religieuse, solutions de la logique philosophique combinant des observations incomplètes, solutions de la raison scientifique armée de méthodes sûres et appuyée sur des faits nombreux et bien observés. Le champ est vaste, la moisson sera abondante et substantielle. Il n'est pas de meilleure introduction à l'histoire de la civilisation; car rien n'a plus profondément influé sur la destinée des peuples que leurs opinions cosmogoniques. L'histoire des Hindous est toute entière dans la création des castes par Brahma; celle des Hébreux est toute entière dans leur Genèse. Le professeur, tout en se tenant toujours au point de vue de la généralité, tirera facilement de cette matière un ensemble de leçons aussi attrayantes que véritablement instructives [1].

Et qu'on n'aille pas prétendre qu'un tel enseignement est au-dessus de l'intelligence d'élèves de dix à douze ans. Il n'en est pas de plus intéressant pour eux; car il n'en est

[1] Il est bien entendu que, dans ce cours, pour ainsi dire préliminaire, le professeur devra proportionner son enseignement au jeune âge de ses élèves. Il y aura d'autant moins d'inconvénient à cela que ces mêmes questions seront traitées d'une manière plus approfondie dans l'histoire du développement des idées religieuses et philosophiques et dans l'histoire du développement scientifique. Ces mêmes questions, étudiées, sous des aspects divers, à des années d'intervalle, n'en seront que mieux et plus complètement assimilées. Il faut plus d'un coup de marteau pour bien enfoncer un clou.

pas qui réponde mieux au désir qu'ils ont de savoir. Ce sont les premiers problèmes qui se posent à l'enfance, comme ce sont les premiers qui se posent à l'humanité. « On n'a jamais rencontré d'hommes sans Dieu », disait Cicéron ; cherchez parmi les peuples les moins dégagés de l'animalité, vous en trouverez qui ne savent pas compter sur leurs doigts, mais ils savent comment le monde a été créé. Et, d'ailleurs, ne sont-ce pas là les premiers enseignements que vous donnez à l'enfant ? Qu'est-ce donc que l'*instruction religieuse*, si ce n'est pas cela ? La première question du catéchisme n'est-elle pas celle-ci : « Qui vous a créé et mis au monde ? » et la première réponse : « C'est Dieu » ? Et le commentaire de cette affirmation n'est-il pas le premier chapitre de la Genèse biblique ?... Nous ne voulons pas nous laisser aller à une critique, d'ailleurs, inutile ; mais n'est-il pas vrai qu'il est impossible à un enfant de se faire une opinion réfléchie sur une si importante question, si vous ne lui exposez, en même temps, les solutions différentes qui en ont été données ? Or, en vertu même de la théorie de l'évolution, n'y a-t-il pas au moins présomption légitime que la solution la plus récente contient plus de vérité que des solutions dont l'origine se perd dans la nuit des temps ?

Mais en voilà assez sur ce sujet. Tout ce que nous pourrions dire de plus ne convaincrait pas ceux que nous n'avons pas encore convaincus. Un mot seulement. Quand le professeur, après avoir parcouru l'histoire des cosmogonies plus anciennes, en serait venu à l'histoire de la théorie de l'évolution, il serait, à notre avis, très important, qu'il mît en relief les noms des grands génies qui, soit directement, soit indirectement, ont le plus contribué à la création de cette théorie, et qu'il déterminât, autant que possible, la part que chacun d'eux y a prise. Il n'est

rien de plus propre à captiver l'esprit des enfants que l'histoire biographique. Dans cette partie, la plus importante de son cours, où il devrait toucher à l'astronomie, à la géologie, à la paléontologie, il y aurait grand profit pour les élèves à ce que le maître fît passer sous leurs yeux la représentation des choses, soit par des dessins, soit autrement. Ce qui entre par les yeux se grave plus facilement dans l'esprit que ce qui n'entre que par les oreilles [1]. — Du reste, un enseignement nouveau engendrerait nécessairement, à bref délai, tant en livres qu'en instruments et appareils de toute sorte, ce qui serait de nature à le faciliter.

[1] *Segnius irritant animos demissa per aurem*
*Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus...*
(Horace.)

# CHAPITRE VII

## CE QU'EST L'HOMME EN LUI-MÊME

Maintenant que nous avons assigné à l'homme sa place dans la nature et déterminé la direction dans laquelle doit s'opérer son évolution, il nous faut examiner ce qu'il est en lui-même, en quoi il ressemble aux autres êtres vivants, en quoi il en diffère, quelles sont les facultés qui lui ont assuré la victoire dans la lutte pour l'existence et qui en font le dominateur de la terre. La géologie, la paléontologie, l'embryologie s'accordent pour démontrer qu'il est issu de la monère primitive, ou plutôt, comme nous l'avons déjà dit, que d'organisme en organisme, de combinaison en combinaison, il remonte jusqu'à la matière élémentaire ; qu'il n'est que le dernier et plus parfait produit de l'évolution de cette même matière et qu'il prend sa source, par conséquent, dans l'éternel et dans l'infini. Considérée à un point de vue aussi général, l'origine de l'homme serait, sans doute, acceptée sans répugnance, même par les dignités les plus susceptibles. Avoir pour ancêtres la matière cosmique, puis des nébuleuses et des étoiles, cela n'a rien de bien compromettant. On s'accommoderait même, sans trop de façons, de la monère

initiale ; des parents aussi lointains nous gênent peu. Où la gêne commence, c'est quand on voit figurer, sur son arbre généalogique, des poissons, des amphibies, des reptiles, et, chose plus fâcheuse encore, parce que nous en sentons le contact, des *singes*, puisqu'il faut les appeler par leur nom. Eh quoi ! des cyclostomes, des requins, des crocodiles, des cousins à queue et qui grimpent aux arbres ! Quelle chute pour des gens habitués à se considérer comme descendant d'un couple façonné de la main même de Dieu, à sa propre image, dans un état de perfection, et placé dans un Paradis terrestre ! Eh bien ! il faut en prendre son parti. L'anatomie comparée des mammifères, auxquels nous appartenons, comme les singes, démontre irréfutablement qu'entre nous et les singes supérieurs, tels que le Gorille et le Chimpanzé, il existe moins de différence qu'entre ceux-ci et les singes inférieurs. « Nous arrivons fatalement, dit Haeckel, à la conclusion » suivante : le genre humain est un ramuscule du groupe » des singes (catarrhiniens) de l'ancien monde, dans lequel » il s'est développé, et provient de singes de ce groupe » depuis longtemps éteints. » C'est-à-dire que, parmi le groupe des catarrhiniens, il y a une famille qui a particulièrement réussi ; de cette famille nous sommes la postérité modifiée. Nous n'aurions assurément aucun doute sur ce point si nous pouvions nous débarrasser de préjugés nés surtout de notre éducation religieuse. Supposons, comme le fait Huxley, qu'un savant venu d'une planète lointaine, un nouveau Micromégas, descende sur notre petit globe ; qu'après avoir recueilli les principaux échantillons de sa faune, il les mette dans un grand baril d'esprit de vin et que, revenu dans sa planète, il entreprenne l'anatomie comparée de tous ces animaux ; pourrait-il aboutir à une autre classification ? D'ailleurs, ne vaut-il

pas mieux, comme répondit le même Huxley, croyons-nous, à un évêque anglican qui le raillait, « ne vaut-il pas mieux être un singe perfectionné qu'un Adam dégénéré ? »

Il n'entre point dans notre pensée que le maître doive se livrer à des controverses théologiques. Qu'il expose scientifiquement les faits et historiquement les opinions sur les faits ; cela suffit; la raison fera le reste. C'est pour cela que nous croyons devoir placer à ce moment des notions générales d'histoire naturelle. L'histoire naturelle est enseignée dans nos collèges, mais, comme les autres sciences, isolément et avec une minutie qui la rend fastidieuse. Qu'on la rattache à la théorie de l'évolution, aussitôt tout change. Il ne s'agit plus de charger sa mémoire d'une multitude de faits insignifiants pour le commun des mortels, sans lien entre eux et qui ne disent rien à l'intelligence. Il s'agit de faire l'histoire de *l'organisation* à travers les siècles, tant dans le règne végétal que dans le règne animal. Quel intérêt alors ! Vous dites que nous sommes issus des singes ? Prouvez-le. Vous dites que tous les organismes animaux sont issus les uns des autres, du plus simple au plus composé, par une série continue de transformations ? Faites-le voir. — Et qu'alors le maître suive la série ascendante ou la série descendante, il importe peu ; c'est une question de méthode. Mais que, partant de l'homme, par exemple, il montre comment les différents organes ou appareils qui le constituent vont se dégradant et s'évanouissant les uns après les autres jusqu'à ce qu'on arrive à des « organismes sans organes » ; ou que, partant de la matière vivante non encore différenciée, il montre comment les organes se forment, les uns après les autres, et se développent en se compliquant :

l'appareil nutritif, l'appareil circulatoire, l'appareil respiratoire, l'appareil nerveux, l'appareil locomoteur, tout cela au degré de généralité convenable ; qu'il établisse là-dessus une classification des animaux non plus selon leur type d'organisation, mais selon leur *degré* d'organisation ; que, passant du règne animal au règne végétal, il le montre, lui aussi, sortant d'une simple cellule, de la monère végétale, etc., de transformation en transformation, depuis les organismes les plus simples tels que les algues, s'élevant jusqu'aux organismes les plus complexes, tels que les dicotylédonées gamopétales ; qu'il montre non seulement le progrès spécifique, mais le progrès chronologique ; et ce triple parallélisme laissera dans l'esprit des élèves de claires et ineffaçables notions du développement de la vie sur le globe et de son état actuel. Or, c'est, en histoire naturelle, tout ce qu'il nous importe de savoir ; car ce sont précisément ces notions-là qui font l'éducation de l'esprit, *parce qu'elles nous font penser.* — Certains utilitaires demanderont peut-être à quoi peuvent servir des idées aussi générales. Cela prouve qu'ils ne nous ont pas compris. Nous le répétons : il ne s'agit pas pour nous d'apprendre la botanique afin de savoir composer des tisanes, ou la zoologie en vue de la cuisine ou de la médecine ; nous ne voulons former ni des herboristes, ni des cuisiniers, ni des médecins. A *chacun*, ignorant ou savant, son *métier* ou sa *spécialité ;* c'est là l'objet propre de l'enseignement spécial, professionnel. A *tous* les connaissances *générales* qui font *l'homme éclairé* et nous élèvent à la plus grande hauteur intellectuelle atteinte par l'humanité contemporaine.

Il ne suffit pas de savoir que l'homme est issu de singes anthropoïdes ; il faut encore savoir comment il s'est élevé au-dessus d'eux et par quoi il en diffère. Pour quiconque a

vu un gorille ou un orang-outang, il n'est guère possible de ne pas les reconnaître pour nos cousins-germains, tant ils ont, moins encore peut-être dans la structure extérieure, que dans l'expression du visage, le caractère de l'*humanité*. Orang-outang, si nous ne nous trompons, signifie *homme des bois* ; nous ignorons ce que signifie le mot gorille ; mais nous nous rappelons avoir lu, non sans surprise, dans un extrait du périple d'Hannon, qu'arrivés en une région indéterminée de l'Afrique, sans doute sur la côte occidentale, les navigateurs carthaginois y rencontrèrent des *hommes velus* qu'on appelait *Gorilles*. Pour les Carthaginois, comme pour les Malais des îles de la Sonde, ces grands singes étaient des hommes. Le naturaliste voyageur, du Chaillu, qui a chassé le gorille et qui en a tué plusieurs, après avoir décrit des scènes touchantes qui prouvent que l'âme (oui, l'âme) de ces frères inférieurs s'élève bien au-dessus de la pure bestialité, déclare que chacun de ses meurtres était suivi, chez lui, d'un sentiment involontaire de remords, comme s'il venait de commettre un assassinat. Nous avons visité nous-même le dernier orang exhibé au Jardin d'Acclimatation. On peut dire qu'il avait déjà la mort sur le visage, car il mourut quelques jours après. Pendant que nous étions là, son jeune, qui gambadait dans les cordages, descendit auprès de lui ; il le caressa doucement de la main, comme le père le plus tendre eût pu faire de son enfant, et il le renvoya jouer. Une femme était là, grande et belle ; il attacha sur elle un regard d'une tristesse infinie, avec tant d'obstination qu'elle en fut presque décontenancée. Et ces traits, rapportés encore par du Chaillu, sont-ils d'un animal ou d'un homme ? Un jour, dans une chasse, il se trouva tout à coup en présence d'une famille composée du père, de la mère et d'un petit. Ces innocents frugivores se reposaient

à l'ombre des grands bois. A sa vue, le mâle, un gorille d'une stature énorme et d'une force terrible, s'avança au devant de lui, et là, debout, frappant du poing sa robuste poitrine, il semblait lui adresser, dans son langage inarticulé, d'énergiques objurgations, lui reprochant peut-être de venir troubler *sa* solitude, ou le provoquant au combat. Hélas ! la carabine eut bientôt raison de cette force et de ce courage. — Une autre fois, le naturaliste ayant rencontré une mère et son petit, il tua la mère. Au lieu de s'enfuir, l'enfant resta près du cadavre. Il ne comprit pas d'abord le redoutable mystère ; il crut sa mère endormie et il essaya de la réveiller. Mais bientôt la lumière se fit dans son intelligence ; il se jeta sur le corps inanimé, l'embrassant et donnant toutes les marques du plus violent désespoir. — Que nos pères aient passé par cet état, il n'y a ni à s'en étonner, ni à en rougir.

Un des traits les plus caractéristiques de la race humaine, la station droite, se retrouve déjà, comme on vient de le voir, quoique à un moindre degré, chez les singes anthropoïdes. Ils marchent debout et se servent parfois d'une branche d'arbre en guise de bâton ou de massue. Quoiqu'ils ne soient point des *quadrumanes*, et qu'ils aient des pieds comme nous (le pied chez eux, comme chez nous, se distingue anatomiquement de la main) ; quoiqu'ils pratiquent la station verticale, les anthropoïdes actuels se sont arrêtés dans leur évolution à un stade qu'ont de beaucoup dépassé nos ancêtres. Par suite de circonstances que nous ignorons, la station droite leur devint habituelle, puis exclusive, et entraîna chez eux, outre une différenciation complète des membres supérieurs et inférieurs, qui devinrent de vraies mains et de vrais pieds, les autres modifications de structure qui séparent l'homme du singe. « La colonne vertébrale tout entière, dit Hæc-

» kel, mais surtout la zone du bassin et celle des épaules » et les muscles qui s'y insèrent subirent les modifications » par lesquelles le corps humain se différencie de celui » des singes les plus anthropoïdes. » Ce progrès dans la structure ne se fit point sans être accompagné d'un progrès corrélatif dans l'intelligence, et le crâne se développant avec le cerveau modifia heureusement la face entière.

Mais un caractère qui, bien plus que les différences de structure dont nous venons de parler, distingue l'homme des singes les plus anthropoïdes, c'est le *langage articulé*.

Est-ce à dire que l'homme seul ait un langage ? — Non. Il suffit d'avoir observé des animaux pour savoir qu'ils ne sont point embarrassés de s'entendre entre eux, ni de se faire entendre de nous. On soupçonnerait volontiers qu'ils nous entendent beaucoup mieux que nous ne les entendons nous-mêmes. Notre chien a bientôt fait de lire dans nos regards ce que nous *pensons*, ou plutôt ce que nous *sentons*. Car voilà, croyons-nous, ce qui distingue surtout du nôtre le langage des animaux. Ils sentent comme nous, autant que nous; ils ont les mêmes passions fondamentales, et ils trouvent le langage qu'il faut pour les exprimer au degré où ils les éprouvent. Ils ont aussi des besoins, et leur intelligence, s'exerçant dans la mesure de ces besoins, déploie la quantité de logique et de raisonnement requise pour arriver à les satisfaire. Mais ces besoins sont simples et peu nombreux ; leurs rapports entre eux et avec le reste de la nature sont peu compliqués ; ils n'exigent pas une grande faculté d'analyse, et il est facile de comprendre, toute question d'organisation à part, qu'ils trouvent dans le regard, dans le geste, dans le cri, dans les différentes intonations de la voix un moyen suffisant de se faire entendre. On comprend aussi que ce

langage animal ait plus ou moins de complexité, selon que les animaux qui s'en servent sont plus ou moins engagés dans la vie sociale. Le langage du tigre, par exemple, qui vit dans un farouche isolement, doit être d'une simplicité extrême. Mais qui peut savoir à quel degré de complication est parvenu le langage de l'abeille et de la fourmi ?.. Un jour, raconte Réaumur, croyons-nous, un énorme escargot pénètre dans une ruche. Il est aussitôt expédié. Mais comment se débarrasser du cadavre ? Pour soulever une masse pareille ou seulement la rouler jusqu'à la porte, il aurait fallu de ces puissants engins que ne possèdent pas les mouches à miel. Et pourtant, si ce cadavre reste là, c'est la ruine de la république. Il va tomber en putréfaction et rendre la ruche inhabitable. Que faire ? On l'embauma. Il fut délicatement enveloppé de propolis, et il resta là, dans sa coquille, inoffensif comme une momie égyptienne. — C'est ici un fait *accidentel* où l'instinct n'a rien à voir. Il fallut réfléchir, délibérer, conclure. La complexité de raisonnement exigée est certainement considérable, et ne suppose-t-elle pas un langage qui soit en rapport avec elle ? — Et les fourmis, dont les instincts sociaux sont si développés qu'on trouve chez elles comme un raccourci des sociétés humaines ; qui savent non seulement édifier des constructions compliquées, mais recueillir des provisions pour la saison mauvaise, prévenir la germination du grain amassé ; qui possèdent des animaux domestiques, des esclaves, livrent des batailles rangées, etc. [1], toutes choses qui exigent, à un haut degré, réflexion, combinaison, entente commune, et, comme conséquence, des moyens équivalents de s'entendre, en un mot, un langage très avancé. — Ceci soit dit pour mon-

[1] N'avons-nous pas lu, quelque part, qu'il existe, au Texas, une espèce de fourmis agricoles qui labourent, sèment et moissonnent ?

trer que la sociabilité tend naturellement en compliquant les rapports d'existence, à développer l'intelligence chez les sociétaires, et que le développement de l'intelligence tend nécessairement à développer le langage, puisque le langage, quel qu'il soit, n'est qu'une forme d'expression du sentiment et de la pensée. S'il en est ainsi, on ne saurait douter qu'avant de s'élever jusqu'à ce perfectionnement suprême du langage, qui réside dans l'*articulation*, l'homme, après s'être différencié des singes anthropoïdes par l'habitude exclusive de la station droite et les modifications concomitantes, n'ait longtemps *vécu en société* et ne soit ainsi parvenu à un degré relativement très supérieur de développement intellectuel.

Cependant, la division de ce qui devait être la famille humaine en plusieurs groupes et leur dispersion sur la Terre, si l'on en juge par l'irréductibilité des langues à un seul idiome, furent antérieures à la création du langage articulé. — Ici se pose une question des plus intéressantes : les différentes races humaines peuvent-elles se ramener à une origine commune ? — Pour répondre à cette question, il faut d'abord bien préciser ce qu'on entend par *l'homme*. Si l'on donne le nom d'homme à un être déjà très supérieur, par la structure et l'intelligence, aux singes anthropoïdes que nous connaissons, mais non encore en possession du langage articulé, il n'est pas douteux que tous les groupes humains n'aient une commune origine puisqu'ils sont tous issus du même tronc simien dont ils sont la postérité diversement modifiée. Mais si l'on réserve le nom d'homme pour celui-là seul qui possède un langage articulé, il faudrait reconnaître que les races humaines ont autant d'origines différentes qu'il y a de langues irréductibles.

Il y a toutefois apparence qu'avant de se séparer et de

se disperser, les différents groupes humains, non encore en possession du langage articulé, n'en étaient pas restés au pur langage animal, à celui que nous observons aujourd'hui chez les anthropoïdes. Ce n'est pas brusquement, par une révolution subite, que le langage articulé éclata, pour ainsi dire, tout à coup sur des lèvres humaines. Comme tout dans la nature, il se forma par une lente et insensible transformation. Le langage animal se perfectionna peu à peu dans l'espèce entière. Enfin, sous l'influence de circonstances favorables, divers rameaux du groupe simien se développèrent, à part, *physiquement* et, grâce surtout à la vie sociale, *intellectuellement*. La complication de plus en plus grande des rapports d'existence exigea, de l'esprit grandissant, une analyse plus profonde; les objets se précisèrent, se distinguèrent davantage, et, en même temps, les sons qui servaient à les désigner. Chacun reçut son nom de substance ou de qualité, tandis qu'on trouvait le moyen d'exprimer leur existence et leurs relations. Puis l'analyse conduisit naturellement à l'abstraction, à la généralisation, à la classification. Identique au fond, quoique sous des formes variées, le langage humain était né, et, avec lui, le plus puissant instrument de développement intellectuel et de progrès.

Ce n'est pas encore le moment de faire l'histoire du langage. Il faut, auparavant, puisque la séparation et la dispersion des différents groupes humains a précédé la naissance du langage articulé, donner une idée générale de ces différents groupes, et après avoir hypothétiquement déterminé leur centre de création, les suivre jusque dans leur habitat actuel. C'est l'affaire de l'anthropologie et de l'ethnographie. On n'attend pas de nous que nous en fassions l'office. Ce n'est pas notre objet; nous traçons un programme, nous n'enseignons pas une science. Le maître

spécialisé le fera avec compétence et autorité. Nous ne craignons pas de le répéter : nous ne sommes, en ces matières, qu'un *profane*. Nous ne pouvons, cependant, nous empêcher de consigner ici quelques réflexions qui ne sont peut-être pas sans importance, quoiqu'elles soient en désaccord avec les opinions reçues touchant la filiation des races humaines et leur centre de création, considéré comme unique et placé soit dans une hypothétique Lémurie, soit dans l'Afrique tropicale ou l'Asie méridionale, à l'exclusion de l'Europe et de l'Amérique, soit dans le grand massif compris entre l'Himalaya et l'Altaï; centre unique d'où l'espèce se serait répandue dans tout le globe et l'aurait peuplé par migrations.

De la comparaison des organismes, nous avons conclu sans peine que les races humaines avaient une commune origine et qu'elles descendaient toutes de l'ordre simien. De l'irréductibilité des langues, nous croyons pouvoir légitimement conclure qu'il n'y a pas eu seulement *un*, mais *plusieurs* centres de création et que les différents groupes humains aux langues irréductibles ne sont pas issus les uns des autres, mais d'autant de groupes de singes anthropoïdes depuis longtemps séparés et profondément différenciés. Ce qui nous confirmerait dans cette opinion, c'est que, entre les anthropoïdes actuels, il existe une différence très caractéristique. Les singes africains, Gorille et Chimpanzé, se distinguent par leur dolichocéphalie et la couleur noire[1] ou brune de leur peau des singes asiatiques, grand

[1] Nous n'avons jamais vu de chimpanzé, et peut-être commettons-nous une erreur en suivant une fausse analogie ; mais nous n'avons pas sous la main les moyens de nous rectifier. Ceci, du reste, importe peu, car nous n'écrivons pas un livre de science, et, d'ailleurs, les vrais nègres sont en minorité en Afrique où les races brunes dominent. Nous avons vu jadis au Museum un gorille *préparé*, et nous croyons nous rappeler avec exactitude que la peau de la face et des mains

et petit Orang, qui sont très nettement brachycéphales et qui ont la peau jaune. Or, précisément, les races noires ou brunes vraiment africaines (Hottentots, Cafres, Nègres, Nubiens) sont, en même temps, dolichocéphales, tandis que les races jaunes vraiment asiatiques (Mongols et Malais) sont très nettement brachycéphales. Cela ne veut point dire que ces races humaines soient issues des anthropoïdes dolichocéphales et brachycéphales actuels, mais d'autres anthropoïdes depuis longtemps éteints qui, ayant le même habitat, avaient les mêmes caractères.

Mais la langue, la forme du crâne et la couleur de la peau ne sont pas les seuls caractères qui différencient les races humaines. Il y a aussi, entr'autres choses, *les cheveux*: les cheveux laineux et les cheveux lisses, dont la nature est très différente; les cheveux laineux sont plats, les cheveux lisses sont cylindriques. Les quatre races inférieures à chevelure laineuse (les Papous, les Hottentots, les Cafres et les Nègres) se divisent elles-mêmes, à cet égard, en deux groupes d'après le mode dont les cheveux sont plantés. Les Hottentots et les Papous, quoique séparés actuellement par de très grandes distances géographiques, ont les cheveux plantés en petites houpes [1], à la manière des brosses; chez les Cafres et les Nègres, les

était très foncée, pour ne pas dire absolument noire. Il en est de même de celle du mandrill, etc. Nous avons vu, d'autre part, un orang à la peau jaunâtre et un autre singe de Bornéo, actuellement au Jardin d'acclimatation, dont le teint délicat, du plus beau jaune, pourrait faire envie à un petit maître chinois. Ceci ne tend-il pas à prouver : 1° que l'influence de la chaleur n'est que superficielle et ne peut pas aller jusqu'à changer la couleur fondamentale ? — car, enfin, Sumatra et Bornéo sont aussi sous l'équateur — ; 2° que les races noires ou brunes d'Afrique et les races jaunes de l'Asie sud-orientale sont aborigènes comme les singes qui habitent les mêmes régions ?

[1] Le fait était très sensible sur la tête de la petite fille hottentote du Jardin d'acclimatation.

cheveux sont diffus, comme chez nous, c'est-à-dire, également répartis sur toute la surface du crâne.

Jusqu'ici pourtant la difficulté n'est peut-être pas insoluble, et l'on comprend, à la rigueur, que, malgré cette différenciation, on puisse ramener ces quatre races à des rameaux très voisins d'une même souche et au même centre de création. Il ne serait peut-être pas impossible non plus de ramener au même centre de création et à une même souche les races à peau plus ou moins claire et à cheveux cylindriques (droits ou bouclés), depuis la race malaise jusqu'à la race blanche méditerranéenne, si nous ne trouvions à la racine de cet arbre généalogique l'Australien à crâne dolichocéphale et à peau très brune, au type simien extrêmement prononcé. Comment passer de l'Australien dolichocéphale au Malais et au Mongol brachycéphale? Comment passer de ceux-ci à l'Américain mésocéphale et au Méditerranéen chez lequel le crâne peut varier de la dolichocéphalie à la brachycéphalie? On le voit, les objections abondent.

Nous sommes pour notre part (avec toute l'humilité qui convient à notre incompétence), nous serions assez enclin à croire que le groupe simien virtuellement destiné à produire l'humanité engendra insensiblement un certain nombre de familles de plus en plus anthropoïdes, comme des branches qui se ramifient successivement sur le même tronc et qui s'étendent en sens divers. Ces familles, déjà plus ou moins différenciées, durent s'écarter peu à peu de leur premier habitat et se différencier de plus en plus par la nécessité de s'adapter à des conditions diverses d'existence, tout en conservant par l'hérédité la structure ancestrale. De ces familles, *plus nombreuses, peut-être, que nous ne pensons*, seraient issues, par un perfectionnement continu, les différentes races humaines en nombre égal à celui

des langues irréductibles. De ces anthropoïdes primitifs quelques-uns ne seraient point parvenus à franchir le détroit qui les sépare de l'humanité, et resteraient pour nous comme des échantillons vivants de ce que furent jadis ceux de leurs congénères d'où sont sorties, d'un côté, les races à peau très foncée et à cheveux laineux, de l'autre, les races jaunes à cheveux lisses. Les Australiens, à cheveux lisses et à peau très brune, mais dolichocéphales, proviendraient d'une autre variété anthropoïde ou auraient subi une forte régression qui les aurait ramenés au type ancestral le plus ancien. En supposant qu'on n'admette de centres de création secondaires différents que pour les deux grandes divisions des *oulotriches* et des *lissotriches* à peau noire ou jaune, il faudrait admettre que les races américaines ou rouges et les différentes races blanches sont issues de la même souche que les races jaunes, et qu'elles doivent les différences qui les en distinguent aux modifications produites par la diversité des conditions d'existence et de nombreux mélanges avec des variétés humaines depuis longtemps disparues [1].

Telle n'est pas, nous l'avons déjà dit, notre manière de voir. Que le lecteur bienveillant nous pardonne notre audace ! Mais nous ne pouvons nous empêcher de soupçonner qu'au point de vue de la filiation des races humaines, les anthropologistes les plus éminents *ont placé* jusqu'ici *la pyramide sur la pointe* ; ce qui fait que leur théorie n'est peut-être pas bien solide. En effet, les races qui ont atteint le plus haut développement physique, intellectuel et moral sont incontestablement les races blan-

[1] Jusqu'ici notre pensée doit paraître un peu hésitante ; c'est que nous ne faisions qu'exposer, à peu près, les opinions reçues. Dans ce qui suit nous allons exposer la nôtre.

ches, les différents rameaux des familles Sémitique et Aryenne ; ce sont aussi les plus anciennement civilisées. Or, n'y a-t-il pas apparence, *conformément à la théorie même de l'évolution*, que ces races sont les premières qui se soient dégagées du type simien? Pas plus que chez les autres races humaines, le progrès physique, intellectuel et moral, surtout à l'origine, n'a pu s'effectuer chez elles que par l'intermédiaire du temps. Or, la durée du temps écoulé ne doit-elle pas être en proportion directe du progrès accompli? Les races inférieures, au contraire, au lieu d'être les plus anciennes, se seraient dégagées les dernières de la souche commune ; et c'est précisément à leur moindre ancienneté relative qu'elles devraient surtout l'infériorité de leur développement. Enfin, quelques anthropoïdes n'auraient pas eu le temps de s'élever jusqu'à l'humanité véritable et resteraient comme de vivants spécimens d'un état inférieur par lequel ont passé nos ancêtres. — Ce qui, selon nous, a produit l'erreur des anthropologistes (si erreur il y a), c'est, d'abord, qu'ils ont oublié que *la vie a marché du pôle à l'équateur et non de l'équateur au pôle*[1] ; c'est, ensuite, qu'inconsciemment in-

[1] « Pour arriver, dit Littré, de la température moyenne de 100 degrés à la température moyenne de 13 degrés qu'elle a maintenant, la terre a mis plusieurs millions d'années. C'est dans cet intervalle qu'apparurent les êtres vivants ; *mais il faut remarquer que les pôles furent les premières régions habitables.* La température moyenne de l'équateur est de 28 degrés au-dessus, celle des pôles de 16 au-dessous de zéro ; il y a donc, entre ces deux régions, 44 degrés de différence ; de sorte que, lorsque le pôle avait une chaleur de 30 degrés, que l'on peut regarder comme compatible avec l'existence de l'homme et des animaux, ses contemporains, l'équateur avait 74 degrés, température tout à fait insupportable aux êtres actuels. »

En supposant que l'état de l'atmosphère aît maintenu d'abord une température à peu près égale sur toute la surface du globe, il est certain que la différence des climats se manifestait sérieusement dès l'époque secondaire et que, au commencement de l'époque tertiaire,

fluencés par la tradition, ils ont conçu l'espèce humaine comme issue, à un moment donné, *d'un seul couple qui aurait suffisamment incarné le caractère de l'humanité* (homo primigenius). De là à chercher sur le globe un centre unique de création d'où toutes les races humaines auraient rayonné, il n'y a qu'un pas. Mais aussi que de difficultés !

Supposons, au contraire, une *espèce anthropoïde* répandue sur la Terre dès l'époque pliocène. L'hypothèse n'est pas sans fondement : M. Gaudry a décrit un Dryopithèque, recueilli, à Saint-Gaudens, dans le terrain miocène, « singe très élevé, et qui se rapprochait de l'homme par la taille et plusieurs autres particularités ». La température à cette époque, dans nos climats et dans toute la zone correspondante, dans les deux hémisphères, était analogue à la température actuelle des régions tropicales. Les singes, qui n'habitent guère maintenant qu'entre les tropiques, habitaient, sans doute, partout, cette double zone. Peut-être même n'habitaient-ils qu'elle, les régions qu'ils habitent actuellement étant encore, en ce temps-là, vraisemblablement trop chaudes. Quoi d'étonnant, dès lors, que les singes, tels que les anthropomorphes si élevés de la période miocène qui vivaient en Europe et, sans doute, dans l'Asie moyenne, peut-être même en Amérique, aient acquis peu à peu, *dans ces mêmes habitats,* le caractère humain dès le commencement de l'époque quaternaire !

a température des régions polaires était à peine de 4 degrés au dessus de zéro. On ne peut guère douter qu'elle ne fût descendue que lentement et successivement à ce niveau et qu'elle n'eût passé par 30 degrés ; ce qui suffirait à justifier le raisonnement de Littré. En tout cas, la température moyenne des régions équatoriales devait être alors de 20 degrés au dessus de ce qu'elle est aujourd'hui, tandis que la France et l'Angleterre par exemple, jouissaient d'une température tropicale.

Ces hommes primitifs dont nous trouvons déjà, probablement, les ancêtres chez nous, dès la période miocène, quelle nécessité y a-t-il de les faire venir des régions lointaines de l'Asie et de l'Afrique ? Sans doute, la race Aryenne, qui couvre maintenant l'Europe et qui s'étend de plus en plus au monde entier, a rayonné d'un point de l'Asie qu'on peut, à peu près, déterminer [1]. Mais est-ce que l'Europe était vide quand les Aryens y firent leur apparition ? Avant les Grecs et les Romains, n'y avait-il pas les Pélages et les Ligures ? Avant les Celtes et les Germains n'y avait-il pas les Sicules et les Ibères ?... Nous avons quelque peine à comprendre comment le type blanc serait issu d'un type nègre, tel à peu près que l'Australien, et comment il se serait à ce point perfectionné pendant que celui-ci, plus ancien, serait resté stationnaire. Nous concevons bien mieux comment des hommes ou des anthropoïdes supérieurs, vivant dans des climats actuellement tempérés, se seraient modifiés, pendant la période glaciaire, de manière à acquérir, par la lutte pour l'existence, dans des conditions devenues difficiles, les qualités de structure septentrionale, d'intelligence et d'énergie qui les distinguent. Car, ce sont, évidemment, les anthropoïdes ou les hommes les plus avancés, les plus capables de résistance, qui osèrent affronter les changements d'un climat devenu plus rigoureux. Les plus inférieurs, au contraire, et les moins bien armés émigrèrent avec la faune méridionale, et descendirent dans les régions équatoriales où, avec le temps, ils donnèrent naissance aux races jaunes et enfin aux autres races qui ont le plus conservé le type simien *parce qu'elles en sont issues les dernières.*

[1] Ce point est précisément situé dans l'Asie moyenne, et, par conséquent, dans la zone tempérée.

De cette façon, bien des difficultés s'évanouissent dont la moindre n'est pas la différence des langues. Il y eut d'abord, si nous pouvons ainsi parler, une *humanité anthropoïde* diffuse et non encore en possession du langage articulé, dont les différents groupes, modifiés par l'habitat et les conditions d'existence, évoluèrent parallèlement ou successivement vers *l'humanité humaine*, créant ainsi des groupes humains différenciés et d'autant plus parfaits qu'en raison de leurs qualités propres ou de conditions favorables, ils s'étaient développés les premiers. Ces groupes furent donc, avant les autres, en possession du langage articulé, et chacun d'eux créa spontanément son idiome. Ceux, au contraire, que des conditions moins favorables retardèrent dans leur développement, arrivèrent plus tard à l'humanité, et restèrent, par cela même, dans un état d'imperfection relative. Ils eurent aussi, à la fin, leur langage articulé ; mais leurs langues, les langues africaines, australiennes, mongoles, portent encore, pour ainsi dire, la marque de leur jeunesse. Elles sont fort imparfaites, et le Chinois lui-même en est resté au *monosyllabisme*, tandis que les langues parlées par les groupes les plus anciennement humains sont des langues *à flexions*, parvenues au degré le plus élevé de l'évolution linguistique. On a parlé de races improgressives ; c'est une parole bien légère dans la bouche d'un anthropologiste. C'est à peine si nos observations remontent à quelques dizaines de siècles, et depuis l'époque miocène où existaient déjà des singes anthropomorphes très élevés, il faut peut-être compter des millions d'années.

Ce sytème, ou, si l'on veut, cette hypothèse, nous paraît avoir tous les caractères de la probabilité scientifique, parce qu'elle est, en même temps, conforme à la théorie générale de l'évolution et aux plus sérieuses obser-

vations géologiques et paléontologiques. Elle aurait, en outre, le grand avantage de simplifier considérablement les difficultés relatives à la distribution des races humaines et à la tranformation de types inférieurs en types supérieurs très diversement caractérisés. On sait, en effet, que depuis le commencement de la période miocène où vivaient déjà des singes anthropomorphes probablement diffus dans toute la zone correspondant à la zone actuellement tempérée, le relief de l'écorce terrestre a subi de nombreuses et profondes transformations ; que des continents actuellement séparés étaient alors unis ; que des continents maintenant unis étaient alors séparés ; que des terres actuellement existantes n'existaient pas encore ; que des terres alors existantes n'existent plus. Quoi de plus naturel, dès lors, que de supposer que des groupes divers d'anthropomorphes miocènes, *ces hommes virtuels*, séparés ainsi les uns des autres par des révolutions géologiques, ont continué à se développer isolément, acquérant, par l'adaptation et l'hérédité, les caractères propres qui en ont fait des races particulières dans l'humanité commune ? N'est-ce pas ce qu'on voit se faire pour les langues, par exemple ? Considérons le groupe néo-latin : l'italien, l'espagnol, le portugais, le français, le provençal, le roumain ; est-ce que toutes ces langues sont issues les unes des autres ? — Non. Elles ont une origine commune, c'est vrai : le latin, comme les diverses races humaines ont pour origine les singes catarrhiniens ; mais il n'y a pas eu pour toutes ces langues *un centre unique de création*. A une certaine époque et pendant une certaine période, le latin s'est répandu dans une certaine zone ; il y a subi une première et lente transformation. Puis des révolutions historiques sont survenues. Le flot de la Barbarie a submergé le continent de l'Empire, ne laissant subsister à sa place

que de grandes îles : l'Italie, la Gaule, l'Espagne. L'évolution des langues néo-latines ne s'est pas arrêtée pour cela ; mais des idiomes, jadis à peu près semblables, tant qu'ils ont été unis, une fois séparés, se sont différenciés de plus en plus et, tout en conservant le type commun qu'ils ont hérité des ancêtres, ils ont acquis, par l'adaptation, des caractères propres qui en font des langues distinctes.

Que le lecteur nous pardonne ces longs développements ; la question une fois posée nous n'avons pas eu le courage de nous arrêter avant de l'avoir, autant qu'il dépend de nous, épuisée. De tous ces détails, au reste, il ressort clairement (ce que nous avions surtout à cœur d'établir) qu'entre l'ordre simien et nous il n'existe aucune solution de continuité. Nous sommes des singes plus ou moins perfectionnés, très perfectionnés, immensément perfectionnés, on ne s'y oppose pas ; mais, soit au point de vue physique, soit au point de vue moral, *nous ne différons d'eux qu'en degré et non en nature.* Nous portons en nous toute l'animalité antérieure ; il n'y paraît, parfois, que trop ; nous avons les pieds au même niveau, mais nous la dominons de la tête. C'est par l'intelligence que nous sommes supérieurs ; c'est par le développement de l'intelligence que nous devons continuer l'évolution. Ce n'est pas, cependant, pour elle-même et pour elle seule que nous avons à développer notre intelligence ; noûs devons surtout la faire servir à donner une base rationnelle aux instincts moraux que nous avons hérités de nos plus humbles ancêtres. Il est plus d'une leçon que nous pouvons leur demander. Ce grotesque anthropomorphe dont nous rions, quand nous le voyons dans nos ménageries, comme de notre propre caricature, nous enseignerait, au besoin, la sobriété, le courage, la tendresse pour les siens. Pas plus

que l'intelligence, la moralité n'est l'apanage exclusif de notre espèce ; nous la trouvons au plus haut degré jusque chez ce que nous appelons de *vils* insectes. A l'école de la fourmi et de l'abeille nous pourrions apprendre la prévoyance, la constance, l'énergie laborieuse, l'ordre, l'économie, le désintéressement, l'abnégation personnelle, le dévouement absolu au bien public. Il est peu de vertus dont nous ne trouvions le germe chez les animaux inférieurs ; et si l'homme les a portées plus loin n'a-t-il pas aussi perfectionné les vices qui y correspondent? N'en a-t-il pas inventé quelques-uns? Ne méritons-nous pas, à quelques égards, cette définition d'un philosophe morose, mais juste : « L'homme est un animal dépravé » ? Dépravé, oui ; car infidèle à sa destinée, l'homme vicieux et méchant retombe au-dessous de la pure bestialité.

Non, ce qui distingue l'homme des vertébrés inférieurs, ce n'est pas sa nature, mais le degré de développement qu'il a atteint dans la série, sa place dans la commune évolution. Depuis la monère initiale toute l'animalité a travaillé pour lui. C'est pour lui qu'elle a acquis ses organes et ses appareils divers ; c'est pour lui qu'elle les a sans cesse perfectionnés ; c'est pour lui que la nageoire du poisson et les extrémités pentadactyles de l'amphibie sont devenues, comme dirait Homère, « une main habile aux beaux ouvrages » ; c'est pour lui que le petit renflement de la moelle épinière des cyclostomes est devenu un puissant cerveau capable des plus hautes et des plus vastes pensées. Il est l'aboutissement du travail des siècles, le produit actuellement le plus parfait de la force immanente d'organisation de la matière ; il est ce que nous connaissons de plus grand. Il est aussi ce qu'il y a de plus libre ; car plus on remonte vers la matière élémentaire, plus il y a de fatalité ; plus on s'élève dans l'organisation, plus il

y a de liberté, parce qu'il y a plus d'intelligence. Non que l'homme, plus que le reste des animaux, puisse agir sans motif ; mais parce que, ayant une intelligence plus développée et prévoyant mieux les conséquences de ses actes, il peut mieux choisir entre les motifs et s'élever au-dessus des impulsions de l'instinct égoïste. L'expression de l'intelligence, le langage, s'est développé dans la série animale en même temps que l'intelligence elle-même ; il s'est moulé, pour ainsi dire, sur elle. Un de ses facteurs principaux a été la sociabilité, parce que la société, par la complexité des rapports qu'elle engendre, est le stimulant le plus puissant de l'intelligence. Placez l'homme en dehors de la vie sociale, il perdra, comme le castor solitaire, ses facultés les plus hautes. Il y a apparence que les singes anthropoïdes actuellement existants, à peu près réduits à la vie isolée de famille, sont en état de rétrogradation relativement à leurs ancêtres des périodes miocène ou pliocène, relégués qu'ils sont dans cet état d'infériorité par le succès même de leurs frères parvenus. Par la nature de leur constitution physique, les singes anthrophoïdes, plus encore que les singes inférieurs, sont faits pour la vie sociale, et tel fut, pensons-nous, leur état dans ces époques lointaines où les conditions d'existence étaient pour eux bien plus favorables qu'elles ne sont maintenant. C'est pendant cette période sociale que s'élabora, sans doute, un langage très rudimentaire, tenant le milieu entre le pur langage animal et le langage humain. Alors survinrent, ainsi que nous le disions plus haut, des révolutions [1] géologiques qui séparèrent en groupes divers l'humanité simienne, et ces groupes divers, plus ou moins

[1] Nous ne prenons pas le mot *révolution* dans le sens de *cataclysme*, ni de changement brusque, bien qu'il ait pu y en avoir, mais de changement profond.

favorisés par les conditions d'existence, se développèrent, soit parallèlement, soit successivement, et créèrent chacun leur idiome particulier, leur langage articulé. Une fois créé, le langage articulé, produit du développement intellectuel, réagit, à son tour, sur ce développement et devint le plus puissant facteur de l'intelligence. Grâce à lui, l'homme put mieux préciser ses idées, les analyser, échanger ses observations, les discuter, les combiner, les léguer par la tradition orale et se former peu à peu ce capital de connaissances, si pauvre encore chez le Hottentot ou chez le Canaque, si riche dans nos grandes civilisations sémitiques et aryennes. C'est alors qu'il commença à se créer des armes et des outils qui centuplèrent ses forces, ou plutôt à les perfectionner; car nous penchons à croire que, dès cette période d'humanité simienne dont nous parlions plus haut, il était en possession de ces premiers instruments que nous trouvons déjà entre les mains des anthropomorphes actuellement existants, des bâtons et des massues, sinon des haches de pierre. C'est, sans doute, au commencement de l'époque glaciaire qu'ils entrèrent en possession du feu, et que, sous l'impulsion de la nécessité « mère de l'industrie » ils réalisèrent les premières inventions vraiment humaines, qui les séparèrent profondément de l'animalité inférieure et assurèrent désormais leur domination.

Quelque opinion qu'on adopte sur l'origine de l'homme, qu'on n'admette qu'un centre de création et qu'on fasse descendre les unes des autres les races actuellement existantes, comme on l'a fait jusqu'ici ; ou que, selon notre manière de voir, on reconnaisse, antérieurement à l'*humanité humaine*, l'existence d'une *humanité simienne* d'abord diffuse, puis divisée en nombreux groupes, acquérant simultanément ou successivement la *pleine humanité*,

c'est ici le lieu d'étudier les différentes races, actuellement existantes, au triple point de vue physique, intellectuel et moral, de les comparer entre elles et d'en établir, autant que possible, une exacte classification. De même que dans la nature, malgré la multitude des organismes disparus, la série des organismes vivants, dans sa gradation ascendante, reproduit suffisamment la série de l'évolution paléontologique ; de même, l'ensemble des races humaines ainsi hiérarchisées reproduit suffisamment les divers stades de l'évolution accomplie par l'humanité à partir des singes anthropoïdes jusqu'à nous. Un professeur, convenablement spécialisé, trouverait dans l'exposition et la discussion de ces faits, la matière des plus utiles et des plus intéressantes leçons ; surtout s'il cherchait à déterminer les causes de cette gradation, dont les principales sont, à notre avis, la *jeunesse* des races inférieures par rapport aux races supérieures ; auxquelles il faudrait ajouter celles qui se tirent de l'habitat et des conditions d'existence. Le maître se trouverait ainsi conduit à une espèce de géographie des races humaines, géographie générale, sans doute, mais des plus attrayantes ; car, sans parler des prolégomènes nécessaires sur les variations subies, aux époques paléontologiques, par l'écorce terrestre, il s'agirait de la montrer telle qu'elle est maintenant, avec ses continents et ses îles, et d'expliquer comment ils se sont peuplés, et pourquoi ils se sont peuplés de telle race d'hommes plutôt que de telle autre ; quelles sont les races qu'on peut considérer comme autochtones, c'est-à-dire comme s'étant développées sur les lieux mêmes, de quelque groupe simien ; quelles sont celles qui y sont immigrées, et ce que les unes et les autres doivent à l'habitat et aux conditions d'existence. Ces dernières considérations entraîneraient nécessairement l'étude générale du climat, de la faune et

de la flore des différentes régions du globe. La géographie ainsi enseignée ne serait certainement pas, comme disait M$^{me}$ de la Jeannotière, « une science de postillons ».

*Apprendre tout ce que tous doivent savoir, dans la mesure où chacun doit le savoir, en faisant graviter toutes nos études autour de l'homme considéré dans son origine et ses développements*, telle doit être la formule de l'enseignement secondaire général. Nous avons dû d'abord rechercher l'origine de l'homme ; mais il n'y a pas de solution de continuité dans l'évolution des choses. Il a fallu remonter jusqu'à la matière élémentaire, à ses condensations en nébuleuses et en étoiles. Nous avons ainsi touché à l'*astronomie universelle*. Notre soleil n'étant lui-même qu'une étoile entourée d'un cortège de planètes dont nous faisons partie, nous avons touché à l'*astronomie planétaire* et à la *physique*. Notre planète étant un astre à moitié refroidi, un astre obscur, siège de combinaisons nouvelles de la matière, nous avons touché à la *chimie*. Après une période physico-chimique plus ou moins longue, mais immense, la terre est devenue le siège de phénomènes plus complexes ; la vie s'y est manifestée et s'y est développée à travers une série de modifications géologiques dont elle a gardé la trace ; nous avons touché à la *géologie* et à la *paléontologie*. La série comparée des organismes se succédant à travers les couches géologiques du plus simple au plus complexe, du moins parfait au plus parfait, nous a conduits jusqu'à l'homme, le dernier terme de la série, et nous a donné sa place dans la création. Mais qu'est-ce que l'homme en lui-même ? Y a-t-il solution de continuité entre lui et le reste de la série animale ? Non ; et la preuve nous en est donnée non seulement par la paléontologie, mais par l'*embryologie* ; non seulement par l'embryologie, mais par l'*histoire naturelle* du règne animal existant. En effet, si de la matière

primitive, d'un « organisme sans organe » nous remontons la série des organismes jusqu'aux mammifères supérieurs, nous voyons les appareils naître et se développer successivement par une gradation régulière, jusqu'aux singes anthropoïdes, moins différents de l'homme qu'ils ne le sont des singes inférieurs. L'homme est donc, par une gradation régulière, issu des singes anthropoïdes. C'est un singe perfectionné. En quoi consiste sa supériorité ? Dans l'évolution du type physique et les perfectionnements concomitants à l'habitude de la station droite, déjà remarquée chez les singes supérieurs, mais surtout dans le développement du cerveau, organe des facultés psychiques, et dans le langage articulé, effet, d'abord, puis instrument puissant du développement intellectuel. Cette supériorité distinctive de l'humanité, nous la trouvons chez toutes les races humaines, mais non chez toutes au même degré. Il faut donc, avant d'aller plus loin, jeter un coup d'œil sur les différentes races humaines dispersées dans l'espace, les comparer entre elles au point de vue du type et de l'évotion. Nous touchons ainsi à l'*anthropologie* et à l'*ethnographie*. Il faut, enfin, les étudier relativement à leur habitat et chercher à déterminer, dans le développement de la race, ce qui provient de son ancienneté plus ou moins grande, ou de l'influence des conditions d'existence. Nous touchons ainsi à la *géographie générale*. De cette façon, nous aurons à peu près épuisé la série des notions ayant pour objet l'*homme dans ses rapports avec la nature*. Il ne reste plus qu'à le considérer *dans son évolution purement humaine*, qu'à le suivre historiquement à travers les divers ordres de manifestations de son activité intelligente dans le temps et dans l'espace. Nous arriverons ainsi à une synthèse claire du développement humain, et nous réaliserons en chacun de nous cet homme de Pascal qui « subsisterait toujours et apprendrait continuellement ».

# CHAPITRE VIII

## DU LANGAGE

Nous disions, dans le chapitre précédent, que la principale caractéristique de l'homme était le langage articulé. C'est même là, suivant l'opinion commune, ce qui constitue essentiellement l'homme ; pas de langage articulé, pas d'humanité. On comprend donc aisément combien l'étude du langage a d'intérêt pour nous, et combien il est indispensable de lui faire une place d'honneur dans l'enseignement. Il est impossible, en effet, de connaître l'homme si l'on ne sait ni pourquoi il parle, ni comment il parle. En revanche, ne pourrait-on pas, sans exagération, dire de lui : « Montre-moi comment tu parles et je te dirai qui tu es. » Faire l'histoire comparée des langues, c'est faire l'histoire comparée des civilisations ; car une civilisation n'est que l'ensemble plus ou moins harmonieux du développement intellectuel d'un peuple, et la langue est toujours l'expression fidèle, adéquate, de ce développement.

A propos du langage, comme à propos de tout, se pose d'abord la question d'origine. Il ne faudrait pas s'imaginer, avons-nous dit plus haut, que le langage articulé ait éclaté subitement sur des lèvres humaines. Il n'y a rien

[illegible] Il ne [illegible] premier homme [illegible] impos- [illegible] le langage hu-
main du langage animal. Dans cette chaîne des choses qui relie tous les êtres et tous les faits, rien ne ressemble plus à un anneau que les anneaux immédiatement voisins; pour les distinguer les uns des autres, il faut qu'il y ait entre eux une certaine distance : alors seulement leurs différences s'accentuent assez pour les rendre distincts.

Le langage, comme l'organisme tout entier, a sa racine dans l'animalité antérieure. La vie monte dans l'organisme vivant, et, en même temps que la vie, se manifestent graduellement la sensibilité, l'intelligence, la volonté. L'expression de ces divers états, de ces facultés diverses, toujours en rapport avec la simplicité de l'organisme, la simplicité des besoins et des relations, constitue ce qu'on appelle le *langage.* Le langage n'est donc que l'expression de la sensibilité, de l'intelligence et de la volonté. Partout où ces facultés existent, le langage existe, et au même degré. « Pour parler, il faut penser... ou » *à peu près,* dit Voltaire..... Est-ce que vous croyez » qu'on puisse faire l'amour sans penser et sans proférer » quelque parole ou, du moins, sans se faire entendre ? » Or, l'amour est partout dans la nature vivante. On comprendrait, à la rigueur, qu'un hermaphrodite pût se passer de langage. L'amour chez lui n'est qu'une fonction organique comme une autre ; il engendre comme il digère. Mais chez des individus à sexe séparé, l'amour est une

combinaison qui demande une certaine entente et, conséquemment, chez les êtres inférieurs, un langage au moins rudimentaire. Pour l'homme raffiné, ce langage revêt les formes les plus délicates de la rhétorique la plus subtile. La distance est grande de l'un à l'autre et les intermédiaires sont nombreux ; mais ils existent. Les êtres muets eux-mêmes ont un langage qui leur permet d'exprimer leurs impressions ; c'est le mouvement. Les êtres doués de la voix les expriment, en même temps, par le mouvement, le geste, le cri ; enfin, arrivé à un degré supérieur, au sommet de la série, l'homme, doué de la parole, c'est-à-dire du langage articulé, exprime ses impressions, ses sentiments, ses idées, ses volontés, non seulement par la parole, qui lui est propre, mais par toutes les formes d'expression qu'on retrouve dans l'animalité inférieure : le cri, le geste, la physionomie, l'attitude, le mouvement. L'homme a plus de formes d'expression et des formes plus parfaites, parce qu'il a reçu de l'animalité antérieure un appareil cérébral plus parfait, et qu'il l'a encore perfectionné lui-même, grâce à la sociabilité. La société, en effet, en compliquant de plus en plus les rapports entre les sociétaires, développe l'intelligence par la nécessité d'embrasser un plus grand nombre d'objets, de les mieux distinguer les uns des autres, et pour cela d'analyser, d'abstraire, de généraliser. Nous ignorons comment d'autres animaux sociables, tels que l'abeille et la fourmi, communiquent entre eux. La grossièreté de nos sens nous empêche, peut-être, d'entendre leur voix ; peut-être n'ont-elles qu'un langage muet ; mais nous pouvons tenir pour certain qu'elles en ont un en rapport avec la complexité de leurs relations. Car il est bien évident qu'elles pensent plus qu'à peu près. Les castors, ces architectes-ingénieurs qui, solitaires, ne sont guère au-dessus de la loutre, et

qui, associés, construisent de si beaux ouvrages, ont certainement, eux aussi, un langage proportionné à leurs opérations. Il en est ainsi de tous les animaux appartenant au même embranchement que nous, aux vertébrés. Ils ont un langage qui leur permet de s'entendre non seulement entre individus de même espèce, mais entre individus d'espèces différentes. C'est ainsi que nous parvenons à en dresser un grand nombre à divers exercices ; il faut évidemment, pour cela, que nous nous entendions.

Quand nous allons voir les singes au jardin zoologique, si nous donnons une noisette à un gros cynocéphale, il a bientôt fait de la casser avec les dents et d'en avaler l'amande. Si nous en donnons une à un petit ouïstiti, il essaie, lui aussi, ses dents ; mais le morceau est trop dur. Il la cogne contre le parquet ; vainement... et il reste tout désappointé. Nous en prenons une nous-mêmes, nous la cassons avec les dents, puis nous lui en offrons l'amande. Il la prend et la croque d'un air plein de satisfaction. Nous lui tendons alors notre main vide ; il nous donne aussitôt sa noisette pour que nous la cassions aussi. Nous nous sommes compris. — Il n'est pas jusqu'au poisson avec lequel on ne puisse causer en s'y prenant comme il faut. La conversation, il est vrai, ne peut être que fort naïve ; on ne saurait y mettre beaucoup d'esprit. C'est que le poisson est tout à fait au bas de l'échelle et le singe presque tout à fait en haut, immédiatement après nous. Mais la distance entre nous n'en est pas moins énorme, et c'est le langage qui nous sépare le plus. Nous *articulons* et il n'articule pas ; c'est-à-dire que nous coupons, pour ainsi dire, en tranches les sons que nous pouvons émettre et qu'à chaque tranche ou son particulier, nous donnons un sens déterminé, toujours le même. C'est là l'effet d'un développement intellectuel supérieur, et le principe d'un

développement bien supérieur encore. Un certain développement du cerveau a engendré le langage articulé ; le langage articulé, en favorisant au plus haut point l'exercice de la pensée, a produit le cerveau d'un Descartes, d'un Cuvier, d'un Lamarck ou d'un Laplace. Car c'est bien dans le développement du cerveau que réside la cause du langage articulé, non dans le perfectionnement des organes de la voix. Que le larynx se soit de mieux en mieux adapté à l'usage de la parole, quoi de plus naturel? Mais il n'y a rien dans le larynx d'un singe supérieur qui s'oppose à ce qu'il puisse parler. Nous ne savons même pas, si, du fait cité plus haut d'après du Chaillu, on ne pourrait pas, jusqu'à un certain point, conclure qu'il existe, chez le gorille, un commencement d'articulation. Dans tous les cas, on ne peut contester qu'un certain nombre d'oiseaux ne soient en pleine possession de moyens vocaux qui leur permettent de reproduire, avec une très grande perfection, la parole humaine. Mais il n'y a là qu'une pure imitation de sons. Vous pouvez apprendre à un perroquet : « Le carré de l'hypoténuse, est égal si je ne m'abuse, etc., » ou « quand je bois du vin clairet, tout tourne, tout tourne... » ; il répétera le tout avec une parfaite exactitude. Mais enseignez-lui une série de mots baroques, n'ayant aucune espèce de sens, il la répètera avec la même conscience. L'intelligence n'y est pas, et les perroquets entre eux en sont encore et en resteront probablement toujours au pur langage animal. Ce n'est pas qu'on ne puisse les habituer à attacher à un mot le même sens que nous ; c'est ce que nous faisons tous les jours pour nos animaux domestiques. Quand nous disons à notre jeune chien Philô : « *promène ?* », il sait très bien que cela veut dire : « Veux-tu venir promener ? », et il nous témoigne sa satisfaction en remuant la queue. Il com-

[illegible] etc. [illegible]

Le langage n'a pas toujours eu les formes compliquées qu'il revêt dans nos langues supérieures. Il a dû être, il fut, à l'origine d'une extrême simplicité. Il nous en reste [illegible] dans cette espèce de mots que nos grammairiens désignent sous le nom d'interjections, lesquels servent à traduire, par un simple cri, nos passions, ou, [illegible] nos sensations fondamentales : la joie, la douleur, l'étonnement, l'admiration, la crainte, etc. Ce langage monosyllabique est encore le langage des animaux.

Des petits oiseaux gazouillent dans un taillis. Un cri est jeté ; silence, tout se tait. C'est la sentinelle qui a signalé l'oiseau de proie, l'ennemi, le brigand, le meurtrier. — Une poule est en train d'analyser un fumier ; ses poussins, dispersés çà et là autour d'elle, s'essaient à imiter leur mère. Tout à coup, une syllabe tombe de son bec, et la petite famille d'accourir pour partager sa trouvaille. Mais cette syllabe n'est pourtant qu'un *cri ;* ce n'est pas encore un *mot.* Que ce soit un grain de blé ou un haricot, ou un vieux crouton de pain, ou n'importe quoi, le cri sera toujours le même. La pensée n'est pas encore analysée, précisée. La sentinelle n'a pas crié : « Voilà un épervier ou une pie-grièche ; » la poule n'a pas dit : « Voici un grain d'avoine ou de maïs ; » on a dit *en gros :* « Voilà un oiseau de proie ; voici de la nourriture » ; ou plus simplement encore : « nourriture, danger ».

Que les singes anthropomorphes en soient encore à ce point, nous n'oserions l'affirmer ; il est probable qu'ils sont capables de désigner, d'une manière plus *précise,* un certain nombre d'objets avec lesquels ils se trouvent habituellement en rapport. Quoi qu'il en soit, l'homme primitif

a fait un pas de plus ; il a distingué les objets, il les a nommés ; puis il a analysé, il a abstrait, il a comparé, il a généralisé, il s'est formé des idées, il a jugé, il a raisonné ; il est devenu insensiblement ce qu'il est dans les races ou, plutôt, dans les intelligences supérieures, et sa langue est devenue ce qu'est devenue son intelligence.

On conçoit que nous ne puissions pas entrer ici dans des détails qui nous mèneraient trop loin et nous feraient sortir de notre cadre. Mais le maître spécialisé, qui sera chargé de cet enseignement, n'aura pas de peine à faire comprendre à ses élèves combien le langage est intimement lié à la pensée, qu'il fixe, qu'il précise, à laquelle il donne un corps qui lui permet de circuler parmi les hommes, de s'échanger, de s'enrichir, de se transmettre et de former, enfin, pour chaque groupe et chaque génération de ce groupe, ce faisceau intellectuel qu'on appelle une civilisation. Il ne se contentera point de cela ; il leur fera un cours *très général* de grammaire comparée, ou plutôt, de grammaire philosophique. Il établira, si l'on veut, *à priori* (c'est une question de méthode), qu'*au fond* toutes les langues *doivent* se ressembler parce que toutes sont nécessairement composées des mêmes éléments. C'est, en effet, radicalement le même esprit exprimant les mêmes idées, les mêmes sentiments, les mêmes rapports dans la même nature. En un mot, c'est le même sujet en présence des mêmes objets. Il ne se contente pas de nommer les objets ; le vocabulaire, qui a une importance capitale pour chaque langue particulière, n'en a aucune au point de vue général ; on en change en changeant d'idiome. Ce qui ne change pas, ce sont « les parties du discours », parce qu'elles sont l'ossature même du langage humain. Bien des caractères extérieurs peuvent varier ou disparaître ; le fond reste à peu près le même. Le sujet,

d'abord, en présence de l'objet, que ce soit une personne ou une chose, se distingue de l'objet ; il dit : *je* ou *moi ;* s'il s'adresse à une autre personne, il dira : *tu* ou *toi ;* s'il parle d'une troisième, il dira : *il* ou *lui*. Dans un objet, il distinguera la singularité de la pluralité, la masculinité ou la féminité ou la neutralité, la substance et la qualité ; il affirmera ou il niera l'existence ou l'action, soit faite, soit subie, soit faite et subie à la fois, dans tel ou tel temps, dans tel ou tel lieu, sous telle ou telle modification, etc. En somme le maître exposera, de la manière la plus claire possible, la philosophie du langage, et, cette exposition abstraite, il la soutiendra, il la confirmera par l'histoire comparée des principales langues humaines.

De même, en effet, que nous avons démontré la théorie de la descendance non-seulement par le développement paléontologique et embryologique des espèces, mais encore par l'anatomie comparée des différents organismes actuellement vivants; de même que nous avons confirmé le développement anthropologique par l'ethnographie comparée des races actuellement existantes; de même nous pouvons nous former une idée claire de l'évolution paléontologique du langage d'après son évolution *embryonnaire chez l'enfant* et la comparaison des idiomes actuellement répandus sur le globe. Ce qui existe dans l'espace est un tableau suffisamment exact de ce qui a existé dans le temps, et nous facilite singulièrement l'étude du passé, à tous les points de vue de l'évolution.

Dans la formation du langage, comme dans toutes les autres, la Nature procède du plus simple au plus composé. A admettre tout d'abord l'apparition d'une langue à flexions, il y aurait la même inconséquence qu'à admettre l'apparition spontanée d'un organisme vertébré, ou, si l'on préfère, l'apparition des mammifères avant les poissons.

Si donc nous voulons nous faire une idée à peu près exacte de ce que fut le langage primitif de l'homme, il faut descendre aux langues du caractère le plus simple, le plus rudimentaire, à la *cellule initiale*, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Or, la cellule, en fait de langage, c'est la syllabe, ainsi que nous le voyons dans l'interjection. Les premières de toutes les langues ou, du moins, (ce qui est fort différent) les plus conformes au type le plus ancien, devraient être des langues dans lesquelles les mots seraient réduits à la syllabe, des langues monosyllabiques. Autour de cette cellule primitive viendraient se former des aggrégats ou des combinaisons, plus ou moins complexes, de cellules analogues, et il s'établirait ainsi une échelle de langues de plus en plus composées et de plus en plus parfaites, conformément au mode de génération de tous les organismes; car, les langues aussi sont des organismes vivants. Or, ce qui aurait *dû être* est précisément ce qui *est*. Entre les langues, extrêmement nombreuses, qui se parlent encore parmi les hommes, et dont quelques-unes sont absolument irréductibles au point de vue du vocabulaire, il en est qui en sont restées à ce premier stade du langage humain. Le Chinois, par exemple, parlé par le groupe le plus considérable de population qui soit sur le globe, est une langue *monosyllabique*. Chaque mot se compose d'une seule syllabe. Dans le Chinois moderne, cependant, se manifeste déjà une tendance marquée vers l'*agglutination* qui est le second stade par lequel passent les langues avant d'arriver à l'état *flexionnel*. — Le professeur donnera à ses élèves tous les détails propres à leur faire comprendre cette évolution; il y emploiera surtout les exemples. Tout ce que nous pouvons en dire ici pour ne pas empiéter sur son domaine, c'est que le monosyllabisme semble correspondre à *l'état élémentaire*, l'agglutination à

primitive, d'un « organisme sans organe » nous remontons la série des organismes jusqu'aux mammifères supérieurs, nous voyons les appareils naître et se développer successivement par une gradation régulière, jusqu'aux singes anthropoïdes, moins différents de l'homme qu'ils ne le sont des singes inférieurs. L'homme est donc, par une gradation régulière, issu des singes anthropoïdes. C'est un singe perfectionné. En quoi consiste sa supériorité ? Dans l'évolution du type physique et les perfectionnements concomitants à l'habitude de la station droite, déjà remarquée chez les singes supérieurs, mais surtout dans le développement du cerveau, organe des facultés psychiques, et dans le langage articulé, effet, d'abord, puis instrument puissant du développement intellectuel. Cette supériorité distinctive de l'humanité, nous la trouvons chez toutes les races humaines, mais non chez toutes au même degré. Il faut donc, avant d'aller plus loin, jeter un coup d'œil sur les différentes races humaines dispersées dans l'espace, les comparer entre elles au point de vue du type et de l'évotion. Nous touchons ainsi à l'*anthropologie* et à l'*ethnographie*. Il faut, enfin, les étudier relativement à leur habitat et chercher à déterminer, dans le développement de la race, ce qui provient de son ancienneté plus ou moins grande, ou de l'influence des conditions d'existence. Nous touchons ainsi à la *géographie générale*. De cette façon, nous aurons à peu près épuisé la série des notions ayant pour objet l'*homme dans ses rapports avec la nature*. Il ne reste plus qu'à le considérer *dans son évolution purement humaine*, qu'à le suivre historiquement à travers les divers ordres de manifestations de son activité intelligente dans le temps et dans l'espace. Nous arriverons ainsi à une synthèse claire du développement humain, et nous réaliserons en chacun de nous cet homme de Pascal qui « subsisterait toujours et apprendrait continuellement ».

# CHAPITRE VIII

## DU LANGAGE

Nous disions, dans le chapitre précédent, que la principale caractéristique de l'homme était le langage articulé. C'est même là, suivant l'opinion commune, ce qui constitue essentiellement l'homme ; pas de langage articulé, pas d'humanité. On comprend donc aisément combien l'étude du langage a d'intérêt pour nous, et combien il est indispensable de lui faire une place d'honneur dans l'enseignement. Il est impossible, en effet, de connaître l'homme si l'on ne sait ni pourquoi il parle, ni comment il parle. En revanche, ne pourrait-on pas, sans exagération, dire de lui : « Montre-moi comment tu parles et je te dirai qui tu es. » Faire l'histoire comparée des langues, c'est faire l'histoire comparée des civilisations ; car une civilisation n'est que l'ensemble plus ou moins harmonieux du développement intellectuel d'un peuple, et la langue est toujours l'expression fidèle, adéquate, de ce développement.

A propos du langage, comme à propos de tout, se pose d'abord la question d'origine. Il ne faudrait pas s'imaginer, avons-nous dit plus haut, que le langage articulé ait éclaté subitement sur des lèvres humaines. Il n'y a rien

de brusque dans la nature, tout s'y fait par évolution insensible ; rien par révolution. De même que le type humain ne s'est dégagé que lentement, insensiblement, de l'animalité antérieure, de sorte que, alors même que nous aurions sous les yeux toute la série des ancêtres, il ne nous serait pas possible de distinguer un premier homme d'un dernier anthropoïde ; de même il nous serait impossible de distinguer, à un moment donné, le langage humain du langage animal. Dans cette chaîne des choses qui relie tous les êtres et tous les faits, rien ne ressemble plus à un anneau que les anneaux immédiatement voisins ; pour les discerner les uns des autres, il faut qu'il y ait entre eux une certaine distance ; alors seulement leurs différences s'accentuent assez pour les rendre distincts.

Le langage, comme l'organisme tout entier, a sa racine dans l'animalité antérieure. La vie monte dans l'organisme vivant, et, en même temps que la vie, se manifestent graduellement la sensibilité, l'intelligence, la volonté. L'expression de ces divers états, de ces facultés diverses, toujours en rapport avec la simplicité de l'organisme, la simplicité des besoins et des relations, constitue ce qu'on appelle le *langage*. Le langage n'est donc que l'expression de la sensibilité, de l'intelligence et de la volonté. Partout où ces facultés existent, le langage existe, et au même degré. « Pour parler, il faut penser... ou » *à peu près,* dit Voltaire..... Est-ce que vous croyez » qu'on puisse faire l'amour sans penser et sans proférer » quelque parole ou, du moins, sans se faire entendre ? » Or, l'amour est partout dans la nature vivante. On comprendrait, à la rigueur, qu'un hermaphrodite pût se passer de langage. L'amour chez lui n'est qu'une fonction organique comme une autre ; il engendre comme il digère. Mais chez des individus à sexe séparé, l'amour est une

combinaison qui demande une certaine entente et, conséquemment, chez les êtres inférieurs, un langage au moins rudimentaire. Pour l'homme raffiné, ce langage revêt les formes les plus délicates de la rhétorique la plus subtile. La distance est grande de l'un à l'autre et les intermédiaires sont nombreux ; mais ils existent. Les êtres muets eux-mêmes ont un langage qui leur permet d'exprimer leurs impressions ; c'est le mouvement. Les êtres doués de la voix les expriment, en même temps, par le mouvement, le geste, le cri ; enfin, arrivé à un degré supérieur, au sommet de la série, l'homme, doué de la parole, c'est-à-dire du langage articulé, exprime ses impressions, ses sentiments, ses idées, ses volontés, non seulement par la parole, qui lui est propre, mais par toutes les formes d'expression qu'on retrouve dans l'animalité inférieure : le cri, le geste, la physionomie, l'attitude, le mouvement. L'homme a plus de formes d'expression et des formes plus parfaites, parce qu'il a reçu de l'animalité antérieure un appareil cérébral plus parfait, et qu'il l'a encore perfectionné lui-même, grâce à la sociabilité. La société, en effet, en compliquant de plus en plus les rapports entre les sociétaires, développe l'intelligence par la nécessité d'embrasser un plus grand nombre d'objets, de les mieux distinguer les uns des autres, et pour cela d'analyser, d'abstraire, de généraliser. Nous ignorons comment d'autres animaux sociables, tels que l'abeille et la fourmi, communiquent entre eux. La grossièreté de nos sens nous empêche, peut-être, d'entendre leur voix ; peut-être n'ont-elles qu'un langage muet ; mais nous pouvons tenir pour certain qu'elles en ont un en rapport avec la complexité de leurs relations. Car il est bien évident qu'elles pensent plus qu'à peu près. Les castors, ces architectes-ingénieurs qui, solitaires, ne sont guère au-dessus de la loutre, et

qui, associés, construisent de si beaux ouvrages, ont certainement, eux aussi, un langage proportionné à leurs opérations. Il en est ainsi de tous les animaux appartenant au même embranchement que nous, aux vertébrés. Ils ont un langage qui leur permet de s'entendre non seulement entre individus de même espèce, mais entre individus d'espèces différentes. C'est ainsi que nous parvenons à en dresser un grand nombre à divers exercices ; il faut évidemment, pour cela, que nous nous entendions.

Quand nous allons voir les singes au jardin zoologique, si nous donnons une noisette à un gros cynocéphale, il a bientôt fait de la casser avec les dents et d'en avaler l'amande. Si nous en donnons une à un petit ouïstiti, il essaie, lui aussi, ses dents ; mais le morceau est trop dur. Il la cogne contre le parquet ; vainement... et il reste tout désappointé. Nous en prenons une nous-mêmes, nous la cassons avec les dents, puis nous lui en offrons l'amande. Il la prend et la croque d'un air plein de satisfaction. Nous lui tendons alors notre main vide ; il nous donne aussitôt sa noisette pour que nous la cassions aussi. Nous nous sommes compris. — Il n'est pas jusqu'au poisson avec lequel on ne puisse causer en s'y prenant comme il faut. La conversation, il est vrai, ne peut être que fort naïve ; on ne saurait y mettre beaucoup d'esprit. C'est que le poisson est tout à fait au bas de l'échelle et le singe presque tout à fait en haut, immédiatement après nous. Mais la distance entre nous n'en est pas moins énorme, et c'est le langage qui nous sépare le plus. Nous *articulons* et il n'articule pas ; c'est-à-dire que nous coupons, pour ainsi dire, en tranches les sons que nous pouvons émettre et qu'à chaque tranche ou son particulier, nous donnons un sens déterminé, toujours le même. C'est là l'effet d'un développement intellectuel supérieur, et le principe d'un

développement bien supérieur encore. Un certain développement du cerveau a engendré le langage articulé ; le langage articulé, en favorisant au plus haut point l'exercice de la pensée, a produit le cerveau d'un Descartes, d'un Cuvier, d'un Lamarck ou d'un Laplace. Car c'est bien dans le développement du cerveau que réside la cause du langage articulé, non dans le perfectionnement des organes de la voix. Que le larynx se soit de mieux en mieux adapté à l'usage de la parole, quoi de plus naturel ? Mais il n'y a rien dans le larynx d'un singe supérieur qui s'oppose à ce qu'il puisse parler. Nous ne savons même pas, si, du fait cité plus haut d'après du Chaillu, on ne pourrait pas, jusqu'à un certain point, conclure qu'il existe, chez le gorille, un commencement d'articulation. Dans tous les cas, on ne peut contester qu'un certain nombre d'oiseaux ne soient en pleine possession de moyens vocaux qui leur permettent de reproduire, avec une très grande perfection, la parole humaine. Mais il n'y a là qu'une pure imitation de sons. Vous pouvez apprendre à un perroquet : « Le carré de l'hypoténuse, est égal si je ne m'abuse, etc., » ou « quand je bois du vin clairet, tout tourne, tout tourne... » ; il répétera le tout avec une parfaite exactitude. Mais enseignez-lui une série de mots baroques, n'ayant aucune espèce de sens, il la répètera avec la même conscience. L'intelligence n'y est pas, et les perroquets entre eux en sont encore et en resteront probablement toujours au pur langage animal. Ce n'est pas qu'on ne puisse les habituer à attacher à un mot le même sens que nous ; c'est ce que nous faisons tous les jours pour nos animaux domestiques. Quand nous disons à notre jeune chien Philô : « *promène ?* », il sait très bien que cela veut dire : « Veux-tu venir promener ? », et il nous témoigne sa satisfaction en remuant la queue. Il com-

prend fort bien aussi le mot *sucre,* le mot *canard,* etc. Mais il y a loin de là au langage articulé, eût-il le gosier du perroquet.

Le langage n'a pas toujous eu les formes compliquées qu'il revêt dans nos langues supérieures. Il a dû être, il fut, à l'origine d'une extrême simplicité. Il nous en reste un témoignage dans cette espèce de mots que nos grammairiens désignent sous le nom d'*interjection,* lesquels servent à traduire, par un simple *cri,* nos passions, ou, si l'on veut, nos sensations fondamentales : la joie, la douleur, l'étonnement, l'admiration, la crainte, etc. Ce langage monosyllabique est encore le langage des animaux.

Des petits oiseaux gazouillent dans un taillis. Un cri est jeté ; silence, tout se tait. C'est la sentinelle qui a signalé l'oiseau de proie, l'ennemi, le brigand, le meurtrier. — Une poule est en train d'analyser un fumier ; ses poussins, dispersés ça et là autour d'elle, s'essaient à imiter leur mère. Tout à coup, une syllabe tombe de son bec, et la petite famille d'accourir pour partager sa trouvaille. Mais cette syllabe n'est pourtant qu'un *cri ;* ce n'est pas encore un *mot.* Que ce soit un grain de blé ou un haricot, ou un vieux crouton de pain, ou n'importe quoi, le cri sera toujours le même. La pensée n'est pas encore analysée, précisée. La sentinelle n'a pas crié : « Voilà un épervier ou une pie-grièche ; » la poule n'a pas dit : « Voici un grain d'avoine ou de maïs ; » on a dit *en gros :* « Voilà un oiseau de proie ; voici de la nourriture » ; ou plus simplement encore : « nourriture, danger ».

Que les singes anthropomorphes en soient encore à ce point, nous n'oserions l'affirmer ; il est probable qu'ils sont capables de désigner, d'une manière plus *précise,* un certain nombre d'objets avec lesquels ils se trouvent habituellement en rapport. Quoi qu'il en soit, l'homme primitif

a fait un pas de plus ; il a distingué les objets, il les a nommés ; puis il a analysé, il a abstrait, il a comparé, il a généralisé, il s'est formé des idées, il a jugé, il a raisonné ; il est devenu insensiblement ce qu'il est dans les races ou, plutôt, dans les intelligences supérieures, et sa langue est devenue ce qu'est devenue son intelligence.

On conçoit que nous ne puissions pas entrer ici dans des détails qui nous mèneraient trop loin et nous feraient sortir de notre cadre. Mais le maître spécialisé, qui sera chargé de cet enseignement, n'aura pas de peine à faire comprendre à ses élèves combien le langage est intimement lié à la pensée, qu'il fixe, qu'il précise, à laquelle il donne un corps qui lui permet de circuler parmi les hommes, de s'échanger, de s'enrichir, de se transmettre et de former, enfin, pour chaque groupe et chaque génération de ce groupe, ce faisceau intellectuel qu'on appelle une civilisation. Il ne se contentera point de cela ; il leur fera un cours *très général* de grammaire comparée, ou plutôt, de grammaire philosophique. Il établira, si l'on veut, *à priori* (c'est une question de méthode), qu'*au fond* toutes les langues *doivent* se ressembler parce que toutes sont nécessairement composées des mêmes éléments. C'est, en effet, radicalement le même esprit exprimant les mêmes idées, les mêmes sentiments, les mêmes rapports dans la même nature. En un mot, c'est le même sujet en présence des mêmes objets. Il ne se contente pas de nommer les objets ; le vocabulaire, qui a une importance capitale pour chaque langue particulière, n'en a aucune au point de vue général ; on en change en changeant d'idiome. Ce qui ne change pas, ce sont « les parties du discours », parce qu'elles sont l'ossature même du langage humain. Bien des caractères extérieurs peuvent varier ou disparaître ; le fond reste à peu près le même. Le sujet,

d'abord, en présence de l'objet, que ce soit une personne ou une chose, se distingue de l'objet ; il dit : *je* ou *moi ;* s'il s'adresse à une autre personne, il dira : *tu* ou *toi ;* s'il parle d'une troisième, il dira : *il* ou *lui*. Dans un objet, il distinguera la singularité de la pluralité, la masculinité ou la fémininité ou la neutralité, la substance et la qualité ; il affirmera ou il niera l'existence ou l'action, soit faite, soit subie, soit faite et subie à la fois, dans tel ou tel temps, dans tel ou tel lieu, sous telle ou telle modification, etc. En somme le maître exposera, de la manière la plus claire possible, la philosophie du langage, et, cette exposition abstraite, il la soutiendra, il la confirmera par l'histoire comparée des principales langues humaines.

De même, en effet, que nous avons démontré la théorie de la descendance non-seulement par le développement paléontologique et embryologique des espèces, mais encore par l'anatomie comparée des différents organismes actuellement vivants; de même que nous avons confirmé le développement anthropologique par l'ethnographie comparée des races actuellement existantes; de même nous pouvons nous former une idée claire de l'évolution paléontologique du langage d'après son évolution *embryonnaire chez l'enfant* et la comparaison des idiomes actuellement répandus sur le globe. Ce qui existe dans l'espace est un tableau suffisamment exact de ce qui a existé dans le temps, et nous facilite singulièrement l'étude du passé, à tous les points de vue de l'évolution.

Dans la formation du langage, comme dans toutes les autres, la Nature procède du plus simple au plus composé. A admettre tout d'abord l'apparition d'une langue à flexions, il y aurait la même inconséquence qu'à admettre l'apparition spontanée d'un organisme vertébré, ou, si l'on préfère, l'apparition des mammifères avant les poissons.

Si donc nous voulons nous faire une idée à peu près exacte de ce que fut le langage primitif de l'homme, il faut descendre aux langues du caractère le plus simple, le plus rudimentaire, à la *cellule initiale*, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Or, la cellule, en fait de langage, c'est la syllabe, ainsi que nous le voyons dans l'interjection. Les premières de toutes les langues ou, du moins, (ce qui est fort différent) les plus conformes au type le plus ancien, devraient être des langues dans lesquelles les mots seraient réduits à la syllabe, des langues monosyllabiques. Autour de cette cellule primitive viendraient se former des aggrégats ou des combinaisons, plus ou moins complexes, de cellules analogues, et il s'établirait ainsi une échelle de langues de plus en plus composées et de plus en plus parfaites, conformément au mode de génération de tous les organismes; car, les langues aussi sont des organismes vivants. Or, ce qui aurait *dû être* est précisément ce qui *est*. Entre les langues, extrêmement nombreuses, qui se parlent encore parmi les hommes, et dont quelques-unes sont absolument irréductibles au point de vue du vocabulaire, il en est qui en sont restées à ce premier stade du langage humain. Le Chinois, par exemple, parlé par le groupe le plus considérable de population qui soit sur le globe, est une langue *monosyllabique*. Chaque mot se compose d'une seule syllabe. Dans le Chinois moderne, cependant, se manifeste déjà une tendance marquée vers l'*agglutination* qui est le second stade par lequel passent les langues avant d'arriver à l'état *flexionnel*. — Le professeur donnera à ses élèves tous les détails propres à leur faire comprendre cette évolution; il y emploiera surtout les exemples. Tout ce que nous pouvons en dire ici pour ne pas empiéter sur son domaine, c'est que le monosyllabisme semble correspondre à *l'état élémentaire*, l'agglutination à

primitive, d'un « organisme sans organe » nous remontons la série des organismes jusqu'aux mammifères supérieurs, nous voyons les appareils naître et se développer successivement par une gradation régulière, jusqu'aux singes anthropoïdes, moins différents de l'homme qu'ils ne le sont des singes inférieurs. L'homme est donc, par une gradation régulière, issu des singes anthropoïdes. C'est un singe perfectionné. En quoi consiste sa supériorité ? Dans l'évolution du type physique et les perfectionnements concomitants à l'habitude de la station droite, déjà remarquée chez les singes supérieurs, mais surtout dans le développement du cerveau, organe des facultés psychiques, et dans le langage articulé, effet, d'abord, puis instrument puissant du développement intellectuel. Cette supériorité distinctive de l'humanité, nous la trouvons chez toutes les races humaines, mais non chez toutes au même degré. Il faut donc, avant d'aller plus loin, jeter un coup d'œil sur les différentes races humaines dispersées dans l'espace, les comparer entre elles au point de vue du type et de l'évotion. Nous touchons ainsi à l'*anthropologie* et à l'*ethnographie*. Il faut, enfin, les étudier relativement à leur habitat et chercher à déterminer, dans le développement de la race, ce qui provient de son ancienneté plus ou moins grande, ou de l'influence des conditions d'existence. Nous touchons ainsi à la *géographie générale*. De cette façon, nous aurons à peu près épuisé la série des notions ayant pour objet l'*homme dans ses rapports avec la nature*. Il ne reste plus qu'à le considérer *dans son évolution purement humaine*, qu'à le suivre historiquement à travers les divers ordres de manifestations de son activité intelligente dans le temps et dans l'espace. Nous arriverons ainsi à une synthèse claire du développement humain, et nous réaliserons en chacun de nous cet homme de Pascal qui « subsisterait toujours et apprendrait continuellement ».

# CHAPITRE VIII

## DU LANGAGE

Nous disions, dans le chapitre précédent, que la principale caractéristique de l'homme était le langage articulé. C'est même là, suivant l'opinion commune, ce qui constitue essentiellement l'homme ; pas de langage articulé, pas d'humanité. On comprend donc aisément combien l'étude du langage a d'intérêt pour nous, et combien il est indispensable de lui faire une place d'honneur dans l'enseignement. Il est impossible, en effet, de connaître l'homme si l'on ne sait ni pourquoi il parle, ni comment il parle. En revanche, ne pourrait-on pas, sans exagération, dire de lui : « Montre-moi comment tu parles et je te dirai qui tu es. » Faire l'histoire comparée des langues, c'est faire l'histoire comparée des civilisations ; car une civilisation n'est que l'ensemble plus ou moins harmonieux du développement intellectuel d'un peuple, et la langue est toujours l'expression fidèle, adéquate, de ce développement.

A propos du langage, comme à propos de tout, se pose d'abord la question d'origine. Il ne faudrait pas s'imaginer, avons-nous dit plus haut, que le langage articulé ait éclaté subitement sur des lèvres humaines. Il n'y a rien

[illegible] serait possible de se développer sans [illegible]

[illegible] comme toujours, développe- [illegible] Si l'on veut trouver les racines de la ma- [illegible] chercher au cœur de l'animalité. [illegible] de la géométrie chez les animaux, [illegible] le considérer les abeilles. [illegible] de l'unité et de la pluralité, comment [illegible] quand on les voit réduire le nombre [illegible] à ce qui est nécessaire pour fé- [illegible] et immoler, sans pitié, les jeunes [illegible] monarchique ait été rétablie [illegible] Comment douter qu'elles aient la notion [illegible] quand on les voit recommencer [illegible] de leurs rayons jusqu'à ce qu'elles en aient [illegible] réguliers? L'homme, à l'origine, ne [illegible] pas sa main. Il existe encore, dit-on, [illegible] qui ne savent pas même compter jusqu'à [illegible] que nous avons commencé à compter [illegible] comme font les enfants : notre système de [illegible] en est la preuve. Mais ce qui distingue émi- [illegible] les autres animaux, c'est la faculté [illegible] de se créer des moyens de multiplier ses puis- sances ; c'est ainsi qu'il s'est fait non seulement un lan- gage articulé pour exprimer sa pensée, mais un langage écrit pour la fixer. La parole, qui exprime avec précision tout ce qui vient de l'esprit, est impuissante à traduire dans toute sa force ce qui vient du cœur ; l'homme l'a doublée d'une langue particulière, mesurée et rythmée, le chant, la musique, mère de la poésie. Mais cette mu- sique serait restée à l'état rudimentaire, s'il ne lui avait créé une langue écrite qui en a fait un art et une science féconds en merveilles. Les images que les objets font

naître dans son esprit, il peut les traduire par des mots, en tracer des descriptions verbales ; mais quelque fidèles qu'elles soient, ces descriptions ne sauraient parler à l'intelligence avec autant de force que la représentation graphique des objets ; l'homme a inventé le dessin et, comme la musique, comme la poésie, comme l'éloquence, il l'a peu à peu, et dans tous les genres, porté à la perfection. Il est des idées aussi inséparables des objets que celles de temps et d'espace ; ce sont les idées de nombre et de mesure. La langue parlée était capable de les exprimer, mais elle ne l'était pas de les suivre dans la série infinie de leurs combinaisons sans un système de signes qui fixât la pensée et la soutint dans ses spéculations ; l'homme a créé, par les chiffres, la langue de l'arithmétique ; par des signes spéciaux celles de l'algèbre et de la géométrie. Il a commencé par mesurer une ligne droite, et il a fini par évaluer la distance des étoiles et peser les mondes dans l'immensité.

C'est l'histoire très générale de ce développement que devra faire le maître chargé de l'enseignement de l'histoire du langage. Une étude plus approfondie de l'évolution mathématique trouvera sa place dans l'histoire générale des sciences.

On s'étonnera, peut-être, que nous ayons classé sous la rubrique de l'histoire du langage, ce que l'on considère ordinairement comme des arts ou des sciences tout-à-fait distincts et sans rapport entre eux. Qu'on puisse les considérer ainsi, nous n'y contredisons pas ; mais il faut bien reconnaître que leur création et leur développement ont le même principe et sont soumis à la même loi. L'homme pense et sent ; il exprime ses idées ou ses sentiments par la parole parlée ou chantée et par des signes graphiques. Ces signes varient selon la nature des idées à exprimer ;

mais ils ont commencé par être et ils sont restés, en partie, idéographiques. L'idéographie primitive, représentant des idées concrètes, ne différait du dessin proprement dit que par la naïveté de l'exécution. A mesure qu'elle eut à représenter des idées de plus en plus abstraites, elle s'écarta de plus en plus du dessin proprement dit, jusqu'à ce qu'elle se fût changée en signes de convention, tels que les lettres alphabétiques, les notes de musique et les chiffres. Le dessin n'en est pas moins resté la langue de la forme et, dans bien des cas, dans la géographie, par exemple, l'auxiliaire nécessaire de la parole. Ces quatre modes généraux d'expression de la pensée et du sentiment nous ont semblé pouvoir se ranger à bon droit sous le titre commun de langage, et nous estimons que ce serait restreindre singulièrement l'homme, dans ses manifestations les plus hautes, que de ne pas en faire entrer l'enseignement dans *tous* nos programmes. L'étude du langage articulé, de la musique, du dessin, de la mathématique doit, à notre avis, constituer un enseignement *fondamental,* plus ou moins développé selon le degré de l'école, et approprié aux besoins des différentes classes d'écoliers. Dans l'école primaire, par exemple, il n'est pas possible d'enseigner les langues anciennes; il serait même bien difficile d'y enseigner les langues vivantes; mais on peut et on doit y enseigner l'histoire très générale de la langue française et celle du langage; il s'agit, en effet, non de former des machines à analyse et à orthographe, mais des intelligences capables de penser. Eu égard au jeune âge des élèves, qui doivent quitter l'école à douze ou treize ans, il n'est pas possible de pousser bien loin l'étude désintéressée des beaux-arts. Il faut se borner, il faut choisir, et la destination des élèves dicte clairement le choix à faire. Ce qu'il faut enseigner à ces futurs travailleurs, c'est le

dessin industriel; nous appelons ainsi tout ce qui peut servir à l'exercice des différents métiers dont l'ensemble compose ce qu'on appelle l'industrie; de musique, ce qu'il en faut pour pouvoir chanter en chœur; de mathématique, l'arithmétique, au complet; de géométrie, ce qu'il en faut pour savoir mesurer pratiquement les distances, les surfaces et les volumes. L'enseignement secondaire, il n'est pas besoin d'insister là dessus, enseignera les mêmes choses à un degré plus élevé, s'arrêtant seulement à la limite où cet enseignement deviendrait trop spécial; pour la mathématique, par exemple, l'arithmétique au complet, des éléments d'algèbre et de géométrie. L'enseignement spécial enseignera à fond chaque spécialité. De cette façon, la pensée, le sentiment, la forme, le nombre, la mesure auront également leur langage, c'est-à-dire des moyens suffisants d'expression.

# CHAPITRE IX

## HISTOIRE DU DÉVELOPPEMENT INDUSTRIEL

« Ce qui distingue éminemment l'homme du reste des animaux, disions-nous dans le chapitre précédent, c'est la faculté générale de se créer des moyens de multiplier ses puissances. » Nous ajouterions volontiers, si nous l'osions : « et de mettre des rallonges à ses organes ». Cette faculté générale, mère de l'industrie, est fille de la nécessité. Si la nature, en lui donnant, comme aux autres animaux, certains besoins, lui eût donné en même temps de faciles moyens de les satisfaire, l'homme n'aurait probablement jamais porté son industrie au-delà de la simple satisfaction de ses besoins élémentaires. S'il fût né revêtu d'un plumage comme l'oiseau, ou d'une toison comme la brebis, il n'eût jamais songé à tisser la laine ou le chanvre; s'il eût été armé de griffes et de dents, comme le lion ou le tigre, il n'eût jamais songé à se fabriquer des armes pour l'attaque ou pour la défense. Certes, les animaux aussi ont leur industrie, une industrie qui leur suffit, qui nous paraît quelquefois merveilleuse, quand nous la comparons à la simplicité de leurs moyens d'exécution, mais qui, en somme, ne dépasse jamais la mesure de ces

moyens exclusivement naturels. Ils atteignent la perfection dans leurs œuvres; mais c'est une perfection bornée, dans des œuvres à peu près toujours les mêmes. L'homme seul, en apparence le plus dépourvu de tous les animaux, a pu s'élever de cette nudité primitive à la domination du globe, qui n'existera bientôt plus que pour lui. Ses ancêtres simiens lui avaient légué la main et un développement cérébral déjà supérieur; c'est en mettant cette main perfectionnée au service d'une intelligence de plus en plus développée qu'il est parvenu graduellement à produire des prodiges d'industrie, qui dépassent l'imagination de nos pères et nous étonnent nous-mêmes. Rien, selon nous, de plus substantiel, de plus intéressant, de plus propre à former l'esprit de la jeunesse que l'histoire du développement industriel de l'humanité. Qu'est-ce, à côté de cette histoire, que celle qu'on baptise ordinairement de ce nom? Le tableau de la brutalité des premiers âges se poursuivant, avec son égoïsme aveugle et féroce, jusque dans des âges prétendus civilisés. Combien différent est le tableau de cette activité pacifique et féconde que ni les guerres, ni les révolutions, ni les oppressions n'ont jamais pu complètement paralyser, et à laquelle nous devons tous les biens dont nous jouissons! Ce n'est pas là toute l'histoire de la civilisation, assurément, mais c'en est la partie fondamentale, celle qui répond, sinon aux besoins les plus élevés, du moins aux besoins les plus essentiels de la nature humaine.

Comme les anthropoïdes encore existants, orangs et gorilles, nos ancêtres frugivores erraient, dans les bois tièdes de la période pliocène, à la recherche d'une abondante et facile nourriture. Il est probable qu'ils ne songeaient point alors à attaquer les herbivores ou les carnassiers qui peuplaient les forêts et les prairies. Ne se

nourrissant pas de chair, pourquoi auraient-ils fait la guerre aux premiers? Quant aux seconds, il est probable qu'ils conservaient la faculté de leur échapper en grimpant dans les arbres. Tout au plus, peut-être, étaient-ils armés déjà de branches cassées qui leur servaient, en même temps, de massue et de bâton pour se soutenir dans la station verticale, à laquelle ils n'étaient pas encore absolument identifiés. Si les conditions climatériques fussent restées les mêmes, il est probable que, comme les nègres d'Afrique et d'Australie ou les indigènes des îles de la Sonde, leur ascension dans l'échelle de l'humanité eût été fort lente; peut-être même, ainsi que les populations dont nous venons de parler, en auraient-ils à peine franchi les premiers échelons. Mais la période pliocène fut, évidemment, une période de transition qui conduisit lentement de la période miocène à la période glaciaire, c'est-à-dire d'une température beaucoup plus chaude à une température beaucoup plus froide que la température actuelle; d'un climat tropical à un climat boréal. Ce fut, pensons-nous, la nécessité de s'adapter à ces nouvelles conditions d'existence, beaucoup plus dures et plus difficiles, qui aiguillonna l'activité de cet *homme virtuel* et en fit l'homme véritable dont la présence se manifeste partout au commencement de l'époque quaternaire.

Pour qui se donne la peine de réfléchir, l'homme a dû se développer d'abord dans toute cette zone qui forme maintenant la zone tempérée et qui, à l'époque miocène et pliocène, jouissait d'un climat tropical. Pourquoi le faire venir d'ailleurs? D'où serait-il venu? Ce n'est pas du nord, apparemment. Serait-ce du midi? Mais, outre que la température de la zone équatoriale était alors vraisemblablement trop chaude pour lui donner naissance, c'eût été évidemment une émigration à rebours. Se figure-t-

on les populations de la zone tempérée émigrant dans la zone boréale ? C'est à n'en pas douter, ainsi que nous l'avons établi plus haut, le contraire qui dut arriver. Tout ce qui était le moins capable de s'adapter à un climat devenu beaucoup plus rigoureux dut émigrer vers l'équateur. Ainsi firent probablement les anthropomorphes qui devinrent les souches ancestrales des races noires et des races jaunes. Le reste, ceux qui étaient les plus élevés dans l'organisation, les plus capables de lutter, les *déjà hommes*, se développèrent sur place, et, sous l'aiguillon, de plus en plus impérieux, de la nécessité, se créèrent originellement ces facultés puissantes qui en ont fait les grandes races humaines.

L'abaissement de la température eut, en effet, pour premier résultat de transformer profondément la flore de cette époque, et, par conséquent, de rendre la nourriture végétale bien plus rare, bien moins abondante, en même temps qu'elle rendait nécessaire une nourriture plus forte. Ne faut-il pas entretenir la chaleur vitale toujours au même degré, quelle que soit la température ambiante ? Ce qui fait qu'un Hindou peut vivre, chaque jour, avec une poignée de riz, tandis qu'il faut à un Esquimau 30 livres de viande. L'homme fut donc fatalement poussé de la vie frugivore à la vie carnivore, c'est-à-dire de la paisible existence de végétarien à la sanguinaire existence de chasseur. Il dut, lui aussi, tuer pour vivre. Comment faire? Tous les perfectionnements de son organisme se retournaient contre lui. En prenant l'habitude de la station verticale, il avait perdu la vitesse ; en acquérant des mains, il avait perdu les griffes ; en s'abstenant de manger de la chair, il avait à peu près perdu ses canines. Il se trouvait dans un état évident d'infériorité. Au degré d'évolution de son organisme, une régression suffisante

était impossible. Ne pouvant se créer des armes naturelles pour s'adapter aux nouvelles conditions d'existence, il dut s'en créer d'artificielles. Cette main où il n'avait plus que des ongles inoffensifs, il l'allongea d'une massue ou d'une hache de pierre. Cela suffit, d'abord, à Hercule pour engager la lutte contre les monstres et en sortir vainqueur.

On comprend aisément pourquoi le bois et la pierre offrirent à l'homme ses premiers instruments, et pourquoi ces instruments étaient des armes. La même nécessité, qui l'avait poussé à faire la guerre aux autres animaux pour s'en nourrir, le poussa à se revêtir de leur peau, et, pour préparer cette peau, pour la rendre propre à servir de vêtement, il dut se créer de nouveaux outils : des grattoirs, des poinçons, des aiguilles. La pierre, les os, la corne, les arêtes de poisson lui en fournirent les éléments. C'est aussi, vraisemblablement, à cette époque qu'il inventa les moyens de faire le feu et de le tourner à son usage? Pourquoi l'eût-il fait auparavant ? Ce n'est qu'un certain abaissement de la température, en même temps que le besoin d'amollir, par la cuisson, la chair trop dure pour sa mâchoire de frugivore, qui lui en fit comprendre la nécessité[1]. On voit combien tout est étroitement lié dans ce développement et comment le même fait cosmologique, à savoir le refroidissement considérable qui se produisit de la période pliocène à la période glaciaire, engendre, à la fois, toutes ces conséquences. — C'est alors aussi que l'homme dut se chercher des abris et qu'il mena (pendant combien de siècles ?) une existence de troglodyte.

[1] On alléguera, peut-être, que, partout, les hommes ont été trouvés en possession du feu. Nous ne le contestons pas ; mais nous persistons à croire que la nécessité « mère de l'industrie » amena *d'abord* cette découverte chez ceux dont nous parlons, qui furent ainsi les *premiers* à se dégager de la pure animalité et *par cela même* ont formé les races supérieures.

Les premières et, conséquemment, les plus importantes inventions avaient eu lieu. L'homme était entré dans la voie du développement industriel; il devait y marcher indéfiniment. Longtemps, sans doute, il s'en tint à ces premières armes et à ces premiers outils, se contentant de les perfectionner peu à peu; mais il ne s'y arrêta point. Partout son génie inventif se donna carrière. La lance et le javelot, l'arc et la flèche, lui permirent d'atteindre de plus loin ses ennemis ou sa proie. Il ne fit pas seulement la guerre aux habitants de la terre ou de l'air; il la fit aux habitants des eaux. L'hameçon et le harpon prirent place dans son arsenal; à ces engins se joignirent bientôt les filets et les pièges les plus ingénieux.

Cependant, en même temps qu'il triomphait de la nature dans la lutte pour l'existence, l'homme se multipliait. Des groupes considérables se formaient qui entraient en relation les uns avec les autres, déjà, sans doute, d'une manière violente. Les invasions et les conquêtes commencent. Dès l'âge de la pierre polie, on signale des changements dans le type des populations de nos pays. Des brachycéphales y succèdent aux dolichocéphales ou se mélangent avec eux. Des modifications importantes se manifestent dans ce qu'on peut appeler la civilisation de ces époques reculées. Le progrès y est évident. Aux armes proprement dites, déjà très perfectionnées, se mêlent de vrais outils, instruments de travail, *pioches, ciseaux*, *scies, herminettes*, et des ustensiles de ménage, des *poteries* grossières. La fabrication en était déjà spécialisée. Il y avait des manufactures de haches; il y en avait de pointes de flèches ou de grattoirs, etc. On exploitait même des carrières de pierre qui fournissaient à cette fabrication. L'homme avait à peu près abandonné les grottes et les cavernes; il se construisait des cabanes, et pour y être mieux à l'abri des

[illegible] les bêtes féroces et l'ennemi non moins redoutables. Il les élevait au bord des lacs, sur des pilotis, communiquant avec le rivage par des passerelles mobiles. L'habitant des cités lacustres a déjà domestiqué certains animaux : le chien, d'abord, notre plus ancien et plus fidèle ami, puis le cheval, la vache et la brebis. Il a commencé à cultiver la terre ; il connaît les céréales indigènes : le blé, l'orge, le seigle ; il en fait, sans doute, du pain, et peut-être des liqueurs fermentées ; il tisse des étoffes de lin qu'il relève de broderies. Il y avait certainement, à cette époque, une véritable civilisation On y découvre, particulièrement dans les sépultures, des rudiments d'idées religieuses. Les *dolmens*, les *menhirs*, les *cromlechs* sont les monuments de cette époque, et ces monuments, partout répandus, semblent confirmer cette opinion que l'âge de la pierre polie vit régner sur la terre, pendant un temps, sans doute, considérable, une civilisation commune.

Nous ne pouvons toucher que d'une main bien légère et d'une plume trop rapide à ces intéressantes questions qu'un maitre spécialisé pourrait seul développer d'une manière suffisante pour l'agrément et l'instruction de ses élèves. Mais il ne faudrait pas qu'il s'en tînt, comme nous, à des vues théoriques plus ou moins vagues, plus ou moins générales. Ces théories, il devrait les appuyer sur des faits, sur les monuments qui nous ont été légués par les âges préhistoriques. Et comme il n'est pas possible de réunir en nature ces monuments dispersés, soit sur la face du sol, soit dans les collections publiques ou privées, il faudrait, par la gravure ou la photographie, en reproduire fidèlement les images et les classer chronologiquement en des tableaux qu'on exposerait dans les classes, ou mieux, qu'on placerait entre les mains des élèves. Cet enseignement par les yeux serait le meilleur commentaire des

leçons du maître ou, plutôt, les leçons du maître ne seraient que le commentaire de cet enseignement par les yeux. Parallèlement à ce tableau chronologique des monuments préhistoriques, il faudrait, ainsi que nous l'avons déjà fait plus d'une fois, chercher une confirmation dans le tableau hiérarchique des civilisations contemporaines répandues dans l'espace. On y verrait, à tous les degrés de l'échelle, des peuplades dont la civilisation actuelle correspond aux différentes phases de cette civilisation préhistorique. Leurs états sociaux rudimentaires, leur manière de se nourrir, de se vêtir, de se loger, leurs armes, leurs outils, leurs industries, en tenant compte de la différence des climats, qui explique la plupart des autres, tout cela nous donnerait une idée à peu près exacte de l'évolution industrielle de nos ancêtres et de leur état social pendant l'âge de la pierre.

A ce premier degré de civilisation, l'industrie humaine toute rudimentaire qu'elle fût, était déjà, si nous pouvons ainsi parler, en possession de ses principaux organes. De la vie de chasseur et de pêcheur, l'homme s'était élevé à la vie pastorale par la domestication des animaux les plus précieux, à la vie agricole par la culture des céréales; probablement même savait-il en tirer les liqueurs fermentées, dont l'origine se perd dans les brumes du passé; il était déjà fixé au sol par l'habitation. Nous avons vu plus haut que la division et la spécialisation du travail existaient depuis longtemps; elles avaient dû considérablement s'accroître. La spécialisation du travail industriel implique le commerce, qui se faisait, sans doute, encore par échanges. Le commerce, à son tour, implique certains moyens de communication et de transport. Peut-être se servait-on déjà du cheval comme bête de somme; peut-être même, quand les circonstances le permettaient, em-

ployait-on la navigation. On a trouvé dans des terrains antérieurs à l'époque actuelle des barques primitives analogues aux pirogues creusées dans un tronc d'arbre.

On fait généralement passer la civilisation humaine par trois stades distincts et successifs : la vie nomade du chasseur et du pêcheur, la vie nomade du pasteur, la vie sédentaire de l'agriculteur. Qu'il y ait intérêt à faire cette division au point de vue de l'enseignement ; que les choses se soient même passées de cette façon dans certaines régions déterminées, dans les grandes plaines de l'Asie, par exemple, nous ne voulons pas y contredire. Il nous semble pourtant, par ce que nous avons déjà vu, que ces différentes phases n'ont pas été partout aussi nettement tranchées ; qu'en plus d'un endroit, la vie pastorale et la vie agricole ont été contemporaines et se sont associées de telle sorte qu'il n'est pas facile de démêler quelle est celle des deux qui a précédé l'autre. Il y a même apparence que les trois genres de vie ont été menés concurremment. A mesure que l'homme grandissait en intelligence, il devait grandir en prévoyance. Cette qualité que nous trouvons si hautement développée chez un grand nombre d'animaux, il ne pouvait pas en être absolument dépourvu. Tant que la nature lui fournit abondamment ou les fruits, ou la chair dont il faisait sa nourriture, cette qualité précieuse put rester endormie ; mais quand les rigueurs de la période glaciaire eurent détruit la flore miocène et refoulé la faune pliocène dans des climats plus chauds ; quand, plus tard, après la période glaciaire, le retour d'une température plus élevée eut forcé le renne à émigrer vers le nord, la nourriture quotidienne devenant plus rare et plus incertaine, l'homme dut songer à se préparer des ressources moins précaires, et ce furent probablement les conditions du milieu qui dictèrent son choix. Cet être,

d'abord frugivore, devenu carnivore par nécessité, était sans doute, ce qu'il est maintenant, un omnivore. Là donc où les conditions naturelles lui rendirent plus facile et plus profitable la culture de certaines plantes, il se tourna vers la vie agricole ; là, au contraire, où la domestication des plantes offrait plus de difficulté que la domestication des animaux, il se tourna du côté de la vie pastorale. Mais comme ces deux modes d'existence, réduits à une certaine mesure, ne sont point incompatibles, il dut lui arriver, il lui arriva même de les cumuler.

Quoi qu'il en soit de l'exactitude de cette opinion, on conçoit sans peine tout ce qu'un maître intelligent et instruit à fond de ces matières pourrait tirer, pour l'instruction de ses élèves, de l'exposition progressive de ces trois états de l'industrie humaine pendant la période préhistorique, en les comparant à ce qu'ils sont actuellement sur toute la surface du globe, chez les divers peuples qui n'ont pas encore dépassé la civilisation néolithique. Ces leçons n'auraient pas moins d'intérêt que la lecture des voyages autour du monde ; elles auraient plus d'utilité.

Ce qui est plus certain que le passage de l'industrie humaine par les trois états distincts et successifs dont nous venons de parler, c'est sa division en trois âges : l'âge de la pierre, l'âge du bronze (ou du cuivre) et l'âge du fer. Jusqu'ici, en effet, l'homme n'est pas encore parvenu à la connaissance des métaux, et, quelle qu'ait été son ingéniosité à tourner à son usage le bois, la pierre, les os, les arêtes, les dents, les cornes des animaux, on sent que, faute d'instruments plus puissants, il ne lui était pas possible de s'élever à une industrie supérieure. Aussi, après avoir atteint un certain niveau, il est probable que son industrie, tout en se perfectionnant, sans doute, dans les détails, resta bien longtemps stationnaire, jusqu'à ce que

la découverte des métaux vint ouvrir à son activité une carrière indéfinie.

Les anciens, dans leurs légendes poétiques, lesquelles n'étaient pas sans quelque fondement dans la tradition, divisaient la vie de l'humanité en quatre âges : l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain, et l'âge de fer. Leur imagination avait fait de l'âge d'or le paradis terrestre ; c'était l'age de la paix, du doux loisir, de l'innocence et du bonheur. Puis la nature et l'humanité avaient été se dégradant de plus en plus jusqu'à l'âge de fer (l'âge présent devenu l'ère du labeur pénible, du crime et de la douleur. — C'est, dit-on, exactement le contraire de la vérité ! — Peut-être. — Si l'on considère le formidable outillage de l'industrie moderne toujours en travail pour donner satisfaction à la complexité croissante de nos besoins, nous ne pouvons guère nous empêcher de plaindre nos antiques ancêtres de l'âge paléolithique, à nos yeux, si dénués. Mais, peut-être, l'extrême complexité des besoins, même satisfaits, n'est elle pas la vraie mesure du bonheur ; peut-être le bonheur se trouve-t-il plus facilement dans cette simplicité de besoins à laquelle ceux que nous appelons des sauvages ont tant de peine à renoncer ; peut-être nos ancêtres de l'époque miocène et pliocène avaient-ils conservé vaguement le souvenir d'une nature clémente qui offrait d'elle-même à de tranquilles et inoffensifs végétariens des fruits *sine semine natos ;* et ces souvenirs, ils les avaient légués à leur postérité d'un âge plus rude. Vains regrets ! la fatalité nous emporte. La recherche du bonheur doit consister pour nous, désormais, dans le progrès d'une industrie qui mette de plus en plus à notre service toutes les ressources de la nature et qui partage d'une manière équitable, entre toutes les abeilles de la ruche, le produit suffisant du travail commun.

Dans cette conception d'un âge d'or et d'un âge d'argent, antérieurs à l'âge du bronze, il y a quelque chose de vrai. L'or et l'argent qui se trouvent partout à l'état natif, furent apparemment les métaux les premiers connus; mais leur importance industrielle fut à peu près nulle. Aux âges très réels du bronze et du fer, l'imagination primitive dut ajouter les âges poétiques de l'or et de l'argent. Ce qu'il fallait à l'homme néolithique, ce n'était pas des métaux précieux au sens actuel du mot; c'était un métal qui, en lui fournissant de meilleurs outils, lui permît de donner largement carrière à son activité intelligente. Ce fut une découverte d'une portée immense dans l'histoire de l'industrie humaine que celle de la métallurgie, car elle portait pour ainsi dire, dans ses flancs, tous les progrès ultérieurs. Toujours conformément aux lois de l'évolution, le premier des métaux traités fut le cuivre, ou plutôt le bronze[1] parce qu'il était le plus facile à extraire et le plus facile à travailler. Où et quand fut faite cette découverte? Il est impossible de le dire avec précision. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'elle est fort ancienne. Elle se fit sans doute en Orient. C'est, en effet de ce côté que les races supérieures, Sémites et Aryens, fondèrent les premiers empires; et c'est sans doute de là que le bronze fut importé dans nos pays d'Occident, peut-être par les Celtes. Peut-être les premiers importateurs ont-ils été les Phéniciens, qui allaient chercher l'étain jusqu'aux îles Cassitérides.

Si haut que nous remontions, en effet, nous trouvons ce peuple de navigateurs en possession d'une civilisation industrielle qui implique une connaissance avancée de la métallurgie. Si l'on en croit Thucydide, Minos (le my-

[1] Le bronze n'est pas un métal pur; on l'obtenait par la fusion simultanée de la pyrite cuivreuse et de la pyrite d'étain.

thologique Minos), fut le premier roi Grec qui eut une flotte dont il se servit pour purger la mer Hellénique des pirates Cariens et Phéniciens qui l'infestaient et qui avaient colonisé la plupart des îles de l'Archipel. Or, il est difficile d'admettre que ces antiques déprédateurs aient pu construire les barques dont ils se servaient avec des instruments de pierre. Ils connaissaient certainement le bronze, peut-être même le fer. Quoi qu'il en soit, l'âge du bronze se perd dans la nuit des siècles. Sa durée fut considérable ; il règne encore à l'origine des temps historiques. A l'époque de la guerre de Troie, les Grecs ne l'ont pas dépassé. Le fer est pour eux une rareté de grand prix ; il n'est pas encore entré dans le commun usage [1].

Et pourtant, nous pouvons juger par l'*Iliade* et l'*Odyssée* de l'importance du progrès réalisé depuis la fin de l'âge de la pierre. L'humanité ne se composait plus de faibles tribus isolées et probablement ennemies, retranchées dans leurs palafittes, encore aux rudiments de la vie agricole et pastorale, exerçant à peine les industries les plus indispensables. Le nombre des hommes s'est prodigieusement accru ; de grandes cités se sont formées. La petite Grèce, à elle seule, peut jeter sur les rives de l'Hellespont une armée de cent mille guerriers. Et cette armée formidable est arrêtée dix ans sous les murs de Troie. C'est que Troie est une puissante forteresse dont les remparts abritent des richesses immenses, un roi vénérable et magnifique, défendu par la fleur de l'Asie ; au point que, malgré leurs coursiers et leurs chars, leurs casques, leurs boucliers, leurs cuirasses étincelantes et leurs « belles cnémides », les Grecs paraissent presque les pauvres et les barbares. Diomède échangeant sur le

[1] Quand ils envahirent l'Italie, les Gaulois n'avaient encore que des armes de bronze.

champ de bataille son armure contre celle de Glaucus, son hôte paternel, fit, dit naïvement Homère, une affaire excellente, car il recevait une armure d'or pour une armure d'airain. La lecture de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* donne l'impression d'une civilisation encore jeune et parfois brutale, quoique raffinée, mais déjà riche des biens de la terre et du ciel, nous voulons dire du cœur et de l'esprit [1].

Cependant la Grèce est alors, du côté de l'Occident, aux confins de la civilisation. L'Italie, et la Gaule, et l'Espagne, et la Germanie, et la Bretagne seront encore longtemps couvertes d'une profonde nuit. C'est du côté de l'Orient qu'il faut regarder. Là, sur les bords de l'Oronte et du Nil, du Tigre et de l'Euphrate, fleurissent de puissants empires dont l'existence, prouvée par des monuments, remonte à des milliers d'années. Mais ces civilisations n'ont pas éclaté tout à coup et la pensée s'enfonce malgré elle dans les abîmes du passé à la recherche d'origines qui lui échappent. Plus loin encore, sur les rives de l'Indus et du Gange, du Hoang-Ho et du Yang-Tsé-Kiang, d'antiques civilisations s'épanouissent, portant au plus haut degré le développement empirique de l'industrie. Jusqu'à quel point ces groupes de population, les plus considérables du globe, se sont-ils développés isolément ou se sont-ils trouvés en rapport avec les groupes plus occidentaux ? C'est un problème intéressant à résoudre, car il importe de savoir s'il y a eu filiation ou développement spontané. Qu'il y ait eu influence réciproque entre civilisations voisines, cela n'est pas invraisemblable ; mais nous penchons à croire que, partout où l'homme a trouvé des circonstances favorables, soit dans les qualités de la race, soit dans les conditions du milieu, il s'est développé d'une

[1] Quel admirable « document historique » que la description du bouclier d'Achille dans l'*Iliade* !

manière analogue, sous l'impulsion de la nature. Nous en trouverions au besoin la preuve dans les civilisations mexicaine et péruvienne, si malheureusement détruites par les Espagnols.

A l'âge du bronze succéda l'âge du fer « plus précieux que l'or ». Le fer, en mettant entre les mains de l'homme un outil plus puissant que le bronze, contribua largement à promouvoir l'industrie. Nous avons vu plus haut que, dès le siège de Troie, les Grecs touchaient à cet âge. Mais il est probable que depuis longtemps l'usage du fer existait en Egypte et dans les grands empires orientaux. L'influence de l'Egypte et de l'Orient sur la Grèce est indiscutable ; c'est de là que lui vint la lumière; c'est de là, sans doute, aussi que lui vinrent les arts industriels, les premiers de tous, et les instruments qu'ils exigent. Dès cette époque, l'industrie humaine, dans les pays alors civilisés, pouvait suffire non seulement à la satisfaction des besoins essentiels, mais à toutes les jouissances de sociétés matériellement très raffinées. C'est au maître spécialisé de montrer, autant que possible, ce qu'était alors cette industrie, dans ces différents pays et dans ses différentes branches ; en quel état se trouvait l'agriculture ; quels étaient les végétaux alors cultivés ; quels étaient les animaux domestiqués ; quels étaient les procédés et les instruments de culture ; quelle était la condition des cultivateurs ; ce qu'étaient l'industrie textile et les autres industries qui se rapportent au vêtement ; ce qu'était l'industrie de l'habitation ; les industries métallurgiques, depuis l'extraction du minerai jusqu'à la fabrication des armes et des bijoux ; à quel degré de division le travail était parvenu ; quelle était la condition du travailleur... Quelle source abondante d'observations et de réflexions ! « Ce sont là, comme dit Voltaire, des connaissances d'une

» utilité plus sensible et plus durable que l'histoire des
» batailles et des traités. »

On se demande quelquefois, par exemple, pourquoi, dans l'antique Egypte, chaque catégorie de travailleurs était, de père en fils, attachée au même métier. C'est que, entre l'industrie moderne et l'industrie ancienne, telle qu'elle existait alors en Egypte, et naguère encore, dans l'Inde, en Chine, au Japon, il y a une différence capitale. Sans doute, l'industrie a été la mère des sciences, mais, avant de produire les sciences et de subir leur direction, elle a été longtemps empirique. Par une série de tâtonnements plus ou moins ingénieux, on arrivait à la découverte d'un procédé, et c'était ce procédé qui se conservait dans la même famille et qu'on se léguait de père en fils. C'était un moyen d'empêcher l'industrie de déchoir ; c'en était un aussi (on l'espérait du moins) de la perfectionner. D'ailleurs le travail y était, à la vérité, très spécialisé, mais il n'y était pas divisé comme il l'est dans l'industrie contemporaine. Chaque ouvrier y accomplissait lui-même toutes les opérations de son métier ; s'il faisait une épingle, par exemple, il exécutait lui-même toutes la série des opérations très nombreuses dont chacune est exécutée aujourd'hui par un ouvrier différent, au grand avantage de la production. Ceci seul suffirait à faire comprendre que, malgré le degré de perfection où elle s'était élevée, l'industrie antique était bien loin de l'activité productrice de l'industrie moderne. Aussi les produits en étaient-ils consommés surtout par les hautes castes, et là où elle n'était pas exercée exclusivement par des esclaves, elle l'était par des castes inférieures, réduites, comme eux, au strict nécessaire.

Cependant la spécialisation du travail avait produit ses effets naturels, c'est-à-dire, le commerce. Quand, au maximum de simplicité de la vie, le sauvage fabrique lui-

même ses armes et ses outils, sa hutte, sa pirogue et son vêtement, le commerce n'a pas de raison d'être; mais, aussitôt que le travail s'est spécialisé, chaque individu ne se suffisant plus à lui-même, il faut nécessairement qu'il y ait échange. Il achète les produits dont il a besoin avec ceux de ses propres produits qui excèdent sa consommation. L'échange direct devenant bientôt difficile, il se crée des intermédiaires, des commerçants. C'est une industrie nouvelle qui a pour but de mettre le producteur en rapport avec le consommateur, et le consommateur en rapport avec le producteur. C'est le commerçant qui devient l'agent des échanges. Les échanges se font d'abord en nature. Mais là se rencontre une nouvelle difficulté qu'il faut vaincre. Les marchandises sont rarement échangeables les unes contre les autres au gré du producteur et du consommateur. De là la nécessité de créer une marchandise de valeur déterminée qui puisse s'échanger contre toute espèce de marchandise. C'est la monnaie. — Toute cette série de progrès, naturellement enchaînés, avait été réalisée par les sociétés antiques. Ce serait, pour le maître, l'occasion d'exposer les principes généraux de l'économie politique; ceux du moins, qui régissent la production et l'échange. Il ne s'agit point ici d'un enseignement abstrait, tel qu'on le trouve dans les auteurs, qui ont fait de cette science, selon l'expression de Thiers, « une littérature ennuyeuse ». Il s'agit de la prendre sur le fait, de la montrer à sa naissance et de la suivre dans son évolution. Cet enseignement concret n'aurait rien qui fût au-dessus de l'intelligence des élèves; rien qui ne fût de nature à les intéresser profondément, comme il arrive toujours quand on leur montre clairement les lois mêmes de la vie.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que du commerce intérieur et nous n'avons rien dit de l'industrie locomotrice. Il est

facile de comprendre qu'à mesure que les échanges se multiplient et qu'ils se font à de plus grandes distances, il devient nécessaire de créer des moyens de transport, soit par terre, soit par eau. De là les routes, les canaux, les charriots, les bateaux, les bêtes de somme, tous moyens de communication qui, plus que toute autre chose, contribuent au développement de la production, au progrès de l'industrie et, conséquemment, au bien-être général. Mais, avec le bien être s'accroissent les besoins et l'amour des richesses propres à les satisfaire. Les peuples, qui se sont développés isolément, cherchent à entrer en rapport avec les peuples voisins (nous ne parlons ici que des rapports pacifiques), afin de leur vendre le surplus de leur production et d'en retirer en échange, soit de la monnaie, soit des marchandises qu'ils ne produisent pas eux-mêmes et qu'ils désirent faire entrer dans leur consommation. De là le commerce extérieur, qui se faisait, sans doute, autrefois, comme il se fait encore aujourd'hui en Orient, par caravanes de terre ou de mer. Que des communications de ce genre aient existé entre l'Egypte et les peuples de l'Asie, il est difficile d'en douter. Le projet de percement de l'isthme de Suez, si heureusement exécuté par M. de Lesseps, n'est pas nouveau. Les Pharaons d'Egypte l'avaient déjà conçu, et ce n'est sans doute pas pour rien qu'ils avaient voulu réunir le Nil à la mer Rouge. Rien ne peut contribuer davantage à la diffusion de la civilisation que la diffusion des produits de l industrie; car cette diffusion exige la paix et la confiance réciproque, laquelle ne repose que sur le respect de la justice, d'où naît le sentiment de la solidarité, la bienveillance entre les hommes, l'humanité.

Mais ce n'est pas seulement entre des peuples également civilisés que s'établissent des rapports commerciaux.

Plus encore que de nos jours, l'homme était enclin à exploiter l'homme. Partout les forts se jetaient sur les faibles pour les dépouiller. La piraterie de peuple à peuple et d'individu à individu était générale Elle se cumulait même avec le commerce. Les Phéniciens qui furent, comme on l'a dit des Hollandais, les « rouliers de la mer » de ce temps là, les menaient parfaitement de front. Un autre genre d'exploitation, qui n'a pas encore disparu, poussait ces hardis navigateurs chez les peuples barbares, ou plutôt enfants, bien plus nombreux alors qu'ils ne le sont maintenant, et l'on voyait se passer dans le monde ancien ce qui s'est passé dans le monde moderne après la découverte de l'Amérique et de l'Océanie et la circumnavigation de l'Afrique. Chargés de produits sans valeur, de verroteries, sans doute, de tissus aux couleurs voyantes; ils allaient sur les rivages de la Grèce, de l'Italie, de la Gaule, de l'Espagne, de la Bretagne, jusqu'à Thulé, *ultima Thule*, pénétrant probablement au fond de la Baltique, et, en échange de cette pacotille, ils obtenaient de la sauvagerie naïve ce qu'elle avait de plus précieux, de l'ambre, de l'or, de l'argent, du cuivre, de l'étain, des pelleteries. Ils furent les grands exploiteurs de mines de la haute antiquité.

Mais, en même temps qu'ils exploitaient les barbares, ils servaient la civilisation, jetant partout des germes de leurs industries et de leurs connaissances. Ce fut eux, si l'on en croit la tradition, qui, après avoir emprunté aux Egyptiens les éléments de leur alphabet, le portèrent chez les Grecs et probablement sur tous les rivages qu'ils fréquentaient.

Le désir de s'enrichir, qui est l'âme du commerce, développa à un haut degré l'art de la navigation, et la navigation fut le principal véhicule du progrès. Enri-

chis par le commerce maritime et l'industrie qu'il suppose, les Phéniciens avaient dû croître en population; c'est une corrélation nécessaire. Aussi les voyons-nous établir partout des colonies, ou plutôt des comptoirs, ainsi que le font de nos jours les Anglais. Avant Minos, ils étaient déjà fixés dans toutes les îles de l'Archipel. Ils fondèrent, sur la côte septentrionale de l'Afrique, Carthage qui fut l'héritière de leur puissance et de leur génie. — Les germes semés en Grèce par les Egyptiens et les Phéniciens ne tardèrent guère à lever sur ce sol admirablement fertile, et la civilisation qu'ils avaient reçue, les Grecs la promurent encore. Portant jusque dans les arts industriels cet exquis sentiment du beau qui est leur marque distinctive, ils déployèrent une activité merveilleuse. La ruche Hellénique envoya de tous côtés des essaims propagateurs. Ils promenèrent le flambeau sur tous les rivages de la Méditerranée, en Afrique, en Sicile, en Italie, en Gaule; à la suite d'Alexandre ils réagirent vers l'Orient et répandirent l'Hellénisme du Nil jusqu'à l'Indus. Il y eut un monde grec, immense. Puis Rome hérita de la Grèce, et la lumière descendit encore vers l'Occident. Il se fonda un monde romain plus vaste que le monde grec, et les voies admirables qui, de Rome, rayonnaient de tous côtés jusqu'aux extrémités de l'empire ne furent pas seulement marquées par les étapes des légions. L'industrie les y suivit, traînant après elle la civilisation jusqu'au Rhin et jusqu'au Danube, jusqu'à la Seine et à la Tamise, et, par delà les Pyrénées, jusqu'à l'Océan, alors infranchissable, *Oceanus dissociabilis*.

N'y a-t-il pas un intérêt puissant à suivre ainsi pas à pas la marche de la civilisation par l'industrie, qui représentait seule alors la science sous sa forme empirique? Qu'est-il resté du passé? de ses organisations politiques,

de ses conquêtes, de ses religions, de ses philosophies? Les organisations politiques se sont évanouies; les conquêtes ont été effacées par d'autres conquêtes, les religions par d'autres religions, les philosophies par d'autres philosophies. Qu'est-il resté du passé? Les conquêtes industrielles, en attendant les conquêtes scientifiques, ou, pour mieux dire, l'alliance féconde de la science et de l'industrie. Quand les Barbares débordèrent de tous côtés, sur l'Empire romain, les Goths, les Vandales, les Huns, les Francs, les Normands, puis les Arabes, puis les Turcs, le monde, en apparence, fut plongé dans une profonde nuit; tout sembla périr. Seuls, les arts utiles ne périrent pas. Au milieu des fléaux qui les accablaient, les peuples continuèrent à labourer, à semer, à élever du bétail, à forger, à tisser, à bâtir; non seulement rien d'essentiel ne périt, mais pendant cette prétendue nuit du moyen âge, d'importantes découvertes furent faites qui devaient révolutionner le monde. Les Arabes inventèrent le moulin à vent qui « soulagea le malheureux cultivateur de la plus rude de ses peines »; les Italiens inventèrent la boussole qui ouvrit aux navigateurs la mer sans borne; les Hollandais inventèrent le télescope [1], qui ouvrit à l'astronome l'immensité des cieux; on fit, « avec du sable, des espèces de diamants polis de plus de cinq pieds de haut et de large qui réfléchissent tous les objets »; un moine découvrit une poudre noire qui imitait la foudre et qui bouleversa l'art de la guerre; un bourgeois de Strasbourg inventa l'imprimerie. Partout, sous l'influence de l'activité industrielle, la population s'était accrue; partout des villes opulentes s'étaient élevées, et tandis que le flambeau pâlissait de

[1] En réalité, l'invention du télescope et du microscope est plus moderne; mais elle découle évidemment de celle des verres à lunettes qui remonte au XIIIe siècle.

plus en plus à l'Orient, à l'Occident, il brillait d'un éclat de plus en plus vif. Le centre du mouvement commercial n'était plus à Tyr, à Alexandrie ou à Carthage; il était à Gênes et à Venise. Tant que l'Océan put être considéré comme une barrière infranchissable, le commerce dut refluer vers l'Orient; c'est par l'Orient qu'on essayait de communiquer avec l'Inde et le Cathay. La notion de la rotondité de la Terre suggéra à des esprits aventureux l'idée d'arriver à l'Extrême-Orient, ce pays des pierres précieuses, de l'or et des épices, par la voie de l'Occident. Vasco de Gama essaya de contourner l'Afrique, doubla le cap de Bonne-Espérance et atteignit le but; Christophe Colomb, naviguant tout droit devant lui, trouva sa route barrée par le continent de l'Amérique. L'axe du commerce du monde et de l'activité humaine était changé. Elle se porta de toute son ardeur vers ces régions nouvelles qui promettaient aux audacieux la réalisation de tous leurs rêves, et, surtout, la conquête rapide des métaux précieux, considérés comme la richesse par excellence. Des empires en voie de formation furent détruits; d'autres dominations s'établirent à leur place. Le continent de l'Amérique fut doublé comme le continent de l'Afrique. Des hardis navigateurs s'élancèrent sur ce nouvel Océan qui ouvrait devant eux ses solitudes encore vierges, et ils abordèrent enfin à ces régions orientales qui les attiraient comme un mirage et d'où leurs ancêtres étaient peut-être partis. Le cercle s'était fermé. L'industrie humaine avait noué sa ceinture autour du monde. Les aventuriers et les *conquistadores* s'aperçurent bientôt que les richesses arrachées aux vaincus ne sont que des richesses précaires qui s'épuisent bien vite quand l'activité laborieuse ne les renouvelle pas. On quitta l'épée pour la charrue; des colonies agricoles s'implantèrent partout et, avec elles, tous les arts

utiles, qui sont la vraie source de la fortune publique et privée. Un courant de plus en plus puissant d'échanges s'établit entre toutes les régions du globe et le commerce devint le moyen le plus assuré de s'enrichir.

Cependant l'industrie était encore bien loin d'avoir atteint tous ses développements. L'esprit ingénieux cherchait, pour ainsi dire, à tâtons ; il trouvait des résultats, il ne se les expliquait pas. « Il n'y entendait pas finesse », selon l'expression de Voltaire. Les lois naturelles travaillaient pour lui, sans doute ; mais elles n'étaient pas à son commandement. Ce qui devait arriver arriva. L'esprit humain, qui ne peut s'arrêter avant d'avoir trouvé les causes des phénomènes, aiguisé et fortifié par le développement industriel lui-même, entreprit de les étudier directement. Par l'observation et l'analyse mieux conduites qu'elles ne l'avaient été chez les Grecs, il pénétra jusqu'à la connaissance intime de la matière et des lois mathématiques qui président à ses combinaisons. Alors enfin, il put faire travailler pour lui les forces de la nature obéissante, et une ère de merveilles, qui n'est encore qu'à son aurore, s'ouvrit aux yeux du monde ébloui. La vapeur, mettant en mouvement les plus puissants et les plus ingénieux mécanismes, est notre esclave ; avec une vitesse calculée et une rapidité prodigieuse, d'admirables véhicules, roulant ou voguant, nous conduisent, sans danger et sans fatigue, partout où nous emporte le vent de notre désir. Avec une rapidité bien plus grande encore, l'électricité nous instruit, à la minute, de tout ce qui se fait d'important sur tous les points du globe ; bientôt elle éclairera, comme un soleil nocturne, nos villes et nos maisons. Avec une exactitude absolue, la lumière asservie reproduit à notre gré, les images des hommes et des choses. Encore un peu de temps, et nous naviguerons dans les airs plus sûrement et

plus commodément que sur terre. Nous pouvons nous entrenir à des distances énormes avec une personne chère dont nous reconnaissons la voix amie. Cette voix, nous pouvons la conserver, endormie, pour ainsi dire, l'emporter avec nous et la réveiller quand il nous plaît. Ce sont là les prodiges qui frappent le plus ; mais l'heureuse influence de la science a pénétré toutes les branches de l'industrie et les a toutes perfectionnées.

Il y a loin de nôtre outillage moderne à l'outillage de l'homme primitif. Pour habitation une caverne ou une hutte ; pour vêtement, sa nudité ou la dépouille sanglante des bêtes sauvages ; pour nourriture, des racines ou de la chair à moitié crue, la faim souvent ; pour armes et pour outils, une hache de pierre non polie... Et puis, avec le temps, tout cela se perfectionne peu à peu. La hache se polit ; de nouveaux outils s'y joignent ; des grattoirs, des couteaux ; puis l'arc et la flèche, le harpon et l'hameçon, des poteries grossières. Quelques animaux sont domestiqués ; quelques céréales cultivées ; quelques tissus ajoutés aux pelleteries ; des villages bâtis sur pilotis au bord des lacs, des pirogues creusées dans des troncs d'arbre. Pas de routes, peu de sécurité, peu de commerce ; probablement la guerre partout, de tribu à tribu... La découverte des métaux, du cuivre d'abord, puis du fer, donnent à l'activité humaine une impulsion puissante ; le travail se spécialise de plus en plus, tous les arts utiles sont créés ; la population croît ; des groupes considérables se forment ; des empires se constituent ; une industrie ingénieuse, mais empirique, pourvoit, dans une mesure plus large, aux besoins et aux jouissances de la vie. Le commerce se développe de nation à nation et les idées se répandent avec les produits. Des modifications s'opèrent dans la situation respective des peuples. Le sceptre de l'industrie passe de

main en main, de l'Orient à l'Occident. Rien ne se perd de ses conquêtes; des progrès importants se réalisent, mais ils sont plutôt le résultat d'heureuses trouvailles que de recherches bien conduites... Enfin, les sciences se créent et, par leur union avec l'industrie, enfantent les merveilles dont nous sommes les témoins... La caverne et la hutte ont, depuis longtemps fait place à des palais, monuments superbes où l'architecture la plus grandiose est encore rehaussée par tout ce que les autres arts, la peinture, la sculpture, ont de noblesse, d'agrément et de délicatesse; où se trouve réuni non-seulement tout ce qui peut satisfaire les besoins essentiels de l'homme, mais tout ce que peuvent rêver le goût le plus voluptueux et le luxe le plus raffiné. Au lieu de la peau de bête qui couvrait à peine la nudité frissonnante du sauvage ou de sa femelle, des étoffes moelleuses et souples, de riches tissus, où se joue la fantaisie et que relève toute la magie des couleurs, drapent la mâle stature de l'homme ou la grâce élégante de sa compagne. Les scintillants chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie et de la joaillerie ont écarté de sa gorge délicate les colliers de dents, de vertèbres et de cailloux. Au lieu des aliments grossiers et répugnants qui faisaient la nourriture du primitif, l'ordonnance magnifique de nos tables étale dans le Sèvres et le Japon, dans l'or et l'argent ciselés par des mains d'artiste, les mets les plus exquis, les fruits les plus rares, les fleurs les plus éclatantes, les vins les plus précieux, qui rient ou pétillent dans des coupes de cristal. Nos marchés regorgent des produits du monde entier. Les instruments de précision que l'industrie met au service de la science, l'acier de la trempe la plus fine et forgé pour tous les usages, depuis le scalpel du chirurgien jusqu'à l'épée du soldat, ont remplacé les grossiers outils en pierre taillée. Le tronc d'arbre creusé en forme de pirogue

s'est insensiblement transformé en paquebot à vapeur ou en vaisseau de guerre cuirassé ; l'arc et la flèche, en canons et en mitrailleuses. Nous mettons trois fois moins de temps pour aller à Moscou que nous n'en mettions, il y a cinquante ans, pour aller à Marseille. Cinquante ans ! Ce demi-siècle est un demi-siècle de prodiges. Nous sommes les contemporains de toutes ces inventions ; nous avons assisté à la naissance de la navigation à vapeur, des chemins de fer, de la télégraphie électrique, de la photographie, de la galvanoplastie, de la spectroscopie, du téléphone, du phonographe, etc., etc. Du fusil à pierre qui fut l'arme de notre jeunesse, nous sommes arrivés au fusil à répétition et aux effrayants progrès de l'artillerie. Où s'arrêtera l'industrie humaine ?... Elle ne s'arrêtera pas ; du moins à peine est-elle à ses débuts. Nul de nous ne peut prévoir, même en rêve, les merveilles de l'avenir. Notre postérité lointaine nous considèrera, sans doute, avec cette pitié un peu dédaigneuse que nous éprouvons pour nos lointains ancêtres. Et pourtant, si quelqu'un d'eux pouvait renaître un instant, ne nous prendrait-il pas pour des dieux ?

Voilà pour les produits ; mais le producteur ne mérite-t-il pas d'être étudié pour lui-même ? Le travailleur de nos jours est-il réellement plus heureux que le travailleur préhistorique ? Sa condition s'est-elle améliorée dans la même proportion que son industrie ? La question du bonheur est une question très complexe et fort difficile à résoudre. Le bonheur est chose subjective au moins autant qu'objective. On n'éprouve ni le besoin, ni la privation de ce qu'on ignore. Peut-être, nos primitifs ancêtres, dans leur liberté originelle, avant que la lutte entre les groupes humains eut amené partout la sujétion ou la servitude, enfermés qu'ils étaient dans la satisfaction facile de leurs

besoins animaux, n'étaient-ils pas plus malheureux que nous? Mais, s'il faut mesurer le bonheur à la quantité de jouissances objectives (ce qui est le point de vue industriel), on ne peut nier que la condition du travailleur n'ait été toujours en s'améliorant.

Au sortir de la période préhistorique nous le trouvons en Egypte et, probablement, dans toutes les grandes sociétés asiatiques, confiné dans des castes inférieures, produisant, surtout, pour des castes supérieures, guerriers ou prêtres, qui prélevaient la plus grande part du miel de la ruche, et la plus délicate, mais qui laissaient nécessairement aux abeilles une portion suffisante pour satisfaire leurs besoins essentiels. Et, quelle que fut l'infimité de leur condition, il est manifeste que la nourriture, le vêtement, l'habitation, l'existence matérielle, en un mot, était plus confortable et moins précaire que dans la période antérieure. — On ne saurait dire que la condition du travailleur se soit réellement améliorée, si même elle n'a pas empiré, pendant la période Gréco-Romaine. Le travail, en effet, fut presque absolument entre les mains des esclaves ; il fut *œuvre servile,* et c'est là ce qui l'a marqué, ce qui, malheureusement encore, et bien injustement, le marque d'un caractère d'infériorité. Cet agriculteur, cet artisan, sur qui repose tout l'édifice social, qui ne se maintiendrait pas deux jours sans eux, ont été longtemps considérés comme des bêtes de somme, ne méritant que le dédain des oisifs. La Chine seule a fait exception. Chaque année, l'empereur de cinq cent millions d'âmes ne dédaigne pas de labourer solennellement un champ, rendant ainsi un pieux hommage à l'agriculture, nourrice du genre humain. Le moyen âge, tant décrié, vit s'accomplir une révolution profonde. Le travailleur s'affranchit ; le travail devint libre et déploya dès lors une féconde acti-

vité. Cependant, il n'atteignit pas de plein saut la liberté complète. La liberté y prit la forme du privilège. Organisés en corporations de métiers, les ouvriers ne furent point libres vis-à-vis des maîtres, et ceux-ci même ne le furent guère vis-à-vis du pouvoir royal. Une réglementation oppressive entravait tout. La Révolution française brisa ces dernières entraves, et restitua le travailleur, comme le citoyen, dans sa liberté originelle. Les effets de l'abolition des maîtrises et des jurandes ont été, quoi qu'on puisse dire, des plus heureux. C'est à la liberté de l'industrie, sachons-le bien, que sont dus, pour la plus grande part, les progrès merveilleux qui ont illustré ce siècle. Grâce à une organisation plus scientifique, mieux secondée par la puissance du capital; grâce surtout à une intelligente division du travail, la production s'est accrue dans des proportions énormes, et la rapidité croissante de la distribution des produits a fait de la terre entière un seul marché. Chacun de nous, si humble qu'il soit, moyennant la contribution de son propre travail, jouit légitimement, non seulement du produit du travail de tous ses contemporains, mais de celui de toutes les générations antécédentes. Nous travaillons chacun pour tous et tous pour chacun. D'où il résulte avec évidence que chacun reçoit de la société une somme de jouissances incomparablement plus grande que celle qu'il produit lui-même. C'est une vérité qu'un professeur intelligent n'aura pas de peine à mettre en lumière d'une manière concrète, en prenant un travailleur quelconque et en comparant les consommations de toute espèce qu'il fait, et qu'il achète du produit de son travail, avec ce produit lui-même. Il ressortira clairement de ce tableau la notion de la solidarité humaine, le sentiment de la fraternité universelle, la nécessité d'abaisser de plus en plus les barrières qui séparent

les peuples, afin qu'ils travaillent tous, dans la paix et dans la concorde, à augmenter le bonheur commun. C'est là l'avenir, c'est là le but de l'humanité : le progrès indéfini tendant à faire de tous les hommes les membres *conscients et dévoués* d'une même famille. Cette loi, manifestement écrite dans les faits, réduit à leur juste valeur ces prétendus hommes de génie, moralités inférieures, esprits étroits et brutaux, en voie de régression vers la barbarie, qui se croient grands parce qu'ils règnent un jour en divisant les peuples par l'égoïsme, l'envie et la haine, mais qui n'ont jamais rien fondé, parce qu'on ne fonde rien de durable contre les lois de la nature.

Est-ce à dire que la liberté absolue du travail et la condition actuelle des travailleurs soient le dernier mot du progrès industriel ? D'où vient alors cette plainte universelle qui s'élève du fond des classes ouvrières de tous les pays et qui, sous le nom de socialisme, jette perpétuellement le trouble dans les sociétés menacées d'un bouleversement complet ? C'est qu'il y a scission entre le capital et le travail, que leurs droits respectifs ne sont pas clairement délimités, qu'ils cherchent à usurper l'un sur l'autre, et qu'ils sont en état de guerre ; que les deux partis, au lieu de se concilier selon les règles de la justice, ne songent qu'à s'organiser pour la lutte et à se faire le plus de mal possible. La haine est mauvaise conseillère. Que chaque parti s'organise pour la défense de ses intérêts, c'est bien ; mais qu'après s'être organisés, ils examinent. Que chacun d'eux se mette par la pensée à la place de l'autre ; qu'il se demande quelle serait alors la mesure de ses exigences et qu'il se pénètre bien de cette maxime : « Agissez envers autrui comme vous voudriez qu'il agît envers vous-même ». Cela fait sincèrement, on serait bien près de s'entendre. Le problème,

en effet, est-il aussi insoluble qu'on veut bien le dire? Certes, nous sommes trop incompétent en ces matières pour avoir la prétention de « résoudre la question sociale en cinq minutes ». Pourtant nous avons notre petite solution, nous aussi, et nous vous demandons, indulgent lecteur, la permission, non de vous la proposer, mais de vous la soumettre. C'est peut-être un hors-d'œuvre; mais, si l'idée est bonne, avouez qu'il serait fâcheux qu'elle restât sous le boisseau.

Toute entreprise bien conduite doit donner un produit net. A qui doit appartenir ce produit net? — Au travail. — Le capital dit: à moi; autant que possible, il se l'adjuge et, afin de le grossir, il réduit les salaires au *minimum*, c'est-à-dire, tout au plus à ce qu'il faut au travailleur pour vivre au jour le jour. La raison alléguée par le capitaliste pour justifier sa conduite, c'est que seul il court des risques et que, par conséquent, seul il a droit aux bénéfices. D'où il résulte qu'on lui ôterait son droit exclusif aux bénéfices si on le garantissait contre les risques. — Peut-on lui donner cette garantie? — Oui. — Comment? — Par une assurance. — Et quel sera l'assureur? — L'Etat.

Quand on considère l'industrie nationale dans son ensemble, on s'aperçoit aisément qu'il faut qu'elle fasse non seulement ses frais, mais encore des bénéfices; car c'est par l'appât de ces bénéfices qu'elle se procure des capitaux, lesquels, autrement, se placeraient plus volontiers dans les fonds publics ou sur hypothèque, parce qu'ils y trouveraient plus de sécurité. Il y a bien toujours quelques entreprises qui périclitent, comme il y a des maisons qui brûlent; ce qui n'empêche pas les compagnies d'assurances de prospérer. Ceci posé, analysons. Dans toute industrie, il y a le capital sous toutes ses formes, mais qui peut toujours s'évaluer en argent, et le travail sous toutes ses

formes qui peut aussi s'évaluer selon son importance. Le capital, assuré ou garanti par l'Etat, moyennant une prime payée sur les frais généraux de l'entreprise, n'a plus droit qu'à son loyer dont le taux est facilement déterminé par la cote des fonds publics. Du moment, en effet, que l'Etat assureur garantit au capitaliste son capital, il n'y a pas de raison de distinguer entre les capitaux prêtés à l'industrie et les capitaux prêtés à l'Etat. Si les uns se contentent de quatre pour cent, on ne voit pas pourquoi les autres exigeraient neuf ou dix et quelquefois bien davantage. — La question du capital réglée, reste à régler la question du travail. La chose ne semble pas plus difficile. — Il existe nécessairement dans le travail industriel une hiérarchie de fonctions. Il y a des directeurs, des ingénieurs, des comptables, des conducteurs de travaux, des compagnons, des manœuvres. Chacune de ces catégories de travailleurs touche des salaires en rapport avec l'importance de ses services. Rien à changer à cela ; il faut vivre en attendant le bénéfice net, qui ne se produit qu'au bout de l'année. Nous arrivons au bout de l'année ; le capital désintéressé, il n'y a plus qu'à se partager le bénéfice au prorata des salaires, puisque les salaires sont en proportion des services. — Et s'il n'y a pas de bénéfice net ? — Il n'y aura pas de partage. — Et s'il y a un déficit ? — Il n'y aura pas de déficit, puisque le capital est garanti. De cette façon, croyons-nous, les rapports du capital et du travail seraient équitablement réglés. Sans rien changer à l'organisation actuelle de l'industrie, chaque entreprise deviendrait, à son grand avantage, une société en participation. Il se ferait, peut-être, de moins grosses fortunes ; mais l'aisance serait plus généralisée, et nous aurions la paix et la bienveillance réciproque là où nous avons la guerre et la haine. « Ni exploi-

teurs, ni exploités », c'est la devise des honnêtes gens [1].

Nous aurions encore bien des choses à dire sur cet intéressant sujet. A côté de notre théorie de *l'Etat assureur*, nous avons une théorie aussi heureuse de *l'Etat banquier*. Mais nous ne voulons pas abuser de l'indulgence du lecteur en greffant un hors-d'œuvre sur un hors-d'œuvre, et nous la réservons pour le vingtième siècle [2]. Aussi bien, notre méthode n'est pas dogmatique, mais historique ; il ne s'agit pas d'enseigner ce qui *doit être* ou *sera*, mais ce qui *a été* et ce qui *est*.

Nous en avons dit assez pour faire comprendre quelle large carrière l'histoire de l'industrie ouvrirait à un professeur spécialisé. Il y trouverait, entr'autres choses, la meilleure occasion d'enseigner d'une manière concrète *l'économie politique* en ce qu'elle a d'essentiel ; la *géographie générale* par l'histoire de la navigation au service du commerce, et la *géographie commerciale* par le tableau des échanges actuels entre toutes les nations du globe [3].

Nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'il y a moins d'agrément et de profit à éplucher des thèmes et à ressasser des subtilités grammaticales.

[1] Nous avons à peine besoin de dire que, si on est en même temps capitaliste et travailleur, on touche et comme capitaliste et comme travailleur.

[2] L'État *assureur* serait par cela même l'État *banquier*, car, du moment qu'une association quelconque aurait obtenu sa garantie, elle n'aurait nulle peine à trouver le capital dont elle aurait besoin au taux même des fonds publics. Il n'y a qu'une différence entre les deux cas. Dans le premier, le capital existe ; il le garantit moyennant une prime d'assurance. Dans le second, il existe une compagnie ou association qu'il juge sérieuse et, en lui promettant, moyennant la même prime, la garantie du capital cherché, il lui rend facile l'invention de ce capital.

[3] Il y trouverait aussi, au besoin, l'occasion d'enseigner, d'une manière concrète, la chimie et la physique, dans leur généralité, par leurs applications à l'industrie moderne qui leur doit ses plus étonnantes découvertes.

# CHAPITRE X

## HISTOIRE DU DÉVELOPPEMENT ARTISTIQUE

Sous l'impulsion irrésistible de l'instinct de conservation, commun à tous les êtres vivants, l'homme déploie, avant toute autre, l'activité nécessaire à la satisfaction de ses besoins essentiels. Son industrie, d'abord rudimentaire, se développe en même temps que ses besoins et ses facultés ; elle s'élève insensiblement à la hauteur où l'a provisoirement portée, de nos jours, son union avec la science. C'est là le domaine de *l'utile.* L'homme ne considère d'abord la nature qu'au point de vue de l'utilité. Dans le daim ou le bison qu'il poursuit, il ne voit guère qu'une proie dont la chair doit le nourrir, dont la dépouille doit lui servir de vêtement. Mais, à mesure que ses ressources augmentent, que sa vie, devenue moins précaire, laisse à son intelligence croissante le loisir de la contemplation, il aperçoit dans la nature des aspects qu'il n'avait pas remarqués jusqu'alors ; il découvre, dans les choses, de la symétrie, de l'ordre, de l'harmonie, en un mot, tous les caractères relatifs à ce que nous appelons *l'idée de la beauté.* Cette découverte lui cause un plaisir d'une espèce particulière et fait naître en lui le sentiment, l'affection cor-

respondant à ce plaisir. Ce sentiment une fois éprouvé demande à se manifester, à s'exprimer, à s'extérioriser. Cette proportion, cette symétrie, cette harmonie qu'il observe dans la nature et en lui-même, il aime à la réaliser dans les œuvres de ses mains. De là, le soin apporté par lui à *l'enjolivement* de ses armes et de sa personne; dans la fabrication patiente d'un collier ou d'un bracelet, etc. Il y a là évidemment quelque chose qui dépasse la simple utilité, pour entrer dans le domaine du beau; qui dépasse l'industrie proprement dite pour entrer dans le domaine de l'art.

Mais l'homme ne s'en tient pas là; ce qui lui plaît en dehors de lui-même, il cherche à le reproduire, et c'est pour lui la meilleure manière d'accroître et de multiplier son plaisir. Ce daim ou ce bison, dans lesquels il ne voyait naguère qu'une proie, il y voit maintenant des formes harmonieuses qui expriment la force, ou la grâce, ou l'agilité, et qui font naître chez lui un sentiment d'admiration correspondant à ces qualités diverses. Il prend de l'argile et il s'essaie à les modeler; de la pointe d'un silex, il en grave les contours sur un bois de renne préalablement poli.

Il y a plus; le daim ou le bison qu'il vient de reproduire, ce n'est point la copie exacte, le portrait de tel daim ou de tel bison; c'est l'image du daim ou du bison en général. Ce qu'il exprime ainsi, ce n'est pas un individu, c'est un type. Notre sculpteur primitif porte déjà en lui-même son idéal. L'idéal, en effet, n'est pas autre chose que la perfection du type spécifique, telle qu'il est donné à chacun de la concevoir et de la dégager de l'observation des individus. Et c'est ce qui explique la variabilité indéfinie de l'idéal dans la variété indéfinie des intelligences.

Cet idéal, pourtant, ne s'enferme pas dans le type spé-

cifique, si nous pouvons ainsi parler; il s'étend à des groupes d'êtres ou d'objets divers; il embrasse la nature entière, soit à l'état de mouvement, soit à l'état de repos. Tout à l'heure, l'artiste primitif reproduisait l'image du renne ou du castor isolé et immobile; maintenant, c'est un combat de rennes qu'il représente, ou le tableau d'une famille de castors concourant au même travail; bientôt il décrira une forêt agitée par le vent ou frappée par la foudre; plus tard un paysage grandiose ou un coin de nature dans tout son charme printanier.

Il ne s'en tiendra pas à la reproduction physique des objets. Tout ce que le spectacle des choses naturelles ou humaines a fait naître en lui de sensations ou de sentiments distincts, il s'efforcera de le reproduire en l'idéalisant. Son cerveau, riche de souvenirs, d'images, d'impressions de toute sorte, les combinera de mille manières différentes pour en former les créations les plus variées et les plus complexes, dont tous les éléments empruntés à la nature auront été transformés par l'imagination de l'artiste à la lumière de l'idéal, c'est-à-dire, d'une conception des choses supérieures à la réalité des choses.

L'art, on le voit, est une langue qui sert à traduire tout un ordre d'impressions, de sentiments et d'idées, et qui se divise en autant de dialectes qu'il y a de portes, c'est-à-dire de sens par lesquelles ces impressions ou sensations arrivent à notre esprit. L'art a pour objet l'*agrément*, comme l'industrie a pour objet l'*utilité*. Il s'y ajoute, au besoin, comme l'agréable à l'utile : *utili dulce*. De même que toutes choses dans la nature, l'art est soumis à la loi de l'évolution. Il y a loin de l'image, naïvement ébauchée par l'homme néolithique, sur un bois de cerf ou de renne, à la Pallas-Athéné ou au Jupiter olympien de Phidias; du chant guttural du sauvage peint en guerre, aux divines

mélodies d'un Mozart ou d'un Rossini. Mais il y a de l'art de part et d'autre ; d'un côté, l'art à son premier bégaiement, de l'autre, l'art parlant une langue divine. Chez l'homme primitif à peine échappé à l'animalité, qui vient de frapper sa proie et en dévore la chair encore presque palpitante, nous ne voyons que l'utilité la plus grossière ; mais assistons, par la pensée, à un repas d'Apicius. Dans ces mets transformés par des mains habiles pour leur donner des saveurs exquises qu'on chercherait en vain dans la nature, n'y a-t-il pas de l'art? N'y a-t-il pas de l'art dans ces tissus moelleux, ce velours ou cette soie aux couleurs éclatantes, si différents de la peau rude et nauséabonde qui couvrait les épaules du primitif et qui, cependant, suffisait tout aussi bien, peut-être mieux, à le garantir du froid? N'y a-t-il pas de l'art dans ces parfums délicieux que l'homme sait distiller du suc des fleurs et marier de façon à en varier les effets et en multiplier la puissance? Il y a de l'art partout où il y a une combinaison de l'esprit en vue de produire une sensation agréable, soit qu'elle s'associe à l'utilité proprement dite, soit qu'elle s'en distingue.

Mais ce que nous entendons ordinairement par l'art, ce n'est pas ce qui produit seulement une sensation agréable et aboutit à des appétits ; ce qui a rapport aux sens physiologiques, le goût et l'odorat, et constitue le *bon*. Ce que nous appelons arts ou plutôt *beaux-arts*, c'est ce qui relève de la vue et de l'ouïe, qui sont les sens psychologiques, et constitue le *beau ;* ce qui se rapporte au sentiment, aboutit en nous à des affections morales et s'exprime par la forme ou par le rythme. De là une division naturelle en arts relatifs au sens de la vue : les arts plastiques ou arts du dessin (architecture, sculpture, peinture) ; et en arts relatifs au sens de l'ouïe : les arts rythmiques (musique, danse, poésie, éloquence). C'est l'histoire des

beaux-arts ainsi entendue, l'histoire de l'évolution artistique de l'homme qu'il s'agit de faire. On ne peut nier que ce ne soit un des modes les plus importants du développement humain, et qu'il n'y ait, pour un maître de haute culture spéciale, matière aux plus intéressantes leçons. Ce n'est ni notre but, ni notre rôle de le suppléer. Que le lecteur ne s'y trompe point; en donnant ainsi *naïvement, au courant de la plume,* notrè opinion sur des matières dont le détail échappe à notre compétence, nous ne cherchons nullement à faire parade de notre savoir, que nous jugeons nous-mêmes trop superficiel. Nous n'avons qu'un désir ; c'est d'appeler son attention sur l'utilité de ces connaissances et sur les moyens de les acquérir.

Les philosophes, pour qui l'homme est un être isolé dans la nature, sans lien avec le reste de l'animalité, peuvent se demander quelle est l'origine de l'art ; d'où vient ce sentiment du beau qu'il a pour but de manifester par la forme ou par le rythme. Pour nous qui pensons que tout se tient dans l'Univers, que l'homme n'est que le dernier terme d'une série organique qui remonte à la matière élémentaire, nous avons seulement à rechercher si le sentiment de la beauté lui est exclusivement propre et s'il ne se rencontre à aucun degré dans l'animalité inférieure. Or il n'y a point de doute, et le fait a été mis suffisamment en lumière par les naturalistes de l'école de Darwin, il n'y a point de doute que le sentiment de la beauté n'existe chez la plupart des vertébrés supérieurs et jusque chez les insectes. C'est même, dit-on (avec raison, croyons-nous), une des causes les plus puissantes du perfectionnement des espèces, par la sélection sexuelle. Il y a plus : ce sentiment de la beauté est de même nature dans les animaux que dans l'homme ; il a rapport aux impressions reçues par les sens les plus intellectuels,

la vue et l'ouïe. Nous n'irons pas jusqu'à dire que la fleur se pare de couleurs éclatantes pour attirer les insectes qui doivent lui apporter la fécondation ; mais nous devons admettre que les fleurs les plus éclatantes ont le plus de chances de les attirer et, par conséquent, de reproduire l'espèce en ce qu'elle a de supérieur. Nous n'irons pas non plus jusqu'à prétendre que le paon et le faisan se donnent cet admirable plumage sur lequel la nature semble avoir répandu tous ses écrins ; mais nous savons, pour l'avoir observé, avec quel orgueil ils en font l'étalage, non seulement aux yeux des femelles dont ils se disputent les faveurs, mais jusqu'aux yeux indifférents d'un valet de ferme. De l'orgueil amoureux, ils glissent dans la vanité ; ils sollicitent, ils mendient l'admiration. Le dindon lui-même, cette succulente caricature du paon, éprouve le besoin d'étaler sa laideur et sa sottise. Quand deux coqs sur un fumier, deux taureaux dans un pâturage, deux cerfs sous la voûte des grands bois, se livrent, au temps des amours, ces combats acharnés qui décident de la possession des femelles, celles-ci assistent attentives à la bataille, prêtes à suivre le vainqueur, qui est ordinairement le plus fort, le plus mâle et le plus beau. D'autres êtres qui ne se distinguent ni par l'élégance de la forme, ni par l'éclat des couleurs ont aussi leur beauté, d'un ordre moins matériel, leurs séductions aussi puissantes. La fauvette et le rossignol, la cigale même, déploient toute la magie de leur chant pour captiver leur femelle ; et c'est le talent du chanteur qui dicte habituellement leur choix. Il n'y a que chez l'homme qu'on voie le plus beau et le plus intelligent épouser la plus sotte et la plus laide ; la plus intelligente et la plus belle épouser le plus laid et le plus sot. La blonde Cythérée et le radieux Apollon cèdent le pas à l'aveugle Plutus.

Puisque le sentiment instinctif de la beauté existe chez les animaux inférieurs, rien d'étonnant à ce qu'il existe chez l'homme. Si l'animal, pour plaire, s'efforce à faire valoir les avantages qu'il tient de la nature, quoi d'étonnant à ce que l'homme fasse comme lui ? Il n'y a qu'une différence entr'eux, et cette différence consiste précisément en ceci, que l'animal est nécessairement borné dans les conditions que la nature lui a faites, tandis que l'homme s'ajoute à la nature elle-même par tout ce que son intelligence lui permet de créer. La fleur ne peut, quoi qu'on dise, rien ajouter à sa couleur naturelle ; mais l'homme le peut, et il le fait ; il se peint et il se tatoue avec un goût qui peut nous paraître bizarre, mais qui est d'accord avec son esthétique primitive, *et qui atteint son but*. L'oiseau chante ; mais quel que soit son talent de chanteur, il ne peut rien ajouter à ses moyens vocaux. Le sauvage le plus grossier accompagne déjà sa voix du son de quelque instrument rudimentaire.

En résumé, il existe dans les choses, ou, du moins, dans certaines choses, des caractères particuliers qui produisent sur nos sens une impression agréable, laquelle aboutit, dans notre âme, à un sentiment plus ou moins vif d'admiration et d'affection, c'est la beauté. La beauté ne se trouve pas seulement dans les choses ; elle se trouve aussi dans les actions ; elle prend alors le nom de beauté morale. Ces sentiments que nous fait éprouver la beauté, une tendance naturelle nous invite à les faire naître chez autrui en les réalisant dans nos actes et dans nos œuvres. C'est ce que fait l'artiste en combinant, à la lumière de son idéal, les éléments qui lui sont fournis par la nature. Ces combinaisons sont, d'abord, très simples et se bornent à peu près à une imitation plus ou moins exacte des objets naturels qui manifestent à ses yeux un caractère de beauté.

Mais, à mesure que son intelligence se développe, son idéal s'élève, sa puissance de combinaison grandit et enfante les chefs-d'œuvre de toute sorte qui s'imposent à l'admiration des hommes.

Ce sentiment du beau, commun à tous dans de certaines limites, il s'en faut beaucoup que tous le possèdent au même degré. Rares sont ceux dont une sensibilité plus délicate, une organisation exceptionnelle, fait des génies créateurs. Ces amants de la beauté, sous la forme qui les charme, se distinguent par leur passion pour leur idéal. Il faut aimer pour créer : *pectus est quod disertum facit.* Cependant, il ne faudrait pas croire que ces mortels privilégiés tirent tout du fonds de leur propre génie, sans rien emprunter aux conditions ambiantes. Ils sont hommes, ils vivent dans un milieu social, ils sont pénétrés des idées et des sentiments communs et les expriment dans leurs œuvres. Leur génie est à eux, et c'est ce qui fait leur originalité ; mais leur inspiration leur vient du milieu, et c'est ce qui fait que, malgré les différences individuelles, dans chaque pays et à chaque époque, l'art revêt des caractères généraux qui le distinguent de ce qu'il est ailleurs, de ce qu'il fut ou sera ; c'est ce qui fait que, dans certains pays et à certaines époques, il y a comme une puissante végétation, une admirable floraison de l'art, auxquelles succèdent des périodes de stagnation et d'inertie. Il se passe dans le domaine de la création artistique quelque chose d'analogue à ce qui s'est passé dans le domaine de la création naturelle. Les périodes organiques se succèdent ; une flore et une faune apparaissent sur un continent, se développent dans leur uniformité et leur variété ; peu à peu elles remplissent tout ; puis, par une modification insensible du milieu, elles s'effacent et disparaissent. La vie semble s'éteindre ; elle s'éteint effectivement dans

ce milieu ; mais elle continue ailleurs, modifiée par des conditions différentes, et lorsqu'elle reparaîtra sur le continent de nouveau émergé pour y refleurir encore, elle se distinguera profondément de celle de la période précédente.

Ce sont ces grandes époques successives de l'art, avec leurs caractères distinctifs et leur filiation, qu'il s'agit, pour le professeur, de faire connaître. Nous n'avons pas la prétention de lui dicter le programme de ses leçons. Il aura le savoir spécial ; il le dispensera selon son génie particulier. Rien ne vaut, en pareille matière, la liberté. Il pourra, s'il le veut, mener de front l'évolution de toutes les branches de l'art ; car issues du même sentiment du beau, comme d'un tronc commun, elle se sont développées simultanément. Mais, s'il jugeait à propos, comme plus facile et plus clair, d'étudier isolément le développement de chacune de ces branches, nous n'y verrions pas d'inconvénient. Il pourrait, alors, commencer par les arts qui relèvent de la forme, continuer par les arts qui relèvent du rythme et terminer par ceux qui relèvent en même temps du rythme et de la forme, c'est-à-dire de l'ouïe et de la vue.

Nous avons dit, plus haut que l'art s'ajoutait à l'industrie, comme l'agréable à l'utile ; que l'homme ayant reçu de la nature l'instinct du beau, avait été poussé par cet instinct à s'embellir lui-même et à décorer les œuvres de ses mains, qui sont comme un prolongement de sa personne. Se *parer* et parer ce qui lui appartient, voilà pour l'homme les origines de l'art. Or, parmi les objets de l'industrie humaine, il en est un d'une importance capitale ; c'est l'habitation. L'homme commença vraisemblablement par habiter des cavernes naturelles, puis il dut en creuser

d'artificielles ; puis, à l'imitation de ces cavernes, il se bâtit, sans doute, avec des pierres et de l'argile, des habitacles primitifs. Là où la douceur du climat le permettait, il se construisit des cabanes de branchages ou de roseaux, puis les maisons de bois des villages lacustres, puis enfin, le progrès aidant, de vraies maisons de briques et de pierre, distribuées et aménagées pour satisfaire aux besoins d'une civilisation plus avancée. — Nous ne parlons pas de la tente des pasteurs ; les peuples pasteurs ne laissent pas de monuments. — Mais, en tout ceci, rien ne dépasse le niveau de l'industrie. Il y a de la construction, si nous pouvons ainsi parler ; il n'y a pas encore d'architecture, ou, tout au moins, cette architecture ne mérite-t-elle pas le nom d'art On ne peut pas davantage donner ce nom aux monuments improprement dits celtiques ou pélasgiques. Il faut, pour trouver une véritable architecture monter jusqu'aux temps historiques. C'est dans les antiques empires de l'Egypte, de la Chaldée et de l'Inde que nous rencontrons pour la première fois des édifices dignes, par la masse, la matière et la perfection du travail du titre de monuments architecturaux. Mais ces monuments ne sont pas des édifices privés ; ce sont des monuments publics, et, avant tout, des monuments religieux. La religion fut l'âme des sociétés antiques. Combien de siècles avait-il fallu pour que le muet anthropoïde évoluant à l'humanité s'élevât à la notion de dieux créateurs, providents, rémunérateurs et vengeurs, à la croyance en l'immortalité des âmes et en une vie future, avec ses enfers, ses purgatoires, ses paradis ? Peu importe. L'humanité avait passé, sans doute, par bien des croyances et des cultes inférieurs avant d'en arriver là ; mais elle y était arrivée enfin, et l'artiste n'avait fait que traduire en pierre le sentiment religieux de tout un peuple. Autant la divinité

est au-dessus de l'homme, autant le *temple* devait être au-dessus de la *maison*. Rien ne pouvait être trop grand, trop beau, trop précieux pour contenir son sanctuaire et ses adorateurs. Tous les arts et toutes les richesses devaient être mis et étaient mis, en effet, à contribution. Pourtant la maison de Dieu n'est que la maison de l'homme dilatée jusqu'à la grandeur et à la magnificence.

C'est là le caractère commun de tous les temples. Mais la grandeur et la magnificence de ces monuments varient, dans leur expression, comme l'état mental des peuples qui les ont érigés et leurs conceptions théologiques. Une pensée semble avoir dominé l'antique Egypte, c'est la pensée de la mort et de la vie future. Ses pyramides, ses temples mêmes, sont des tombeaux. Tout y est massif, grave, triste, solennel, immobile, bâti pour l'éternité. Nul doute que les monuments religieux de l'Inde et de la Perse n'empruntassent aux croyances naturalistes et panthéistiques leur caractère particulier. Cette influence des idées et de la constitution mentale d'une race sur son architecture est bien visible chez les Grecs. Ils avaient emprunté leurs arts à l'Egypte ; mais comme ils les avaient transformés ! Ce peuple, à l'âme sereine et vivante, s'était fait des dieux à son image ; c'était l'homme idéalisé, l'homme divinisé. Aussi ses temples, quoique moins grandioses que les temples égyptiens, sont des chefs-d'œuvre de grâce et d'harmonie lumineuse, comme les dieux qu'on y adore. C'est la beauté noble, riante et pure. Les Romains ne furent, à beaucoup d'égards, que les imitateurs des Grecs. Cependant, ils imprimèrent, à leurs œuvres, un caraetère de grandeur digne de ce peuple impérial. Ils introduisirent, en outre, dans l'architecture, une inovation féconde. L'Egypte et la Grèce n'avaient connu que la ligne droite ; les premiers, ils y marièrent la ligne courbe, le

plein cintre et la voûte [1]. C'est cet heureux mélange qui a produit l'architecture romane, qui fut notre première architecture religieuse, et l'architecture byzantine, qui fut celle des Orientaux. Il a produit aussi, probablement, par l'intersection des arcs, l'architecture ogivale, improprement appelée gothique, laquelle a trouvé une admirable manifestation dans tant de cathédrales. Cette architecture fut vraiment, elle aussi, l'expression fidèle de l'esprit religieux du moyen âge. Comme dans l'antique Egypte, la pensée de la mort était devenue la préoccupation dominante. Par la demi-obscurité qui tombait de la hauteur de ses voûtes, enveloppant tout l'édifice d'une tristesse silencieuse, l'église chrétienne était bien en harmonie avec l'âme du pécheur qui venait y chercher, par la prière et la pénitence, des espérances de salut. Lorsque l'influence de l'antiquité gréco-latine, dissipant les ténèbres du moyen âge, eut ramené dans les âmes la lumière et la sérénité, l'architecture religieuse se transforma une dernière fois; elle se fit éclectique et fondit dans un harmonieux ensemble les meilleurs éléments des architectures précédentes. De même que le plein cintre romain s'était ajouté à la ligne droite des Egyptiens et des Grecs, l'ogive et les gracieux ornements du gothique s'ajoutèrent à la ligne droite et au plein-cintre. De ce mélange sortit un type architectural nouveau, qui a reçu le nom d'architecture de la Renaissance et qui a trouvé dans Saint-Pierre-de-Rome sa plus splendide réalisation.

L'architecture des monuments civils est partout analogue à celle des monuments religieux d'une même époque; ils émanent, en effet, les uns et les autres d'un même idéal et ne diffèrent entr'eux que dans la mesure des mo-

[1] Les Assyriens la connaissaient.

difications exigées par leur destination. Quand, à côté des divinités célestes, se furent élevées, sur la tête des peuples asservis, des divinités terrestres, la royauté eut aussi ses temples ou ses palais, plus magnifiques que des temples, si nous en croyons ce que l'histoire nous apprend des palais de Thèbes et de Memphis, de Babylone et de Ninive. Les Grecs et les Romains, peuples libres (tant, du moins qu'ils furent libres !) effaçant le citoyen devant la cité, n'eurent que des demeures modestes et mirent toute leur grandeur dans les édifices publics, destinés à tous, les portiques, les théâtres, les cirques, les thermes, les basiliques, les arcs de triomphe, les aqueducs, les colonnes et les tombeaux. Plus tard, l'empire affamé de luxe et de volupté dépensa les richesses du monde conquis à couvrir Rome et l'Italie de constructions gigantesques, comme le Colysée, ou de somptueuses villas, comme celles qui couvraient les collines de Tibur et les plages enchantées de Gaëte.

De l'Italie, l'architecture romaine, mariée à celle de la Grèce, se répandit dans les provinces occidentales, la Gaule et l'Espagne. Elle y régna jusqu'à l'invasion des Barbares. Alors naquirent, dans ces deux anciennes provinces romaines, deux ordres d'architecture bien différents Les Maures, conquérants de l'Espagne, la peuplèrent de leurs Alhambras. Ces hommes du désert, à l'imagination poétique, ne rêvant, après le combat, que de houris aux yeux noirs, de fraîcheur et de verdure, réalisèrent, autant qu'il fut en eux, dans leurs demeures d'ici bas, le paradis de Mahomet. Leurs palais s'élevèrent pareils à des caprices des génies : des colonnes sveltes comme le tronc des palmiers; des dentelles de pierre tamisant, à travers leur légère feuillée, une lumière douce et voluptueuse où l'on pût aimer et rêver, parmi les fleurs, au murmure des eaux

partout jaillissantes. Quel contraste avec notre architecture féodale ! Quand l'unité du pouvoir royal se fut disloquée, brisée en une multitude de petites souverainetés indépendantes, la France entière, ou pour mieux dire l'Europe entière, se couvrit de forteresses. Les hauteurs inexpugnables se hérissèrent de castels aux épaisses murailles à peine percées d'étroites meurtrières, aux tours sombres couronnées de créneaux, entourés de fossés profonds et ne communiquant avec la campagne que par des poternes, des herses et des ponts-levis. Cette architecture dura aussi longtemps que le règne de la puissance personnelle, de l'anarchie féodale. Quand, le pouvoir royal rétabli, la féodalité fut brisée à son tour ; qu'il ne fut plus loisible à personne de lever la lance de son autorité privée ; que chacun dut vivre en paix sous la protection de la loi, les châteaux descendirent dans la plaine ; ils s'humanisèrent, eux aussi, et prirent des formes plus élégantes et plus sereines. L'architecture gothique y déploya tout ce qu'elle avait de grâce et de richesse. Puis vint la Renaissance qui, des châteaux, fit des palais ornés de toutes les élégances d'une architecture composite. Et pendant que ces transformations s'opéraient dans les repaires de la féodalité, des édifices d'un caractère plus grave s'élevaient dans les villes ; c'étaient des monuments de liberté, des *maisons communes* avec leurs beffrois, en qui résidait la voix sonore de la cité.

Dans cette esquisse sommaire d'une histoire de l'architecture, nous n'avons rien dit de l'architecture chinoise, ni de l'architecture américaine parce qu'elles se sont développées isolément et qu'elles n'ont avec la nôtre aucun lien, sauf les rapports généraux qui tiennent à la nature des choses. Et pourtant nous ne pouvons oublier combien nous fûmes frappés, en 1869, de trouver entre les monu-

ments égyptiens et les monuments mexicains, qui figuraient à l'Exposition universelle, une étonnante analogie. C'est affaire au maître de faire entrer dans son enseignement tout ce qu'il doit contenir, à la place qu'il jugera la plus convenable. Ce qu'il faut marquer, surtout, c'est que, partout et toujours, l'architecture, tant civile que religieuse, est dans une étroite relation avec les idées et les mœurs du peuple, les institutions sociales et le milieu géographique. Quant à la filiation de l'art (au moins dans le cycle de civilisation auquel nous appartenons), elle est évidente. Mais cette évidence deviendra bien plus éclatante si, comme nous l'avons déjà plus d'une fois conseillé, tout ce qui peut être enseigné par les yeux est enseigné par les yeux. Or, s'il est un cas dans lequel ce mode d'éducation s'impose, n'est-ce pas quand il s'agit de faire l'histoire des arts du dessin. Que l'histoire orale de l'architecture soit donc accompagnée de tableaux chronologiques des monuments les plus célèbres et les plus caractéristiques, depuis les plus anciens monuments égyptiens jusqu'à nos jours [1]. Le seul aspect de ce tableau d'architecture comparée en dira plus que ne pourraient faire toutes les leçons du maître, sans pouvoir, toutefois, les remplacer ; car il ne suffit pas de voir les choses, il faut les comprendre, et c'est la haute fonction du maître de les expliquer. Mais elles seront d'autant mieux expliquées qu'on les aura sous les yeux.

Ce que nous avons dit de l'architecture nous permettra d'abréger ce que nous avons à dire des autres arts du dessin. Tous les arts, en effet, sont solidaires. Expression variée du sentiment et de l'imagination, ils obéissent éga-

[1] Voilà les modèles qu'il faudrait donner dans les classes de dessin, au lieu de modèles de fantaisie qui n'apprennent rien.

lement à ces courants énergiques, mais intermittents, qui entraînent l'humanité, en des heures privilégiées, et suscitent en elle la force créatrice. Il n'est pas de grande époque pour l'un qui ne soit une grande époque pour l'autre, et, l'idéal étant le même, le caractère expressif des œuvres, sous leurs formes diverses, l'est aussi.

La sculpture n'est pas moins ancienne que l'architecture ; elle l'est même davantage, dût-on donner ce dernier nom aux monuments mégalithiques. L'architecture monumentale fut, sans doute, l'émanation d'un sentiment religieux déjà puissant et élevé. Or, les conceptions religieuses de cet ordre sont relativement récentes. L'architecture, d'ailleurs, exige des moyens d'exécution qui n'étaient pas à la portée de l'homme primitif. La sculpture, au contraire, ne demande qu'une pointe de silex et un œil déjà ouvert sur la nature. Aussi, dès l'époque de la pierre taillée, l'homme gravait-il sur différents objets des figures isolées d'animaux, et même des scènes complexes, avec un sentiment très net du mouvement et de la forme. Il ne s'en tenait pas aux animaux ; il dessinait ou modelait des figures humaines. Ce sentiment de la vie s'observe également dans l'art égyptien à sa première époque ; ce ne fut que plus tard que l'influence sacerdotale l'immobilisa pour des siècles dans ces formes hiératiques qui donnent à des statues la froideur et la rigidité des momies. Pour trouver une sculpture vraiment vivante, où le plus pur idéal palpite dans la splendeur de la chair, il faut aller en Grèce. En Egypte, le symbolisme religieux avait lié de ses bandelettes mortifères l'âme de l'artiste. Qu'importait, d'ailleurs, l'élégance, la noblesse, ou seulement la vérité des formes en des dieux à tête de loup, en des déesses à tête de lion ? La Grèce, pour incarner dans le marbre et l'airain ses « quatre mille divi-

nités », toujours agissantes et toujours présentes, eut à peine besoin d'idéaliser les beaux modèles masculins et féminins qui resplendissaient, dans leur chaste nudité, sous le ciel lumineux de l'Attique et de l'Ionie. Le Grec et ses dieux étaient de la même famille. Ils se connaissaient bien ; ils avaient plus d'une fois.combattu côte à côte et face à face. La blonde Vénus elle-même avait vu son sang divin rougir la lance de l'impétueux Diomède. Et puis, il y avait eu si souvent commerce d'amour entre les immortels et leurs belles aïeules qu'ils se sentaient tous un peu les enfants de Jupiter. Toutes les divinités de l'Olympe étaient à peu près leurs cousins et leurs cousines. Une religion légère et riante, qui divinisait la nature entière, embrassant dans un culte poétique les types les plus divers : des dieux, des demi-dieux, des héros, des nymphes et des satyres ; une imagination essentiellement créatrice, un ciel lumineux et doux ; une éducation physique qui développait dans sa force et dans sa grâce le corps humain glorieusement manifesté dans les jeux et célébré par les poètes ; l'enthousiasme de la patrie et de la liberté, tout cela fit de cette race éminemment artiste un peuple particulièrement apte à réaliser la beauté sculpturale. Aussi, porta-t il cet art à une hauteur qui ne sera probablement jamais dépassée. Il suffit de nommer Phidias ; le reste s'appelle légion. Au maître spécialisé de faire connaître les artistes et les œuvres.

Après Phidias la sculpture dégénéra quelque peu de sa beauté sévère ; elle se transforma ; nous dirions volontiers qu'elle se *modernisa.* Les hommes s'étaient faits dieux, les dieux se refirent hommes. De divine qu'elle était, la sculpture devint humaine ; elle fut moins noble et moins austère ; peut-être ne fut-elle ni moins expressive, ni moins vivante. Au moins ne cessa-t-elle pas d'enfanter

des chefs-d'œuvre ou de belles œuvres, jusqu'à ce que la corruption des mœurs sous l'empire engendrant l'abaissement de l'esprit et la perversion du goût, l'art s'évanouit tout à fait dans la décadence et la ruine commune. Vinrent les invasions des Barbares ; tout périt, les procédés techniques et les modèles [1]. S'il en survécut quelques-uns, ils cessèrent d'être compris. C'est qu'une révolution profonde s'était opérée dans les âmes. A la religion de la chair avait succédé la religion de l'esprit. L'idéal était changé. Le christianisme, en apportant au monde des doctrines nouvelles, des sentiments nouveaux, de nouvelles aspirations, lui proposait aussi de nouveaux types, bien différents des types mythologiques : au lieu du Jupiter Olympien de Phidias et d'Homère, un dieu mort sur la croix pour le salut des hommes pécheurs ; au lieu de cette « Vénus Astarté, qu'idolâtrait la Grèce », une Vierge-Mère, parfait exemplaire de pudeur et d'innocence ; au lieu de l'adoration de la beauté dans sa forme corporelle, la chair coupable voilée et flagellée ; au lieu de nymphes souriantes, de pâles anachorètes ; au lieu de demi-dieux et de héros, des confesseurs et des martyrs ; au lieu de la joie de vivre dans la bonne nature, sur le sein indulgent de Cérès et de Bacchus, la pénitence et les macérations en vue de la mort, dont l'idée domine toute la vie chrétienne [2] ; car on ne peut arriver à la béatitude qu'après avoir subi le jugement redoutable, et *les élus sont en petit nombre*. On comprend combien l'esprit nouveau s'éloignait de l'esprit ancien ; combien, par conséquent,

[1] L'avènement du christianisme, plus encore que l'invasion des Barbares, dut amener la destruction (systématique) des monuments artistiques et littéraires de l'antiquité.

[2] L'influence de l'Égypte sur la pensée chrétienne est ici bien manifeste. Il ne faut pas oublier que c'est à Alexandrie, surtout, que fut élaboré le christianisme primitif.

l'art qui fut l'expression de cet esprit dut s'éloigner de l'art grec. La divine nudité des Grâces se cacha sous de longs voiles. Qu'était-ce que la beauté charnelle pour des gens qui considéraient leur corps comme une chair de péché, comme une guenille dont ils avaient hâte de se délivrer ? L'artiste consacra tout l'effort de son talent à manifester l'être intérieur par les traits du visage ; il leur fit exprimer tous les sentiments mystiques qui sont la vie de l'âme fidèle : la foi, l'espérance, le repentir, la résignation, l'humilité, la paix, l'adoration, le ravissement extatique. Comme il était arrivé pour les divinités de la Grèce, il se créa des types consacrés des personnages importants de la légende, surtout de Jésus et de Marie. L'Ecriture et la tradition fournirent longtemps aux artistes chrétiens une abondante matière de compositions variées, mais portant toutes l'empreinte du même idéal. L'ennemi du genre humain, le tentateur lui-même, Satan, avec son cortège de démons et de vices, ne fut point oublié. C'est eux que les artistes du moyen âge ont représentés dans nos églises sous la forme grotesque d'animaux imaginaires, et parfois, dans de singulières attitudes.

La foi s'affaiblissant, l'art chrétien se serait, de lui-même, épuisé ou transformé ; le mouvement de la Renaissance précipita cette transformation. La découverte des chefs-d'œuvre antiques fut pour les artistes du seizième siècle une révélation nouvelle. Remplis d'admiration pour ces modèles d'un art supérieur, ils s'appliquèrent avec ferveur à les imiter ; une forme de sculpture néo-grecque régna exclusivement, même dans des sujets chrétiens. La chair fut réhabilitée. Le corps humain fut de nouveau étudié dans sa nudité, reproduit dans sa grâce et dans sa force par un ciseau maître de lui. Des chefs-d'œuvre se dressèrent, moins purs, peut-être, que ceux de la Grèce,

mais non indignes de figurer à côté d'eux. Depuis Michel-Ange, la sculpture a marché dans cette voie, tout en devenant de plus en plus personnelle. Ni au seizième siècle, ni au dix-septième, ni au dix-huitième, ni au dix-neuvième, les grands noms ne manquent pas. Les procédés techniques se sont, peut-être, perfectionnés ; les œuvres remarquables ne sont pas rares ; mais l'inspiration *intellectuelle,* si nous pouvons ainsi parler, y tient beaucoup plus de place que le sentiment. L'artiste croit à son art, sans doute, mais il ne croit guère à autre chose ; il l'aime, mais comme un but qui se suffit à lui-même, et non comme un moyen d'exprimer un commun idéal. C'est ce qui fait que lorsqu'on visite une de nos expositions, après avoir justement admiré nombre d'œuvres particulières, si l'on veut y chercher un lien, un caractère, une signification commune, on ne parvient pas à l'y trouver.

La peinture a suivi les mêmes phases de développement, de grandeur et de décadence que la sculpture ; elles ont été à chaque époque l'expression d'un commun idéal. En faisant l'histoire générale de l'une, on fait nécessairement l'histoire générale de l'autre. La peinture, cependant, à raison de ses caractères propres et de l'importance de ses œuvres, exigera du maître une étude spéciale. Comme la sculpture, elle a pour base l'expression de la forme matérielle par le dessin; mais, au lieu de dessiner son objet dans le marbre ou de le modeler dans l'argile plastique, en en reproduisant réellement le relief, elle le dessine sur une surface plane ; de sorte que, le relief, purement artificiel, n'est qu'une apparence due à l habile distribution de l'ombre et de la lumière. Toutefois, la lumière réfléchie, telle qu'elle nous vient des objets, est bien rarement à son état naturel de lumière blanche. Le rayon solaire a été

décomposé par l'objet, qui absorbe une partie des rayons élémentaires et nous renvoie les autres, isolés ou combinés, toujours colorés : bleu, vert, rouge, etc. Tout, dans la nature, a sa couleur, et la couleur, non moins que la forme, est le charme de la vue. Rien, par conséquent, de plus logique que l'addition de la couleur à la forme. Nous croirions, sans peine, que la peinture artistique a pris son origine dans la sculpture. Il nous semble difficile, en effet, que le sculpteur primitif, qui venait de graver une figure, n'ait pas eu l'idée de lui donner, quand il en avait le moyen, la couleur sous laquelle lui apparaissait le modèle. — Nous disons : *peinture artistique* pour la distinguer de la peinture appliquée à la parure ; car, la première chose que l'homme ait peinte, à notre avis, c'est lui-même. — Un objet quelconque ne s'offrant jamais à nous que sous une partie de ses faces, du moment que, par les oppositions de l'ombre et de la lumière, on peut en reproduire le relief, rien ne s'opposait à ce qu'on le représentât sur une surface plane, sur une toile. Mais comment représenter, en même temps, sur une même toile, divers objets à des plans différents : un paysage, par exemple, dans lequel se trouvent des arbres, des hommes, des animaux, des plaines, des collines et des montagnes ? On n'eut qu'à suivre les lois de l'optique, à « faire ce qu'on voyait et comme on le voyait », c'est-à-dire, à rendre exactement la dégradation des objets et des couleurs ; en un mot, à observer les règles de la perspective. Dès lors, la peinture, moins grandiose que la sculpture, mais plus variée, plus souple et plus féconde, put exprimer tous les aspects et tous les détails de la nature et de la vie.

Ce n'est qu'assez tard, cependant, que la peinture fut en possession de ses moyens techniques. Tout ce que nous savons de la peinture en Egypte, antérieurement à

l'époque grecque, c'est qu'elle était, pour ainsi dire, à l'état d'enfance, marchant tout au plus de pair avec la sculpture. La peinture grecque elle-même, tant vantée, ne connaissait qu'une perspective rudimentaire. Par quelles qualités les Zeuxis, les Apelles, les Parrhasius, les Polygnote, méritèrent-ils donc l'admiration de leurs contemporains et de la postérité? Car leurs noms ne sont pas moins célèbres que ceux des Phidias, des Polyclète, des Myron, des Praxitèle. Probablement par des qualités identiques : par la perfection du dessin et de l'expression, à quoi s'ajoutait la magie du coloris. De ces chefs-d'œuvre le temps, hélas ! n'a rien respecté ; il ne nous reste que des témoignages; mais comment ne pas en croire des témoins qui avaient pour terme de comparaison tant de monuments admirables de l'architecture et de la statuaire, dont nous pouvons juger encore par quelques rares et précieux spécimens ?

Quand l'Empire d'Occident eut été démembré par les Barbares, la peinture subit la même éclipse que tous les autres arts. Elle ne se conserva qu'en Orient, où, se transformant sous l'influence chrétienne, elle devint ce qu'on a nommé la peinture byzantine, source de la peinture au moyen âge. Le même idéal chrétien, qui avait imprimé son caractère à la sculpture, marqua la peinture de son empreinte. Partout elle obéit à la même inspiration, et il n'y eut entre les œuvres des différents pays que les différences qui tiennent au tempérament de l'artiste ou aux conditions ambiantes. Plus idéaliste en Italie, plus naturaliste en Flandre, elle revêtit, en Espagne, la gravité austère de la race ibérienne. Ces qualités diverses ne firent que s'accentuer davantage quand la Renaissance, ramenant l'idéal artistique au type gréco-romain, eut donné aux esprits cette impulsion puissante qui renouvela

tous les arts et produisit tant de chefs-d'œuvre. Qu'il nous suffise de citer quelques noms parmi les plus grands. L'Italie eut ses Michel-Ange, ses Raphaël, ses Léonard de Vinci, ses Titien, ses Véronèse ; l'Espagne, ses Vélasquez, ses Murillo, ses Zurbarran, ses Ribeira ; l'école flamande, ses Rubens, ses Rembrandt, ses Van Dyck, etc. La France entrée plus tard dans la voie, alors que l'enthousiasme commençait à perdre de sa vivacité, eut, cependant, ses Poussin, ses Lesueur, ses Claude Gelée, même ses Lebrun et ses Mignard. Mais l'idéal ne tarde guère à s'abaisser. Sous la régence et le règne des favorites, les Pompadour et les Dubarry, nous eûmes l'art qui convenait à cette époque légère et corrompue. Il y eut, sans doute, dans des genres inférieurs, des œuvres de grand mérite ; mais de haute inspiration, il n'y en eut guère plus. La Révolution française remonta les âmes à un diapason plus élevé. David nous ramena au style gréco-romain et fit, quelque temps, école ; mais l'art secoua bientôt le joug ; il puisa directement ses inspirations dans la nature. Il fut indépendant et sans lien ; il y eut des œuvres personnelles ; il n'y eut plus d'idéal commun. Nous en sommes à la période de l'art pour l'art. Ne nous en plaignons pas ; car, si l'inspiration est faible, l'habileté est grande. Vienne un de ces grands courants d'idées ou de sentiments qui entraînent l'humanité, l'imagination n'est pas tarie et nous pouvons voir encore une grande époque de l'art.

Nous avons passé bien légèrement (bien lourdement, direz-vous, peut-être, ami lecteur) sur une si intéressante matière ; mais on peut juger, par cette *très superficielle et très incomplète* esquisse, quel champ vaste et fertile s'ouvre devant le maître, et quelle savoureuse moisson il lui serait facile d'en tirer. Nous n'ajoutons plus qu'un mot : c'est que les arts du dessin ayant pour but d'exprimer

non pas la forme seulement, mais l'esprit par le moyen de la forme, il ne suffit pas à l'artiste d'étudier les secrets du métier, d'en posséder à fond la technique ; il faut encore, et surtout, qu'il cultive son âme, qu'il la nourrisse de nobles sentiments et de hautes pensées ; il faut qu'il se pénètre d'une vive sympathie pour la nature et pour l'humanité ; il faut, en un mot, qu'il s'emplisse d'enthousiasme et de poésie. Ce n'est pas l'œuvre de sa main qui le fera grand, mais l'œuvre de son esprit et de son cœur ; ses ouvrages ne vaudront que par ce qu'il y aura mis de lui-même. L'habileté technique ne suffit pas ; où elle existe seule, il peut y avoir un remarquable artisan ; il n'y a jamais un véritable artiste.

« La fin de la peinture, disait Poussin, est la *délectation.* » La délectation est la fin de tous les arts ; elle correspond, sous des formes variées, à chacun de nos sens. L'odorat se délecte dans les parfums délicats, le goût, dans les saveurs exquises. La vue trouve sa plus haute et sa plus vive jouissance dans la contemplation de la beauté, soit naturelle, soit artificielle. L'ouïe aussi a son genre spécial de délectation, plus vive encore, peut-être, et plus pénétrante ; c'est la musique. La musique est la langue idéale du sentiment et de la passion. L'homme chante naturellement, comme il parle ; peut-être même a-t-il commencé par chanter, si l'on peut appeler chant les cris passionnels qui ont dû précéder le langage articulé, et qui restent au fond de toutes les langues comme plus propres que les paroles à exprimer spontanément nos sensations élémentaires. Ce sont, sans doute, ces cris qui ont été la source des premières modulations de l'humanité ; et lorsque ces modulations se furent suffisamment caractérisées pour devenir comme des formules générales de sentiments

distincts, on y adapta des paroles qui les précisèrent pour chaque cas particulier. La musique fut d'abord instinctive ; comme dans tous les autres arts, les règles furent pratiquées avant d'être scientifiquement déterminées. A mesure que le rythme et l'harmonie devenaient plus familiers à son oreille enchantée, l'homme des sociétés primitives dut les mêler à toutes les manifestations ayant pour but d'exprimer ses sentiments et ses passions. Il ne les parlait pas, si l'on peut ainsi dire, il les chantait, il les dansait. Ce fut là évidemment le principe de la langue poétique, de la langue rythmée, d'où le rythme passa dans la langue oratoire et jusque dans la prose courante.

Pour se faire une idée de ce que dut être la musique primitive et de son étroite connexion avec la poésie, il faut l'étudier chez les peuplades les moins élevées dans l'échelle de la civilisation ; elles chantent ; elles ont des mélodies, simples sans doute, mais déjà musicales, qui recouvrent un langage rythmé. Les Hottentots, par exemple, qui n'ont pas même de tambours [1], chantent des airs très doux, avec un sentiment très juste de la mesure et de l'harmonie. Chez les peuplades un peu plus élevées, on trouve des instruments de musique. De bonne heure l'homme a dû reconnaître que le son n'est qu'un mouvement vibratoire des corps, d'une membrane tendue sur une calebasse, d'une tige creuse traversée par un souffle. Il a distingué les sons musicaux des simples bruits ; il a noté entre eux des intervalles réguliers, et il a imaginé des appareils capables de les reproduire ; puis il a varié par le timbre l'expression et la puissance des instruments musicaux. A la voix naturelle, il a ajouté des voix artificielles qui en ont considérablement augmenté l'effet. Cependant

[1] Ceux, du moins, qu'on nous a montrés au Jardin d'acclimatation.

le premier de tous les instruments, le plus expressif de tous est encore la voix, parce que la vibration du cœur, qui est le principe de toute musique, s'y fait plus directement et plus délicatement sentir. La musique va du cœur au cœur. Ce sont les vibrations indéfiniment variables d'un cœur ému qui, transmises par l'appareil vocal et reçues par l'appareil auditif, vont faire vibrer un autre cœur à l'unisson du premier. Le téléphone peut nous donner une idée grossière de ce phénomène. Il résulte évidemment de ceci que la musique sera d'autant plus efficace sur l'auditeur qu'elle aura été plus profondément sentie par le chanteur ou le compositeur : *si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi.* Tout ce que le cœur peut éprouver de sentiments ou de passions est donc susceptible d'être rendu par la musique, et surtout par le chant. D'où il résulte évidemment que le développement musical est étroitement lié au développement de la sensibilité, et que, plus l'homme s'est élevé au-dessus de la vie purement animale, plus la musique a dû s'élever au-dessus de la forme rudimentaire qu'elle a conservée chez les peuplades inférieures.

Ce que fut la musique dans les premières sociétés civilisées, en Egypte, par exemple, il est difficile de le dire exactement. Il y a, cependant, tout lieu de supposer que, comme les autres arts, l'architecture et la sculpture, elle se développa sous l'influence de la religion. Ce que nous trouvons à l'origine de toutes les littératures, ce sont des hymnes, c'est-à-dire des chants religieux, où la musique se marie nécessairement à la poésie. C'était des chants religieux que les hymnes d'Orphée, de Musée, de Linus et ces cosmogonies qu'Homère aime tant à mettre dans la bouche de ses divins aèdes ; ce sont des recueils d'hymnes que les Védas.

La musique avait pour les anciens, et particulièrement

pour les Grecs, une importance bien plus grande que pour nous. Comme elle agit avec une puissance incomparable sur la sensibilité, elle était considérée comme la régulatrice des mœurs. L'emploi de ses différents modes était réglé par la loi. C'eût été une révolution dans l'État que d'ajouter une corde à la lyre. Les plus grands philosophes, Pythagore, Archytas, Platon, Aristote, en faisaient l'objet de leurs plus sérieuses méditations ; elle réglait jusqu'à l'harmonie des sphères. Le radieux Apollon, lui-même, était l'inventeur de la musique. Il n'avait pas d'attribution plus haute que de mener, au son de sa lyre divine, le chœur des Muses, dont chacune, sauf peut-être, celle de l'histoire [1], présidait à un art rythmique. Le nom seul des divers genres de poésie prouve qu'ils n'allaient pas sans le chant; la tragédie était le chant du bouc ; la comédie, le chant de Comus ; l'Ode était le chant par excellence, ᾠδή, parce qu'elle se chantait toujours, avec accompagnement de la cithare. C'est par le chant, autant que par les paroles, que les Pindare, les Sapho, les Tyrtée, les Simonide, ravissaient leurs auditeurs ; et c'est pourquoi, nous qui les lisons dépourvus du rythme et de l'harmonie, réduits à la sécheresse de la pensée, nous avons peine à comprendre l'enthousiasme qu'ils excitaient chez les Grecs. Essayons de nous figurer, par exemple, ce que serait pour nous la Marseillaise, non seulement sans la musique, mais en outre, sans la rime et sans la mesure. Pas de poésie sans musique. L'épopée, qui fut partout, après les hymnes religieux, la première forme de composition poétique, l'épopée se chantait ; des rhapsodes allaient de cité en cité chantant les poèmes d'Homère. La musique présidait à la déclamation théâtrale sous forme de mélo-

[1] Encore la première forme de l'histoire n'a-t-elle pas été l'épopée ?

pée; elle éclatait dans les chœurs dont elle réglait les mouvements rythmiques, ainsi que ceux de la danse dans les fêtes publiques et les cérémonies religieuses. Elle se mêlait à tout; elle avait place à tous les festins. Nous lisons (dans Cicéron, peut-être) que lorsque Caïus Gracchus montait à la tribune aux harangues, il avait auprès de lui un joueur de flûte pour régler et modérer les mouvements de son éloquence. Les plus grands héros de la Grèce, des demi-dieux, Hercule et Achille, avaient appris à chanter et à jouer de la lyre auprès du plus illustre maître des temps mythologiques, le centaure Chiron, et l'impétueux fils de Pélée apaisait sa douleur et son courroux en chantant sur la sienne les exploits des héros qui l'avaient précédé. C'est aux accents efféminés de la lyre ionienne que Pâris séduisit la fleur de la Grèce, Hélène, l'épouse du blond Ménélas. Avant de partir pour l'Asie, Agamemnon avait placé auprès de Clytemnestre un chantre divin, et tant qu'il resta près d'elle, Clytemnestre fut fidèle à la chasteté conjugale.

On voit, par ces exemples, quelle opinion les Grecs se faisaient de la musique et quelle place elle tenait dans leur existence. Qu'elle eût atteint un haut degré de développement scientifique, il est impossible d'en douter, si on veut seulement lire ce qu'en a écrit Plutarque; si on se rappelle ce qu'elle était dans les théâtres de la Ville impériale, alors que, la lyre à la main, un Néron parcourait la Grèce pour y briguer des couronnes; que pendant l'incendie de Rome, allumé par son ordre, il chantait, du haut [1] de la tour de Mécène, des vers sur l'incendie de Troie; alors que, selon l'expression de Rousseau, les dépouilles de Carthage devenaient la proie d'un joueur de flûte.

[1] Tacite dit simplement : *Pervaserat rumor... inisse eum domesticam scenam et cecinisse Trojanum excidium...*

Mais ce qu'était la science musicale, il nous est impossible de le dire; ce n'est ni de notre compétence, ni de notre objet. Il y a, toutefois, apparence que cette science périt en grande partie dans la ruine de l'empire romain, surtout sous l'influence du christianisme, et que ce qui en fut conservé dans les chants de l'Église chrétienne répond, tout au plus, à ce que la musique grecque avait de plus grave; sans doute, à la musique religieuse, que les chrétiens empruntèrent aux temples païens, comme ils leur empruntèrent tant d'autres choses.

Tel qu'il est, cependant, et dans sa simplicité sévère, le plein-chant obtient des effets d'une puissance admirable, que la musique la plus savante, avec toutes les ressources d'harmonie et d'orchestration dont elle dispose, n'a pas dépassée, si tant est qu'elle l'ait atteinte. Quelle solennité lugubre, par exemple, dans l'office des morts; dans le *Requiem*, le *Kyrie eleison*, le *Libera*, le *Dies iræ !* Quels accents de triomphante reconnaissance dans le *Te Deum !* Rien n'égale l'impression produite par le *Stabat Mater*, chanté à l'unisson par des centaines de voix de tout timbre et de tout âge, sous les hautes voûtes et dans les vastes nefs d'une cathédrale gothique.

Malgré ses mérites, le plein-chant ne pouvait suffire à exprimer tous les sentiments de l'âme humaine. Quand la religion s'affaiblit, il fallut restaurer les modes supprimés ou, plutôt, y suppléer par un nouveau système musical. Des modifications apportées au plein-chant par Monteverde amenèrent une série de transformations qui produisirent insensiblement la musique moderne. L'harmonie, inconnue pendant de longs âges, naquit, grandit, se développa merveilleusement. Une orchestration riche, variée, puissante, remplaça la solitaire majesté de l'orgue, et le génie de Beethoven put écrire d'admirables poèmes sans paroles,

comme la symphonie pastorale. Déjà les Sébastien Bach, les Haendel, les Haydn, les Marcello « s'étaient appliqués à reproduire, sous les conditions de l'art moderne, le caractère et les effets de l'ancienne musique religieuse[1] de Palestrina et de son école ». L'évolution musicale ne pouvait s'arrêter là. Le drame lyrique fut de nouveau créé, sous sa double forme tragique et comique, et il fut porté par les Mozart, les Weber, les Gluck, les Grétry, les Rossini, les Meyerbeer, les Gounod, les Wagner, à des hauteurs où n'avait, sans doute, jamais atteint la musique dramatique dans l'antiquité. Peut-être, cependant, Platon n'aurait-il pas jugé sans danger pour sa république une musique où la gravité du mode dorien cède trop souvent la place à l'harmonie ionienne.

Nous venons de voir que, quoique les modernes symphonistes soient parvenus à tirer de la musique pure des effets puissants, la musique qui, dans l'antiquité, était presque toujours associée à la poésie, lui emprunte encore, la plupart du temps, son plus grand charme, en lui empruntant sa précision. C'est que, aussi longtemps qu'elle est isolée, elle reste vague et, pour la plupart des gens, incompréhensible. On se figure aisément ce que serait un opéra dans lequel les chanteurs remplaceraient les paroles par des roulades. En réalité, il est plus difficile à la musique de se passer de la poésie qu'à la poésie de se passer de la musique. La poésie, en effet, est de soi suffisamment musicale; elle a de la musique le rythme et la mesure. L'éloquence elle-même, et, pour tout dire en un mot, la parole, toutes les fois qu'elle est passionnée, a son rythme, c'est-à-dire, son accent, qui lui est communiqué par la vibration du cœur.

[1] Lamennais.

Si la poésie et l'éloquence peuvent se passer de la musique proprement dite, on n'en peut dire autant de la danse qui, de même que le drame lyrique, réunit le double attrait de l'harmonie rythmique et de la beauté plastique.

On pourrait, enfin, se demander si la théorie du progrès, d'une certitude si manifeste dans l'industrie et dans la science, n'est pas en défaut quand il s'agit des beaux-arts. C'est qu'en effet, lorsqu'on remonte vers l'antiquité, on y trouve, tant dans les arts du dessin que dans la poésie versifiée, des œuvres d'une beauté presque accomplie et telles que la postérité n'en a pas réalisé de supérieures. Pour nous en tenir à la Grèce que nous connaissons mieux que les antiques civilisations de l'Egypte, de l'Assyrie et de l'Inde, les modernes ont-ils rien à mettre au dessus d'Homère dans la poésie épique, de Phidias dans la statuaire, du Parthénon [1] dans l'architecture, d'Eschyle et de Sophocle dans la tragédie, de Pindare dans la poésie lyrique ? etc... Sans doute ; il n'y a rien là pourtant qui puisse infirmer la théorie de l'évolution, même dans les beaux-arts. Il est vrai que la poésie d'Homère semble avoir jailli, pour ainsi dire, dans sa perfection, à l'aurore des temps helléniques ; mais, outre qu'il n'y a là qu'une apparence, qui tient à ce que nous ignorons les œuvres de ses prédécesseurs, dont quelques noms seulement nous restent, cette supériorité s'explique aisément. Qu'est-ce que la poésie ? La langue du sentiment et de l'imagination, la langue, par conséquent, de la jeunesse des peuples et des individus. Dès qu'un peuple s'est formé un langage capable d'exprimer des idées au-dessus des idées vulgaires, il lui sert aussitôt à tisser en un vaste canevas toutes les traditions légendaires, toutes les notions religieuses ou

[1] Ictinus et Callicratès.

cosmogoniques qui forment la substance de son esprit, et sur ce canevas il répand toutes les broderies de sa jeune imagination. Tous les peuples ont leurs épopées primitives, tous ceux du moins qui ont eu la bonne fortune de produire des génies poétiques capables d'en combiner les éléments. L'épopée correspond à un âge du développement d'un peuple. Les Hindous ont leur Maha-Barata et leur Ramayana, les Grecs leur Iliade et leur Odyssée ; les Scandinaves ont leurs Eddas, les Germains leurs Niebelungen ; nous avons notre Chanson de Roland. Cette inspiration créatrice ne se rencontre qu'une fois. Plus tard, à une époque avancée de la langue, devenue plus abstraite, comme la pensée, l'épopée n'est qu'un genre artificiel qui peut précisément emprunter à une haute culture intellectuelle des beautés d'un ordre supérieur, mais qui n'a jamais ni le naturel, ni la fraîcheur, ni la vie de l'épopée primitive. Telles sont l'Enéide, le Paradis perdu, la Lusiade, la Divine Comédie, la Jérusalem délivrée. Le développement poétique n'est point arbitraire ; ce n'est pas au hasard que se produisent les différents genres de composition. Le premier de tous, c'est le lyrique, c'est-à-dire le chant sous sa forme d'hymnes religieux. Mais, comme il est, pour ainsi dire, l'essence même de la poésie, il revêt toutes les formes et il est de tous les temps. Il n'en est point de même de l'épopée, de l'épopée naturelle. Un peuple ne passe pas deux fois par l'état d'esprit qui comporte la croyance naïve au merveilleux ; et le merveilleux est l'essence de la poésie épique. Le merveilleux des épopées artificielles ne touche plus, parce que personne n'y croit, pas plus le poète que ses auditeurs ou ses lecteurs. On admire ; on n'est point touché. Cette poésie ne produit que l'effet d'une peinture : *ut pictura poesis*. Ce n'est que plus tard que le drame met en action ce que l'épopée avait

mis en récit, et comme la vie humaine a deux faces, l'une tragique et l'autre comique, l'art dramatique se divise naturellement en deux genres, la tragédie et la comédie. Elles ont commencé l'une et l'autre, en Grèce comme dans notre moyen âge, par des mystères. On en trouve encore la trace dans le Prométhée d'Eschyle et dans le Cyclope. Puis l'art s'émancipe de l'influence religieuse, et met sur la scène la vie humaine sous ses aspects les plus terribles et les plus plaisants. On a des Sophocle, et des Ménandre, des Shakspeare et des Molière. Enfin, la poésie, sans s'astreindre à aucune forme précise, exprime, dans la langue de l'imagination, depuis les sentiments les plus personnels et les plus intimes jusqu'aux idées les plus hautes de la science et de la philosophie. C'est ce qui s'est passé non seulement en Grèce, mais partout. L'évolution sous cet aspect est évidente. Que la poésie primitive soit plus poétique que la poésie moderne, rien de plus naturel ; puisque l'homme et la langue le sont également davantage. L'inspiration est au moins aussi puissante et l'instrument est meilleur ; peut-on s'étonner que le résultat soit plus parfait ? Il en serait ainsi de tous les arts qui ont leur source dans la sensibilité et l'imagination, s'ils ne comportaient, pour la plupart, une partie technique qui relève de la science ou de l'industrie. Tant qu'un art n'est pas en possession d'une technique suffisante, il est évident qu'il ne peut se développer au-delà d'un certain degré. Là encore il y a évolution. Pour tout ce qui, dans l'art, tient à l'inspiration poétique, nous n'avons aucun avantage sur les anciens ; au contraire, pour tout ce qui tient au développement intellectuel, industriel, scientifique, nous pouvons leur être, et, à génie égal, nous leur sommes supérieurs.

L'histoire du développement artistique sera pour le

maître l'occasion d'un cours d'*esthétique* générale ; et comme les beaux-arts se divisent en deux catégories qui relèvent, l'une de la vue, l'autre de l'ouïe, le maître sera nécessairement conduit à étudier les organes de ces deux sens et les éléments qui agissent sur eux, c'est-à-dire la lumière et le son. L'étude générale de l'optique et de l'acoustique complètera cet enseignement concret de la physique générale, que nous avons vu se développer peu à peu dans les chapitres précédents. Or, nous estimons que c'est le meilleur moyen de l'enseigner, en même temps que le plus intéressant.

# CHAPITRE XI

## HISTOIRE DU DÉVELOPPEMENT MORAL OU RELIGIOSO-PHILOSOPHIQUE

Être intelligent, l'homme ne pouvait pas s'enfermer dans le domaine de l'utile et du beau. Capable de connaître, son instinct le poussait irrésistiblement à chercher le vrai [1], à étudier la nature et lui-même. Peu à peu, bien lentement sans doute, à mesure que son intelligence s'élevait au-dessus de la préoccupation absorbante des besoins quotidiens, il se prit à réfléchir sur les phénomènes qui l'enveloppaient de toute part et dont il ignorait les causes. Partout il se trouvait en présence de forces agissant dans les choses et qui le dominaient, les unes favorables, les autres nuisibles. Que pouvait faire cet esprit rudimentaire? Juger par analogie et par comparaison avec lui-même. Il trouvait en lui une force volontaire, intentionnelle ; il attribua aux forces de la nature intention et volonté. Les

[1] Nous disons le *vrai* et non le *bien*, parce que, quoique tout système religieux ou philosophique aboutisse nécessairement à un système de morale, il se propose, avant tout, de chercher la vérité sur l'origine et la fin des choses. La morale ne vient qu'après ; elle dérive du dogme.

forces favorables devinrent des génies bienveillants, les forces nuisibles des génies malveillants. Il fit vis-à-vis d'eux ce qu'il faisait vis-à-vis de ses semblables plus puissants que lui. Par des prières et des offrandes, il s'efforça de capter leur faveur, de détourner leur inimitié. Tel fut un des premiers principes du développement religieux.

Il y en eut un autre qui, en se combinant avec celui-ci, engendra toutes les religions et la plupart des philosophies. L'homme ne pouvait pas se contenter de méditer sur la nature ; il dut nécessairement méditer sur lui-même. Or, parmi les phénomènes qui l'intéressent le plus, il en est un qui fut, par dessus tout, l'objet de ses méditations, c'est la mort. « Qu'est-ce que la mort ? Cet être naguère plein de » force et d'activité, dont le regard reflétait l'intelligence » et la passion, comment est-il maintenant étendu là » inerte et glacé ? Qu'est devenue *la vie ?* le souffle ? l'âme ? » Que devient-elle dans l'évanouissement et dans le sommeil ? Ne se sépare-t-elle pas du corps pour y rentrer ?... La mort ne serait-elle qu'une séparation définitive qui laisserait subsister l'*âme* à côté du corps ? Il » faut bien qu'elle subsiste puisqu'elle nous apparaît dans » nos songes ; et que nous voyons et entendons parfois » l'*ombre* de nos parents ou de nos amis défunts. L'âme de » l'homme est le *génie* qui anime son corps, qui lui survit, » qui habite avec lui dans le tombeau, et qui erre triste et » irrité quand le corps est resté sans sépulture. Ces génies » prennent, sans doute, encore intérêt aux choses de ce » monde et surtout aux affaires de leurs descendants. » Leurs enfants doivent donc, avant tout, honorer ces » *dieux inférieurs* par des offrandes funèbres, et se bien » garder d'encourir, par une négligence coupable, leur » juste courroux. » De là le culte des ancêtres, le *culte des mânes*, le plus ancien, peut-être, et, sous différentes

formes, le plus persévérant parmi les hommes. M. Fustel de Coulanges a démontré, de la manière la plus convaincante, que le culte des mânes avait engendré toute la législation ancienne des Grecs, des Romains et des Hindous, ces importants rameaux de la race aryenne.

— C'est au maître spécialisé de rechercher ce qui, parmi les peuplades les moins civilisées, répond à cet état d'esprit. Tout le monde sait que les Chinois conservent encore le culte des ancêtres, lequel a certainement existé chez les Egyptiens, comme il existe chez les indigènes de l'Amérique, ainsi qu'en témoigne cette éloquente apostrophe d'un chef peau-rouge qu'on pressait de quitter, avec sa tribu, leur territoire patrimonial : « Dirons-nous aux ossements de nos pères : levez-vous et venez avec nous ? »

Ces premières opinions devaient se transformer, comme elles se transformèrent, en effet, par ce travail inconscient d'abstraction et de généralisation qui est l'essence même de l'esprit humain. Cette multitude de causes qui étaient dans toutes les choses particulières, on dut les ramener à des causes plus générales. On observa que la plupart des phénomènes terrestres, le jour et la nuit, le retour périodique des saisons, la chaleur et le froid, la germination, la végétation, la fructification, se rattachaient à des phénomènes célestes et particulièrement au cours du soleil et de la lune ; qu'ils concordaient avec le lever ou le coucher de tel ou tel astre, ou le passage du soleil dans telle ou telle constellation. Le soleil, dont la chaleur et la lumière vivifient tout, les esprits comme les corps, fut le *Père de la vie*, la force productrice, adorée ici bas dans sa manifestation la plus évidente : le feu. Puis une force génératrice se distingua du soleil lui-même et se généralisa davantage. Mais partout dans la nature le mal se mêle au bien ; comment admettre que le mal et le bien puissent procéder de

la même cause ? On imagina deux principes en lutte l'un contre l'autre, Osiris et Typhon, Ormuzd et Ahrimane, Brahma et Siva, Jupiter et Pluton, Jéhovah et Satan, le bon Dieu et le Malin ; soit que le même travail intellectuel appliqué aux mêmes problèmes ait conduit aux mêmes solutions fondamentales, modifiées dans la forme par le génie des races, soit qu'il y ait eu filiation ou, tout au moins, influence des idées religieuses, de l'Egypte à la Chaldée, de la Chaldée à l'Inde, ou réciproquement [1].

Les premières religions de l'humanité ont été des religions *naturalistes*. Cela était nécessaire ; qu'auraient-elles pu être autrement ? L'idée de révélation divine ne saurait, sans doute, venir à personne quand il s'agit de conceptions aussi rudimentaires. Ce naturalisme, d'abord vague et grossier, s'éleva, par le progrès de l'esprit humain dans l'interprétation de la nature, au culte des astres (au Sabéisme, au magisme), auquel se mêlèrent des conceptions diverses sur le mode de génération des choses (d'où les Isis et les Maya), et sur les destinées de l'âme après la mort (d'où le dogme de la transmigration des âmes, chez les Egyptiens et les Hindous, les enfers, les purgatoires, les paradis, chez tant de peuples différents).

Le travail de l'esprit humain ne pouvait s'arrêter là. Ces forces générales divinisées furent, par l'analyse, décomposées, subdivisées en forces particulières, déterminées, localisées, dénommées et figurées. A la place d'une unité abstraite et vague, qui flottait au loin dans les profondeurs ténébreuses de l'esprit, on eut une multitude de dieux concrets, incarnant d'une manière précise toutes les forces naturelles, intellectuelles et morales. Cette espèce de polythéisme idolâtrique fut celui qui prévalut en Grèce. Nulle

[1] Voir, dans Volney, un chapitre très intéressant sur l'origine et la filiation des idées religieuses. (*Les Ruines*, chap. XXII.)

part l'anthropomorphisme ne s'établit sous une forme plus naïve. Les dieux furent des hommes divinisés. Ils eurent de l'homme les beautés et les difformités, les vices et les vertus, le tout, à peine idéalisé. Religion enfantine, peut-être, en régression vers le naturalisme primitif : mais religion de la liberté, de la beauté, de la poésie et de l'art. Du haut de son Olympe, où il se querellait avec Junon, Jupiter, malgré ses foudres et ses noirs sourcils, pesait, en somme, assez peu sur les mortels ; Neptune, qui ébranle la terre, les portait sans trop d'encombre sur tous les rivages. Pluton même n'était pas si redoutable qu'il voulait le paraitre. Hercule, Thésée, Pyrithoüs, Orphée et bien d'autres avaient pénétré dans son ténébreux empire et ils en étaient revenus ; preuve qu'il n'était pas inflexible ; pouvait-il l'être, d'ailleurs, quand sur son trône, auprès de lui, siégeait la belle Perséphoné? Le dieu de la lumière, le radieux Apollon, le frère de la blonde et chaste Phœbé, avait surtout revêtu des attributs intellectuels ; c'était le dieu de la poésie, le père des Muses. La force génératrice était représentée par Cérès et le dieu de la vigne, par Vénus, « splendeur des cieux » et mère de l'Amour ; la sagesse par Athéné, aux yeux de génisse, issue de la tête de Jupiter. Vulcain ne se contentait pas de forger des foudres. Le dieu boiteux des deux côtés, malgré ses infortunes conjugales, valait bien ce soudard et ce bellâtre de Mars. Ce n'était pas un dieu méprisable, non ; il représentait le travail patient et habile ; c'est lui qui ciselait, de sa main divine, les cuirasses et les boucliers des héros. Hercule était la force ; Mercure la ruse et... la fraude, l'entremetteur de Jupiter et le patron des commerçants... Comment dénombrer ce peuple de divinités ?... Et les Muses, et les Grâces, et les Tritons, et les Néréïdes et les Naïades, et les Dryades, etc., etc. Et nous ne parlons ni de l'antique

Ouranos, ni du vieux Saturne depuis longtemps détrônés. Voilà ce que les Grecs avaient fait du naturalisme astronomique de l'Egypte et de l'Asie ; car toutes ces divinités n'étaient que des forces naturelles divinisées. Il appartient au maître de le démontrer.

Religion naïve et sereine, qui dut à sa superficialité même de ne pas enchaîner l'esprit et permit, comme nous le verrons tout à l'heure, à la philosophie de naître à côté d'elle, à la science de se fonder et d'ouvrir la route où, depuis, a marché le progrès humain. La théologie, ou du moins cette espèce de théologie qui s'incarne dans un corps sacerdotal et, dès lors, devient une orthodoxie qui asservit tout et immobilise tout, cette théologie n'existait pas en Grèce. Aussi la religion, une fois établie sous la forme de polythéisme idolâtrique, ne progressa point. Le plus grand théologien de la Grèce fut Homère. Les seuls novateurs furent les philosophes, et l'intolérance est tellement de l'essence des religions que, même à Athènes, Anaxagore et Socrate payèrent, l'un de l'exil, l'autre de la vie, le crime, ou du moins l'accusation, d'avoir prêché des doctrines contraires à la religion officielle. Ce n'est pas que la foi fut bien vive, sans doute, sauf chez les charbonniers, nombreux en tous pays, qui croient sans examiner, et qui n'en sont que plus redoutables, pour peu qu'ils soient habilement ménagés par les politiques. Ce sont les charbonniers d'Athènes qui exilèrent Anaxagore et condamnèrent Socrate à boire la ciguë. Mais ce ne furent là que des accidents ; la liberté de la pensée n'en fut guère atténuée.

Il en fut tout autrement en Egypte, en Perse, dans l'Inde. La religion s'y incarna dans une caste qui domina même les rois, monopolisa la science et la morale, et pétrifiant, pour ainsi dire, la société qu'elle gouvernait,

dans une espèce d'immobilité hiératique, la rendit incapable de tout progrès et prépara fatalement sa ruine. Du moins l'esprit sacerdotal ne fut point inactif. Prêtres égyptiens, mages, brahmanes, ils ne s'arrêtèrent que lorsque de leur naturalisme, ils eurent tiré, par la spéculation, tout ce qu'il contenait, c'est-à-dire le panthéisme. Au lieu de la variété dans l'être, ils mirent l'unité. Dieu se confondit avec la Nature qui n'est que l'effet de ses incarnations diverses. De là les trinités égyptiennes et brahmaniques, et ces conceptions multiples qui dégénérèrent en panthéisme idolâtrique.

Les sacerdoces n'avaient garde de s'en tenir à la théologie de la nature, si nous pouvons ainsi parler. Il y a quelque chose qui nous intéresse plus que les incarnations d'Osiris et de Brahma ; c'est notre propre destinée. La mort est-elle le dernier terme de notre existence? ou n'est-elle que le commencement d'une vie nouvelle, indéfinie, éternelle, heureuse ou malheureuse ? Y a-t-il des moyens d'obtenir cette béatitude et d'éviter des tourments sans fin ? On comprend sans peine quelle influence morale la solution de ce problème, la clef de l'éternité, assurait à la caste sacerdotale. Les prêtres se déclarèrent naturellement les élus du ciel, ses représentants sur la terre, issus de la bouche de Brahma, les purs, les dispensateurs du salut, et, afin de tenir sous leur pied les fidèles terrifiés, ils imaginèrent ces purgatoires, ces enfers, ces transmigrations et ces métempsychoses, cent fois répétées, à travers toutes les créatures jusqu'aux plus immondes, avant de retourner au sein de la divinité, ou dans un paradis de délices. Ils les soumirent aux pratiques les plus capables de stupéfier leur raison, et ils furent les dominateurs de la terre asservie ; ils arrêtèrent pour longtemps le développement de l'humanité. Est-ce à dire qu'il n'y eut de leur

part qu'un calcul égoïste ? — Non. — Qu'ils n'envisagèrent que l'intérêt de leur puissance? Qu'ils ne songèrent nullement au progrès moral des croyants ? — Non, assurément. En pareille matière, il est bien difficile de faire la part de la sincérité, de l'illusion et de la fraude ; mais il y a de tout cela. Les castes sacerdotales s'établissent ordinairement par la foi, la charité, le dévouement ; mais, une fois établies, la foi décroît ; elles ne songent bientôt plus qu'à augmenter leur puissance et leurs richesses, et, pour y parvenir, elles ne reculent devant aucun moyen. Or, le plus sûr de tous, le plus efficace, c'est, selon l'expression de Pascal, l'*abêtissement de la raison*.

Le moment vint où le régime des castes et le dogme de la métempsychose pesèrent si lourdement sur les âmes qu'on éprouva le besoin de secouer le joug. Un homme s'éleva, Câkia-Mouni, le Bouddha, fils de roi, roi lui-même. D'une haute vertu morale, plein de charité pour les humbles, il proclama l'égalité de tous les hommes, leur fraternité, prêcha, par conséquent, l'abolition des castes et du sacerdoce brahmanique. Il ne s'en tint pas là ; il attaqua le dogme écrasant de la métempsychose et délivra les esprits de la terreur qu'il faisait peser sur eux. Désormais la pratique de la vertu suffit pour procurer aux fidèles l'absorption en Dieu, le Nirvâna. Le Brahmanisme se défendit, et après des luttes longues et sanglantes, le Bouddhisme fut expulsé de l'Inde. Mais, grâce à la pureté de sa morale, à sa puissante organisation hiérarchique et à l'ardeur de son prosélytisme, il pénétra chez toutes les populations transgangétiques, dans le Thibet, en Tartarie, en Chine, et partout il apporta l'adoucissement des mœurs et la civilisation. C'est peut-être la religion qui compte le plus d'adeptes. Par malheur, elle est, presque partout, fort dégénérée de sa pureté pri-

mitive. On sait ce qu'est devenu le lamaïsme au Thibet.

Telle fut l'évolution de l'idée religieuse dans celle des branches de la famille aryenne où son développement fut le plus complet et le moins troublé. Il aboutit à un panthéisme symbolique, au dogme de la métempsychose, et, par la réforme bouddhique, à une religion purement morale, à l'égalité des hommes, à la fraternité, au salut par les bonnes œuvres, et au Nirvâna, c'est-à-dire à l'absorption *directe* en Dieu par la mort. — La religion d'Osiris et celle d'Ormuzd eurent, comme nous allons le voir, une destinée qui ne diffère pas beaucoup de celle-ci.

Toutes les religions, disions-nous plus haut, n'ont été et ne pouvaient être qu'un développement du naturalisme primitif. L'esprit de l'homme, de généralisation en généralisation, devait nécessairement être conduit à la plus vaste de toutes, à l'unité, à une force primordiale qui expliquât tout et qui régît tout. Or, il n'y avait que deux manières de concevoir cette force unique; il fallait qu'elle fût dans la Nature, qui ne serait que sa manifestation, ou hors de la Nature qui ne serait que son œuvre ou sa création. Ces deux conceptions se sont développées dans deux familles humaines différentes, quoique voisines, les Sémites et les Aryens. C'est du moins ce que des esprits de haute valeur ont essayé d'établir; bien qu'à notre humble avis, on ait singulièrement exagéré les aptitudes radicales qui vouaient les Aryens au panthéisme et les Sémites au monothéisme. L'histoire des Sémites, même des Hébreux et des Arabes, toujours enclins à l'idolâtrie, comme le prouve l'histoire de Moïse et celle de Mahomet, semble démontrer nettement la justesse de notre opinion. Quoi qu'il en soit, des deux manières de concevoir le monothéisme, à savoir le monothéisme panthéistique et le monothéisme personnel (le plus étroit des deux), la dernière

fut, en fin de compte, celle d'un petit peuple échappé de l'Égypte et constitué en nation indépendante sur les bords du Jourdain. Comme tous les peuples, les Hébreux ont raconté de leurs origines des choses merveilleuses ; mais il est bien certain qu'ils n'ont guère le droit de prétendre à l'originalité en matière de religion. Tout ce qu'ils ont, ils l'ont emprunté à l'Égypte et, plus tard, à la Chaldée. Leur Dieu unique, Yaweh, n'est que le principe divin tel qu'il était conçu dans les temples de l'Égypte, l'essence des êtres, *celui qui est par lui-même* (« Je suis celui qui suis ») et par qui tout est. L'œuvre de Moïse, le premier législateur des Hébreux, fut probablement d'avoir remplacé le *culte symbolique*, qui ne s'adressait qu'à la foule, par le *culte direct* de la divinité, telle qu'elle était révélée aux seuls initiés. Les Israélites le transformèrent ensuite selon leur génie.

Ce qui caractérise ce peuple, outre son éloignement *officiel* pour les symboles idolâtriques, c'était sa séparation légale et religieuse des autres nations et sa croyance obstinée à un Messie (croyance née de ses malheurs) qui le rétablirait un jour dans sa puissance et en ferait le dominateur de la terre. La conquête romaine, au lieu de dissiper à jamais cette espérance, n'avait fait qu'ajouter à la fermentation des esprits. Une secte rigide, les Pharisiens, exagérait, avec un bigotisme intolérant, la foi et les pratiques. Mais, depuis longtemps déjà vivaient, au sein du Judaïsme, des sectes imbues d'une doctrine secrète, peut-être rapportée de la captivité, peut-être écho lointain de la réforme bouddhique, dont elles pratiquaient la morale d'égalité, de fraternité, de charité ; c'étaient les Esséniens et les Thérapeutes. De là ces courants opposés d'idées qui préparent et engendrent, quand l'heure est venue, les révolutions. Déjà plus d'un réformateur avait

payé de sa tête ses tentatives de réformation. En ce moment même, Jean-le-Baptiseur, *comme un Yogui de l'Inde*, dit M. Renan, vêtu d'une peau de chèvre et se nourrissant de sauterelles, prêchait et baptisait dans le Jourdain, Gange de ce nouveau brahmane. C'est alors qu'apparut dans la Galilée le Bouddha de l'Occident, Jésus, appelé Christ, qui, dit la légende, mourut sur la croix victime de la haine des scribes et des Pharisiens. Il eut le sort de tous les grands novateurs qui ont affaire à une puissante orthodoxie. Ils meurent, mais ils ressuscitent dans leur doctrine, et l'admiration et la reconnaissance de la postérité leur élèvent des autels. Tel fut le sort de Jésus, fils de Marie. Ce qu'il fut en réalité, il est difficile de le dire, en l'absence de documents vraiment historiques. A part l'existence, qui est à peu près démontrée, c'est un personnage légendaire. Nous l'avons appelé le Bouddha de l'Occident parce que, sauf l'esprit et la morale qui viennent de lui et qui sont manifestement bouddhiques (l'égalité, la fraternité, la charité universelle, le salut par les œuvres, l'exaltation des pauvres), il n'y a rien dans le christianisme dogmatique qui appartienne à Jésus, rien même qui appartienne au Judaïsme sur lequel il s'est greffé par la théorie messianique. Le christianisme a été élaboré à Alexandrie, devenue depuis longtemps le foyer de toutes les spéculations religieuses de la Grèce et de l'Orient. Par un éclectisme plus ou moins heureux, il a fondu dans sa doctrine tout ce qui, dans la philosophie alors régnante et les religions orientales, pouvait y entrer sans désharmonie. Sa métaphysique a été empruntée au Zend-Avesta, ses rites, ses sacrements, ses cérémonies au brahmanisme, sa discipline, sa hiérarchie, ses institutions monastiques, son prosélytisme au Bouddhisme. Du Judaïsme, il n'a pas même gardé le monothéisme pur,

qu'il a remplacé par le dogme alexandrin ou plutôt égypto-oriental de la Trinité. Et c'est ce dogme qui a donné naissance au Mahométisme. Pour quiconque a lu le Koran, en effet, il est certain qu'en opérant sa réforme religieuse, Mahomet s'est proposé, avant tout, de détruire l'idolâtrie chez les Arabes et de rétablir, dans toute sa pureté, le dogme de l'unité divine, compromise par les chrétiens.

Tel est, à son *maximum* de condensation possible, le tableau de l'évolution de l'esprit humain en matière religieuse. Ce qui fait l'essence de la religion, a-t-on dit, c'est le *surnaturel*. Soit; mais à condition qu'on nous accorde qu'il n'y a là rien de merveilleux et que, ce surnaturel, l'homme l'a tiré *tout naturellement* de la nature et de lui-même. Au sein de la nature, il s'est trouvé en présence de forces dominantes, que, par analogie avec sa propre volonté, il a jugées *conscientes*. Ces forces *dominantes* et *conscientes* sont devenues logiquement des génies agissant volontairement et arbitrairement sur la nature; en un mot, des *êtres surnaturels, des dieux*. De là les cultes, les sacerdoces et les théologies. Tous les développements religieux sont sortis de là par l'abstraction et la généralisation. Ces forces primitives, qui constituent le naturalisme dans son état le plus rudimentaire, se sont réduites peu à peu, jusqu'à ce que, après avoir traversé différentes formes de polythéisme, elles soient arrivées au dithéisme, puis au monothéisme panthéistique ou personnel, soit sous la forme trinitaire, comme chez les chrétiens, soit sous la forme unitaire, comme chez les Hébreux et les Arabes. Mais à mesure que la divinité se concentrait, pour ainsi dire, elle embrassait plus complètement la vie humaine, et lorsque Dieu eut été conçu, soit comme l'être universel dont la nature et l'humanité n'étaient que des manifesta-

tions, soit comme l'organisateur ou le créateur conscient du monde qu'il gouvernait vers des fins déterminées, rien ne pouvait plus échapper à son influence. La religion régla tout, les lois et les mœurs; le prêtre fut le vrai dominateur de la société. Et son moyen de domination fut moins la croyance en Dieu, que la croyance en l'immortalité de l'âme, dont nous avons vu la notion s'établir aussi naturellement que celle du surnaturel ou de la divinité. En un mot, l'esprit humain, partant d'un grossier naturalisme où toutes les forces naturelles peuvent être divinisées, s'élève, par le sabéisme et les différentes formes du polythéisme et du dithéisme, du panthéisme et du monothéisme, jusqu'à *l'athéisme scientifique,* qui est la limite nécessaire de l'évolution religieuse, parce que la science ne peut reconnaître, aux forces naturelles, la *conscience,* que leur avait arbitrairement attribuée l'imagination primitive.

L'abus de l'influence sacerdotale se tournant en oppression pour les intelligences, des schismes éclatèrent, tant en Orient qu'en Occident. Luther et les protestants firent, en Europe, ce que le Bouddha avait fait en Asie, et le caractère de ces deux réformes fut analogue, au fond, à savoir: une atténuation considérable du dogme et l'enseignement religieux réduit de plus en plus à la morale.

Nous n'avons parlé dans cette esquisse que des systèmes dont l'ensemble nous a paru donner la série directe des développements théologiques. C'est au maître de faire entrer dans un tableau plus complet et plus détaillé, à la place qu'il jugera convenable, les systèmes latéraux, soit qu'ils se rattachent à ceux que nous avons visés, soit qu'ils s'en distinguent absolument, comme les religions chinoises, par exemple et américaines. Il ne s'agit point ici de faire de la controverse. La polémique doit être bannie de notre enseignement tout historique. Notre seul but est de faire

connaître l'évolution de la pensée humaine sous une de ses formes les plus élevées. Il suffit pour l'atteindre d'exposer chronologiquement et, s'il le faut, synchroniquement, les systèmes religieux qui se sont succédé dans les esprits ou ont régné parallèlement sur eux. La tâche n'est pas facile pour le premier venu ; mais elle le sera pour le maître spécialisé, et ses leçons, si elles sont dignes du sujet, auront une importance qu'on ne saurait exagérer.

La Religion, qui devrait unir les hommes, les *relier,* est ce qui les divise le plus profondément. L'histoire des religions est le martyrologe de l'humanité. Penser différemment sur une question insignifiante de dogme ou de rite, c'est assez pour faire de deux frères deux ennemis irréconciliables. Grâce à l'affaiblissement de la foi et au progrès général des lumières, nous n'en sommes plus au temps où l'on s'égorgeait, où l'on se brûlait les uns les autres, pour la plus grande gloire de Dieu. Mais que de divisions encore dans les esprits ! Divisions funestes, et la principale cause, peut-être, de nos malaises sociaux. Nous avons, par dessus tout, besoin d'union et de paix. Or, cette union ne peut s'obtenir que par l'identité des opinions en matière religieuse et philosophique. Cette identité, qui la créera ? Est-ce le prêtre ? — Non. Le prêtre est nécessairement suspect, parce qu'il est intéressé. Ce qu'il nous prêche, ce n'est pas la vérité, c'est *sa* vérité ; et, ne pouvant nous la démontrer, il nous l'impose, nous demandant le seul sacrifice que nous n'ayons pas le droit de lui faire, sous peine de déchoir de notre dignité d'homme, le sacrifice de notre raison. — Si ce n'est pas le prêtre, qui donc sera-ce? — Le savant ; quelque chose de plus impersonnel encore, la science. Elle ne nous demandera ni le sacrifice de notre raison, ni le sacrifice de notre liberté. Elle nous dira : « Voilà ce qu'on a pensé sur ces matières depuis qu'il y a

» des hommes, et qui pensent. Nous vous fournissons les » moyens de juger en connaissance de cause. Cherchez la » vérité avec un cœur pur, c'est-à-dire avec désintéresse- » ment et vous la trouverez. » Nous ne pouvons moins faire. Le plus grand des crimes, c'est de conspirer contre l'intelligence humaine, de tenir systématiquement la lumière sous le boisseau. Et lorsque le dispensateur infaillible de la vérité interdit aux chrétiens, dans son syllabus, *l'étude même historique des dogmes religieux*, il ne commet pas seulement un attentat des plus immoraux contre la raison, il donne un argument manifeste de la fragilité de ces dogmes et de l'intérêt que nous avons à les étudier dans leurs origines.

Les religions, ainsi qu'il ressort de ce que nous venons de dire, ne peuvent satisfaire que pour un temps l'esprit humain, parce qu'elles deviennent fatalement des orthodoxies, c'est-à-dire, des doctrines exclusives, immobiles, improgressives. Données comme révélées, elles conduisent nécessairement à l'infaillibilité sacerdotale. Mais, tandis que les orthodoxies religieuses se figent dans leur immobilité, l'esprit humain progresse, et il arrive toujours un moment où il fait effort pour briser le moule qui l'enserre et qui devient trop étroit pour lui. C'est ainsi qu'éclatent, au sein même des religions, les schismes et les hérésies qui, lorsqu'elles réussissent à se consolider, se transforment, à leur tour, en orthodoxies aussi intolérantes et aussi oppressives que celles dont elles sont issues. Le propre de la religion, c'est d'asservir la raison. On comprend, par conséquent, que, partout où domine une orthodoxie puissante, il n'y a pas de place pour la philosophie, c'est-à-dire pour la libre recherche touchant l'origine de l'homme, sa nature et sa destinée. Car tel est le domaine

commun de la philosophie et de la religion. La religion, il est vrai, a eu des commencements plus modestes ; mais elle devait en arriver là, et partout elle y est arrivée. La philosophie, née en un âge plus avancé de l'esprit humain, a tout d'abord embrassé le problème dans sa généralité. C'est en Grèce qu'elle a vraiment pris naissance ; c'est là qu'elle s'est librement épanouie ; car là, précisément, grâce à la division infinie du polythéisme, il n'y eut jamais d'unité religieuse, de centralisation sacerdotale, d'orthodoxie proprement dite ; et malgré l'exil d'Anaxagore et la mort de Socrate, qui s'expliquent au moins autant par la politique que par la religion, l'esprit put spéculer en toute liberté. Les systèmes furent innombrables.

C'est l'histoire de ces systèmes que le maître doit exposer ; non point, ce qui serait impossible, l'histoire de chaque système en particulier, mais l'histoire générale de ces systèmes ramenés à leur principe ; car il s'agit moins pour nous de connaître les productions de la pensée individuelle qne l'évolution même de l'esprit en matière philosophique.

Nous avons dit comment le surnaturel était né de l'observation grossière de la nature, parce que, l'homme primitif, par analogie avec lui-même, avait conçu, dans les choses, des forces conscientes ; comment, par l'élaboration naturelle de l'esprit, s'étaient produites, avec le temps, toutes les formes du développement religieux, le surnaturel restant au fond de chaque système, parce qu'il est l'essence même de la religion. Le surnaturel, c'est Dieu ; et il n'y a pas de religion sans Dieu. Mais le surnaturel n'est pas de l'essence de la philosophie. De sorte que la question put se poser, et se posa tout d'abord, de savoir si la nature se suffisait à elle-même et avait en soi sa propre cause, ou si elle avait une cause indépendante et

distincte. La réponse fut différente selon qu'on suivit la méthode objective ou la méthode subjective, selon qu'on alla de la nature à l'homme ou de l'homme à la nature, selon qu'on partit de la nature ou de l'esprit. Ce sont là les deux grands courants qui ont entraîné tout le mouvement de la spéculation philosophique. Tout ce qui a été produit de systèmes peut se ramener plus ou moins à deux écoles qui ont reçu bien des noms différents et que nous appellerions volontiers : *naturaliste* et *supernaturaliste*. Elles aboutissent, en effet, nécessairement à l'une ou l'autre de ces conclusions : l'école naturaliste, à un panthéisme plus ou moins vague ou au matérialisme pur; l'école supernaturaliste, à une cause personnelle, distincte du monde, qu'elle crée, ou tout au moins, organise, Dieu. C'est à ce double point de vue, selon nous, que le maître, s'il ne veut se perdre dans l'infinie variété des systèmes, devra se placer pour étudier l'évolution philosophique de l'esprit humain. En effet, tout est là ; c'est par sa conclusion que vaut un système ; dans un problème, c'est à la solution qu'on regarde. Des solutions différentes ont été données; il faut les comparer pour pouvoir en juger ; elles ne peuvent être toutes bonnes; il se peut même qu'il n'y en ait aucune qui le soit tout à fait. Et peut-être ne serait-il pas impossible d'indiquer pourquoi.

Nulle part l'esprit humain n'a déployé plus de puissance et de subtilité que dans cet ordre de questions ; il a élevé de prodigieux édifices, et tous ces édifices sont en ruine ; ils se sont écroulés les uns sur les autres, laissant parfois de magnifiques débris, mais, pourtant, des débris. C'est qu'on avait bâti sur le sable. Partir de ce qu'on appelle une intuition de l'esprit, une idée, pour élever sur cette base, à grand renfort de dialectique, l'édifice entier de la nature et de l'homme, c'est vouloir monter au ciel sur les

ailes d'Icare. On ne procède pas de l'idée à la réalité. Toutes ces constructions logiques, malgré leur apparence de rigueur géométrique, ne sont, en somme, que des produits de l'imagination, des créations subjectives qui ne contiennent que ce qu'on y a mis. Ce sont des poèmes métaphysiques qui, pour beaucoup de raisons, n'ont exercé sur l'esprit humain qu'une influence très inférieure à l'effort qu'ils avaient coûté. Cette influence ne s'est guère jamais étendue au-delà de l'école, c'est-à-dire d'un petit cercle d'esprits spéculatifs; elle n'a jamais atteint le grand public. C'est, d'abord, parce que, lorsque la solution admettait une cause première consciente, soit sous la forme panthéistique, soit sous la forme personnelle, la foule trouvait déjà cette solution dans les religions et bien mieux appropriées à son état mental. On ne lui demandait pas de comprendre; on lui demandait, on lui ordonnait de croire, non à des vérités abstraites, mais à des vérités réalisées dans des symboles. Il est plus facile pour l'ignorance d'admettre les incarnations d'Osiris ou de Brahma que les hypostases alexandrines. C'est, ensuite, que là où la religion établissait l'unité de doctrine, sous la garde infaillible d'une puissante autorité sacerdotale, la philosophie, fondée sur la liberté d'examen, ne pouvait donner que le spectacle de la variété indéfinie des systèmes en lutte les uns contre les autres. Aussi, toutes ces controverses philosophiques, où brillent tant de grands noms justement célèbres, ont passé par dessus la tête de l'humanité qui a continué à marcher dans l'ornière du sens commun, s'élevant peu à peu, de l'observation irréfléchie de la réalité, à la notion d'une cause générale que, par analogie avec soi-même, l'homme juge consciente et volontaire. C'est la philosophie du monde machine, de la montre et de l'horloger. Beaucoup de philosophes ne l'ont pas encore dépassée.

Ces doctrines, généralement connues, de nos jours, sous le nom de spiritualisme, ne sont qu'une espèce de religion laïque réduite à la notion d'un Dieu conscient et d'une âme immortelle, avec les conséquences logiques que comporte cette notion. Reste à savoir si les conclusions des écoles supernaturalistes sont les plus conformes à la réalité. Qu'à une époque où la science, encore dans l'enfance, ignorait les véritables origines de l'homme, où une tradition erronée, mais facile à expliquer, représentait le passé comme supérieur au présent, des penseurs éminents aient cru pouvoir « tirer la réalité des idées, au lieu de tirer les idées de la réalité », cela peut se comprendre, et c'est la source de toutes leurs erreurs ; mais cela ne se comprendrait plus aujourd'hui que le progrès des sciences physiques et naturelles nous fait, pour ainsi dire, assister à l'origine des choses. Le but de la philosophie n'est pas de *créer* artificiellement le monde ; c'est de le connaître et d'en rendre raison. Or, comment le connaître sans l'observer dans sa réalité ? C'est ce qu'a fait la science, et ses découvertes ont ébranlé jusque dans leurs fondements les constructions ambitieuses qui ne reposaient pas sur elle. La philosophie est entrée dans une voie nouvelle ; elle se confond désormais avec la science en tant qu'elle nous donne la raison des choses ; elle n'est que la science elle-même dans ses hautes généralités systématisées. Plus de rêves. Observer, vérifier ; ne conclure ni au-delà des observations, ni au-delà des vérifications possibles ; ne faire que des hypothèses vérifiables et ne les donner pour des vérités que lorsqu'elles ont été vérifiées. En un mot, suivre la méthode de saint Thomas, apôtre : ne croire que lorsqu'on a vu et touché. Si les philosophes avaient suivi cette méthode, que de rêveries ils se seraient épargnées ! Mais renoncer à tout connaître et à tout expliquer était

au-dessus de la sagesse humaine. Il fallait toutes les déceptions qu'il a subies pour abattre l'orgueil de l'esprit métaphysique, qui avait fait son domaine de l'absolu, et l'amener à s'enfermer modestement dans le relatif, seule sphère où nous puissions trouver la certitude.

Les philosophes même qui sont partis de l'observation de la nature, les *naturalistes* (et il y en a eu dès l'antiquité la plus reculée), faute d'avoir suivi cette méthode, sont tombés dans la métaphysique. Ils n'ont pas su ignorer; ils n'ont rien voulu laisser sans explications, et ils en ont donné, parfois, qui nous font sourire. Pourtant, si on prend leurs systèmes dans leur ensemble, on est tout étonné d'y trouver plus qu'une esquisse des grandes solutions de la science moderne. Ils ont été nos précurseurs; ils ont tout entrevu; ils n'ont rien démontré, à la vérité; mais la preuve, alors, n'était pas possible. C'est à peine si elle l'est aujourd'hui depuis les récentes découvertes de l'astronomie, de la physique, de la chimie et particulièrement de la paléontologie. Quiconque désormais veut faire de la philosophie générale doit marcher dans la voie ouverte par les Laplace, les Lamarck et les Darwin. Mais il faut reconnaître que la théorie de l'évolution et du transformisme, qui domine aujourd'hui la science tout entière, était déjà très explicitement formulée dans l'école d'Ionie, au moins chez ses plus illustres représentants, Héraclite, Démocrite, Anaximandre[1]. Pour eux, comme pour nous, la matière se suffit à elle-même; c'est par ses combinaisons et ses transformations successives que tout devient. Cette doctrine générale, plus ou moins modifiée, fut celle des Epicuriens et même des Stoïciens, qui aboutissent, ce-

[1] Il est vrai qu'Anaxagore, frappé de l'ordre et de l'harmonie qui règnent dans l'univers, avait cru devoir imaginer une *pensée* organisatrice; comme si cet ordre n'était pas le signe même de la nécessité.

pendant, à une espèce de panthéisme, tandis qu'Épicure s'en tint à la théorie des atomes de Démocrite si éloquemment exposée par Lucrèce. Chez les modernes, le même point de départ a conduit soit au panthéisme, soit au matérialisme. Il conduit aussi au positivisme qui n'est qu'un matérialisme plus discret et plus circonspect. — Voilà, selon nous, ce qui doit être enseigné de philosophie[1] dans l'enseignement secondaire ; non que la philosophie se réduise à ceci ; mais nous estimons qu'il faut réserver pour l'enseignement supérieur ou l'enseignement spécial l'étude de la psychologie et celle de la logique. Ces études sont assurément intéressantes pour qui a le loisir de s'y livrer ; mais nous ne voyons pas bien de quel profit elles sont pour la généralité des hommes. La psychologie n'a jamais appris à penser, ni la logique à raisonner.

Nous n'en dirons pas autant de la morale, qui est également du domaine de la religion et de la philosophie. Mais, ici encore, l'influence des philosophies a été moins grande qu'on ne pense. Quelle qu'ait été la différence des principes, la morale pratique a toujours été à peu près la même. C'est que, quand on n'a pas obéi aux prescriptions impérieuses de la religion, on a simplement suivi la loi naturelle, s'inquiétant fort peu de l'essence du souverain bien et autres abstractions philosophiques. — Mais qu'est-ce que cette loi naturelle? — Quelque chose de fort simple, à notre avis. — Nous ne répétons pas ce que nous avons dit plus haut de la genèse de la nature et de la généalogie de l'homme, laissant au maître le soin de faire largement cette exposition ; nous prenons l'homme tel qu'il est, à la place qu'il occupe dans la série animale. Comme

[1] C'est-à-dire touchant le *développement des idées philosophiques.* Nous verrons plus loin que la philosophie n'est que la *science générale.*

tout ce qui vit, *il tend à persévérer dans son existence et à se développer selon son essence.* Dans ce but, il est porté à tout se sacrifier ; *c'est la loi primordiale de l'égoïsme.* Mais l'homme n'est pas un être solitaire ; il fait partie d'une société, d'une famille, d'une tribu, en un mot, d'un groupe d'êtres *semblables à lui.* Cette similitude *spécifique,* il la reconnaît ; tous les animaux la reconnaissent et la respectent ; l'existence de l'*espèce* est à ce prix. De cette notion de similitude naît la notion d'un *droit égal* à vivre et à se développer, c'est-à-dire, l'idée de la *justice.* Il doit respecter chez les autres ce qu'il veut qu'on respecte chez lui : traiter les autres comme il veut qu'on le traite lui-même. *C'est la loi de l'altruisme.* C'est le perpétuel conflit de ces deux lois qui fait, si nous pouvons nous exprimer ainsi, toute *la morale interpersonnelle.* Plus l'égoïsme est puissant, moins il y a de justice, et moins il y a de moralité ; plus l'altruisme l'emporte, plus il y a de justice et plus il y a de moralité. Mais l'altruisme ne se réduit pas à la justice négative qui se contente de *ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît ;* il est aussi la justice positive, la justice bienveillante et bienfaisante, toujours prête à *faire pour les autres ce que nous voudrions que l'on fît pour nous-mêmes ;* et il n'est pas de noble sentiment et de généreuse action qu'il n'engendre, depuis l'amour du prochain jusqu'à l'amour de la patrie et de l'humanité, depuis le sacrifice de la fortune, jusqu'au sacrifice de la vie. Certes, l'homme n'arrive pas tout d'un coup à cette haute perfection morale ; trop longtemps la brutalité l'emporte ; mais sa moralité croît avec sa raison, à mesure qu'il comprend davantage la loi de justice. Cette loi, en effet, est *impérative ;* car toute maxime morale dont l'évidence ne peut être contestée est impérative pour l'intelligence qui la comprend ; elle est universelle aussi

et doit régir tous les rapports quelconques, non seulement d'individu à individu, mais de groupe à groupe, de nation à nation. Elle n'est pas seulement négative, ainsi que nous le disions tout à l'heure, c'est-à-dire emportant l'obligation de *ne pas faire* de mal; elle est positive, c'est-à-dire emportant l'obligation *de faire* du bien dans la mesure de la possibilité.

C'est là la morale de la justice, de la fraternité, de la solidarité humaine. Si nous y ajoutons la morale de la *dignité,* nous aurons la morale tout entière. La justice, en effet, ne régit que la morale de relation, l'ensemble de nos devoirs envers autrui ; mais nous avons aussi des devoirs envers nous-mêmes.

L'homme se distingue par ce degré d'intelligence que nous appelons : raison ; mais, issu des profondeurs de l'animalité, il en porte en lui les pires instincts. S'il obéit à la sourde impulsion de ces instincts inférieurs, il redescend vers la bête, il s'abrutit, il se dégrade. Plus, au contraire, il obéit à la raison, plus il se commande à lui-même, et plus il s'élève dans l'échelle de l'humanité, plus il est noble, plus il est digne. Ce sentiment de sa dignité existe dans l'homme comme l'idée de justice, et, comme cette dernière, il a sa formule qui peut se dédoubler ainsi : « Faire ce que nous approuverions dans autrui; ne pas faire ce que nous désapprouverions dans autrui. » Cette approbation ou cette désapprobation de nous-mêmes, dont l'énergie est en raison de la gravité de l'acte moral, engendrent, dans ce for intérieur qu'on appelle la conscience, ou la satisfaction d'avoir bien agi ou le remords d'avoir mal fait.

Tels sont les principes bien simples et bien clairs d'où peut se tirer la morale universelle. Les applications en sont infinies, et un homme suffisamment préparé par une

éducation professionnelle n'aurait aucune peine à en produire de caractéristiques.

Ici, une objection se présente qui est le grand argument du spiritualisme religieux ou philosophique. « Et quelle sera la sanction de cette morale? » — Nous croyons qu'il serait temps de réduire cet argument à sa juste valeur qui, à notre avis, est petite. Une morale qui ne trouverait pas en elle-même sa sanction serait une pauvre morale. En dépit des apparences les plus mensongères, tout acte conforme ou contraire, soit à la justice, soit à la dignité, trouve dans ses conséquences, tant intérieures qu'extérieures, toute la sanction qu'il comporte. Ceux qu'une telle sanction n'arrêterait pas sur le penchant du vice ou du crime, ce n'est pas une sanction d'outre-tombe qui pourrait les arrêter, cette sanction fût-elle certaine à leurs yeux; ce qui n'est pas. Outre qu'une morale fondée sur l'espoir du Paradis et la crainte de l'Enfer est une morale inférieure, parce qu'elle est grossièrement intéressée, comment cette crainte et cet espoir lointains pourraient-ils agir efficacement sur des esprits que ne retiendraient pas suffisamment l'instinct de la conservation, l'amour de la liberté ou le sentiment de l'honneur, en présence de l'échafaud, du bagne ou de l'infâmie? Sanctions certaines, celles là, prochaines, inflexibles et auxquelles une confession *in extremis* ne saurait nous soustraire. Ne parlons donc plus de sanction morale dans le sens de sanction matérielle; une sanction matérielle ne saurait vraiment être une sanction morale. Une telle sanction est de l'ordre de la répression et de la préservation sociale. Or, en pareil cas, il y a quelque chose de plus effrayant que Dieu et que Satan; c'est le juge et le bourreau.

*Virtutem videant, intabescantque relicta* [1].

Tel est, en effet, le but que doit se proposer, avant tout, l'éducation : c'est de former les hommes à la vertu, parce que c'est dans la vertu, c'est-à-dire, dans la pratique du devoir, que se trouve, d'abord, le bonheur individuel et, dans la mesure où elle se réalise, le bonheur général. Mais, pour atteindre ce résultat, il importe que le devoir soit compris par tous de la même manière; et il le sera d'autant mieux que les hommes seront moins divisés par la diversité des systèmes religieux et philosophiques en lutte les uns contre les autres. Il faut donc les balayer, pour ainsi dire, de l'esprit humain. Le meilleur moyen, selon nous, d'y réussir, c'est de les exposer dans leur développement, depuis leur origine jusqu'à nos jours. L'esprit, débarrassé des ténèbres théologiques ou métaphysiques qui l'offusquent et qui le troublent, ne tiendra pas contre la lumière de la science. Il embrassera la Vérité comme le seul dieu digne de ses adorations. Se connaissant enfin lui-même, sans illusions chimériques, l'homme cherchera le bonheur en vivant conformément à sa nature raisonnable, se conservant et se développant au gré de ses instincts, mais en pratiquant toujours, sous sa double forme, la justice envers les autres, et, envers lui-même, le respect de sa propre dignité.

Qui pourrait affirmer qu'une histoire du développement religieux et philosophique ainsi comprise ne remplacerait pas avantageusement le cours de philosophie qui couronne aujourd'hui l'enseignement secondaire?

[1] Qu'ils voient de la vertu la beauté toute nue
Et sèchent de regret de l'avoir méconnue.

# CHAPITRE XII

## HISTOIRE DU DÉVELOPPEMENT SOCIAL

« L'homme, dit Aristote, est un animal politique, πολιτικον ζῶον » ; c'est-à-dire, en bon français, « un animal sociable ». Que signifie cette définition ? Exprime-t-elle simplement un fait, ou affirme-t-elle que la sociabilité est *essentielle* à l'espèce humaine ? Aristote n'a certainement pas voulu dire qu'elle lui fût particulière. La sociabilité, en effet, se retrouve dans un grand nombre d'espèces inférieures ; elle y est poussée plus ou moins loin, quelquefois très loin, comme chez les castors, les fourmis et les abeilles ; mais il est un degré où elle est nécessaire. Chez tous les animaux à sexe distinct, il faut qu'il y ait union, association temporaire du mâle et de la femelle, en vue de la procréation, et cette association, au moins chez la plupart des mammifères libres, persiste jusqu'à ce que les jeunes soient élevés. C'est donc la procréation ou la distinction des sexes qui, chez les animaux supérieurs, est la cause principale de la sociabilité primitive. La cause de la *sociabilité prolongée,* si nous pouvons ainsi dire, réside, surtout, dans la constitution physiologique de l'espèce. Puisque l'union des sexes a pour but de procréer et d'é-

lever des individus semblables au père et à la mère. l'association du père et de la mère sera d'autant plus longue et plus indispensable qu'à raison de sa constitution physique, leur progéniture aura plus longtemps besoin de leurs soins avant de pouvoir se suffire à elle-même. Tel est précisément le cas de l'espèce humaine. Ce n'est qu'après une longue gestation que la mère met au monde son enfant ; et cet enfant est si bien dépourvu de tout moyen de défense que la race périrait infailliblement, s'il ne recevait pendant bien des années les soins attentifs de ses parents. Or, durant cette longue union, les générations se succèdent ; ce qui a été fait pour les aînés doit être fait pour les puînés. De sorte que, lorsque les derniers nés sont adultes, il s'est établi entre les membres de la famille des liens indestructibles. On peut donc affirmer sans hésitation que la sociabilité est essentielle à l'homme ; et, de fait, on ne l'a jamais trouvée qu'à l'état de société. — La première de toutes les sociétés est la famille.

Le maître aura donc à étudier, avant tout, l'organisation de la famille. C'est une étude qui n'est pas sans difficulté et qui ne peut être bien faite que par un savant spécialisé. Elle n'est pas, non plus, sans délicatesse. La science, comme l'art, est essentiellement chaste ; mais à une condition, c'est que la pensée le soit. La vérité peut, sans péril, être exposée dans sa nudité ; mais il faut y employer une gravité sévère.

L'acte constitutif de la famille, c'est le mariage, et, malgré les formes plus ou moins bizarres qu'il revêt encore, de nos jours, chez nombre de peuplades inférieures, nous inclinons à penser que l'homme primitif fut monogame, comme la plupart des animaux supérieurs. Ce n'est que plus tard, quand des sociétés plus ou moins nombreuses se furent formées, que naquirent, sous l'influence

des circonstances et des aberrations naturelles à des intelligences grossières, des usages encore existants chez les sauvages et dont les vestiges se sont longtemps conservés chez les peuples actuellement civilisés. Ni la communauté des femmes, ni la polyandrie, ni la polygynie n'ont jamais été des institutions générales. La monogamie a toujours été la condition commune, même dans les pays où la polygamie a une consécration légale et religieuse. Il ne saurait, d'ailleurs, en être autrement. On ne s'explique pas comment, le nombre des individus dans les deux sexes étant à peu près égal, chaque mari pourrait avoir plusieurs femmes, à moins que le plus grand nombre des mâles ne vécût dans le célibat. La vérité est que, même dans les pays de polygamie, la monogamie est la règle, la polygamie l'exception. Celui-là seul a plusieurs femmes qui a les moyens de les nourrir, et ces femmes sont, pour la plupart, des esclaves achetées de ses deniers. La monogamie, du reste, si l'on en juge par les peuples qui ont pris désormais l'ascendant sur le globe, est destinée à devenir la règle unique des mariages, parce qu'elle en est la forme la plus parfaite. C'est d'elle que sont nés les meilleurs sentiments de la nature humaine ; sentiments que nous admirons déjà dans les animaux inférieurs, chez les mammifères et les oiseaux monogames, et qui n'existent pas, ou existent à un bien moindre degré chez les polygames.

Pour le bien comprendre, il faut remonter au-delà de la famille ; car, si elle est le premier groupe social, elle n'est pas l'élément simple, irréductible, de la société. Cet élément, c'est l'individu. Sans doute, l'individu ne se rencontre jamais, dans la nature, à l'état d'isolement absolu ; mais, si l'on veut bien connaître les aggrégats divers dont il fait partie, il faut l'étudier d'abord en lui-même. Peut-

être, pourrait-on dire qu'il y a plus qu'aggrégation, qu'il y a fusion, combinaison de l'individu dans la société. Soit; mais, même en ce cas, il n'est pas indifférent de connaître l'essence des éléments combinés. Si donc nous considérons hypothétiquement l'homme à l'état de nature, c'est-à-dire, l'homme antérieurement à la société, que trouvons-nous? Un animal vivant absolument sous la loi de l'égoïsme, n'ayant d'autre instinct que celui de se conserver et de se développer le plus largement possible, se sacrifiant, dans ce but, tout ce qui peut lui servir ou lui nuire. Qui le tirera de cet état de brutalité primitive? L'instinct de la génération. Supposons que cet instinct soit satisfait au hasard, d'une manière bestiale, l'homme n'en sera guère amélioré. Supposons, au contraire, que, faisant ce que font bien d'autres animaux, il se soit donné des soins pour captiver sa compagne ou qu'il l'ait conquise sur ses rivaux; il se lie à elle d'un attachement durable, et les sentiments les plus doux, les meilleurs et les plus nobles de la nature humaine vont prendre naissance et se développer. Que dis-je? le seul fait de contracter, de désirer une union permanente suppose déjà un sentiment qui l'élève, non pas au-dessus de l'animalité, mais au-dessus de la brutalité égoïste. Désormais, il ne vit plus pour lui seul, il vit pour deux d'abord, puis pour plusieurs, et ce premier amour ira se développant de plus en plus dans l'espèce, jusqu'à ce que, après avoir embrassé la famille, puis la patrie, il embrasse l'humanité tout entière.

C'est là ce qui fera sa supériorité; en toute chose l'homme s'élève à un plus haut degré de généralisation. Mais, à un degré inférieur, jusqu'à la famille, par exemple, la plupart des animaux n'ont rien à nous envier; on trouve chez eux des sentiments aussi délicats et aussi

forts que chez nous-mêmes, et on y trouve bien rarement des époux infidèles et des parents dénaturés.

Voici le printemps; l'air est plus tiède, les bois commencent à reverdir et les oiseaux à chanter. Que de manèges chez les mâles pour séduire et captiver une femelle ! Et quand ils ont réussi, que des engagements ont été échangés, que les fiançailles ont eu lieu, avec quelle ardeur ils collaborent tous les deux à ce chef-d'œuvre d'architecture où doivent se couver les tendres fruits de leurs amours ! Et tandis que la mère immobile et rêveuse, de la douce chaleur de son cœur, communique la vie à ces germes qui vont bientôt éclore, le père vole pour elle, çà et là, à la picorée, et, après lui avoir apporté la pâture, il la berce de ses plus douces chansons. Et quand les petits sont éclos ! quelle attention à les protéger ! quel courage à les défendre ! quelle activité pour emplir ces larges becs toujours béants ! Et quand leur plume a poussé, que le moment est venu de déployer leur aile, quelle sollicitude à veiller sur leurs premiers pas, à subvenir à leurs besoins jusqu'à ce qu'ils soient capables d'y subvenir eux-mêmes ! N'y a-t-il pas là, déjà à un degré supérieur, toute la moralité qui naît, chez les parents, de l'union des sexes et de la famille : amour, fidélité, dévouement, tendresse, courage, esprit de suite, sentiment du devoir ? Et qu'on ne s'imagine pas qu'il en soit ainsi seulement chez les oiseaux ; nous trouverions la même chose chez les animaux considérés par nous comme les plus féroces : le lion, le loup, la panthère... La moralité ne commence pas à nous ; *nous ne sommes qu'une suite.*

« Un jour, dit Quinet, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire » me montrait la ménagerie du Jardin des Plantes. Nous » arrivâmes aux loges des animaux féroces. Dans une de » ces loges étaient ensemble un lion et une lionne. Ils

» étaient debout, immobiles, et semblaient ne pas nous
» voir. Le lion, levant sa large patte, la posa doucement,
» lentement sur le front de la lionne. Tous deux restèrent
» dans cette attitude aussi longtemps que nous demeu-
» râmes en face d'eux.

» Que voulait dire ce geste? Un peintre qui eût voulu
» représenter la douleur calme, la compassion du plus
» fort, eût-il inventé quelque chose de plus saisissant?
» Encore aujourd'hui cette image me revient et me parle
» pendant que j'écris ces lignes. — Qu'est-ce que cela?
» dis-je à Isidore Geoffroy. — Leur lionceau est mort ce
» matin, me répondit-il... Je compris alors ce que je
» voyais. Pitié, bienveillance, sympathie, ces sentiments
» se lisaient sur ces fronts ridés. Si vous eussiez assisté à
» ce spectacle, vous ne demanderiez pas aujourd'hui d'où
» peuvent naître de tels sentiments, et s'il est possible
» qu'ils aient été éprouvés avant l'homme dans le règne
» animal. »

Si le lion avait eu, comme Salomon, trois cents lionnes légitimes et sept cents concubines, il aurait été, sans doute, moins touché de la mort d'un lionceau et de la douleur de sa mère. Nous avons quelque peine à nous représenter Massinissa pleurant la mort d'un de ses quatre-vingts fils, ou le roi des Achantis celle de sa trois mille trois cent trente-troisième femme. L'affection s'affaiblit d'autant plus qu'elle se divise davantage. Dans la famille monogame, au contraire, elle atteint son plus haut degré de concentration, non seulement entre les époux, qui ne doivent faire qu'un cœur et qu'une âme, mais entre les parents et les enfants.

Des rapports des parents avec les enfants et des enfants avec les parents, outre des nuances nouvelles des sentiments déjà exprimés, naissent deux sentiments nouveaux,

le sentiment de l'autorité chez les parents, du respect chez les enfants. La première société est déjà formée avec ses éléments indispensables, le commandement et l'obéissance. Ici, tant que les enfants n'ont pas atteint l'âge adulte, l'autorité du père est évidemment légitime. Elle l'est de par les services rendus, la supériorité de la force qui protège et celle de l'intelligence qui dirige. Plus tard, même, alors que la force décroît chez le vieillard, l'expérience, si précieuse chez les primitifs, et qui, elle, va croissant avec les années, rend cette autorité respectable. Elle est généralement respectée, et ceux qu'on appelle des sauvages pourraient nous donner, à cet égard, d'utiles leçons. Tant que la société n'excède pas la mesure de la famille plus ou moins agrandie, le *patriarchat* est la première forme du gouvernement, forme bien simple qui n'implique guère qu'une déférence respectueuse chez les gouvernés. Plus tard, quand la famille s'est agrandie, que les pères ne sont plus, que les enfants sont devenus pères, à leur tour ; en un mot, quand la famille s'est faite tribu, à qui appartiendra l'autorité ? Naturellement, comme chez les Peaux-Rouges, au conseil des pères de famille, au *sénat,* et, quand il s'agit d'entreprises à conduire, soit de guerre, soit de chasse, au plus digne, c'est-à-dire au plus capable. Dans cette forme embryonnaire de gouvernement que nous appelons patriarchat et qui est le gouvernement de la famille, tous les pouvoirs sont encore confondus ; dans le gouvernement de la tribu, ils sont déjà distincts. On y trouve, sous leur forme la plus rudimentaire, le pouvoir législatif ou délibératif et le pouvoir exécutif. On y trouve même, ce qui est logique, la subordination du second au premier, en même temps que son indépendance dans la mesure où elle est nécessaire à l'exercice de son mandat. Il est facile de voir, d'ailleurs, que, dans ces sociétés primitives, l'éga-

lité est entière, la liberté presque sans limite, l'autorité réduite à sa plus simple expression, volontairement consentie et fondée sur le seul mérite et l'utilité commune.

C'est là, dira-t-on peut-être, une opinion toute subjective que dément l'observation des sociétés inférieures actuellement connues. — Nous ne le pensons pas. — Si inférieures qu'elles soient, ces sociétés ne sont point des sociétés primitives ; elles ont une longue existence. La variété même et, parfois, l'étrangeté de leurs usages prouvent qu'elles ont singulièrement perverti leurs voies. « L'homme, disait Rousseau, est un animal dépravé. » Rousseau avait raison en ce sens que l'homme n'a point suivi comme les autres animaux la ligne droite que leur a tracée la nature. Les erreurs de son intelligence, qui devait s'élever si haut, ont corrompu, d'abord, ses instincts, et ses passions sans règle l'ont poussé parfois à des mœurs que n'avouent ni la nature, ni la raison. Les premières formes de la famille et de la société humaine ont dû se rapprocher infiniment de celles qui existent chez les mammifères supérieurs ; or, nous ne trouvons chez ceux-ci, à de rares exceptions près, ni la polyandrie, ni la polyginie, ni, surtout, l'asservissement de la femelle, ni l'esclavage, ni l'autorité brutalement despotique dans le commandement, ni la servilité stupide dans l'obéissance. Dans ce mode d'existence qui ne s'élevait guère au-dessus de la satisfaction des besoins de la vie animale, la femme devait être, à peu près, l'égale de l'homme, comme la lionne du lion, et ils devaient aimer leurs enfants comme ce noble couple aime ses lionceaux. Pourquoi l'asservissement de la femme ? Pourquoi l'esclavage ? Pourquoi le despotisme et l'assujettissement ? Il n'y avait pas matière.

Cet état de choses dura, sans doute, autant que la vie nomade de chasseurs, au moins jusqu'à ce que la division

de la tribu mère eût engendré des tribus nouvelles, bientôt étrangères les unes aux autres, puis ennemies [1]. Les rivalités et les inimitiés donnèrent naissance à des sentiments nouveaux : la férocité guerrière, mais aussi l'héroïsme, la force d'âme, le dévouement à la tribu, première forme de l'amour de la patrie. Les idées religieuses, si l'on peut prêter ce nom aux grossières conceptions du naturalisme fétichiste, exercèrent aussi une influence profonde qui, jointe à celle des milieux, suffit à expliquer chez l'homme cette variété de mœurs si différente de l'uniformité qu'on observe dans les autres espèces. Ce fut lorsque, de la vie nomade de chasseur, l'homme passa à une vie plus sédentaire, la vie pastorale et, surtout, la vie agricole, que s'établirent les erreurs, les abus, les injustices dont nous avons tant de peine à purger les sociétés modernes. Quand l'homme fut devenu propriétaire d'un champ ou d'un troupeau, qu'il put léguer à ses enfants, l'égalité tendit à disparaître ; elle disparut bientôt. Le riche compta plus que le pauvre. Tandis que le riche s'élevait en s'enrichissant, le pauvre s'abaissait en s'appauvrissant. Le riche devint le maître ; le pauvre, le serviteur. Ce fut le riche qui commanda ; ce fut le pauvre qui obéit. Tant que la guerre n'avait existé qu'entre des tribus de chasseurs, elle avait été sans quartier. Pourquoi faire des prisonniers, sinon pour les attacher au poteau de torture ? Pourquoi les épargner ? Qu'en eût-on fait ?... Quand il y eut des pasteurs et des agriculteurs, c'est-à-dire de la richesse accumulée, des exploitations qui avaient besoin de bras et qui pouvaient les payer, on épargna le vaincu pour en faire un esclave ; on fit la guerre pour faire des esclaves et pour les vendre. Cet horrible commerce existe encore. Les

[1] Et, selon le système exposé au chapitre VI, les conflits de tribus d'origine différente.

femmes, naturellement, les belles femmes, quand le vainqueur ne les gardait pas pour lui, étaient recherchées par le riche, devenu voluptueux, qui en achetait tant qu'il pouvait; ce qui augmentait sa considération. De là cette polygamie et ce concubinat, poussés, chez les princes orientaux jusqu'à l'excès que l'on connaît. Les vieilles et les laides allaient moudre le grain ou vaquer, comme les esclaves mâles, aux plus rudes travaux. L'antiquité tout entière, traita l'homme comme une marchandise. Le trafic en était d'autant plus avantageux que, la plupart du temps, la marchandise ne coûtait rien. Tous les navigateurs étaient un peu pirates. Les Phéniciens faisaient ce qu'ont fait plus tard les Barbaresques, ce que font encore les négriers ; quand la force ne suffisait pas, on recourait à la ruse. C'est ainsi qu'Euryclée, la fidèle nourrice de l'Odyssée, avait été enlevée et vendue au héros Laërte.

On comprend ce que l'esclavage dut ajouter à l'orgueil et au despotisme du maître. L'esclave était sa *chose* ; il avait sur lui droit de vie et de mort, parce qu'il l'avait payé ou qu'il ne vivait que par grâce. Sans doute, l'humanité avait ses droits aussi. L'esclave, surtout l'esclave domestique, au moins chez les Grecs, était traité avec douceur, comme un membre inférieur de la famille. Mais un Romain le faisait, sans scrupule, jeter aux murènes, et, quand il était vieux ou malade, à la voirie. Un mauvais principe finit toujours par produire, quelque part, tous ses effets. Un médecin qui avait passé sa vie en Russie, avant que l'infortuné Alexandre II eût affranchi les serfs, nous disait un jour qu'il y avait, dans ce grand pays, des maîtres admirables, d'une bonté infinie ; mais il s'y trouvait aussi de nobles maîtresses, des femmes délicates, qui, lorsqu'elles étaient jalouses de la beauté d'une jeune serve, lui cassaient elles-mêmes les dents avec un marteau.

Il y eut, sans doute, une différence marquée entre le serviteur libre et l'esclave. Le premier devint le client du riche qui se reconnut vis-à-vis de lui et remplit les devoirs d'un patron ; l'esclave resta une chose, aussi longtemps que la volonté toute puissante du maître ne le releva pas de la servitude. Quant à la condition si pénible de la femme dans certaines sociétés inférieures, elle est moins due à la dureté, à l'insensibilité de l'homme, à son mépris pour sa compagne, qu'à une fausse conception de sa propre dignité. Dans l'*administration* du ménage, si nous pouvons employer ce mot, il se fait un partage d'attributions. Au mari, la guerre, la chasse, la fabrication des armes et des engins, la construction de la hutte et de la pirogue ; à la femme, les soins de l'intérieur, l'éducation des enfants, la préparation de la nourriture, la confection et l'entretien des vêtements, etc. Chose relativement facile dans la période primitive, mais qui devient fort lourde lorsque, dans la période agricole ou pastorale, il y faut ajouter la culture de la terre ou d'autres travaux que l'homme regarde comme au-dessous de lui, sans que la femme songe seulement à s'en plaindre. Ces mœurs n'ont rien qui doive nous étonner. Pour les retrouver dans nos pays civilisés, nous n'avons pas besoin d'aller en Corse, où elles fleurissent encore dans toute leur naïveté ; il suffit de regarder autour de nous ; dans nos campagnes et jusque chez les classes ouvrières des villes, le sentiment existe, mitigé sans doute, mais facilement reconnaissable. Malgré les progrès accomplis, le passé le plus lointain retentit encore, plus qu'on ne pense, dans le présent.

Quand on se demande quelle est la direction générale du développement humain, on n'a pas de peine à la déterminer; c'est une route ascendante qui mène des profondeurs obscures de l'instinct aux sommets radieux qu'habite

la raison. Mais il s'en faut beaucoup que cette route soit une ligne droite, le plus court chemin du point de départ au point d'arrivée. Elle est singulièrement brisée, et il serait bien difficile de la suivre dans tous ses replis. C'est que les premières conceptions de l'homme, qui ont été des conceptions religieuses, n'ont pas toujours été marquées au coin de la raison et n'en ont pas moins exercé une influence prépondérante sur les mœurs et les institutions sociales. C'est ainsi que le culte des mânes a engendré chez les Grecs et les Romains et même chez les Hindous, toute la constitution de la famille et de la cité ; constitution contraire, en bien des points, au droit rationnel, et qui ne s'est modifiée, conformément à ce droit, qu'après de nombreuses révolutions et une lutte de bien des siècles. Même ce qui n'avait pas son origine dans la religion, la religion le confirmait parfois et le consolidait quand elle le trouvait établi. Mais le fait qui a exercé sur les sociétés humaines l'influence la plus profonde et la plus persistante, c'est la conquête.

Le premier de tous nos sentiments, celui qui est comme le fond même de tout être vivant, c'est l'égoïsme, qui sacrifie tout à soi. Nous avons vu comment ce sentiment se mitigeait et se transformait dans la famille. Aimer sa femme et ses enfants, c'est pourtant encore s'aimer soi-même, mais non plus exclusivement, non plus par dessus tout. Tant qu'on ne sort pas de la famille étroite, c'est l'affection qui domine et qui règle les rapports ; mais à mesure que la famille se dilate, l'affection s'atténue et un élément plus intellectuel en prend la place ; c'est l'idée du droit, fondée sur la notion de l'égalité naturelle entre membres d'un même groupe ayant une commune origine. Il y a là une équation fort simple. Du moment que A égale B, A se reconnaît tout naturellement le *devoir* de

traiter B comme il veut que B le traite lui-même, et le *droit* d'exiger que B le traite comme il veut être lui-même traité. C'est là ce qu'on appelle la justice, fondement rationnel en même temps que suprême idéal des sociétés humaines. La justice ne peut exister qu'à condition que l'égoïsme individuel, c'est-à-dire la liberté primitive, se limite. Aucune forme de société ne comporte la liberté absolue. — Qui est-ce qui tracera cette limite? — La loi. — Qui est-ce qui la fera respecter? — Le gouvernement. — Il ne s'agit point ici, bien entendu, de lois écrites, de gouvernement institué selon nos formules constitutionnelles ; mais, si rudimentaire que soit une société, ces organes lui sont essentiels et elle ne peut exister sans eux. Elle a pour but de réfréner l'égoïsme individuel et de le soumettre à l'utilité commune. Il n'y a pas plus d'anarchie dans une tribu sauvage, il y en a peut-être moins que dans nos grands états civilisés. La justice, telle qu'on la comprend, y est pratiquée, la loi obéie, l'autorité respectée. Mais l'égoïsme, réfréné dans la tribu ou dans la cité, se donne carrière vis-à-vis des autres cités ou des autres tribus qui, étant étrangères, sont considérées comme ennemies. Or, d'un ennemi, on n'a rien à respecter, ni la personne, ni les biens. Ce n'est qu'à la longue que s'établit une espèce de droit des gens, barrière encore bien faible contre les entreprises de la cupidité ou de la force qui, comme on sait, « prime le droit ». C'est ce principe barbare qui a été le grand mobile des différents groupes humains dans leurs rapports entre eux, et qui a fait de la guerre l'état normal de l'humanité. C'est là que l'égoïsme primordial se manifeste dans sa brutalité féroce. Attenter aux biens ou à la personne d'un membre de la cité, c'est un crime qui se cache soigneusement et qui, s'il est découvert, est sévèrement puni. Se précipiter à l'improviste sur

une cité voisine, égorger, piller, brûler, dévaster, c'est une action glorieuse, chantée par les poètes, célébrée par les historiens, bénie par les prêtres de Jupiter ou de Jéhovah. Plus il y a de sang et de ruines, plus il y a de gloire. *Te Deum laudamus*. Sabaoth est toujours le dieu des victorieux.

Ce qui se passe de nos jours s'est passé mille fois dans les âges antérieurs. Au commencement, deux tribus se disputent un territoire de chasse ; c'est peu de chose encore. Ce sont des bêtes de proie qui circonscrivent leur domaine. Mais bientôt des groupes plus industrieux ou plus favorisés par les conditions ambiantes élèvent des troupeaux, cultivent des terres, bâtissent des maisons, y accumulent le produit de leurs travaux. Dans ces occupations pacifiques, ils se sont adoucis, ils ont perdu quelque chose de leurs qualités guerrières. Des peuplades voisines, restées barbares, se précipitent sur eux et les dépouillent ; elles les tuent ou les emmènent en esclavage. C'est la première forme et la plus rudimentaire de la conquête : la piraterie, le pur brigandage. — Cependant, le nombre des hommes s'accroît ; des cités populeuses se forment ; l'agriculture, l'industrie, le commerce se développent, des richesses se créent qui tentent la cupidité. Défendez-les bien ; car voici que, « du bout de l'horizon », arrive, non plus une horde de pillards qui ravage tout sur son passage comme une nuée de sauterelles, mais qui passe comme elles, vous laissant, au moins, avec votre champ, l'espérance des moissons futures. Les nouveaux envahisseurs sont moins primitifs ; ils ne viennent pas pour *faire du butin*, pour enlever vos moissons ou vos personnes ; ils viennent simplement pour se mettre à votre place. Ils prendront vos maisons, vos biens, vos femmes et vos filles ; désormais, ils seront vos *maîtres* et vous serez leurs *sujets* ;

vous travaillerez pour eux. Ils seront les nobles, les eupatrides ; vous serez les plébéiens et les serfs. — Plus tard, quand la population se sera trop multipliée pour qu'une nation puisse se superposer effectivement à une autre, une spoliation plus savante dévorera sa substance par des tributs ou des contributions de guerre qui se chiffreront par milliards.

Cependant, ces invasions et ces conquêtes, qui sembleraient devoir détruire la civilisation dans son germe, n'ont jamais pu l'arrêter dans son évolution générale ; peut-être même ont-elles servi parfois à la développer. En effet, il est toujours arrivé ceci, que le conquérant barbare a été conquis à son tour par le peuple asservi, quand celui-ci était le plus civilisé ; *Græcia capta ferum victorem cepit*. Ce n'est pas seulement la Grèce qui conquit à sa civilisation raffinée le Romain encore grossier. Avant elle, l'Egypte avait conquis, de la même manière, les sauvages pasteurs, qui l'avaient couverte de ruines. Les nations gallo-romaines conquirent les Barbares envahisseurs, Goths, Francs, Burgondes, Vandales, Normands ; la Chine conquit le Tartare. Lorsque, au contraire, c'est le peuple le plus civilisé qui est le conquérant, il impose, ordinairement, sa civilisation au vaincu. C'est ce que firent la Grèce en Orient et Rome en Occident. Mais si, au point de vue du progrès général, la conquête peut être considérée, à la rigueur, comme ayant produit quelque bien, ce bien a été chèrement payé. C'est à la conquête, avant tout, que sont dues les inégalités sociales qui ont engendré tous les maux, parce qu'elles sont la contradiction même de la justice. Que de misères et d'oppression ! La majeure partie de l'humanité, la meilleure et la plus utile, a longtemps vécu courbée sous le joug du travail servile, affamée, abrutie et avilie, pour entretenir le luxe insolent d'un petit nombre

de maîtres ; car, outre la force militaire, ils avaient pour eux la force morale que leur prêtait le prêtre, lequel, partout et toujours, s'est rangé du côté de la puissance qui lui faisait sa part : *Omnis potestas à Deo.*

Ce régime de castes, plus d'une nation a péri sans pouvoir le briser, ou, stupidement résignée à la servitude politique et religieuse, est restée improgressive. Heureusement, des peuples de même race que nous, à qui nous devons tout ce que nous sommes, quoiqu'on leur ait reproché de n'avoir pas connu la liberté, les Grecs et les Romains, n'ont jamais eu ni cette stupidité, ni cette résignation. Ils n'ont cessé de lutter contre les eupatrides ou les patriciens jusqu'à ce qu'ils eussent conquis l'égalité civile et politique, jusqu'à ce qu'ils eussent conquis le *connubium*, c'est-à-dire *l'égalité du sang*, l'abolition de cette distinction odieuse que la différence d'origine mettait entre le vainqueur et le vaincu. Bien avant nous, ces nobles peuples avaient proclamé « les droits de l'homme et du citoyen ». Non qu'ils ne nous aient rien laissé à faire. La réalisation de la justice dans les mœurs et dans les lois n'est pas l'œuvre d'un jour. Quelque progrès que nous ayons fait ou que nous fassions nous-mêmes à cet égard, nous laisserons encore quelque chose à faire à nos enfants et aux enfants de nos enfants. Mais leur histoire intérieure remplie de tant de luttes et de révolutions, si mal comprises, parfois, et si mal jugées, n'a été qu'une ascension continue vers le droit rationnel. Leurs législations et leurs constitutions en sont la preuve manifeste. Sans doute, ils n'ont pas compris la liberté comme nous la comprenons nous-mêmes ; ils sacrifiaient l'individu à l'Etat ; mais à l'Etat seul. Est-il bien sûr qu'ils eussent tort ? Sans doute, ils ont laissé subsister l'esclavage ; mais le progrès social ne procède pas avec brusquerie ; il est fait de transactions successives,

sinon entre les idées, au moins entre les intérêts. La cité antique était fondée tout entière sur cette institution ; on ne pouvait guère y toucher sans l'ébranler elle-même. C'est ce qui fait que des hommes comme Aristote en étaient encore à proclamer la légitimité de l'esclavage. Mais bien avant lui, d'autres philosophes (c'est lui-même qui le constate) avaient proclamé que *la nature ne fait pas d'esclave* : φυσις μεδηνα δουλον πεποιηκε. Les écrivains latins sont remplis des mêmes affirmations : « Maîtres et esclaves, nous sommes tous pétris du même limon », dit Juvénal. Le principe était posé ; l'abolition de l'esclavage n'était plus qu'une question de temps. Aussi, malgré la chute de l'empire et l'invasion de Barbares non moins grossiers que les Hyksos, se transforma-t-il facilement, sous l'influence du christianisme, en *servage de la glèbe*, acheminement certain vers la liberté. Ce que la civilisation gréco-romaine nous a légué, c'est la conception de l'égalité sociale succédant, dans la cité, à l'inégalité issue de la conquête. C'est là son grand mérite et le plus signalé service qu'elle ait rendu à l'avenir.

Quand la civilisation gréco-romaine mourut, pour ainsi dire, d'épuisement moral, il y eut une période de régression sociale. La barbarie ramena les peuples conquis à ces formes d'organisation depuis longtemps dépassées et dont Rome et la Grèce avaient eu tant de peine à sortir. On vit renaître partout, en Europe, le régime des castes et l'inégalité, source de tant de maux. Le monde lutte encore pour s'en dégager. C'est là le grand combat de l'heure présente. Quelle en sera l'issue définitive ? La victoire, assurément, pour la cause de la justice et du progrès. La direction est bien tracée et l'humanité ne s'arrêtera certainement pas dans sa marche ascendante. Mais la victoire peut coûter cher. Cela dépendra de la mesure

dans l'attaque et de la mesure dans la résistance. La claire notion de l'évolution sociale de l'humanité à travers les siècles peut tempérer l'une et l'autre, en calmant les impatiences par la certitude du succès final et décourageant les résistances par la conscience de l'inutilité de la lutte et de ses périls La prétention des *grands politiques* de barrer le mouvement en avant n'est qu'ignorance, ineptie ou folie. Les véritables hommes d'Etat sont ceux qui le comprennent, le contiennent et le dirigent.

On a cherché à la liberté moderne une origine germanique. C'est là, selon nous, une grave erreur. Son origine est dans ce qui, après l'invasion des Barbares, était resté debout des souvenirs, des institutions et des monuments du passé. C'est le caractère même du progrès que ce qui a été, une fois, dégagé de vérité, malgré des perturbations et des éclipses plus ou moins longues, ne périsse jamais tout à fait. C'est la somme des vérités ainsi dégagées et successivement ajoutées qui a fait de la civilisation grandissante la loi manifeste de l'humanité. Ce sont, comme toujours, les asservis (chez nous les Gallo-Romains) qui revendiquèrent leur liberté, non seulement la liberté naturelle, mais la liberté dont avaient joui leurs pères et qui leur avait été injustement ravie. La loi romaine, *lex romana,* fut, en Occident, l'initiatrice de cette révolution qui commença par l'affranchissement des communes et finit par l'abolition du régime barbare des castes et la proclamation de l'égalité. Nous sommes ainsi rentrés dans la tradition gréco-latine, en l'élargissant. Les derniers vestiges de la féodalité ont à peu près disparu chez nous. Ils sont en train de disparaître partout. C'est que la liberté, quoi qu'on puisse dire, ne suffit pas, fût-elle complète, tant qu'on ne possède pas l'égalité; parce que l'égalité n'est pas seulement la justice, c'est encore et sur-

tout *la dignité*. Les plébéiens romains se souciaient, sans doute, médiocrement d'épouser des patriciennes, quand ils demandaient le *connubium;* ce qu'ils voulaient, c'était effacer cette *inégalité du sang* qu'ils considéraient, avec raison, comme une injure.

C'est ce qu'avait fort bien compris l'Assemblée nationale quand elle déclarait, en tête de la constitution de 1791, qu'il n'y avait plus « *ni titres de noblesse, ni distinction de* » *naissance,* ni aucune autre supériorité que celle des fonc- » tionnaires publics dans l'exercice de leurs fonctions. » — « Les hommes qui ont écrit ces choses, disions-nous, » il y a douze ans, n'étaient pas des démagogues ; ce ne » sont pas les Montagnards de la Convention ; ce n'est ni » Robespierre, ni Saint-Just, ni Marat, ni Gracchus Ba- » bœuf. Ce sont les hommes de la Constituante, les re- » présentants de la Noblesse, du Clergé, du Tiers-Etat ; » ce n'étaient pas des hommes nouveaux, c'étaient des » hommes qui, pour la plupart, avaient de longues racines » dans l'histoire de notre pays et que distinguait la hau- » teur du talent et du caractère ; c'étaient les Sieyès, les » Mirabeau, les La Fayette ; et l'on peut voir quelle im- » portance ils attachaient à l'abolition des institutions qui » blessaient l'égalité des droits. Ces nobles abolissaient la » noblesse, les distinctions héréditaires, les titres, les dé- » corations ; ils n'admettaient de supériorité que celle des » fonctionnaires publics dans l'exercice de leurs fonctions. » Tous ces esprits éclairés des lumières de la philosophie » comprenaient à merveille qu'il ne peut y avoir de liberté » plénière que là où règne l'égalité absolue des droits. Mais » ce n'était pas seulement le respect théorique des principes » qui les guidait dans cette œuvre de nivellement, d'effa- » cement d'un passé dont ils faisaient partie et dont ils » avaient vécu jusque là. Mus par un sentiment supé-

» rieur de patriotisme, *voulant créer une nation homogène* » afin de rendre à jamais impossible le retour du despo- » tisme toujours fondé sur l'inégalité, ils ne voyaient rien » de mieux à faire que d'effacer, en même temps que les » distinctions de castes, tout ce qui peut les rappeler, les » perpétuer ou les faire naître. Qui oserait dire qu'ils se » trompaient ?... » C'est vers l'égalité des droits qu'évo-lue l'humanité ; non plus une égalité théorique, vainement inscrite dans les lois, mais une égalité effective. Il faut que, dans la cité, chaque membre puisse être considéré comme l'égal de tout autre par l'éducation qu'il reçoit et les droits dont il jouit. Sans viser à l'égalité chimérique des conditions, il faut que l'écart entre les fortunes soit réduit au *minimum* possible ; ce qui ne peut se faire qu'en distribuant les produits de l'activité sociale de telle manière que chacun en obtienne sa part légitime et que le fruit du travail n'aille pas s'accumuler tout entier entre les mains de ceux qui ne travaillent pas. L'égoïsme et la cupidité prennent toutes les formes, et ce serait la pire des duperies d'avoir, à si grand'peine, aboli les castes guerrières et sacerdotales pour les remplacer par des usuriers et des agioteurs. Le miel aux abeilles ! Il n'est pas bon que les uns nagent dans les délices tandis que les autres meurent de faim. Montesquieu, qui n'était pas un démagogue, a écrit, depuis plus d'un siècle, cette phrase qui devrait nous faire réfléchir : « Quelques aumônes que » l'on fait à un homme nu dans les rues ne remplissent » pas les obligations de l'État, *qui doit à tous les citoyens* » *une subsistance assurée, la nourriture, un vêtement con-* » *venable et un genre de vie qui ne soit pas contraire à* » *la santé*... » Il n'est que trop évident qu'une grande partie du peuple, chez les nations de l'Europe qui se considèrent comme les plus civilisées, est au-dessous de ce

minimum, tandis qu'un trop grand nombre d'individus, qui n'ont jamais produit la valeur d'un épi, trouvent, dans l'agiotage et la spéculation malsaine, le moyen de réaliser, en quelques années, des fortunes qui se chiffrent par centaines de millions. Ce simple contraste suffit à juger une civilisation.

Si, au lieu de traquer comme des malfaiteurs ceux qu'on appelle des *socialistes* et qui ne sont, en somme, que des intelligences en quête de la justice, nos prétendus grands hommes d'Etat étaient assez honnêtes pour prendre loyalement la direction de cette recherche, les sociétés arriveraient pacifiquement à la réalisation de leur idéal. Mais il faut bien le reconnaître, malgré les bruyantes manifestations d'une philanthropie peu éclairée, dans chaque société c'est le principe de l'égoïsme qui domine encore plus ou moins; c'est à-dire la prépondérance de certains intérêts particuliers sur l'intérêt général. Ce n'est pas pour le peuple qu'on gouverne ; c'est pour des dynasties, des aristocraties ou des ploutocraties. Quant aux rapports des peuples entre eux, nous en sommes encore à l'état de nature. Malgré les hypocrisies de ce qu'on appelle le droit des gens, c'est la force brutale qui règne. Les nations se permettent les unes contre les autres, sans aucune pudeur, que dis-je ? avec un stupide orgueil, ce qu'elles poursuivraient, dans des individus, comme les plus infâmes, les plus lâches et les plus criminels attentats. — Cela finira-t-il ? — Oui, sans doute ; car, selon l'expression d'un philosophe allemand, « l'histoire humaine est la réalisation » progressive de l'idéal de l'universelle justice par l'es» pèce entière. » — Mais quand cela finira-t-il ? — Quand à la division, à la jalousie, à la haine, produites par la cupidité féroce de l'égoïsme individuel, familial, social, national, sous l'influence aveugle du principe égoïste :

*chacun pour soi,* succèdera, sous l'influence éclairée du principe altruiste : *chacun pour tous et tous pour chacun,* une fraternité bienveillante, désintéressée, loyale, qui supprimera partout la lutte et la guerre, reléguant les hommes de ruse et de proie, aujourd'hui au pinacle, dans les bas-fonds de la société, parmi les malfaiteurs, aux confins de l'animalité brute, où se trouve leur véritable place.

De même que, partant de la matière élémentaire, la nature, en vertu de sa force intime, procède inconsciemment, à travers une série d'organismes de moins en moins imparfaits, vers une forme d'organisation capable d'incarner la raison humaine ; de même l'homme, parti de l'état intellectuel le plus rudimentaire, procède inconsciemment, à travers une série de systèmes sociaux de moins en moins imparfaits, vers une société idéale où règneront enfin la vérité et la justice. La vérité et la justice, voilà le double objectif de l'humanité ; elle y marche lentement, fatalement, à travers l'erreur et l'iniquité décroissantes. C'est la lutte d'Ormuzd et d'Ahrimane, lutte accidentée de succès et de revers, mais de laquelle Ormuzd est assuré de sortir vainqueur. C'est l'histoire de cette lutte qui constitue l'évolution de l'humanité au point de vue social. C'est le tableau de cette évolution que le maître spécialisé devra placer sous les yeux de ses élèves, depuis la famille primitive errant à l'aventure dans les bois, espèce de monère sociale, « organisme sans organes », jusqu'à nos sociétés modernes d'une organisation si savante et si compliquée. Tous les états intermédiaires forment comme autant d'échelons qui mènent de l'une à l'autre... « Mais cela, dira t on peut-être, c'est l'enseignement de l'histoire... » — Sans doute ; mais c'est l'histoire en raccourci, l'histoire étudiée non au point de vue des faits, mais au point de vue des idées. Ce n'est pas

l'histoire des dynasties, des guerres et des alliances, des victoires et des défaites *prises en elles-mêmes*, mais l'histoire des civilisations qui se succèdent et s'engendrent les unes les autres. Tous les faits qui ne rentrent pas dans ce cadre, et l'amas en est énorme, sont insignifiants pour nous et doivent être négligés.

Le cours d'histoire de nos lycées dure au moins huit ans. Que reste-t-il dans l'esprit des élèves de ce fouillis de faits et de dates qu'il faut, bon gré mal gré, se loger dans la cervelle, si l'on tient à être convenablement placé dans les compositions ? Zéro, rien ; un grand mal à la tête et je ne sais quel penchant misérable à attacher de l'importance à des bagatelles. On ne sait juger de quoi que ce soit ; on est incapable de lier deux idées, mais on peut dire en quelle année, à peu près, Nabuchodonosor a été changé en bête. Voilà ce qui fait l'admiration des pères de famille et surtout des mères. Juvénal s'en moquait déjà dans la satire des gens de lettres :

> Exige, maintenant, ô père trop avare,
> Du précepteur d'un fils, le savoir le plus rare,
> . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
> Afin que s'il te plaît, sur quelque *fait notable*,
> L'interroger toi-même, en te rendant au bain,
> Son érudition te réponde soudain ;
> Qu'il puisse te nommer la nourrice d'Anchise ;
> Que, sans balbutier, d'Anchémole il te dise
> Quelle fut la marâtre et cite son pays ;
> Combien vécut Aceste ; aux Troyens ébahis
> Combien d'urnes le vieux héros, roi de Sicile,
> Fit donner, au départ, d'un bon vin de son île.

De bonne foi, ne sont-ce pas là les *faits notables* que nous enseignent nos savants professeurs, bien capables, certes, de faire une meilleure besogne. Tout ce que nous apprenons de l'antiquité, tout ce que nous en retenons d'utile,

nous le devons, non à l'enseignement direct de l'histoire, mais à l'étude des langues anciennes; du grec et du latin, qu'on parle de supprimer. Ce cours d'histoire, qui dure huit années, avec si peu de fruit, peut être fait en un an, si l'on veut, devant des jeunes gens de quinze ans, avec grand intérêt et grand profit. Et cela, d'autant plus aisément que, tout notre enseignement étant historique, toutes les parties de cet enseignement, au lieu de se gêner et de se contrarier, s'appuient, se soutiennent, se pénètrent et se complètent les unes des autres.

Un esprit d'une haute portée, d'une science encyclopédique, servi par une méthode supérieure, Littré, appelé en 1870 à faire un cours à l'École polytechnique, nous a tracé un programme d'*histoire universelle* qui devait tenir en *vingt-trois* leçons. Encore y faisait-il entrer toutes les formes de développement qui sont, dans notre système, l'objet d'autant de cours spéciaux. Dans une introduction magistrale, il établit, à son point de vue, qui est aussi le nôtre, ce que doit être cet enseignement. « Mon intention, » dit-il, n'est pas de vous raconter une histoire particu- » lière, celle des Grecs ou des Romains, des Français ou » des Anglais, ni une histoire de telle ou telle période, » l'antiquité ou le moyen âge, le seizième siècle ou le » dix-septième. *A quoi cela vous servirait-il?* Ce ne serait » jamais qu'un petit fragment de l'ensemble des choses » historiques. Outre que la moindre lecture d'un de nos » livres d'histoire vous serait plus profitable qu'un pareil » cours, je veux vous donner ce que vous ne trouveriez » pas dans ces livres, à savoir un enseignement qui soit » *un fil conducteur dans le dédale des événements*, signalant, » à travers le fortuit et l'accidentel, un enchaînement » nécessaire et montrant les conditions essentielles des » sociétés et le but de l'humanité. En un mot, ce que je

» prétends vous exposer, *même en si peu de leçons*, c'est » *l'histoire générale, les faits fondamentaux qui la caracté-* » *risent et les lois que l'induction en tire.* »

L'histoire ainsi entendue n'est, comme on voit, pas autre chose que la sociologie ; non la sociologie abstraite, mais, selon la méthode qui domine tout notre système, la sociologie concrète, telle qu'elle résulte de l'étude et de l'observation des différents états sociaux qui se sont effectivement succédé ou qui existent encore sur la terre. Ce qui se dégage, avant tout, du spectacle des sociétés humaines considérées dans l'espace, c'est une idée de hiérarchie. « Depuis le sauvage de la Nouvelle-Hollande qui n'a » à sa disposition qu'un vocabulaire très restreint, peu » d'idées et un outillage tout à fait rudimentaire, jusqu'à » l'Européen civilisé, il est une série de degrés que l'on » constate à première vue. » Ce qui se dégage du spectacle des sociétés humaines considérées dans le temps, c'est une idée d'évolution. « De quelque manière qu'on » envisage les sociétés, soit dans leur groupement actuel » sur la surface du globe, soit dans leur enchaînement le » long du passé, on y reconnaît un mouvement intérieur » et spontané qui les porte d'un état inférieur à un état » supérieur. Cela est vrai pour l'ensemble, quels que » soient les accidents qui surviennent à des peuples parti- » culiers et quelque perturbation que subisse la trajectoire » de la civilisation. »

« Ceci, constaté dans tous les lieux et dans tous les » temps, est le grand fait historique qu'il faut garder dans » l'esprit, et en vue duquel on négligera tout l'accidentel » et le fortuit. *Il y en a beaucoup dans l'histoire...* »

« L'histoire, a-t-on dit jusqu'à présent, est le récit des » événements qui se passent chez les peuples et entre » les peuples. L'histoire, disons-nous maintenant, est *la*

» *recherche des conditions qui font que les états sociaux suc-*
» *cèdent les uns aux autres dans un ordre déterminé.* De la
» sorte, les événements prennent un rôle secondaire;
» produits par les passions et les intérêts qui poussent les
» peuples et les chefs de peuples, tantôt ils servent le
» mouvement spontané de l'humanité, tantôt ils y nuisent;
» mais, tout compensé, et la compensation coûte quelque-
» fois bien cher, ils sont dominés par ce mouvement
» même, et, dans leur conflit désordonné, ils ne parvien-
» nent ni à l'annuler, ni à le détourner, sans retour, de
» sa voie. »

Ceci seul suffirait à tracer nettement une direction; mais Littré avait cru devoir donner *in extenso* le programme de ses leçons, et nous le transcrivons ici, non pour enchaîner la liberté du maître, mais parce qu'on y peut trouver une indication des plus utiles :

1re leçon : Introduction générale à l'étude de l'histoire.
2e leçon : La terre et l'homme.
3e leçon : L'homme préhistorique et l'homme sauvage.
4e leçon : Comme, entre l'homme préhistorique et les Égyptiens, dont la civilisation apparaît toute formée, une lacune existe, j'intercalais une civilisation intermédiaire dont je prenais le type chez les Mexicains et les Péruviens.
5e leçon : Les Égyptiens.
6e leçon : Les Babyloniens.
7e leçon : Les Indiens et les Iraniens.
8e leçon : Les Juifs et les Phéniciens.
9e leçon : Séparation des peuples progressifs et des peuples improgressifs, qui semblent, jusqu'à cette date, confondus. Chinois.
10e leçon : Considérations générales au sujet de l'antique civilisation fondée sur l'empirisme et les arts industriels.
11e leçon : Commencement de la civilisation fondée sur la science. Les Grecs.

12e leçon : Les Romains. Formation d'un corps politique soutenant et propageant la civilisation.
13e leçon : Empire romain. Décadence du polythéisme gréco-romain. Établissement du christianisme.
14e leçon : Empire barbare. Conquête de la Germanie par Charlemagne Formation des langues néo-latines. Transmission laborieuse du savoir antique à l'Occident.
15e leçon : Moyen âge, catholicisme, féodalité, arts, poésie et science de cette période.
16e leçon : Arabes, leur histoire ; introduction, dans l'Occident, de leur savoir, qui est tout grec ; demi-Renaissance.
17e leçon : Dissolution du régime catholico-féodal durant le quatorzième siècle et le quinzième. Les grands schismes.
18e leçon : Découverte de l'Amérique.
19e leçon : Seizième siècle : Réforme. Rabelais, Montaigne, Cervantès, Shakspeare.
20e leçon : Dix-septième siècle : les grandes monarchies. Formation d'un art en rapport avec elles, d'origine française, et prenant un grand ascendant en Europe. Progrès rapide des sciences : astronomie et physique.
21e leçon : Dix-huitième siècle : l'équilibre européen. Fermentation de l'esprit d'examen, d'incrédulité et de révolution. Constitution de la chimie et de la biologie.
22e leçon : Révolution française. Rénovation de l'art, de la poésie, de l'esthétique. Développement continu des sciences. Constitution de la sociologie.
23e leçon : Marche et but de l'humanité [1].

Nous ne donnons point ce programme comme quelque chose de parfait en soi et d'invariable. Littré a reconnu lui-même qu'il l'avait tracé à la hâte. Nous voulons, surtout, montrer qu'il sera toujours facile à un esprit suffisamment spécialisé d'embrasser, en un nombre de leçons relativement restreint, tout ce qu'il y a de significatif et

[1] Du simple examen de ce programme, il ressort clairement que c'est dans ce cours que doit trouver sa place l'enseignement de la géographie politique sous sa forme historique.

d'intéressant dans l'histoire de l'humanité. Cela lui sera même d'autant plus aisé qu'il se trouvera débarrassé du soin d'étudier, dans leur détail, les formes de développement qui, dans notre système, sont l'objet de cours spéciaux. Sans doute, tout se tient dans l'évolution humaine; toutes les formes de développement sont contemporaines et concomitantes du développement social ; elles doivent toutes entrer pour une certaine part dans l'histoire de ce développement. Mais chacune d'elles est assez importante pour fournir à un enseignement particulier. Il n'y a, d'ailleurs, pas moyen de faire autrement et de faire bien. Nous ne connaissons pas d'intelligence qui soit capable de mener de front, avec une compétence suffisante, en même temps que l'histoire du développement social, l'histoire du développement industriel, l'histoire du développement artistique, l'histoire du développement religieux et philosophique, l'histoire du développement scientifique. Tout cela se tient, assurément, et concourt à former une synthèse qui est l'histoire générale de la civilisation ; mais chacune de ces parties peut se considérer et se traiter analytiquement.

En résumé, ce que nous entendons par l'histoire du développement social, c'est l'histoire du développement et de la constitution de la société humaine, depuis son origine la plus lointaine jusqu'à nos jours, par celle des différents groupes qui se sont transmis, de main en main, le flambeau de la civilisation. C'est l'histoire de la transformation successive des organismes sociaux dans leur rapport avec le progrès de la justice, de la moralité, de l'intelligence, de la prospérité, et du bonheur des nations. Il n'est pas d'étude qui puisse être plus utile. L'histoire, en effet, n'est pas un enseignement de luxe ; elle ne vise pas seulement à l'ornement de l'esprit. Elle a une portée beaucoup plus pratique. Si elle est l'école des rois, elle est aussi

l'école des peuples, surtout des peuples souverains ou qui aspirent à le devenir. Il ne faut pas oublier que notre enseignement a pour but, non seulement de faire des hommes, mais aussi de faire des citoyens.

Les esprits habitués à ne voir dans les choses que les détails trouveront, peut-être, que nous ne faisons à *l'histoire* qu'une bien petite part. Qu'ils se rassurent. Outre que les élèves qui l'auront apprise de cette manière la sauront infiniment mieux qu'on ne la sait maintenant, il ne faut pas oublier qu'après l'enseignement secondaire général, il y a, dans notre système, l'enseignement secondaire spécial, puis, pour ceux qui voudront pousser jusque-là, l'enseignement supérieur, où chacun peut approfondir ce qui convient plus particulièrement à ses besoins ou à ses goûts. Il faut considérer, enfin, que la vie n'est pas close à seize ans, qu'il n'est pas interdit d'apprendre après le collège, et que des esprits ainsi préparés, au contraire de ce qui se fait aujourd'hui où on lit plus de romans que d'histoires, liront plus d'histoires que de romans.

# CHAPITRE XIII

## HISTOIRE DU DÉVELOPPEMENT SCIENTIFIQUE

« Le grand poète Lucrèce, dit quelque part Littré, savait beaucoup de choses que nous ne savons plus maintenant. » C'est que, conformément à une tendance naturelle de notre esprit, il prenait une explication pour une démonstration. Rien de plus instructif, à cet égard, que de lire, dans Plutarque par exemple, les opinions des anciens philosophes sur la nature. Il n'est pas de question qu'ils n'aient posée ; il n'en est pas que chacun d'eux n'ait résolue à sa façon. Quand ils avaient imaginé une explication, ils la produisaient naïvement sans s'inquiéter de la vérifier. La vérification, cependant, c'est-à-dire, l'expérience, est la pierre de touche de la certitude. Les hypothèses elles-mêmes ne sont légitimes scientifiquement qu'autant qu'elles sont vérifiables. Ce qui le prouve, précisément, c'est l'amas d'erreurs engendrées par les intelligences les plus ingénieuses et les plus subtiles dans leurs spéculations sur la nature des choses, jusqu'à ce qu'on ait consenti à se soumettre à la méthode expérimentale. Du jour où l'on a pris pour guide l'observation et l'expérience, où l'on s'est résigné à ne rien affirmer au-delà, le véri-

table esprit scientifique a été fondé, les sciences se sont constituées positivement, elles se sont régulièrement développées ; elles se sont élevées comme des pyramides qui montent lentement vers le ciel, mais auxquelles chaque jour ajoute une assise solide sur une base inébranlable. C'est la méthode qui a manqué aux anciens et non le génie. On ne peut même voir sans étonnement jusqu'à quel point les philosophes physiciens de l'école d'Ionie, les Thalès et les Démocrite, avaient pressenti les solutions de la science moderne. Parmi les imaginations bizarres des philosophes des autres écoles, les opinions de ces penseurs objectifs, si nous pouvons ainsi parler, de ces observateurs de la nature, tranchent singulièrement. Et, cependant, combien de fois ne se sont-ils pas égarés, eux aussi, pour avoir conclu, c'est-à-dire imaginé, au-delà de leurs observations ? Ils ont rencontré souvent, ils ont rarement démontré.

Quoi de plus intéressant que le spectacle de l'esprit humain flottant ainsi, sans boussole, sur l'océan des phénomènes, à la recherche des causes, fourvoyé d'abord dans mille directions diverses par le vent de l'imagination ; s'aiguisant et se fortifiant dans ces incursions aventureuses ; puis, rendu circonspect par ses erreurs même et ses éclatants naufrages, ne marchant plus, pour ainsi dire, que la sonde à la main, avançant pas à pas, jalonnant sa route, et déterminant, enfin, avec certitude, la voie qui mène à la vérité ! C'est ce spectacle, selon nous, que le maître spécialisé devra placer sous les yeux de ses élèves avant d'aborder l'histoire des sciences telles qu'elles sont aujourd'hui définies et hiérarchisées. Comme dans toutes les autres branches du développement humain, l'évolution y est manifeste, avec cette différence, peut-être, que, si l'industrie et même l'art ont leur origine dans l'animalité inférieure, la science, autant que nous pouvons en juger,

commence à l'homme. La science, en effet, n'est que l'intelligence de la nature; or, rien ne prouve que cette intelligence existe chez les animaux. Cela ne veut point dire qu'ils n'en connaissent pas, comme nous, les phénomènes, ni même qu'à raison de leur sensibilité spéciale, ils ne puissent quelquefois les prévoir mieux que nous ; mais ils n'ont point souci de les expliquer ; ils n'en cherchent point la cause. Or, cette recherche de la cause, de l'explication vraie, en vue de la satisfaction de l'esprit, a été la constante préoccupation de l'homme à partir du jour où la satisfaction des besoins de la chair lui en a laissé le loisir. La sphère de l'intelligence animale (certainement de même nature que la nôtre, mais de moindre étendue) ne dépasse guère le domaine de l'utile, quoique l'animalité ne soit pas absolument étrangère au sentiment du beau et même du bien. Le vrai est notre domaine exclusif ; c'est par là que nous continuons l'évolution ; c'est là ce qui fait notre éclatante supériorité, la propre caractéristique de l'espèce. Aristote a défini l'homme un *animal politique ;* on le définirait plus exactement : un *animal scientifique.*

Ceux qui l'avaient défini : un *animal religieux*, n'avaient pas fait autre chose, quoique à leur insu ; car la religion, qui est la recherche des causes premières et des causes finales, est la première forme de la science dans l'humanité. Fausse science, sans doute ; précisément parce qu'elle s'occupe de problèmes qui dépassent la portée de l'esprit humain ; parce que les causes premières et les causes finales échappent à toute vérification ; que les idées que nous pouvons nous en faire ne sont que des opinions subjectives, qui varient avec les temps et les personnes, et que tout ce que la dialectique peut bâtir là-dessus est bâti sur le sable. En agitant les mêmes problèmes, la philosophie devait nécessairement aboutir au même résultat que

la religion ; elle y a abouti. Le sol est jonché de ses ruines. Même dans les problèmes qui sont susceptibles d'une solution scientifique, l'esprit s'est souvent égaré faute d'avoir apporté, dans ses investigations, cette circonspection sévère qui est la discipline de la raison. Il s'est perdu par sa précipitation comme ce personnage dont parle Tacite: *artibus honestis copiosum et, si rectum iter pergeret, ad clarissima quæque iturum, festinatio exstimulabat... quod multos, etiam bonos, pessum dedit.* Il avait l'ambition de tout connaître ; il voulait tout savoir, et tout de suite, et il *imaginait.* L'expérience l'a rendu sage; il s'est créé des instruments de précision, qui sont les méthodes, et, grâce à elles, il s'est acheminé lentement, mais sûrement, vers la vérité démontrée.

La science ne pouvait être d'abord, tant sous sa forme philosophique que sous sa forme religieuse, qu'une explication provisoire de la nature prise dans sa généralité. Pour la bien connaître, il fallait la pénétrer plus à fond. L'homme se trouvait en présence d'une synthèse obscure. Comment arriver à une synthèse claire? — Par l'analyse. — Il analysa. Ce qui le frappa d'abord dans les choses, c'est la complexité. Cette complexité implique nécessairement la simplicité élémentaire, c'est-à-dire, l'existence d'une matière divisée en une infinité de parties insécables (atomes) dont la combinaison produit tout ce qui existe. Ce fut là, sous sa forme la plus simple, le principe de la philosophie naturaliste dans l'antiquité. Cette théorie appartient surtout à l'école d'Ionie, à ceux qu'on appelait « les Physiciens », et particulièrement à Leucippe et à Démocrite. Ce qui fait de cette école l'école scientifique par excellence, c'est que, sans intervention divine, par le seul jeu naturel des forces inhérentes à la matière, elle en expliquait mécaniquement l'évolution, depuis la formation

des astres jusqu'à l'organisation des sociétés, jusqu'à la morale. Cette théorie, adoptée plus tard par Épicure, a été exposée dans l'admirable poème de Lucrèce. Le cadre est complet ; il embrasse l'évolution totale des choses. A ce point de vue, la science moderne n'a rien à y ajouter. En quoi donc le système est-il criticable ? En deux points: C'est, d'abord, que, poussés par le désir de tout expliquer, ils ont voulu pénétrer l'essence même des choses, dépassant ainsi les inductions légitimes que le raisonnement pouvait tirer de l'observation. De la complexité ils dégageaient logiquement, sans doute, la simplicité élémentaire ; mais ils allaient plus loin ; ils connaissaient la forme des atomes, la direction de leur mouvement et leur mode d'agencement. Ils savaient, par exemple, que l'*âme est composée d'atomes sphériques de nature ignée*. C'est ensuite, que, dans les problèmes qui n'échappent pas à notre compétence, ils ont donné souvent, en guise de solution, les conjectures les plus hasardées, et quelquefois des explications enfantines. C'est ainsi que, selon l'expression de Littré, ils savaient beaucoup de choses que nous ne savons plus. Ces erreurs, il est juste de le dire, ils ne pouvaient guère les éviter : la circonspection scientifique, à quoi se ramènent, au fond, toutes les méthodes, est le fruit de la déception. Mais ils nous ont si bien tracé la voie que la science moderne ne peut faire autrement que d'y marcher ; il ne lui reste qu'à développer leurs connaissances et à corriger leurs erreurs.

Il se produisit, pourtant, dans cette école ce qu'on pourrait appeler *une hérésie,* à notre avis, des plus fâcheuses, n'en déplaise à Aristote. Anaxagore qui, sur les autres points, partageait les idées générales de l'école d'Ionie, ne pouvant comprendre que l'ordre dans la nature est l'effet même de la nécessité (car du moment que les

choses existent, il faut bien qu'elles existent dans un certain ordre qui leur permet de co-exister), Anaxagore imagina une intelligence ordonnatrice, introduisant ainsi dans la nature et dans l'homme ce déplorable dualisme qui a depuis engendré tous ces systèmes dits spiritualistes, contrefaçons inconscientes de la théologie, où l'esprit humain s'est, hélas ! si misérablement fourvoyé. L'étude de ces systèmes relève de la philosophie proprement dite, telle qu'elle a été circonscrite par Socrate. Elle a déjà trouvé sa place dans l'histoire du développement des idées philosophiques et religieuses.

Est-ce donc qu'il y ait une différence marquée entre la philosophie et la science ? — Nullement. — Philosophie a été le premier nom de la science chez les Grecs, alors que la science était encore générale et n'avait en vue que la recherche du vrai. C'est la science ainsi entendue qui est encore la véritable philosophie ; car seule elle peut rendre compte de la nature et de l'homme, comme partie intégrante de la nature même. Elle seule peut véritablement nous apprendre *à nous connaître*, en nous instruisant de notre origine, de notre place dans la série des choses et de la direction que nous imprime l'évolution. C'est pourquoi nous estimons que l'histoire du développement scientifique doit couronner l'enseignement secondaire, comme le faisait jusqu'ici ce qu'on appelle la philosophie, parce que, non seulement elle en tient lieu, mais qu'elle la remplace avantageusement.

Ici revient cette distinction que nous avons faite partout entre le général et le spécial, et nulle part elle n'est plus nécessaire que dans l'histoire du développement scientifique. Dans l'étude de la nature, les anciens ne se proposaient guère d'autre but que de la connaître, tout au plus afin d'en tirer une règle de conduite pour l'humanité.

La philosophie proprement dite ne fait pas autre chose, ni la religion non plus. C'est là, dans la science, ce qui intéresse tout le monde; c'est là le général; c'est là ce qui doit faire partie de l'enseignement secondaire. Chez les modernes, l'étude de la nature s'est, pour ainsi dire, fragmentée; ce n'est plus *la science* qu'on étudie, ce sont *des sciences*. On ne les étudie plus au point de vue *philosophique*; on les étudie au point de vue *utilitaire*. Si nous poursuivons avec tant d'ardeur et d'opiniâtreté la découverte des lois naturelles, c'est moins pour les connaître que pour les plier à notre usage. Nous n'étudions plus la physique, c'est-à-dire, la nature, le tout, pour faire des *hommes;* nous étudions l'astronomie pour faire des astronomes, la chimie pour faire des chimistes, etc. Ce sont là des spécialités, et, à ce titre, les sciences particulières relèvent de l'enseignement spécial, professionnel.

Ceci sert à marquer la ligne qui doit séparer les deux ordres d'enseignement. Le professeur spécialisé, dans l'histoire du développement scientifique, ne descendra pas au-dessous des détails qui sont absolument nécessaires pour faire bien comprendre cette évolution. Nous n'en disons pas davantage; car nous sommes pour la liberté du maître. Nous tenons qu'enchaîner l'esprit dans les minuties d'un programme, c'est le paralyser, le stériliser. Quand on a déterminé, d'une manière générale, ce qu'il faut enseigner, laissons à chacun de l'enseigner selon son génie.

Il y a pourtant, dans la marche de l'enseignement, deux méthodes entre lesquelles il est à peu près impossible de ne pas choisir : l'une que nous appellerions volontiers la méthode *historique pure* et qui consisterait à suivre la pensée humaine, à travers la variété infinie des systèmes, depuis ses premiers bégaiements jusqu'à nos jours; ce

serait, nous le craignons, s'engager dans un labyrinthe inextricable, tout en se condamnant à un labeur énorme et, en grande partie, stérile ; l'autre, qu'on pourrait nommer la méthode *dogmatico-historique*, et qui consisterait, après s'être élevé, avec les Ioniens par exemple, jusqu'à la matière élémentaire, à la suivre dans toutes les phases de son évolution, selon la hiérarchie des sciences correspondant à ces mêmes phases, *et à récapituler*, *en même temps*, *tous les travaux*, *d'ordre vraiment scientifique*, *antérieurs à la constitution moderne de chacune de ces sciences.*

Soit, par exemple, la physique ; après avoir défini cette science particulière, lui avoir assigné sa place dans la série et avoir exposé, d'une manière générale, les principales questions qu'elle a pour but de résoudre, on pourrait, selon nous, rappeler chronologiquement les conceptions et les travaux antérieurs qui se rapportent à cet ordre de questions et qui méritent d'être cités. Nous avons à peine besoin d'ajouter qu'on devrait, surtout, s'attacher à mettre en relief les noms et les travaux des grands hommes que nous pouvons considérer comme nos ancêtres scientifiques.

Nous avons parlé de hiérarchie des sciences; mais y a-t-il une hiérarchie des sciences? Sans aucun doute, si nous entendons par là leur subordination sériaire par rapport à la simplicité ou à la complexité de leur objet. L'école positiviste en a donné une classification à laquelle elle attache une importance capitale, et qui est comme une des bases de son système. Elle divise les sciences en deux catégories distinctes : les sciences *spéculatives* et les sciences *concrètes*, qu'on désignerait, peut-être, d'une manière plus claire en les appelant : les sciences générales et les sciences particulières, celles-ci n'étant, pour ainsi dire, que des démembrements de celles-là. « Les sciences spéculatives ou sciences pures sont au nombre de six : les

*mathématiques*, l'*astronomie*, la *physique*, la *chimie*, la *biologie*, la *sociologie*. Des mathématiques relèvent les lois de l'étendue et du mouvement. A l'astronomie appartiennent la distance, la grosseur, la forme du soleil et des corps planétaires, les orbites qu'ils parcourent et les forces qui les meuvent. La physique étudie tous les phénomènes dus au mouvement, à la pesanteur, à l'électricité, au magnétisme, au calorique, à la lumière, aux vibrations sonores. La chimie pénètre dans la constitution moléculaire des substances, reconnaît les éléments indécomposables ou, du moins, indécomposés, et détermine les conditions qui président aux combinaisons définies. La biologie recherche toutes les formes que revêt la vie depuis le dernier végétal jusqu'à l'homme, embrasse la hiérarchie de ces êtres de plus en plus compliqués et élevés (et les étudie dans leurs organes et dans leurs fonctions). Enfin, la science sociale (ou sociologie) suit l'évolution des sociétés, en distingue les phases successives et assigne la loi de ces changements... Ce résumé succinct comprend l'ensemble du savoir humain. Rien n'est omis, rien, si ce n'est ce qui est inaccessible à l'esprit de l'homme, la recherche des causes premières et des causes finales. » Nous acceptons volontiers cette division qui nous paraît répondre exactement à la nature des choses, chacune de ces sciences ayant évidemment rapport à une des grandes phases de l'évolution. Elle s'impose à quiconque veut descendre au-dessous des généralités de la science. Mais pour ceux qui prétendent s'en tenir à ces généralités, comme c'est notre cas, peut-être y aurait-il avantage à effacer ces divisions et à rétablir la science dans son unité primitive. C'est une vue d'ensemble du développement scientifique qu'il s'agit de tracer; c'est le système entier des notions générales que nous possédons sur la nature et sur l'homme qu'il s'agit de

graver d'une manière ineffaçable dans l'esprit des élèves. Pour tracer ce tableau, il faudrait un savoir encyclopédique, sans doute, mais qui ne serait point hors de la portée des maîtres chargés aujourd'hui de l'enseignement scientifique ou de l'enseignement philosophique ; car il ne s'agit pas de posséder à fond les particularités de la science, mais d'en connaître les généralités harmonieusement liées. En un mot, sans se perdre dans les détails infinis des sciences modernes, il y aurait à répondre aux questions que l'homme s'est, de tout temps, posées en présence de la nature, et que l'humanité n'a pu résoudre que lentement et successivement.

Combien de génie, en effet, ne lui a-t-il pas fallu pour échapper aux apparences décevantes qui fourvoyaient sa raison, ou faire concorder avec les observations exactes qu'il avait pu faire ces apparences trompeuses ! Habitant d'une planète qu'il ne connaissait ni dans son étendue, ni dans sa forme, et qu'il devait croire immobile ; ayant au-dessus de sa tête ce qu'il prenait pour une voûte solide, au fond de laquelle il voyait briller, comme des flambeaux nocturnes, des astres fixes ou errants ; éclairé, pendant le jour, par un globe de feu d'un volume et d'un éclat incomparables, qui disparaissait, chaque soir, à l'Occident, pour reparaître, chaque matin, à l'Orient, sans qu'on pût comprendre par où il avait passé, s'évanouissant même quelquefois dans le ciel ; sans aucune notion de la gravitation universelle, sans instruments d'optique, n'ayant à sa disposition qu'un instrument mathématique encore rudimentaire, ce qui doit nous étonner, ce ne sont pas les explications bizarres que l'homme a pu donner des phénomènes observés, c'est que, malgré le mensonge des apparences, il ait pu s'élever, par la seule force de son esprit, à un ensemble de notions dont la science moderne a dû reconnaître l'exacti-

tude, sans bien comprendre, parfois, comment on avait pu les obtenir. C'est ainsi que Démocrite, qui enseignait que l'espace est infini et peuplé de mondes sans nombre, que le soleil est immense (et, sans doute, avec Thalès, que les astres sont sphériques et de la même matière que la terre, mais à l'état igné), que la lune est éclairée par le soleil qu'elle éclipse par son opacité, en s'interposant, comme un écran, entre la terre et lui, etc... Démocrite affirmait que « la voie lactée n'est que la lueur d'un grand nombre de petites étoiles qui sont très voisines les unes des autres, et qui, par leur voisinage, s'éclairent réciproquement ». (Plutarque.)

Mais ces philosophes ne s'étaient pas contentés d'observer les corps pris dans leur masse ; ils étaient entrés dans l'analyse de la matière et avaient cherché à en déterminer les éléments. Ils avaient fait plus; ils avaient cherché à la ramener à un élément unique. Chacun avait adopté le sien : l'air, le feu, l'eau, la terre ; Empédocle les avait admis tous les quatre. Tout est là, en effet, bien qu'on ne pût prévoir à cette époque que la chimie décomposerait, un jour, ces prétendus éléments et en tirerait les soixante-quatre corps irréductibles que nous appelons *les corps simples*. Ce que ne pouvait faire l'expérience, la logique le fit ; de la complexité matérielle, l'esprit s'éleva d'un jet à la simplicité élémentaire, à l'atome. Il conçut la matière comme divisée en une infinité de parties indivisibles, incorruptibles, éternelles, disséminées dans l'espace sans bornes, ayant en elles-mêmes le principe de leur mouvement, et, par leurs combinaisons ou leurs décombinaisons variées, composant et décomposant indéfiniment toutes les formes qui passent. Peut-être y a-t-il un peu de métaphysique dans cette conception des atomes. Nous ne connaissons pas, à vrai dire, l'essence de la matière, mais, cette

réserve faite, quelle conception grandiose et simple à la fois que celle d'une matière primordiale, *incorruptible*, c'est-à-dire *indestructible dans son essence* comme *dans ses puissances*, et qui, par sa propre évolution, a produit ou doit produire éternellement tout ce qui fut ou sera! Ce principe de l'*immanence* opposé, jusqu'à Anaxagore, au principe de la *transcendance*, est le propre caractère de l'école d'Ionie. C'est aussi celui de la science moderne qui, avec la réserve imposée par une méthode plus sévère, avec un instrument mathématique perfectionné, un outillage scientifique très supérieur, ne fait que confirmer et développer, tous les jours, les étonnantes prévisions de ses véritables ancêtres.

Ainsi parvenue jusqu'à cette matière élémentaire, *qu'elle trouve aujourd'hui au bout de ses télescopes*, que lui reste-t-il à faire, en effet, sinon à la prendre telle qu'elle se manifeste par ses propriétés, à la suivre dans ses transformations successives et dans ses combinaisons de plus en plus complexes, depuis la nébuleuse jusqu'à l'homme? — C'est ce que fera le maître spécialisé, c'est-à-dire profondément versé dans l'histoire de la science générale. Il n'aura qu'à suivre les traces de l'illustre auteur du Cosmos. Il dira que, par delà ces milliers d'étoiles que nous apercevons à l'œil nu, nos télescopes en découvrent des millions d'autres, et que, par delà ces millions, il en est encore, sans doute, des millions de millions, flottant dans l'immensité de l'espace, pour nous infini, car nous sommes incapables de lui concevoir une limite ; qu'outre ces millions d'étoiles, le télescope découvre comme des nuages phosphorescents, condensation probable d'une matière plus subtile, qui remplit, sans doute, l'espace sans bornes ; matière, pour nous, éternelle, car il nous est impossible de lui concevoir une origine : *ex nihilo nihil*. A cet état pri-

mitif de condensation, la matière ne se manifeste à nous que par deux de ses propriétés immanentes, la gravitation, cause de sa condensation, principe de son mouvement, et la lumière, effet de la chaleur produite par la transformation de ce même mouvement.

Chaque fois que le maître emploiera, pour la première fois, un mot important, le mot télescope, par exemple, ou le mot gravitation, ou le mot lumière, chaleur, électricité, il l'expliquera de la manière la plus claire et la plus complète possible, non en savant qui parle à des savants, mais en savant qui parle à des gens du monde. Il faut réserver l'appareil scientifique pour l'enseignement spécial. S'il parle de la distance des astres, de leur volume, de leur masse, de leurs mouvements, il expliquera de la même manière, c'est-à-dire aussi simplement et aussi clairement qu'il se pourra, par quels procédés on est parvenu à les déterminer avec certitude ; et toujours ainsi, rattachant l'explication au phénomène, à mesure qu'il se présente. Nous estimons que cet enseignement concret est de beaucoup le meilleur, parce qu'il satisfait directement le besoin de l'esprit, au moment même où il se produit. L'explication ainsi liée au fait ne s'oublie jamais.

De la *phase nébulaire*, qui est, pour ainsi dire, la première phase de son évolution, la matière passe, par une condensation plus grande, à la *phase stellaire*. Que sont les étoiles ? — Des soleils. — C'est par notre soleil que nous pouvons le mieux juger de leur état. Ce sont d'énormes sphéroïdes, animés d'un mouvement de rotation sur leur axe, à l'état incandescent, et d'une chaleur telle que toute combinaison chimique y est impossible. Les éléments dont elles se composent s'y manifestent à l'état de simplicité, et la spectroscopie, qui va les saisir, a des millions de millions de lieues, confirme la conjecture du vieux Thalès

que « les astres sont composés de la même matière que la terre, mais à l'état igné ». On a cru longtemps que les étoiles étaient immobiles, et on leur avait donné le nom d'étoiles fixes, par opposition aux planètes, astres errants. Une science plus avancée a montré qu'il n'y a pas d'immobilité dans le ciel ; mais à la distance énorme où nous sommes des étoiles, leurs déplacements ne deviennent sensibles à nos yeux qu'après de longs siècles [1]. Cette distance est telle entre le soleil et l'étoile la plus voisine que la lumière met *mille jours* à la parcourir, tandis qu'elle nous vient du soleil en *sept minutes et demie*, parcourant 36,000,000 de lieues. C'est cette faible distance relative qui nous fait apparaître notre soleil comme un disque énorme. Vu de Neptune, il est déjà bien réduit ; et si l'on suppose l'observateur s'éloignant encore, ce disque allant toujours en diminuant, sans qu'aucun autre augmente d'une manière sensible, il n'aura sous les yeux qu'un ciel étoilé versant, dans le sombre et froid espace, une lumière et une chaleur faibles, mais non pas nulles ; car grâce à elles, la température ne s'y abaisse pas au-dessous de — 70°, et nous pouvons juger de son obscurité lumineuse par celle de nos nuits sans nuages et sans lune.

Passer de l'univers stellaire au *monde solaire,* ce n'est point sortir, à proprement parler, du monde des étoiles ; car le soleil, avons-nous dit, est une étoile aussi, mais une étoile qui est le centre d'un système planétaire, le seul que nous connaissions ; bien qu'une légitime induction, fondée

[1] « Une étoile de la constellation du Cygne, dit Arago, se déplace tous les ans, en ligne droite, de plus de 5 secondes. A la distance qui nous sépare, une seconde correspond, *au moins*, à 8 millions de millions de lieues ; donc, tous les ans, cette étoile parcourt, au moins, 40 millions de millions de lieues. Naguère, cependant, on l'appelait une étoile fixe. » (LITTRÉ.)

sur l'observation des étoiles doubles ou triples, nous autorise suffisamment à admettre la pluralité des mondes[1]. Quoi qu'il en soit, notre monde, à nous, celui auquel nous appartenons, c'est le monde solaire. C'est lui qui a été, surtout, l'objet de nos observations astronomiques ; qui a exercé toute la puissance des plus puissants génies, depuis les Thalès, les Démocrite, les Pythagore, les Hipparque, les Ptolémée, jusques aux Copernic, aux Képler, aux Galilée, aux Descartes, aux Newton, aux Laplace, aux Leverrier. Longtemps dupe du mensonge des apparences, *l'astronomie*, malgré quelques vagues intuitions du vrai système du monde, a reposé sur l'erreur géocentrique qui faisait tourner le ciel entier autour de la terre. De là, malgré des observations exactes et des découvertes précieuses, les faux systèmes astronomiques et, en particulier, celui qui a régné si longtemps sous le nom de Ptolémée.

Le maître spécialisé ne manquera pas de les exposer, le plus sommairement possible, et d'en faire ressortir la complication en regard de la simplicité du système copernicien ; car c'est précisément cette complication qui devait suggérer à Copernic l'idée de faire tourner la terre sur elle-même en vingt-quatre heures et, comme toutes les planètes, autour du soleil. Ceci fait, on vit tout le système se mouvoir avec une simplicité grandiose. La terre, sans doute, avait perdu de sa dignité, l'homme de son importance ; nous verrons, tout à l'heure, comment ils retrouveront l'une et l'autre. Il y avait à déterminer la loi de ces mouvements. Newton en a donné la formule : *deux particules de matière s'attirent en raison directe de leur masse, et en raison inverse du carré de leur distance*. La

[1] « Métrodore dit qu'il est aussi absurde de supposer un seul monde dans un espace infini que de vouloir qu'il n'y ait qu'un seul épi dans un vaste champ. » (Plutarque.)

même loi régit les mondes et les atomes. Restait à expliquer pourquoi le soleil se trouve ainsi le centre d'un système de planètes ; comment les planètes elles mêmes, ou, du moins, certaines planètes, sont, elles aussi, des centres de systèmes moins importants ; enfin, pourquoi Saturne, outre ses huit satellites, est entouré d'un anneau. Ce dernier fait mit, peut-être, Laplace sur la voie de sa fameuse hypothèse, qu'on peut considérer comme une vérité démontrée, tant elle est en parfaite conformité avec les lois de la mécanique.

Selon lui, tout ce qui forme aujourd'hui la matière du soleil, des planètes et de leurs satellites ne formait jadis qu'une énorme nébuleuse, tournant autour d'un même axe et s'étendant bien au-delà de l'orbite décrit par Neptune. Dans cette masse ovoïde, une lente condensation amena peu à peu la création d'un noyau central enveloppé d'une immense atmosphère. C'était le soleil. Par suite d'une concentration croissante, il abandonna successivement dans le plan de son équateur des zones extrêmes de cette atmosphère, lesquelles se rompant et se concentrant, à leur tour, devinrent les planètes. Ainsi s'expliquent leur disposition à peu près dans le même plan, leur mouvement sensiblement circulaire dans le même sens et leur rotation sur leur axe. Ce que le soleil était par rapport aux planètes, les planètes le furent par rapport à leurs satellites. Une chaleur énorme, résultant de la transformation du mouvement dans la concentration de la matière, maintint longtemps ces corps à l'état d'incandescence. Mais enfin, ce qu'ils en perdaient par le rayonnement n'étant plus suffisamment compensé par ce qu'ils en gagnaient dans leur concentration continue, ils se refroidirent insensiblement et passèrent de l'état gazeux à l'état liquide, puis à l'état solide. Le soleil seul, grâce à l'énormité de sa masse,

est resté incandescent ; mais il va, lui aussi, se concentrant et se refroidissant sans cesse, et nul doute qu'il ne doive traverser les mêmes phases d'évolution qu'ont traversées les planètes.

Le maître n'aura pas de peine à démontrer que la terre a passé par l'état fluide. Les preuves abondent et nous n'avons pas à nous occuper de ces détails. Mais ce qu'il fera remarquer avec fruit, c'est que nous venons d'entrer dans une *phase nouvelle* de l'évolution de la matière. Jusqu'ici l'état de diffusion extrême dans lequel la tenaient son extrême dissémination primitive ou son extrême chaleur, ne lui avait permis de manifester que ses propriétés *physiques,* la gravitation, la lumière... L'abaissement de température, qui la fit passer à l'état liquide et à l'état solide, lui permit de manifester, en même temps que ses autres propriétés physiques, une propriété nouvelle, la propriété *chimique,* c'est-à-dire, la propriété qu'ont les divers éléments dont elle se compose de se combiner en proportions définies.

Combien de temps la croûte terrestre mit-elle à se former ? Combien de bouleversements n'eut-elle pas à subir avant d'atteindre une rigidité suffisante pour résister aux actions intérieures ou extérieures ? Avant que l'eau se déposât dans le bassin des mers et que l'atmosphère devînt respirable pour des êtres organisés ? Il est certain que sa température a de beaucoup dépassé deux mille degrés et que, pour épuiser par le rayonnement ces deux mille degrés, il a fallu, au moins, cent millions d'années ; il est certain que toutes les parties de la terre, sans en excepter les pôles, ont passé successivement par la température actuelle des régions équatoriales ; ce qui explique comment des régions actuellement froides ou tempérées ont été jadis habitées par des animaux et des végétaux qu'on ne trouve

aujourd'hui que dans les régions les plus chaudes, et que la vie sur notre planète a dû commencer par les pôles.

La vie! Nous voici parvenus à une *phase nouvelle* et non la moins importante de l'évolution. Sommes-nous encore ici dans le domaine de la chimie, ou bien y a-t-il une solution de continuité dans le développement des choses? *La nature a-t-elle fait un saut?* Pourquoi l'eût-elle fait? Comment l'eût-elle fait? Lors même que nous ne saisirions pas bien clairement la contiguïté de deux anneaux intermédiaires de la chaîne, pourrions nous douter de sa continuité alors que nous en tenons les deux bouts? Il n'y a pas de discontinuité dans la nature; nos divisions sont tout artificielles et purement analytiques. De l'état de combinaison la matière a passé à l'état supérieur d'organisation. D'inorganique qu'elle était, la chimie est devenue organique; au lieu de présider aux *combinaisons* de la matière *morte* (si l'on peut employer cette expression), elle préside à l'*organisation* de la matière *vivante*. Aux propriétés physiques et chimiques, qu'elle avait déjà manifestées, la matière en ajoute une nouvelle, plus éminente, *la vie*.

La vie n'est pourtant pas un attribut de toute substance matérielle. Quatre corps seulement sont aptes à constituer la substance organisée; ce sont l'oxygène, le carbone, l'hydrogène et l'azote. A ce point de vue, il y a unité de composition entre tous les êtres organisés, animaux et végétaux. Mais comment la vie a-t-elle commencé sur le globe? — Toute l'antiquité a cru à la génération spontanée; toutefois, elle devait cette croyance plutôt à une intuition logique qu'à des observations grossièrement erronées. Les modernes hétérogénistes ont rompu bien des lances contre leurs adversaires, lesquels ont prouvé que, dans les conditions données, du moins, tout organisme

vivant provenait d'un germe préexistant. Peut-être, au fond, cette discussion si passionnée n'est-elle qu'une discussion oiseuse. Rien ne commence, en effet ; tout devient. C'est toujours la même matière évoluant et manifestant insensiblement des propriétés nouvelles à chaque phase de son évolution ; phases que nous déterminons par l'analyse, mais qui, en réalité, restent indéterminées dans la nature, sinon par leur milieu (*mediam partem*), s'il nous est permis de nous exprimer ainsi. Toutes ses propriétés, la matière les contient virtuellement dès l'origine ; mais elles ne se manifestent, *une fois pour toutes,* que lorsque les conditions transitoires, propres à cette manifestation, viennent à se produire.

Un temps fut où toute combinaison était impossible ; un moment vint et un moment unique, où chaque combinaison fut possible. Un temps fut où toute organisation était impossible ; un moment vint, et un moment unique, où l'organisation fut possible par la combinaison des quatre corps élémentaires. Une fois organisée, la matière vivante continua son évolution, comme elle la continue encore imperceptiblement aujourd'hui, par le développement de l'organisation. — Ce que fut à l'origine cette organisation, peut-on s'en faire, au moins approximativement, une idée ? — Les anciens, plus hardis que nous parce qu'ils ignoraient davantage, n'hésitaient pas à faire sortir du sein de la terre, parmi de grossières ébauches, des animaux supérieurs constitués pour vivre. Pour nous que l'expérience a rendus sages, la plus simple réflexion suffirait à nous faire comprendre que des organismes complexes, comme ceux des reptiles ou des mammifères, n'ont pu sortir directement du sein de la nature, à moins d'admettre une divinité créatrice ou formatrice ; ce qui n'est plus de la science, mais de la théologie. Les premiers or-

ganismes vivants n'ont pu être que les organismes les plus simples, ne différant des combinaisons chimiques que par les propriétés vitales essentielles, sous leur forme la plus rudimentaire, à savoir : la nutrition, la génération, la sensibilité et la motilité. C'est la raison qui nous dit cela, et l'observation le confirme. Les arbres les plus gigantesques, les cèdres du Liban et les chênes de nos forêts, comme les plus humbles graminées ; les animaux les plus énormes, l'éléphant et la baleine, comme la mouche et la fourmi, proviennent d'un ovule unicellulaire, qui contient en puissance tout ce qui se manifestera, plus tard, par une lente évolution, jusqu'aux facultés intellectuelles les plus hautes. Ce que nous apprend l'*embryologie*, l'histoire du développement de la vie sur le globe le confirme, en nous montrant que ce que nous observons aujourd'hui dans l'évolution des individus s'est également passé dans l'évolution des espèces. La terre n'a pas toujours été ce que nous la voyons. Elle a conservé dans ses replis l'histoire de ses variations, et le *géologue-naturaliste* qui l'interroge y lit, comme dans un livre, les différents chapitres du développement organique. Tout y procède du plus simple au plus complexe, tant dans le règne animal que dans le règne végétal. Et si nous ne pouvons remonter à cette forme ancestrale qui fut la première manifestation de la vie, c'est qu'en réalité cette forme distincte n'exista jamais. Qui pourrait distinguer, dans la série animale par exemple, le premier mammifère, le premier singe, le premier homme? Dans la chaîne des choses, ainsi que nous le disions plus haut, il n'est pas possible d'établir une différence marquée entre deux anneaux contigus. L'évolution naturelle ne comporte pas de brusques transformations ; tout se transforme par un devenir insensible. Le temps seul finit par marquer et consolider les différences carac-

téristiques. Tout ce que nous pouvons affirmer, parce que nous en trouvons la preuve dans les *monères* actuelles, c'est que, par la combinaison du carbone avec l'oxygène, l'hydrogène et l'azote, « auxquels il faut ajouter, le plus souvent, le soufre et le phosphore », naissent des composés albuminoïdes qui sont la condition suffisante de la vie. C'est cette *matière vivante,* cette matière *organisable*, qui, dans sa lente évolution, s'est transformée progressivement en une série d'organismes de plus en plus parfaits, jusqu'à l'homme, le plus parfait de tous, *parce qu'il est le dernier*.

Nous avons à peine besoin d'indiquer que, de même qu'il a dû toucher, en temps opportun, aux grandes lois de l'*astronomie,* de la *physique* et de la *chimie,* le maître devra toucher ici aux sciences qui se rattachent à la *biologie :* la géologie, la paléontologie, l'histoire naturelle au double point de vue de la hiérarchie des êtres actuellement organisés et de l'évolution anatomique et physiologique de l'organisme vivant, de son état le plus simple à son plus haut degré de complication. Tout cela, bien entendu, dans les limites d'une généralité suffisante pour lier les faits dominants de la série et en faire saisir le rapport.

Ce qui distingue, avons-nous dit, la nature vivante de la nature brute, c'est, pour tous les corps organisés, animaux et végétaux, la nutrition et la génération. Tout être vivant naît d'un germe unicellulaire, se nourrit, grandit, se reproduit par des germes analogues à ceux qui lui ont donné naissance, puis, après avoir atteint la plénitude de son développement, dépérit et meurt, quand le cycle spécifique a été complètement parcouru. A ces propriétés fondamentales, communes aux animaux et aux végétaux, l'animal en ajoute deux autres : la sensibilité et la motilité. — Peut-être, y aurait-il lieu d'examiner si les choses

sont aussi nettement tranchées entre les deux règnes, et s'il ne serait pas possible de trouver dans le règne végétal quelque chose qui ressemble à une sensibilité, à une motilité rudimentaire. C'est affaire au maître. — Une différence plus marquée, c'est l'apparition, dans l'être vivant, d'une double propriété qui caractérise, de plus en plus, l'animalité supérieure, à savoir : l'*intelligence* et la *volonté;* c'est-à dire, en un mot, ce que nous appelons, *l'esprit.*

Où commence l'esprit ? — Où commence la vie ?... — Qu'importe ? Ce qui est incontestable, c'est que, dans son évolution indéfinie, la matière manifeste continuellement des propriétés nouvelles ou perfectionne celles qu'elle avait déjà manifestées. Or, les dernières et par cela même les plus hautes propriétés de la matière sont les propriétés *psychiques*, perceptibles à peine dans les organismes inférieurs, mais s'élevant de plus en plus avec l'organisation, à mesure que se perfectionne et se centralise le système nerveux. C'est à cette contralisation que l'homme doit, avant tout, sa supériorité. Avec la vie, surtout avec l'intelligence et la volonté, nous rencontrons un ordre de phénomènes tout nouveau. Tant que l'évolution n'avait pas dépassé la phase chimique, la nature n'était pas sortie du domaine de l'*inconscience* et de la *fatalité.* En entrant dans la phase biologique, nous entrons dans le domaine de la *conscience* et de *la liberté.* Nulles dans les végétaux, bien obscures encore dans les animaux inférieurs, la conscience et la liberté grandissent comme l'intelligence et la volonté, qui sont les mêmes choses sous des noms différents, et atteignent leur maximum dans la *raison humaine.*

De cette croissance de l'esprit, à partir de l'animalité inférieure jusqu'à l'homme, il résulte évidemment qu'il est identique en nature dans la série entière et qu'il diffère seulement en degré. D'où cette conséquence nécessaire

qu'il y a une psychologie animale, source de la psychologie humaine, et qu'il faut étudier le mouvement de l'esprit dans sa marche ascendante, en un mot, étudier la *psychologie générale* au lieu de s'en tenir à une psychologie particulière, qui n'est, qu'on nous passe cette expression, que le couronnement de l'édifice. Tout ce que nous trouvons dans l'animal, en effet, nous le trouvons dans l'homme avec quelque chose de plus. Le premier besoin de tout être vivant, celui qui répond à la conservation et au développement de *l'individu*, c'est la *nutrition* ; l'homme se nourrit comme les animaux et les végétaux. Le second besoin fondamental, celui qui répond à la conservation de *l'espèce*, c'est la *génération* ; l'homme se reproduit, comme tous les êtres vivants, par un germe unicellulaire détaché de lui. La nutrition crée, dans toute la série, des instincts analogues et un développement intellectuel capable de pourvoir aux besoins de l'espèce. Elle est la source première de l'industrie, si variée déjà dans l'animalité inférieure, et qui, certainement, a servi, plus d'une fois, de modèle à l'industrie humaine. Qui lui aurait appris à tisser, sinon l'araignée ? La génération a été le principe de la socialité, plus ou moins restreinte ou plus ou moins développée selon la nature de l'espèce ; mais, réduite même à l'état de famille, elle a été la source des *sentiments moraux* les plus délicats. A mesure que la famille s'est développée, que des groupes plus nombreux se sont formés, la socialité a engendré tous les progrès, dans l'ordre intellectuel, dans l'ordre moral, dans l'ordre industriel, dans l'ordre artistique. Car tout cela se trouve, à des degrés divers, dans les animaux. Sans doute, dans les applications de leur intelligence, ils ne dépassent guère le domaine de l'utile; mais, certainement, le sentiment du beau et du bien ne leur est pas étranger. Ils ont l'affec-

tion, le dévouement, le sacrifice ; ils ont le goût des belles formes, des couleurs éclatantes, de la musique ; mais tout cela, pour ainsi dire, à l'état d'instinct. Qu'est-ce donc qui distingue l'homme de l'animalité inférieure? C'est qu'on trouve en lui tout ce qu'elle possède, et à un degré plus élevé. C'est, en outre, que l'homme est un *animal scientifique*. Grâce à la place qu'il occupe dans la série, à sa capacité cérébrale, qui en est la conséquence ; grâce au langage articulé, en même temps effet et cause d'un développement cérébral supérieur, l'homme est parvenu à ce degré d'intelligence que nous appelons *raison*, qui l'incite à chercher l'*explication* des choses et ne permet pas à l'*humanité* de s'arrêter avant de l'avoir trouvée. Au-dessus de tous les autres domaines de l'activité animale, il en est un qui lui est réservé, c'est le domaine du *vrai*. Connaître la vérité en toute chose, la transmettre de génération en génération et la faire régner partout où peut s'exercer notre influence, soit dans les idées, soit dans les faits, telle est la fonction spéciale de l'homme ; telle est sa véritable grandeur. On peut dire que c'est en lui que la nature prend de plus en plus conscience d'elle-même. Sans doute, cette *raison* fut d'abord faible et vacillante ; elle se distinguait peu de l'instinct ; mais elle grandit insensiblement, à travers et malgré les perturbations sociales, qui ont, parfois, retardé sa croissance, sans pouvoir l'arrêter jamais. C'est ce développement de la raison, c'est-à-dire, de la vérité, de la science positive, dans les sociétés humaines, que le maître devra surtout montrer *historiquement* à ses élèves, parce qu'il est, à chaque époque, la mesure de la civilisation. La vérité dans les idées, la justice dans les faits (la justice n'étant, en somme, que la formule de la vérité dans les rapports sociaux), la dignité dans la personne (déterminée par la place que nous occu-

pons dans la série), tel doit être pour nous l'aboutissement suprême de cette longue évolution qui commence à la matière cosmique et finit à la raison.

On comprend, sans que nous ayons besoin d'insister, ce qu'un maître convenablement préparé peut donner d'intérêt à un pareil enseignement. Quand on lit le poème de Lucrèce, où l'insuffisance scientifique se fait si souvent sentir, on ne peut s'empêcher de se laisser gagner par l'enthousiasme du poète qu'enivre, pour ainsi dire, cette vue totale des choses. C'est ce tableau d'ensemble qu'il s'agit de refaire avec la précision et l'abondance que comporte une science bien plus positive et bien plus avancée. Rien ne peut contribuer davantage au développement de l'esprit. Rien n'est plus propre à créer dans les intelligences et, par suite, dans les sociétés, cette harmonie qui ne peut résulter que de l'identité des conceptions fondamentales. Or, qui peut produire cette identité, cette unité ? Sont-ce les religions ? Sont-ce les philosophies ?... Poser la question n'est-ce pas la résoudre ? — Les religions et les philosophies, *résidus* des âges antérieurs, ne sont-elles pas multiples ? ne sont-elles pas opposées ? ne sont-elles pas en lutte les unes contre les autres ? Est-ce là le caractère de la vérité, qui est essentiellement *une et universelle ?* Où trouver cette unité et cette universalité ? — *Dans la science et dans la science seule.* — C'est donc la science, la science positive, qui doit être désormais la seule et véritable philosophie ; car, seule, elle peut nous donner des notions certaines sur notre *origine*, qui est l'origine même des choses, sur notre *nature,* qui résulte de notre place dans la série, sur notre *destinée*, qui dépend de la direction même de l'évolution.

C'est donc à juste titre, selon nous, que l'histoire du

développement scientifique couronnerait notre système d'enseignement secondaire. Il en serait comme la synthèse. Il résumerait et condenserait, pour ainsi dire, avec plus de puissance et d'élévation, tout notre enseignement antérieur qui est un enseignement analytique. Pour ne parler que du développement humain, par exemple, bien que ce développement sous tous ses aspects soit, à peu près, simultané, il importait, pour le bien connaître, de l'étudier à part dans chacune de ses formes, sauf à le synthétiser, ensuite, sous une forme plus générale et plus philosophique. Nous avons essayé de le faire, suivant ainsi la méthode naturelle qui est d'aller par l'analyse, d'une synthèse obscure à une synthèse claire.

# CHAPITRE XIV

## CONCLUSION

Il est temps de conclure, et nous allons le faire le plus brièvement possible, afin que le lecteur, qui aura eu la patience de nous suivre dans nos développements, retrouve, en quelques lignes, la substance de nos idées.

La question de la réforme de l'enseignement secondaire est, au fond, une *question économique.*

La lutte pour l'existence devenant de plus en plus ardente, non seulement entre les individus, mais entre les nations, il importe également à la prospérité de l'Etat et à celle des particuliers, que chacun soit aussi bien armé que possible pour la soutenir sans désavantage.

Il importe, en un mot, qu'outre l'*éducation générale*, qui donne à l'homme son maximum de valeur, en cultivant harmonieusement ses facultés physiques, intellectuelles et morales, chacun soit pourvu d'une *éducation spéciale* ou professionnelle, aussi solide et aussi complète que possible.

Notre système actuel d'enseignement secondaire répond-il à ce double besoin ? — Nullement. — Pourquoi ? — Parce que, fait pour d'autres temps et d'autres conditions sociales ; ayant à conduire, de l'enfance à la

virilité, une jeunesse qui n'avait plus, dès lors, qu'à jouir des avantages du rang ou de la fortune, le *général*[1] y a pris, d'abord, toute la place et plus tard, s'y est confondu avec le *spécial*, de la manière la plus fâcheuse.

Il importe essentiellement de les distinguer et de les séparer.

*A tous ce qui convient également à tous;* c'est l'enseignement général.

*A chacun ce qui convient spécialement à chacun;* c'est l'enseignement spécial ou professionnel.

Comment doit s'opérer ce partage?

C'est, avant tout, *une question de temps.*

Notre législation *civile* fixe la majorité à vingt-un ans. C'est dire qu'à vingt-un ans, un homme est indépendant ; qu'il doit, conséquemment, pouvoir se suffire à lui-même, et, dans ce but, avoir complété son éducation professionnelle.

Notre législation *militaire* astreint tout Français à servir de vingt à vingt-trois ans révolus. C'est dire que tout individu qui ne peut terminer son éducation professionnelle avant vingt ans est forcé de l'interrompre ou de ne la commencer qu'après sa vingt-troisième année ; à moins d'introduire dans la loi commune des exceptions et des privilèges contraires à l'égalité démocratique.

De ces observations, il résulte manifestement qu'il y a grand intérêt à ce que l'éducation professionnelle soit acquise avant l'âge de vingt ans ou, tout au moins, avant l'âge de vingt-un ans.

La chose est elle possible dans l'état actuel de notre enseignement secondaire ? — Non.

Notre enseignement secondaire, dont la durée est de

[1] D'ailleurs très insuffisant.

neuf ou dix ans, prend, à peu près, toute la place entre dix et vingt ans, et cela pour nous conduire au baccalauréat, c'est-à-dire, au néant au point de vue professionnel.

Il faut donc, s'il est possible, *réduire la durée* de l'enseignement secondaire général afin de laisser une place suffisante à l'enseignement spécial [1].

Est-ce possible? — Incontestablement. — Sans l'affaiblir? — Au contraire; en le fortifiant.

Mais, pour cela, *il ne faut pas hésiter devant une réforme sérieuse*. Il faut résolument briser le vieux moule et le remplacer par quelque chose de plus rationnel. Qu'est-ce que c'est que cette hiérarchie de classes qui se ressemblent toutes, de la neuvième à la philosophie, et qui ne se distinguent l'une de l'autre que par le nom du professeur? Qu'on nous dise, en effet, en quoi un professeur de cinquième, par exemple, diffère d'un professeur de quatrième, et celui ci d'un professeur de troisième ou de seconde? Ne font-ils pas tous la même besogne? Ils font tous également faire des thèmes et des versions, des versions et des thèmes; on ne sort guère de ces exercices... A quoi bon, dès lors changer de classe et changer de maître?

Nous verrons tout à l'heure comment on peut organiser tout cela.

En attendant, nous estimons qu'en suivant les méthodes

[1] Nous ne prétendons pas que tous les jeunes gens doivent passer par l'enseignement spécial. Un grand nombre d'entr'eux, pour des raisons particulières, *raison d'argent surtout*, préféreront passer directement de l'enseignement général dans une branche quelconque de l'industrie, où, avec le temps, et, *tout en gagnant leur vie*, ils apprendront, par la pratique, ce que d'autres, plus fortunés, iront apprendre théoriquement dans les écoles spéciales. Mais qui ne voit que, même dans ce cas, il y aurait là une économie très lucrative pour eux, pour leur famille et pour la société? *Time is money.*

que nous avons proposées, l'enseignement général peut être réduit à *cinq* ou *six ans au plus*, de la dixième à la seizième année.

Il reste donc, avant l'âge de la majorité [1] ou l'âge du service militaire, *quatre* ou *cinq ans*, pendant lesquels les jeunes gens qui voudront prendre une carrière pourront se consacrer *entièrement* à leurs études professionnelles.

Nous estimons ce temps suffisant.

En sortant de l'enseignement secondaire général, muni d'un simple certificat d'études, chacun pourra, *sans examen préalable*, entrer dans telle école professionnelle qu'il voudra pour y approfondir les matières qui se rapportent à sa spécialité.

C'est seulement à la sortie des écoles professionnelles qu'on pourra délivrer des brevets, et même, si on le juge à propos, plusieurs catégories de brevets.

Quant à l'organisation de l'enseignement professionnel, nous n'avons pas à nous en occuper ici. Sous l'impulsion de la nécessité, on a déjà créé des écoles spéciales répondant à peu près à chaque branche de l'activité humaine : écoles d'agriculture, de commerce, d'industries diverses, etc. Il ne s'agit que de les développer s'il y a lieu, de les organiser ou de les approprier aux besoins. Car, il ne faut pas se le dissimuler, du moment qu'il n'y aura plus de

[1] Nous disons : l'*âge de la majorité*, car, pour les carrières qui demandent cinq ans d'études, et il n'y en a pas qui exigent davantage, on pourrait surseoir pendant un an à l'appel du service militaire, sans qu'il y eût ni faveur, ni privilège.

On craindra, peut-être, qu'on ne soit bien jeune à vingt ou vingt-un ans pour exercer certaines professions. Mais il ne s'agit pas d'exercice (on ne pourrait, dans tous les cas, exercer qu'après le service militaire) ; il s'agit d'études professionnelles et on y est tout aussi apte de seize à vingt-un ans que de vingt à vingt-cinq. *Quand on a reçu l'enseignement technique, la meilleure école, c'est la pratique, et elle dure toute la vie.*

baccalauréat à poursuivre et qu'on aura terminé son éducation générale à seize ans au plus tard, un grand nombre de jeunes gens qui se dirigeaient vers l'administration, vers le barreau, vers la médecine, carrières prodigieusement encombrées, se dirigeront, de préférence, vers les carrières agricoles, commerciales, industrielles, à leur grand profit et au profit de la société. Aujourd'hui le champ de bataille est universel. Sachons-le bien, *ce qui fait présentement notre infériorité vis-à-vis de nos rivaux, c'est l'insuffisance de nos connaissances professionnelles.*

Est-ce à dire que nous entendions subordonner l'enseignement général à l'enseignement spécial ?

En aucune façon.

Avant de faire des agriculteurs, des commerçants, des industriels, il nous importe de faire des *hommes ;* car, tant vaudra l'homme, tant vaudra la profession ; tant vaudra l'homme, tant vaudra le citoyen ; tant vaudra le citoyen, tant vaudra la société.

Et comment faire des hommes ?

En développant, au plus haut degré possible, par une culture bien conçue, leurs facultés morales et intellectuelles.

Mais lesquelles d'abord ?

Les facultés morales.

N'oublions pas que nous sommes une démocratie ; n'oublions pas que nous sommes arrivés à ce point culminant de civilisation matérielle d'où il est si facile de glisser dans la décadence par l'abaissement des mœurs. Nous y penchons, peut-être. En tout cas, tout nous y pousse, et, avant tout, une littérature malsaine, qui semble prendre également à tâche de nous avilir, de nous abêtir et de nous corrompre. Nous ne saurions trop énergiquement réagir par une forte et sévère éducation. « Pour préparer

» un peuple au *self government*, dit un sage Américain, il » faut, avant tout, développer le sentiment moral. *Si on ne* » *cultive que l'intelligence, rien n'est fait.* »

C'est, en d'autres termes, la maxime de Montesquieu : « La vertu est le principe de la démocratie. »

« Les politiques grecs qui vivaient dans le gouvernement » populaire, dit-il, ne reconnaissaient d'autre force qui » pût le soutenir que celle de la *vertu. Ceux d'aujourd'hui* » ne nous parlent que de *manufactures*, de *finances*, de » *richesses* et de *luxe* même.

» Lorsque cette vertu cesse, l'ambition entre dans les » cœurs qui peuvent la recevoir, et l'avarice entre dans » tous. Les désirs changent d'objet ; ce qu'on aimait, on » ne l'aime plus ; on était libre avec les lois, on veut être » libre contre elles ; chaque citoyen est comme un esclave » échappé de la maison de son maître ; ce qui était maxime, » on l'appelle rigueur ; ce qui était règle, on l'appelle » gêne ; ce qui était attention, on l'appelle crainte. C'est » la frugalité qui est l'avarice, et non pas le désir d'avoir. » Autrefois, le bien des particuliers faisait le trésor public, » mais, pour lors, le trésor public devient le patrimoine » des particuliers. La République est une dépouille, et sa » force n'est plus que le pouvoir de quelques citoyens et la » licence de tous. »

Et qu'est-ce précisément que cette *vertu* dont parle Montesquieu ?

« On peut la définir, dit-il, l'amour des lois et de la » patrie. Cet amour demandant une préférence conti- » nuelle du bien public au sien propre *donne toutes les ver-* » *tus particulières;* elles ne sont que cette préférence [1]. »

La vertu, en effet, ne se divise pas. On ne peut pas être

[1] « Passant, va dire à Lacédémone que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois. » *(Épitaphe des Spartiates aux Thermopyles.)*

à la fois mauvais citoyen et honnête homme; malhonnête homme et bon citoyen.

C'est donc à la vertu qu'un sage gouvernement démocratique doit s'efforcer, avant tout, de former la jeunesse. Et c'est pourquoi nous voudrions voir donner au ministère chargé de la direction de l'enseignement, non pas le titre de ministère de l'instruction publique, mais le titre, bien plus significatif de ministère de l'*éducation publique.*

Et quel est le meilleur moyen de former les enfants à la vertu? « L'exemple des pères », dit Montesquieu. Malheureusement, nous ne le savons que trop, l'exemple des pères est souvent plus propre à corrompre qu'à moraliser.

Où donc les chercher ces exemples qui, bien mieux que des préceptes, sont propres à former les mœurs de la jeunesse? Chez les *ancêtres;* chez les Grecs et les Romains. « Voilà, dit Rollin, les moniteurs qu'il nous faut »; parce que, dit Michelet, ce sont « les personnes les plus solides et les plus fortes qui furent jamais ».

Nous avons dit pourquoi rien ne saurait remplacer pour nous une pareille école.

Ce sont nos pères. Au point de vue moral et intellectuel, tout nous vient d'eux. Leur héritage est notre propre patrimoine. Nous ne pouvons le répudier sans dommage. Le jour où nous romprions avec eux, il se produirait un abaissement dans notre âme et dans notre esprit. Que ceux même qui poursuivent avec le plus d'ardeur l'élimination du grec et du latin veuillent bien s'interroger loyalement, et, s'ils sont sincères avec eux-mêmes, ils ne pourront s'empêcher de reconnaître qu'ils leur doivent ce qu'ils ont de meilleur.

Seulement, il ne faut pas continuer à prendre pour *but* ce qui ne doit être pour nous que *moyen.*

Les langues anciennes, *en tant que langues mortes,* ne

doivent pas être étudiées pour elles-mêmes ; mais comme le meilleur moyen que nous ayons de développer nos facultés morales et intellectuelles, par l'étude de leurs littératures et de leurs civilisations, mères de la nôtre, et qui nous relient aux civilisations antérieures.

Aucune langue vivante, ni l'allemande, ni l'anglaise, ni toutes deux réunies, ne sauraient les remplacer comme base de la culture littéraire et morale que nous demandons à l'enseignement secondaire.

Aucune, ne saurait les remplacer, le latin surtout, au point de vue de l'étude de notre propre langue et de sa littérature, notre langue n'étant que du latin transformé, et notre littérature, ainsi, du reste, que nos arts, nos lois, nos idées et nos mœurs ayant des origines surtout gréco-latines.

Aucune langue moderne ne peut, au point de vue de la *gymnastique intellectuelle*, remplacer les langues anciennes, précisément parce que, à raison de leur forme synthétique qui les rend plus difficiles pour nous, elles exercent davantage notre esprit et le contraignent à un effort utile. Où il n'y a nul effort, il n'y a nul profit.

Il faut donc, à notre avis, conserver soigneusement le grec et le latin comme base et pivot, pour ainsi dire, de notre enseignement secondaire général.

*Mais il faut les enseigner par une autre méthode.*

Le latin, *langue morte*, ne doit plus être enseigné que pour *être compris* et non pour *être écrit* et *parlé*. Dès lors, plus d'exercices latins ; la grammaire réduite à sa plus simple expression ; explication abondante des chefs-d'œuvre littéraires et traduction en français de leurs pages les plus remarquables.

Le latin, *langue mère,* doit être pris pour *base de l'enseignement des langues dérivées :* le français, l'italien, l'espa-

gnol, les plus importantes des langues néo-latines, les plus utiles à connaître, pour nous, et les plus faciles à étudier.

Nous croyons avoir démontré qu'il n'y faudrait ni plus de peine, ni plus de temps, ni plus de génie que pour apprendre ou, plutôt, pour ne pas apprendre le latin par nos méthodes surannées.

Au lieu d'éliminer le latin de l'enseignement secondaire, pour faire place à nous ne savons quelle langue vivante, qui ne saurait, à aucun point de vue, le remplacer, n'est-il pas, à la fois, plus simple et plus avantageux de le faire servir à en apprendre trois ?

Le grec, *langue vivante*, doit être enseigné comme langue vivante. Il faut remonter du grec moderne au grec ancien. Rien n'est plus facile, et c'est là, certainement, la meilleure manière d'apprendre la langue d'Homère et de Démosthènes. « Dans nos écoles, dit un Grec contemporain, Alexandre Soutzo, tous nos enfants lisent les Vies de Plutarque, les Philippiques de Démosthènes, la République de Platon. » Vous entendez bien ? *ils lisent*.

Nous avons dit explicitement ce que, selon nous, il y aurait à faire, tant pour les *livres* que pour les *maîtres*. Nous n'y revenons pas. Nous nous en tenons strictement à la série des idées dominantes qui caractérisent notre système. C'est un résumé très succinct que nous présentons au lecteur. (Tout ce que nous pouvons dire ici c'est que, dans notre pensée, chaque branche de l'enseignement doit être confiée à des maîtres profondément *spécialisés*. Ce qui fait qu'un maître de latin, par exemple, ou un maître de grec pourra suivre les mêmes élèves pendant toutes leurs études).

A ces quatre langues vivantes, nous demandons qu'on ajoute, comme obligatoires, l'anglais, et, s'il est possible, l'allemand.

Grâce aux méthodes que nous avons esquissées, et tout

en apprenant *six langues vivantes*, nous estimons qu'en *cinq ans*, *six ans* au plus, on parviendrait aisément à donner aux élèves un enseignement *littéraire* aussi profond, aussi solide et beaucoup plus varié que celui qu'ils reçoivent aujourd'hui en *dix* années.

Et cela, sans préjudice de l'enseignement *scientifique*.

Ici, encore, notre réforme est aussi simple que profonde.

Notre enseignement scientifique est en même temps *incohérent*, *incomplet* et *minutieux*. Il n'embrasse pas la science totale ; il ne s'occupe que de sciences particulières et isolées, et, dans chacune de ces sciences, il descend presque jusqu'à la spécialité ; mêlant ainsi deux choses qui doivent rester distinctes : le *général*, ce qui convient à l'*homme* ; le *spécial*, ce qui convient à la *profession*.

Qu'est-ce qui convient à l'homme, à *tous* ?

Une notion générale et suffisante du *tout* ; c'est-à dire, la connaissance de l'homme lui-même dans ses *origines*, dans sa *nature* et dans ses *développements*.

L'origine de l'homme nous est donnée par l'origine même des choses ;

Sa nature, par sa place dans la série des choses ;

Ses développements, par l'histoire générale de l'humanité.

En un mot, la science générale, celle qui convient également à tous les hommes, n'est pas autre chose que *l'histoire générale de l'évolution universelle*, depuis la matière cosmique jusqu'à l'homme raisonnable et perfectible.

On ne peut faire cette histoire sans toucher successivement à toutes les sciences dans leur ordre naturel et *dans la mesure qui convient au développement philosophique de l'esprit*, seul but rationnel de tout enseignement scientifique bien conçu qui n'est pas d'ordre professionnel.

Jusqu'à l'homme, cette évolution est, pour ainsi dire, simple et rectiligne.

De la matière disséminée on va naturellement à la matière condensée, aux nébuleuses, aux étoiles, aux soleils, aux systèmes planétaires et à leur explication (hypothèse de Laplace). C'est le domaine de la mécanique, de l'astronomie, de la physique générale. Puis on passe à un degré supérieur de condensation et de refroidissement, à la liquéfaction, à la solidification, à la combinaison; c'est le domaine physico-chimique; puis à un degré de refroidissement plus grand encore; c'est le domaine chimico-biologique, le domaine de l'organisation; la vie apparaît et se développe. — Quelles sont les origines de la vie et comment s'est-elle développée? — Ici se placent les grandes hypothèses de la descendance ou du transformisme (Lamarck, Darwin), soupçonnées par les anciens, mais développées par les modernes avec tout l'appareil d'une science plus avancée et plus précise. C'est le domaine de la géologie, de la paléontologie, de l'embryologie, de l'anatomie et de la physiologie comparées, de l'histoire naturelle, de la géographie générale. A mesure que la vie monte dans l'organisation de plus en plus complexe, l'intelligence apparaît et se développe aussi de plus en plus jusqu'à l'homme, le dernier terme de la série organique et le plus parfait, dont les origines immédiates, tant physiques que psychiques, sont, comme on voit, dans la nature animale. C'est le domaine de l'esprit, de la psychologie générale. Ici s'arrête, pour ainsi dire, l'évolution de l'animalité improgressive. Mais le progrès se continue par l'homme; l'évolution se réduit désormais à lui, et elle se complique de toute la supériorité de ses facultés diverses. Quelles sont ces facultés et qu'est l'homme en lui-même? Qu'a-t-il été dans le passé, qu'est-il encore, dans les différentes races

actuellement existantes? C'est ici le domaine de l'anthropologie, de l'ethnographie, de la linguistique (de la psychologie humaine). L'homme pourvu du langage articulé, c'est-à-dire, de ce qui le fait vraiment homme, évolue alors sous la quadruple forme de l'utile, du beau, du bien, du vrai, à travers une série d'organisations sociales [1] de plus en plus parfaites, vers ce triple but : la vérité, la justice, la dignité ; car, malgré des perturbations nombreuses et profondes, l'évolution est évidente et le progrès n'est pas douteux. Pour étudier le développement total de l'humanité, il faut donc l'étudier successivement dans son développement industriel, dans son développement artistique, dans son développement moral ou religioso-philosophique, dans son développement sociologique et, enfin, comme résumant le tout, dans son développement scientifique, couronnement de l'enseignement secondaire général où il remplace légitimement la philosophie, la véritable philosophie ne pouvant être autre chose que la science du *Tout*.

Nous touchons ainsi à toutes les sciences relatives au développement humain, depuis l'économie politique et l'esthétique, jusqu'à la morale, au droit naturel, au droit des gens, au droit civil et politique.

Nous avons embrassé l'ensemble des connaissances humaines, étroitement liées les unes aux autres dans leur ordre hiérarchique, et dans la mesure où elles sont utiles à tous. Nous avons réalisé, au terme de nos études, cet homme de Pascal, qui aurait vécu la vie entière de l'humanité, et qui, à chaque génération, résumerait la plénitude du savoir positif.

Notre enseignement n'est point un enseignement *dogmatique*, mais un enseignement *historique*. Nous ne nous

[1] C'est là que trouve naturellement sa place la géographie politique.

préoccupons ni de ce qu'il faut *croire*, ni de ce qu'il faut *faire*, mais de ce que les hommes qui ont vécu avant nous dans la série indéfinie des temps ont fait ou cru, de ce qu'ils font ou croient actuellement.

De cette façon, nous n'avons à nous inquiéter ni des dogmes religieux, ni des dogmes philosophiques. C'est à eux de s'arranger avec la vérité positive, c'est-à-dire la vérité scientifiquement démontrée, la seule que nous puissions reconnaître.

Cette vérité, nous l'exposons simplement, confiants dans la rectitude de l'esprit humain, qui ne pourra la voir sans 'aimer et l'embrasser.

Nous produirons ainsi, dans les intelligences, cette harmonie précieuse qui ne peut résulter que de l'identité des conceptions générales, laquelle est nécessairement engendrée par la science positive, seule et universelle vérité.

Nous sortirons ainsi de cette anarchie et, il faut bien le dire, de cette hypocrisie intellectuelle qui est la plus triste caractéristique de notre époque.

Notre enseignement n'est pas un enseignement *abstrait*, mais un enseignement *concret* ; c'est-à-dire que les sciences n'y sont point enseignées isolément et sans rapport avec les faits, mais qu'elles viennent comme l'explication des faits eux-mêmes, à mesure qu'ils se produisent, et dans la mesure où cette explication est nécessaire pour les bien comprendre. Ainsi liée au fait l'explication s'incorpore à lui, pour ainsi dire, et ne s'efface jamais de l'esprit.

Nous estimons qu'un tel enseignement scientifique, *précisément parce qu'il n'enseigne que ce qu'on a intérêt à savoir et ce qui ne peut s'oublier*, s'il était développé convenablement, comme il le sera, par des maîtres suffisamment spécialisés, obtiendrait des résultats très supérieurs à ceux qu'on obtient par le système actuel.

Et cela, *en six ans au plus.*

Il est vrai qu'on ne ferait pas de bacheliers. Mais, sans avoir besoin de *surmener* les jeunes esprits par un travail aussi indigeste que stérile, on formerait des hommes prêts à aborder, *de bonne heure*, avec confiance et énergie, une solide éducation professionnelle qui les mènerait bientôt à une heureuse indépendance.

L'âme trempée par une forte éducation morale, toutes les facultés de l'esprit harmonieusement développées par une haute culture littéraire et scientifique, munis d'un savoir professionnel approfondi, citoyens du monde par une large connaissance des langues vivantes, quel champ s'ouvrirait à leur activité ! Quel profit pour eux, pour leur famille, pour la patrie !

A ceux qui ne voudraient point passer par l'enseignement professionnel proprement dit, et qui, pourtant, tiendraient à cultiver leur esprit par des études désintéressées, resterait l'enseignement supérieur, qui doit être le glorieux couronnement de notre édifice, le signe éclatant d'une civilisation à nulle autre inférieure. — Ce serait même le seul moyen de lui donner la vie, qui lui manque aujourd'hui.

Nous n'avons point parlé de l'éducation physique ni d'autres questions d'ordre plus particulièrement matériel, parce que l'esprit public nous paraît suffisamment éveillé sur ce point. Peut-être même accorde-t-on à des questions de cette espèce une importance excessive. C'est que ce sont là des réformes faciles et qui sautent aux yeux. Peu de peine et beaucoup d'honneur. Il n'en est pas de même de la réforme que nous préconisons. Il y aura certainement à lutter contre la routine ; peut-être même contre les résistances du corps enseignant. Nous avons, pourtant, une trop haute estime de la valeur du corps universitaire

tout entier, cette modeste élite intellectuelle et morale du pays, pour croire qu'il puisse longtemps s'opposer à une réforme qui ouvrirait à son activité un champ bien autrement large et bien plus digne de ses talents que l'étroite carrière dans laquelle nos maîtres sont enfermés aujourd'hui. Sans doute, il faudrait changer quelque chose à ses habitudes, étudier, se spécialiser, et, dans le commencement, peut-être y aurait-il quelque labeur et quelque fatigue ; mais ils ne tarderaient guère à être récompensés de leur effort par le fruit excellent qu'il produirait pour eux et pour leurs élèves. Du reste, nous sommes absolument convaincu que, *dès le premier jour*, leur profond sentiment du devoir, leur zèle pour la patrie et leur capacité supérieure suffiront à tout [1].

Reste à trouver un ministre qui soit capable de comprendre cette réforme et de la réaliser. Il serait, nous le croyons, soutenu dans son entreprise par la faveur unanime des pères de famille ; ce qui rendrait sa tâche légère. Il y acquerrait une solide gloire et, ce qui vaut mieux, la satisfaction intime d'avoir beaucoup fait pour la grandeur et la prospérité de son pays.

Ce ministre, nous ne désespérons pas de le trouver.

[1] On s'y prit d'abord mal, puis un peu mieux, puis bien,
Puis, enfin, il n'y manqua rien.

FIN.

VERSAILLES, IMPRIMERIE CERF ET FILS, 59, RUE DUPLESSIS.

# LIBRAIRIE LÉOPOLD CERF

**13, RUE DE MÉDICIS, PARIS.**

A. CHUQUET. — **La première Invasion prussienne**, 2e édit., in-18. 3 fr. 50

— **Valmy**, in-18. 3 fr. 50

— **La Retraite de Brunswick**, in-18. 3 fr. 50

(Ouvrages couronnés par l'Académie française et honorés du prix Audiffred.)

— **Le Général Chanzy** (Ouv. cour. par l'Académie française), 7e édition, in-18. 3 fr. 50

PETIT DE JULLEVILLE. — **Répertoire du Théâtre comique en France au moyen âge**, gr. in-8o, numéroté à petit nombre. 20 fr.

— **Les Comédiens en France au moyen âge** (Ouvrage couronné par l'Académie française), in-18. 3 fr. 50

— **La Comédie et les Mœurs en France au moyen âge**, in-18. 3 fr. 50

E. GEBHART. — **La Renaissance italienne et la Philosophie de l'histoire**, in-18. 3 fr. 50

Raoul FRARY. — **Le Péril National**, 7e édition (Ouvrage couronné par l'Académie française), in-18. 3 fr. 50

— **La Question du Latin**, 3e édition, in-18. 3 fr. 50

— **Manuel du Démagogue**, 3e édition, in-18. 3 fr. 50

H. JOLY. **Le Crime**, étude sociale (Ouv. cour. par l'Acad. franç.), in-18. 3 fr. 50

— **La France criminelle**, in-18. 3 fr. 50

G. HANOTAUX. — **Henri Martin**, sa vie, ses œuvres, son temps, in-18. 3 fr. 50

Emile NEUCASTEL. — **Gambetta, sa vie, ses idées politiques**, in-18. 3 fr. 50

GANNERON. — **L'Amiral Courbet**, d'après les papiers de la marine et de la famille (Ouv. cour. par l'Académie française). 3e édition, in-18. 3 fr. 50

E. MOUTON (MÉRINOS). — **Fusil chargé**, récit militaire, in-18. 3 fr. 50

— **Le Devoir de Punir**, introduction générale à l'histoire et à la théorie du droit pénal, in-18. 3 fr. 50

C. FOLEY. **Guerre de Femmes**. Gens de partout, in-18. 3 fr. 50

— **La Course au Mariage**. Gens de province, in-18. 3 fr. 50

R.-G. LÉVY. **Le Péril financier**, in-18. 3 fr. 50

L'ABBÉ H.-R. CASGRAIN. **Un Pèlerinage au pays d'Évangéline** (Ouv. cour. par l'Académie franç.). in-18. 3 fr. 50

L. LEGER. — **La Bulgarie**, in-18 3 fr. 50

C. BENOIST. — **La politique du roi Charles V**, in-18. 3 fr. 50

Lieutenant-Colonel HENNEBERT. — **De Paris à Tombouctou en huit jours**, in-18. 3 fr. 50

P. SÉBILLOT. — **Contes des provinces de France**, in-18. 3 fr. 50

H. GAIDOZ et P. SÉBILLOT. — **Le Blason populaire de la France**, in-18. 3 fr. 50

L. DUSSIEUX. — **Lettres intimes de Henri IV**, 2e édition, in-18. 3 fr. 50

A. DARMESTETER. — **Reliques scientifiques**, 2 vol. in-8o. 40 fr. »»

CHASSANG. — **Remarques sur la Langue Françoise**, par Vaugelas, nouv. édit. (ouv. cour. par l'Académie française). 2 forts vol. in-8o. 15 fr. »»

Camille SÉE. — **Lycées et Collèges de Jeunes Filles**, 5e éd., in-8o. 10 fr.

PIGEONNEAU. — **Histoire du Commerce de la France**, 1re partie. Depuis les origines jusqu'à la fin du XVe siècle. (Ouvrage honoré d'un prix Gobert), in-8o avec carte. 7 fr. 50

2e Partie. Le seizième siècle — Henri IV — Richelieu, in-8o. 7 fr. 50

L. HANIN. — **Histoire Municipale de Versailles**, t. I, in-8o. 7 fr. 50

Tome II, in-8o. 7 fr. 50

L. FONTAINE. — **Le Théâtre et la Philosophie au XVIIIe siècle**, in-8o. 5 fr. »»

Em. PERSON. — **La Deffence et Illustration de la Langue Francoyse**, par Ioachim du Bellay, in-8o. 5 fr. »»

**Mémorial de l'Association des anciens Élèves de l'Ecole Normale Supérieure** (1846-1876), in-8o de 521 pages. 7 fr. 50

Léon GELEY. — **Fancan et la Politique de Richelieu**, in-8o. 6 fr. »»

A. TAPHANEL. — **Le Théâtre de Saint-Cyr**, in-8o. 7 fr. 50

A. SAVINE. — **L'Atlantide de Mossen Jacinto Verdaguer**, traduction, in-12. 4 fr. »»

H. MAZE. — **La Lutte contre la Misère**, in-18. 2 fr. »»

**L'Ecole Normale** (1810-1883), in-8o. 12 fr. »»

VOIZARD. — **Etude sur la langue de Montaigne**, in-8o. 7 fr. 50

A. SARRADIN. — **Eustache des Champs**, in-18. 5 fr. »»

Léonce PERSON. — **Histoire du Venceslas de Rotrou**, in-16. 3 fr. »»

— **Histoire du véritable Saint-Genest de Rotrou**, in-18. 3 fr. »»

VERSAILLES. — IMPRIMERIE CERF ET FILS, 59, RUE DUPLESSIS.

